





NOUVEL ESSAI

SUR LA

MÉGALANTROPOGÉNÉSIE,

OU

L'ART DE FAIRE DES ENFANS D'ESPRIT, QUI DEVIENNENT DE GRANDS HOMMES;

Suivi des traits physiognomoniques propres à les faire reconnoître, décrits par Aristote, Porta et Lavater, avec des notes additionnelles de l'auteur.

« *Animus adeo à temperamento et organorum*
» *corporis dispositione pendet, ut si ratio aliqua*
» *inveniri possit, quæ homines sapientiores et*
» *ingeniosiores reddat, quam hactenùs fuerunt,*
» *credam illam in medecinâ quæri deberi.* »
Cartesius, diss. de methodo, tit. 6, §. 2.

DÉDIÉ AUX MEMBRES DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE;

[Louis-Joseph-Marie]
Par ROBERT le jeune,

Docteur en Médecine, membre de plusieurs Sociétés savantes.

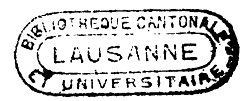
SECONDE EDITION,

Considérablement augmentée, et qui ne ressemble à la première que par le titre.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez le Normant, Imprimeur-libraire, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AN XI. — 1803.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AUX SAVANS

ET

ILLUSTRES MEMBRES

De l'Institut national de France.

Citoyens,

S'il fut jamais un livre utile, c'est sans doute celui que j'ai l'honneur de vous offrir; daignez en agréer l'hommage, votre indulgence en fera tout le prix.... Eminemment passionné pour le génie et la gloire des grands hommes, j'ai cru, pour qu'ils puissent être plus long-temps utiles, devoir m'occuper de les rendre en quelque sorte physiquement immortels. Je sais qu'il n'est au pouvoir d'aucun être vivant d'intervertir les loix de la nature, qui veulent que tout ce qui existe soit détruit: mais si les gouvernemens adoptent le plan que je propose, l'humanité et les sciences auront moins à gémir de la perte de tant d'hommes célèbres qui ont illustré et illustrent la patrie, et dont le génie, quoique vivant dans leurs ouvrages, deviendra, à leur mort, muet pour la postérité. Nouveaux phénix, je veux qu'ils renaissent de leurs cendres, et que l'auréole de leur gloire, loin de s'éclipser à leur tombe, continue de luire au ber-

ceau de leurs enfans. Jusqu'ici la mort, en frappant un grand homme, semble avoir tari la source de sa reproduction ; et ce n'est qu'à des intervalles immenses qu'on voit éclore çà et là quelques-uns de ces germes précieux destinés par la nature à l'admiration des siècles et au bonheur du genre humain. Depuis plusieurs milliers d'années, le monde savant ne compte qu'un Virgile; *mais nul doute qu'en réalisant mon idée, la France ne produise bientôt l'*Homère *qui manque à notre nouvel* Achille. *Selon la fable, ce fut le feu sacré de Prométhée qui anima, pour la première fois, la nature, et peupla l'univers.... Non moins grands et non moins utiles, si vous daignez, par vos propres travaux, couronner mon essai, vous aurez la gloire d'avoir naturalisé, les premiers en France, l'arbre fécond et jusqu'ici inconnu de la Mégalantropogénésie ; et vous éprouverez la douce satisfaction, en mourant, d'ouvrir à de nouveaux pontifes, dignes de vous, les portes sacrées et majestueuses du temple de l'Immortalité.*

Salut et respect,

ROBERT le jeune, D. M.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Le système que je présente, semble, au premier coup-d'œil, un de ces rêves chimériques qu'enfante presque toujours une imagination luxuriante et en délire; mais c'est le résultat lentement combiné d'une méditation froide et raisonnée. Je demande à mes lecteurs beaucoup d'indulgence et surtout point de prévention; car ce n'est pas ici sur le titre, quelque long et extraordinaire qu'il paroisse, qu'il faut se hâter de juger l'ouvrage et de condamner l'ouvrier. Je n'ai jamais prétendu produire des enfans d'esprit comme par une espèce d'enchantement et de magie; je ne suis ni devin, ni thaumaturge, et je sais qu'il n'est pas donné à un simple mortel de renouveler le miracle de cet ancien dieu de la fable, qui put, à son gré, faire sortir *Minerve* de son cerveau et *Bacchus* de sa cuisse. Mais j'ai dit qu'en mariant un homme d'esprit avec une femme

d'esprit, il étoit plus que probable qu'ils auroient des enfans qui ne seroient pas des imbéciles. Si c'est être fou que d'énoncer une pareille opinion, j'avoue, de bonne foi, que je ne connoîtrai jamais la sagesse; j'ai pensé que l'identité des loix physiologiques chez l'homme et dans les animaux, m'autorisoit à croire à la possibilité de la Mégalantropogénésie dans l'ordre social, puisqu'elle existe depuis long-temps dans l'économie rurale. Le peuple des campagnes, qui est par fois si bon philosophe-pratique, n'oublie jamais de la mettre à profit. La nature est la mère commune de tous les êtres organisés; elle suit dans tous le même mode de reproduction, et depuis le commencement des siècles, elle est esclave de ses premiers jets, *semblable au Grand-Etre*, *qui*, selon la pensée d'un ancien, *soumis aux loix qu'il a établies*, *n'a commandé qu'une fois pour obéir toujours*.

L'accueil favorable dont le public a bien voulu honorer la première édition de la Mé-

galantropogénésie (elle a été traduite en plusieurs langues), m'a engagé à faire des recherches multipliées pour pouvoir donner à mon système toute l'évidence d'une démonstration physiologique ; plusieurs savans naturalistes ont bien voulu me communiquer leurs lumières, et je puis le dire, mon travail actuel, comparé à l'ancien, semble ne plus appartenir à la même plume. La première édition fut brochée à la hâte ; je cédai un peu trop légèrement à l'invitation de quelques amis qui, enthousiastes de l'originalité de mon système, voulurent tout de suite en communiquer le canevas au public, et je donnai un ouvrage très-informe, sans doute, que je regarderai toujours comme un enfant abortif, et qui ne jouira jamais chez moi des droits d'aînesse.

J'ai puisé dans l'histoire ancienne et moderne mille faits curieux, relatifs à la Mégalantropogénésie, et j'avoue de bonne foi qu'elle a été manifestement reconnue chez tous les peuples ; je n'ai d'autre mérite, si

toute fois c'en est un aujourd'hui dans notre siècle, de vouloir faire du bien aux hommes, que d'en avoir composé un corps de doctrine propre à perfectionner l'espèce humaine. Si les gouvernemens, comme je n'en doute point, adoptent mon système, il est impossible de calculer à quel degré de connoissances l'homme pourra s'élever par sa perfectibilité. Une intelligence qui ira toujours croissante d'âge en âge, de génération en génération, pourra bien un jour atteindre à une perfection indéfinie, et alors la nature aura besoin d'un nouveau monde pour cacher ses secrets.

Je n'ai jamais été assez insensé ou *niais*, comme l'a dit certain journaliste, pour croire qu'il fût en mon pouvoir de produire à volonté un grand homme;

Cette création miraculeuse appartient en propre à la nature; mais j'ai dit et je soutiens qu'il est possible de perpétuer la race des gens d'esprit. On reconnoît que certaines maladies sont héréditaires; que

la folie et l'imbécillité du père se communiquent au fils, et l'on voudra que l'intelligence et la raison, qui ont un rapport si immédiat avec nos organes, qui dépendent si essentiellement de notre structure anatomique, soient des dons fortuits qui repoussent toute hérédité. Quand on raisonne, il faut être conséquent à ses principes, ou bien avouer qu'on ne pense pas comme les autres hommes, et qu'on veut soutenir des absurdités. Dans ce cas, *le philosophe* jette son manteau, et se dérobe aux yeux de la multitude, de peur d'être lapidé comme un apôtre du bon sens et un ennemi de la sottise.

J'ai toujours regardé l'éducation comme une espèce de Mégalantropogénésie, puisqu'on cherche à conserver dans les individus les talens et l'industrie de l'espèce. Chaque génération s'enrichit du travail des générations passées, et l'intelligence humaine s'éclaire et s'agrandit du concours de toutes les lumières. Par l'établissement

de mariages mégalantropogénésiques, et des deux colléges nationaux que je propose, on donnera plus de fixité au travail de la nature, et on la forcera même à nous honorer fréquemment de ces riches productions qu'elle ne donne qu'à de longs intervalles, et dont elle semble ne priver les humains que parce qu'ils n'attachent pas à ses œuvres tout le prix qu'elles méritent. La nature, en rendant les grands hommes si rares, ressemble à celui qui cesse d'être prodigue, et devient avare, uniquement parce que des ingrats ont méprisé ses largesses. Cultivez avec soin l'arbre de la science, et vous le verrez se naturaliser par-tout; le génie est un fruit qui ne mûrit qu'à l'ombre des bienfaits.

La Mégalantropogénésie m'a toujours paru un des plus beaux projets qui puissent luire pour le bonheur des hommes, et tous les gouvernemens sont intéressés à la mettre en pratique. Ce roi philosophe qui avoit embelli sa nation au physique, n'au-

roit sans doute pas négligé le moyen que je propose aujourd'hui pour la perfectionner au moral. O digne successeur d'un grand homme, c'est à toi, assis sur le trône de *Frédéric* qu'il appartient de réaliser mes idées ; tu rencontreras sans doute de généreux émules et des rivaux dans cet illustre Empereur du Nord, qui vient de faire asseoir sur son trône la philosophie, et qui comble de ses bienfaits les savans de tous les pays ; dans ce jeune prince royal, dont le Dannemarck s'énorgueillit, et qui est déjà héros dans un âge où l'on est encore enfant ; dans cet électeur de Bavière qui prélude avec tant de sagesse aux réformes utiles, et donne si généreusement, dans ses états, hospitalité aux lumières du siècle ; dans ce souverain de l'empire Germanique, dont les ancêtres sont tous célèbres par leur valeur, et dans la famille du quel le nom de *Charles* est devenu, dans ces derniers temps, synonyme de celui de la victoire. Je ne parlerai point

des deux nations les plus puissantes de l'Europe qui rivalisent depuis tant de siècles en talens et en industrie; le génie de leurs gouvernans nous annonce d'avance avec quel intérêt ils accueilleront un projet qui tend à perpétuer les grands hommes. Oui, Londres et Paris seront les deux villes du monde où la Mégalantropogénésie verra élever ses premiers temples et ses plus somptueux autels.

C'est à la médecine, a dit Cabanis, à perfectionner l'espèce humaine; elle doit la considérer comme un individu dont l'éducation physique lui est confiée, et que la durée indéfinie de son existence permet de rapprocher sans cesse, de plus en plus, d'un type parfait, dont son état primitif ne donnoit pas même l'idée. C'est sans doute là ce qui avoit fait dire à *Descartes* que si l'espèce humaine peut être perfectionnée, c'est dans la médecine qu'il faut en chercher les moyens. *Locke* avoit préludé à ses découvertes dans la méta-

physique et l'art social par l'étude de l'homme physique. *Bonnet*, qui a été un si grand naturaliste, a fait sentir le rapport étroit entre la structure de nos organes, et les fonctions de l'âme. Si *Helvétius* avoit été physiologiste, auroit-il soutenu l'égalité des esprits? Ce grand philosophe, en annonçant aux hommes qu'ils naissoient tous égaux par l'aptitude au génie, et qu'ils ne différoient que par l'éducation, avança, dit *Rivarol*, une proposition flatteuse pour tous les amours propres. Les cerveaux bornés pouvoient rejeter non-seulement leur défaut d'instruction, mais encore leur peu d'esprit naturel, sur la conduite de leurs parens et de leurs maîtres; cependant, telle fut la force de la vérité, tel fut le cri de l'expérience contre ce principe, que les conspirations de la médiocrité, et tous les efforts de l'auteur, n'ont pu tirer cette hypothèse de la ligne des paradoxes. Le système d'*Helvétius*, sur la puissance de l'éducation, est vrai pour les nations et faux pour les individus.

Qui peut comprendre la bizarrerie de l'esprit humain; quand le philosophe, que je viens de citer, publia son système, il n'y eut qu'une voix pour le combattre: eh bien! quand j'ai publié la Mégalantropogénésie, qui est la réfutation la plus complette du système d'*Helvétius*, presque tout le monde est devenu partisan du philosophe; et les journalistes, qui eussent sonné les premiers la charge contre le livre de l'éducation, se sont épuisés en calembourgs sur un ouvrage qui a un titre un peu long à la vérité, (1) mais

---

(1) Fortunio Liceti, si connu dans la république des lettres, publia, à l'âge de dix-neuf ans, son ouvrage de l'origine de l'âme, intitulé: *Gonopsychantropologia*. Je ne suis donc pas le seul qui, pour désigner de grandes choses, me soit servi de grands mots; la portée d'entrée doit être toujours proportionnée au corps de l'édifice, et l'architecte qui voudroit nous introduire dans un temple par un œil de bœuf, feroit un ouvrage plus que ridicule.

qui n'en réfute pas moins l'opinion erronnée de l'égalité des esprits. Espérons que le temps rendra justice à qui elle est due, et que pour l'honneur même de l'humanité, ma pauvre orpheline deviendra un jour la fille adoptive de mes ennemis.

Si jamais quelque chose a dû retirer mon système de la ligne des paradoxes, c'est sans doute la discussion publique et solennelle qui a eu lieu le 28 nivose an 11, à l'Ecole de Médecine de Paris, relativement à la Mégalantropogénésie. C'est après avoir nommé un commissaire pour examiner ma thèse, en avoir entendu et approuvé le rapport (1), que cette société savante m'a ad-

(1) *Rapport fait à l'assemblée générale des professeurs de l'Ecole de Médecine, le* 9 *nivose an* 11, *par le citoyen* Alphonse Leroy, *commissaire-examinateur.*

CITOYENS PROFESSEURS,

Vous m'avez chargé, dans votre séance du 21 frimaire, d'examiner la thèse du citoyen Robert le jeune, intitulée ; *Existe-t-il un art phy-*

mis à discuter devant elle un système, qui ne lui a paru rien moins que frivole, et qui repose sur les plus solides fondemens de la

---

sico-médical pour augmenter l'intelligence de l'homme, en perfectionnant ses organes? ou la Mégalantropogénésie n'est-elle qu'une erreur? Suivant le citoyen Robert, le problème qu'il va résoudre mérite la plus grande attention; et si son système a pu paroître frivole aux esprits superficiels, il demande que les médecins philosophes veulent bien l'examiner avec impartialité.

Sa thèse est divisée en onze paragraphes. Dans le prémier, il pose en principe que l'homme, par son organisation physique et morale, tend à une perfectibilité qui n'a rien d'analogue chez les animaux. Dans le second, il donne une courte notice de tous les systèmes admis jusqu'à ce jour sur la génération, et se décide avec tous les naturalistes modernes en faveur du système des œufs. Dans les troisième et quatrième, il trouve l'identité des loix physiologiques chez l'homme et dans les animaux, et en tire des conclusions favorables à son système. Dans le cinquième

physiologie. Quand même j'eusse été vaincu dans cette mémorable journée, il eût toujours été honorable pour moi d'avoir lutté

---

paragraphe, le citoyen Robert établit pour les enfans l'hérédité des qualités physiques et morales de leurs parens; et, suivant lui, cette idée est également répandue chez les peuples sauvages et chez les peuples policés. Il examine ensuite pourquoi les enfans des grands hommes ressemblent si peu à leurs pères; ils assigne les causes qui contribuent le plus à leur dégénérescence, et indique les moyens de la prévenir : il trace la conduite des femmes durant leur grossesse, et fait sentir toute l'influence morale et physique que la mère exerce sur son fœtus. Enfin son dernier paragraphe traite de la nécessité du lait maternel pour les enfans, et du danger des mauvaises nourrices. Suivant le citoyen Robert, le nourrissage mercénaire est une cause d'abâtardissement pour l'espèce humaine, et nous explique la diversité du caractère et de l'intelligence des enfans d'une même famille.

Dans sa conclusion enfin, il assure que puisque nos facultés intellectuelles dépendent de nos

contre d'aussi illustres adversaires : mais je dois le dire pour les progrès mêmes de la science, au risque de passer pour un jeune présomptueux, mon triomphe a été complet, et j'ai réfuté, avec autant de force que de solidité, toutes les objections qui m'ont été proposées. Si j'éprouve un regret en ce moment, c'est de n'avoir pas eu à

---

facultés organiques, il est possible de trouver l'art d'augmenter l'intelligence de l'homme en perfectionnant ses organes; cet art est du domaine de la médecine, il forme le problème qu'avoit indiqué Descartes, et qu'il se flatte d'avoir résolu en publiant son système : car, dit-il, pourquoi ne feroit-on pas aujourd'hui, pour perfectionner l'homme, ce que nous faisons depuis si long-temps pour améliorer la race des animaux que nous destinons à nos besoins ou à nos plaisirs ?

Tel est le plan de la thèse du citoyen Robert; elle est écrite avec esprit, méthode et clarté, basée sur les connoissances physiologiques les plus profondes; et j'en propose en conséquence l'adoption à l'Ecole.

Signé, ALPHONSE LEROY.

combattre le même jour tous les journalistes qui ont cru devoir par conscience se déclarer mes ennemis. En effet, selon les uns, je vais, par mon système, renverser la morale, troubler la société, et rendre le matérialisme triomphant; d'autres prenant à la lettre les promesses que l'évangile fait aux pauvres de génie, avouent ingénuement que ce seroit un grand malheur pour le genre humain que de trop multiplier la race des grands hommes, parce qu'il est *éter*nellement écrit dans les décrets de la Providence, que, sur la terre, les sots doivent être cinquante fois plus nombreux que les gens d'esprit. Certainement ce seroit affoiblir la bonté de sa cause que de répondre à de pareilles inepties, tout au plus le comble de l'ignorance, si elles n'étoient déjà le délire du bon sens.

Je suis loin d'avoir, pour mon système, tout le fanatisme d'un enthousiaste novateur, je ne veux forcer l'opinion de personne; qu'on me réfute avec impartialité,

je ne me fâcherai point, mais je n'abandonnerai mon idée que quand on me prouvera qu'il n'est point écrit dans le grand livre de la nature, *que les enfans héritent des qualités physiques et morales de leurs parens.* Au reste, chacun est libre d'adopter ou de rejeter mes principes ; leur publication ne troublera en aucuue manière l'ordre social ; et si je les défends avec quelque vigueur, c'est qu'à l'exemple de tant d'autres, je suis aussi jaloux de transmettre ma portion d'héritage à la postérité (1).

Je désavoue d'avance toutes les inductions forcées et malignes qu'on pourroit tirer de certains principes répandus dans

---

(1) A l'exemple de *Pline* le jeune, « Je confesse que rien n'occupe plus mon esprit que l'extrême désir d'immortaliser mon nom, ce qui me paroît un dessein digne d'un homme vertueux ; car qui connoît sa vie sans reproche, ne craint pas de vivre dans la postérité. »

mon



mon livre, pour m'en faire un crime aux yeux de la morale et de la religion. Sincèrement attaché à l'une et à l'autre, je déclare n'avoir jamais rien écrit dans l'intention d'y porter la plus légère atteinte; mais j'ai cru que l'idée de la perfectibilité humaine n'étoit point contraire à aucun dogme religieux, surtout depuis qu'un auteur célèbre, et certainement bien orthodoxe, a défini l'homme une intelligence servie par des organes (1). Or, plus les organes sont parfaits, plus l'intelligence sera perfectionnée. Il n'est donc pas absurde ni irréligieux de croire à la perfectibilité.

Un abrégé des meilleurs auteurs physionomiques m'a paru former un appendice nécessaire à mon système de la Mégalantropogénésie; car s'il est utile de décrire l'art de faire les enfans d'esprit, il ne l'est pas moins de pouvoir les reconnoître au sortir des maillots de l'enfance, ou même

(1) M. de Bonald.

dans les langes du berceau. Nous apportons en naissant des signes caractéristiques de nos talens, de nos vices ou de nos vertus; et c'est en vain que nous voudrions en dérober l'image au physionome attentif. La nature a gravé sur notre extérieur, comme dans un miroir fidèle, toutes les passions de l'âme et toutes les qualités de l'esprit; l'on peut même dire que le visage de l'homme est le *panoroma* vivant de son intelligence ou de sa stupidité.

Si de nos jours on a contesté la réalité de la science physionomique, malgré les observations nombreuses qui la confirment; si l'on a violemment attaqué Aristote, Porta et Lavater; si leur doctrine a été regardée comme chimérique, c'est parce qu'on n'a pas assez consulté l'expérience : car, il faut l'avouer, ces trois grands hommes sont bien forts dans leurs principes, et jamais les Pompées de l'anti-physionomiste n'eurent un triumvirat plus redoutable et plus difficile à renverser ou à désunir.

En effet, il n'est point dans la nature de science plus universelle que la physiognomonie; elle embrasse dans sa sphère tous les êtres vivans et inanimés. L'homme seroit-il donc le seul qu'elle n'eût point assujetti à ses lois? ou qu'elle eût relégué, par indifférence ou par mépris, hors de son empire? Les anciens, si profonds en sagesse et si riches en observations, en jugeoient bien autrement que certains modernes qui se révoltent contre elle, moins peut-être par caprice ou ignorance, que par juste raison........

Socrate et Pythagore rejetoient du nombre de leurs disciples tous ceux en qui ils ne reconnoissoient point physionomiquement une aptitude à la philosophie; et le premier de ces deux grands maîtres devint si habile dans son art, qu'il prédit à Alcibiade sa promotion future aux plus grandes dignités de la république. Dans le choix que les gymnosophistes faisoient des hommes pour leur mettre la couronne sur la

tête, ils n'avoient égard ni à la noblesse du sang, ni aux richesses, mais bien à la physionomie la plus belle et la plus expressive. A Sparte, c'étoit autant par défaut de signes physionomiques que par foiblesse ou difformité, que certains enfans étoient précipités du mont Taygète. Aristote a adressé à Alexandre un livre sur l'art de connoître les hommes par leur physionomie; et dans son *Traité de la Politique*, il exhorte les princes à choisir des magistrats dont la figure soit noble et prévenante (1). S'il importe à un homme de savoir choisir ses amis, il importe bien plus aux princes de pouvoir connoître leurs ministres, et de n'employer que les plus dignes. Combien d'Etats sont croulés par l'ignorance ou l'am-

---

(1) *Distortum vultum sequitur distortio morum*, est un proverbe que confirme cette maxime d'un poète grec :

Pes tibi quod claudus, quod clauda per omnia sit mens,
Interius retegunt extera signa malum.

Pallade, liv. 11 de ses épigrammes.

bition de ceux qui étoient spécialement chargés de les soutenir ! L'histoire de beaucoup de rois infortunés ne seroit point devenue leur martyrologe, s'ils avoient su reconnoître d'avance la trahison, la lâcheté ou l'impéritie de leurs conseillers.

L'homme le moins exercé distingue, au premier abord, un naturel doux et docile, et un caractère véhément et sévère. C'est sur le caractère particulier de chaque passion que les peintres ont fondé leurs principes d'iconologie. Tous les jours certaines figures nous attirent, tandis que certaines autres nous repoussent ; nos jugemens sont le plus souvent involontaires, preuve non équivoque qu'ils sont le résultat de notre instinct physionomique.

En vain les ennemis de la physiognomonie diroient-ils avec Buffon, « que l'âme » n'a point de forme qui soit relative à au- » cune forme matérielle ; qu'un corps mal » fait peut renfermer une fort belle âme, et » que la nature de l'âme n'ayant aucun rap-

» port, aucune analogie avec les traits du » visage, on ne peut fonder sur eux des » conjectures raisonnables, ni juger par eux » du bon ou mauvais naturel d'une per» sonne. » Pour leur répondre d'une manière victorieuse, il suffira de leur dire, que le grand homme sur lequel ils s'appuient, a écrit dans le même ouvrage : « Tout » marque dans l'homme, même à l'exté» rieur, sa supériorité sur tous les êtres » vivans; il présente une face auguste, sur » laquelle est imprimé le caractère de sa » dignité; *l'image de l'âme y est peinte* » *par la. physionomie*; l'excellence de sa » nature perce à travers les organes maté» riels, et anime d'un feu divin les traits du » visage...... Lorsque l'âme est tranquille, » toutes les parties du visage sont dans un » état de repos; leur proportion, leur » union, leur ensemble, marquent encore » assez la douce harmonie des pensées, et » répondent au calme de l'intérieur; mais » lorsque l'âme est agitée, la face humaine

» devient un tableau vivant, où les passions
» sont rendues avec autant de délicatesse
» que d'énergie, *où chaque mouvement de*
» *l'âme est exprimé par un trait, chaque*
» *action par un caractère, dont l'impres-*
» *sion vive et prompte devance la volon-*
» *té, nous décèle, et rend au dehors, par*
» *des signes pathétiques, les images de*
» *nos secrètes agitations.... Les bras, les*
» *mains et tout le corps entrent aussi dans*
» *l'expression des passions; les gestes*
» *concourent avec les mouvemens du*
» *visage, pour exprimer les différens*
» *mouvemens de l'âme et sa situation*
» *habituelle.* Ailleurs il ajoute : « Les an-
» ciens, dont le génie étoit moins limité, et
» la philosophie plus étendue, voyoient
» mieux que nous la nature telle qu'elle
» est; ils avoient remarqué cette corres-
» pondance singulière des différentes par-
» ties de notre corps; ces effets étoient pour
» eux un phénomène, ils sont pour nous
» un paradoxe.... puisque tous les mou-

» vemens extérieurs, ou, pour mieux dire,
» le mouvement naturel des muscles qui
» se manifeste extérieurement, a cette cor-
» respondance pour principe..... *étudions*
» *ces signes extérieurs, qui nous annon-*
» *cent leurs causes intérieures*........ Les
» différences extérieures ne sont rien en
» comparaison des différences intérieures :
» *celles-ci sont les causes des autres*, qui
» n'en sont que les effets....... *La moindre*
» *différence intérieure en produit de très-*
» *grandes à l'extérieur, et change même*
» *les habitudes naturelles, les facultés et*
» *les attributs de l'animal.* »

A-t-on jamais rien écrit de plus fort en faveur de la physionomie? et peut-on croire que ce soit le même homme qui ait dit qu'elle étoit une science chimérique ? Mais, selon nous, Buffon n'a voulu ridiculiser que la métocoscopie. Or, chacun sait que cette prétendue science de lire les destinées à venir sur le front, suivant le nombre et la disposition de ses lignes, est à l'art phy-

sionomique ce que les erreurs de l'astrologie judiciaire sont aux principes certains et immuables de l'astronomie : aussi Buffon fournit lui-même, comme nous venons de le voir, les armes les plus terribles pour combattre les anti-physionomistes, et faire crouler le vain étalage et les pompeuses arguties de quelques misérables détracteurs d'un art aussi savant que respecté des anciens.

Depuis les grands travaux du célèbre Lavater, la réalité de la physionomie n'est plus un problème; tout est physionomique dans la nature. Demandez à Lalande, qu'est-ce que l'Astronomie? Il vous répondra, c'est la science physionomique du ciel; c'est sur les caractères extérieurs que le minéralogiste distingue l'or, l'argent, d'avec le cuivre; c'est en considérant la forme, la couleur, les tiges, les feuilles des plantes, en un mot, la physionomie des végétaux, que les botanistes ont établi leurs systèmes : la simple inspection de l'extérieur suffit pour nous faire juger du goût et de la saveur des fruits.

Nous pouvons même dire que toutes nos connoissances sont physionomiques, et il suffit de comparer deux idées, de former un jugement, pour physionomiser dans tous les instans de notre vie.

Hyppocrate, ce génie rare que la nature semble n'avoir fait naître que pour étonner le monde et consoler l'humanité, a dit, depuis plus de deux mille ans, et l'expérience le confirme, que tout homme à cheveux roux, qui a en même temps le nez pointu, et de petits yeux, a la méchanceté en partage : que tout homme du même poil, et qui a de grands yeux, avec le nez camard, est bon; qu'une tête chauve sur un grand corps, dont la voix est grêle, est doux et benin; que de petits yeux, enchassés dans une grande tête, indiquent un homme colère; que de grands yeux noirs, avez un nez gros, large et camard, sur une grosse tête, annoncent la bonté.

Dans les livres saints et dans les pères de l'Eglise, on trouve une foule de pré-

ceptes physionomiques (1). Aucun homme, dit Aristote, n'a un penchant que la nature n'ait scellé par un signe extérieur et visible sur son corps. Il n'est donc pas plus difficile de connoître les hommes à l'inspection des traits de leur visage, que de juger de la qualité des chevaux et des chiens de chasse

---

(1) *Ex aspectu cognoscitur vir et ex obvia personæ, specie cognoscitur qui valet mente.* Eccles. *cap.* 19, *v.* 27.

Sapientia hominis ita illustrat faciem, ut firmitas vultus ejus duplicetur. Ibid. 8, *v.* 1.

Adest faciei prudentis sapientia, oculi autem stolidi ad extremitatem terræ. Prov. 17, *v.* 24.

Connivet oculis suis, qui cogitat res perversas. Ibid. 16, *v.* 30.

Improbitas mulieris mutat faciem illius. Eccles. 25, *v.* 21.

Vir improbus obfirmat faciem suam. Prov. 21, *v.* 19.

Scortatio mulieris in elatis oculis, atque in palpebris ejus cognoscitur Eccles. 26, *v.* 12.

Vestigium lætitiæ mutatæ fert vultus. Ibid, 37, *v.* 20.

Aussi les hommes ne diffèrent-ils pas par la forme essentielle à l'homme, mais par des signes accidentels? Cette différence suffit pour juger de celle de leurs penchans, et conséquemment de leurs mœurs.

Les uns nous paroissent avoir des traits si frappans de grandeur, de bonté, de bienfaisance, que nous voulons tout de suite être leurs amis; tandis que nous sentons naître une haîne secrète et involontaire contre certains autres qui nous déplaisent de prime abord (1).

(1) Jules Scaliger ne s'est presque jamais trompé dans les jugemens qu'il portoit sur les mœurs et les inclinations des hommes. Mathieu Tasurius de Soleto excelloit tellement dans ce genre de connoissance, qu'il étoit la terreur des uns, l'admiration et l'étonnement des autres. On a mille autres exemples de physionomistes célèbres, aussi sûrs dans leurs jugemens. Suétone dans la vie de Tite, nous apprend qu'un physionomiste fut chargé par Narcisse, affranchi de Claude, d'examiner les traits du visage de Britannicus; de déclarer ensuite ce dont il

S'il existe dans la société une classe d'hommes à laquelle les connoissances physionomiques soient nécessaires, c'est sans doute celle des peintres et des sculpteurs. On peut retracer sur la toile, sur le marbre, le caractère, les passions et les talens d'un homme célèbre, à la simple description de sa stature et de ses traits. Aussi les anciens poètes et historiens ne parlent jamais d'un héros, sans assigner la forme et la figure de son corps. Antenor, dit Homère, avoit *une* taille haute et menue; il étoit fin et rusé, très-savant en physionomie : c'est lui qui, ayant considéré les traits de Ménélas et d'Ulysse, devina que le premier parloit peu, mais disoit bien; au lieu que le second étoit diffus, et que ses paroles res-

---

étoit capable, et s'il succéderoit à l'empire. Le physionomiste, ajoute Suétone, satisfit à toutes ces questions, et assura que Tite seroit empereur, et non Britannicus. — Ce fait sent un peu trop la métocoscopie pour que nous puissions y ajouter foi.

sembloient aux flocons de neige qui tombent pendant l'hiver.

Darès le phrygien a consigné dans ses écrits qu'Enée étoit roux, avoit les épaules larges, les yeux noirs et rians; et Achille, beau de visage, large de poitrine, avec des membres nerveux, des cheveux droits et bien fournis et une physionomie gaie et prévenante. Il y en avoit là sans doute bien assez pour faire tourner la tête à Didon et à Briséïs.

Si Alexandre défendit à tout autre peintre ou sculpteur qu'Appelle et Praxitèle de faire son portrait ou sa statue, n'est-ce pas parce qu'il étoit jaloux de transmettre à la postérité ses véritables traits physionomiques? Si Bonaparte, en visitant cette année le *Muséum*, n'a pas trouvé le buste de César, qu'il a longtemps considéré, comme représentant dignement ce grand homme, ne faut-il pas attribuer ce défaut d'expression à l'artiste qui a fait une aussi mauvaise copie, plutôt qu'à la nature qui devoit avoir excellé dans l'original?

« Il n'est pas plus difficile, dit un au-
» teur célèbre, de deviner la qualité de
» l'esprit par la figure ou la forme des traits,
» lorsqu'ils sont marqués à un certain point,
» qu'il ne l'est à un bon médecin de con-
» noître un mal, accompagné de tous ses
» symptômes. Examinez les portraits de
» Locke, de Stèele, de Boërrhave, de Mon-
» tesquieu, vous ne serez point surpris de
» leur trouver des physionomies fortes, des
» traits d'aigle : parcourez-en une infinité
» d'autres, vous distinguerez toujours le
» beau du grand génie, et même souvent
» l'honnête homme du fripon. On a re-
» marqué, par exemple, qu'un poète cé-
» lèbre réunit dans son portrait l'air d'un
» filou avec tout le feu de Prométhée. »

J'ai toujours été très-curieux, a dit Mercier, d'envisager un grand homme, et j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le distinguoit du commun des hommes. Il reste une science neuve à parcourir, l'étude de la physionomie.

La seule vue de Sélim I, empereur des Turcs, retraçoit à l'esprit l'idée de tous ses vices, de sa cruauté inexorable, de son ambition démésurée, de son humeur vindicative; tout cela étoit clairement peint sur sa physionomie; il avoit le front refrogné de Tarquin, l'œil grand et affreux de Néron, le visage d'un Scythe, pâle et livide, les moustaches d'un tigre, retortillées jusques vers les oreilles (1).

Un homme qui, dès sa tendre jeunesse, n'a pas éprouvé de contradictions sensibles, ou du moins souvent répétées, aura une physionomie ouverte, un air serein, un visage rayonnant; tandis que celui qui aura éprouvé des revers et des chagrins multipliés, aura de bonne heure un visage sillonné par les soucis, un air triste et rêveur, une physionomie chagrine dans le sein même des plaisirs. Combien donc il im-

---

(1) Pernety, *Connoissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, tom. I, p. 137.

porte

porte que les nourrices soient d'une humeur joyeuse aimable et d'un caractère attrayant; et combien étoient sages ces anciens Grecs qui endormoient leurs enfans au son des instrumens de musique, et avoient soin de faire veiller, pour ainsi dire, autour de leur berceau, la troupe enchanteresse des grâces et des ris.

Le père de Montaigne employoit chaque jour le même moyen pour réveiller son fils; nul doute que ce n'ait été là l'origine de l'aimable gaieté et de l'excellent caractère qui brillent dans les écrits de notre grand philosophe.

C'est le propre des passions, selon qu'elles sont plus ou moins violentes, de laisser des traces plus ou moins profondes sur la physionomie. Ainsi le plaisir fait pétiller les yeux; le désir semble les avancer au-devant de l'objet convoité; la crainte les rend inquiets et incertains, le respect les abaisse et le dépit les allume (1).

(1) *Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine cæsus,*
Rem magnam præstas, Zoïle, si bonus es.

Il faudroit avoir perdu la raison et jusqu'au dernier atôme de bon sens, pour soutenir que Léibnitz, Newton et Montesquieu avoient la figure d'un stupide Lapon, ou celle d'un nègre imbécille. La Bruyère a dit, dans ses *Caractères* : « Un sot ne boit, » ne mange, ne regarde, ne rit, ne tousse, » ne crache et ne marche pas comme un » homme d'esprit. »

Mais, par la dissimulation, l'homme peut masquer, jusqu'à un certain point, ses sentimens. Ainsi Sixte V, né pétulant, opiniâtre, altier, vindicatif, arrogant, adoucit son caractère dans les épreuves du noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre ? il s'emporte contre un gardien, et l'assomme à coups de poings. Est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence ; le voilà cardinal, il est possédé *della rabia papale ;* cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensevelit dans l'obscurité sa personne et son caractère ; il contrefait l'humble et le moribond

on l'élit pape, ce moment redonne au ressort, que la politique avoit plié, toute son élasticité long-temps bridée et retenue; il devient le plus fin et le plus despotique des souverains.

Nous ne porterons pas plus loin nos recherches et nos citations sur la science de la physionomie; nous en avons certainement assez dit pour réfuter ceux qui nient son existence : seulement, pour compléter nos preuves à cet égard, nous ajouterons, avec un grand homme de l'antiquité (1): « Toutes les opinions qui prennent leur » source dans les passions momentanées, » dans des intérêts fugitifs, passent et pé» rissent avec l'âge qui les voit naître; si » quelque chose au contraire est approuvé » d'âge en âge chez tous les peuples, malgré » la diversité des intérêts et des mœurs, » n'en doutez pas, c'est la vérité même. »

---

(1) Cicéron.

A quelle autre science que la physionomie pourroit-on appliquer à plus juste titre cette sentence de l'orateur romain?

Enfin nous pourrions ici, suivant l'usage bannal des écrivains, demander à MM. les journalistes indulgence pour le livre, attendu la jeunesse de l'auteur; mais on doit présumer que dans ce temps de paix générale, ils seront tous sans colère et sans fiel contre cette nouvelle édition de la Mégalantropogénésie. Au reste, quelque soit l'accueil qu'ils lui destinent, elle saura, à l'exemple de son aînée, laisser gronder en silence la tempête et l'orage; mais si, parmi ses critiques, elle rencontre moins d'Aristarques que de Zoïles, c'est aux jeunes femmes, toutes jalouses d'avoir des enfans d'esprit, que l'auteur demandera vengeance contre MM. les journalistes.

LE CONTRASTE

DES

JOURNALISTES,

Sur la première édition de la Mégalantropogénésie.

Défenseurs de la Patrie, 18 vendémiaire an 10.

Ainsi dans la même année la France aura vu sortir de ses presses deux ouvrages dont les titres semblent avoir été choisis exprès pour provoquer le rire de la nation la plus rieuse de la terre; c'est-à-dire *l'Art de procréer les sexes à volonté*, et *l'Art de faire des enfans d'esprit.* Il suffit de connoître les François pour deviner à combien de plaisanteries, de bons mots, d'épigrammes, de calembourgs même, de semblables titres peuvent donner naissance.

Si leurs auteurs, comme je n'en doute point, sont pénétrés de la vérité, et de l'utilité de leurs systèmes, (car il n'est pas présumable que deux médecins soient si médiocrement économes

Journal des Débats, 21 vendémiaire an 10.

L'instruction publique a fait sans contredit des progrès singuliers depuis douze ans. Depuis la suppression des anciennes écoles, on sait combien il est devenu facile de former les hommes aux sciences, aux lettres, aux arts, et même aux mœurs; mais quelqu'excellentes que soient les méthodes d'enseignement, on ne peut nier que, pour qu'elles réussissent, il ne faille trouver des dispositions naturelles dans les élèves que l'on veut former. Heureusement un auteur dont on ne sauroit trop louer les vues et admirer l'entreprise, le C. Robert le jeune, des Basses-Alpes, vient de découvrir et de publier les moyens physiques de procréer et de reconnoître les grands hommes. Nous voilà donc pourvus tout-à-l'heure, d'excellens élèves, comme nous l'étions d'excellens maîtres, et nous n'aurons plus que quelques époux inconsidérément et mal-adroitement assortis, que l'on ne fera pas pourtant divorcer, et quelques hommes bornés, que l'on ne forcera pas néanmoins au célibat,

du temps, qu'ils le dépensent à ne présenter à leurs lecteurs qu'un roman de l'esprit,) alors peut-être eût-il été plus sage de choisir d'autres titres. Balivreau peut dire : *J'ai ri, me voilà désarmé*; c'est tout le contraire pour le lecteur qui trouve un titre bouffon à la tête d'un ouvrage sérieux. Il dit : *j'ai ri, me voilà gendarmé.*

J'ignore si l'un et l'autre auteurs ont raison, et si dorénavant nous aurons à notre choix des garçons ou des filles, des enfans spirituels ou bornés; mais, du moins, leurs idées sont-elles ingénieuses, classées avec méthode, développées avec esprit et clarté. Le système du cit. Robert repose sur l'expérience des bons ou mauvais résultats des croisemens des races; il en induit avec une attention ingénieuse, que par des soins bien entendus elles se perfectionneront. Il veut donc que l'on allie constamment l'esprit à la beauté; il indique le mode à suivre, les précautions à prendre, les signes auxquels on peut reconnoître les sujets que l'on doit avoir, et la science de *Lavater* le guide dans cette espèce de reconnoissance. Ce procédé est-il praticable ? en obtiendroit-on le dont le mariage puisse produire désormais des êtres peu disposés à recevoir l'instruction. Il y a, par bonheur, beaucoup d'états dont la pratique n'exige pas de grands hommes.

L'ouvrage du C. Robert nous manquoit : Caillet avoit chanté l'art de faire de beaux enfans dans sa *Callipédie*; le C. Millot venoit d'indiquer les moyens *de procréer les sexes à volonté.* Ainsi, nous pouvions peupler de la plus brillante jeunesse nos villes, et jusqu'au temple de Gnide; nous pouvions réparer les pertes que nous a occasionnées la guerre; mais nous n'avions pas encore le secret de forcer la nature à nous donner de ces hommes dont elle n'a jamais été prodigue, et dont la rareté s'est trop constamment fait sentir. Le C. Robert nous procure ce dernier avantage : l'âge présent, et la postérité le paieront sans doute de reconnoissance; et pour peu que s'en mêlent ceux à qui cet auteur a dédié son ouvrage, il paroît certain que très-incessamment nous en apercevrons les effets. C'est aux membres de l'institut national de France qu'il est offert.

Le C. Robert n'a donné qu'un mot pour titre principal à son ouvrage; il est vrai qu'il est fort long, que trois mots grecs le composent; mais quelque long que soit ce mot, et quoique tiré d'une langue morte, on le retiendra, j'en suis sûr, plus facilement que ceux introduits dans la nomenclature nouvelle des poids et mesures; et comme il s'agit de faire des enfans d'esprit qui puissent devenir de grands hommes, comme il n'est pas de mère qui ne désire avoir de ces enfans qui étonnent par leurs jeunes saillies, et annoncent leur grande desti-

succès que l'auteur s'en promet ? C'est sur quoi je me garderai bien de prononcer ; mais combien de systèmes contre lesquels on s'éleva dans l'origine, qui, dans la suite réduits en pratique, ont tourné au profit de l'humanité ! Quand une chose paroît bisarre au premier abord, il est aussi dangereux de la condamner sans appel, à l'oubli, que de l'exalter avec enthousiasme.

Gazette de France, 19 *vendémiaire an* 10.

Jusqu'ici la mort en frappant un grand homme, semble avoir tari la source de la reproduction, et ce n'est qu'à des intervalles immenses qu'on voit éclore çà et là quelques-uns de ces germes précieux, destinés par la nature à l'admiration des siècles et au bonheur du genre humain. L'auteur de *l'Essai sur la Mégalantropogénésie*, ne doute pas qu'il n'y ait des moyens de remédier à ce genre de stérilité. C'est une vérité démontrée à ses yeux, qu'il est aussi aisé de créer de grands hommes *de race*, que des chevaux, des levriers, des serins *de race*. L'expérience et l'anatomie, dit-il, nous apprennent que non-seulement les enfans nées, je ne doute pas que sous peu nos dames ne prononcent avec infiniment de grâces le nom de l'art merveilleux de les produire, et ne fassent revenir souvent la conversation sur la *Mégalantropogénésie*.

Pour la commodité des lecteurs, et pour leur faciliter les moyens de retenir ses démonstrations, ses préceptes, ses conseils, le C. Robert a divisé son livre en trois parties. La première est plus spécialement consacrée au développement de son système de *Mégalantropogénésie*. La seconde fournit *un appendice* très-instructif *sur la génération*, extrait de l'ouvrage du C. Millot, que l'on sait être fort en principes, et sur-tout appuyé de faits indubitables. La troisième, enfin, est un abrégé de l'ouvrage tant recherché, mais si cher, de Lavater, sur les *connaissances physiognomoniques*.

Ainsi, quiconque aura bien étudié *son Robert*, convaincu de la réalité de la *transmission des qualités intellectuelles* et *des dispositions morales des pères aux enfans*, (transmission qui n'est pas plus douteuse que celle de la *charpente osseuse*, ainsi qu'Aristote l'a reconnu, et que celle de la *propension à chasser les poules que le jeune renard tient de son vieux père*, transmission qui est un apanage dont *éminemment doit jouir l'homme, le plus parfait des animaux qui respirent*,) pourra chercher et cherchera sans doute, par le moyen des signes qu'indique Lavater, la femme la plus propre à lui procurer des enfans d'esprit ; il usera avec elle des ressources enseignées par Millot, pour avoir un fils ; il choisira *la véritable heure pour la géné-*

hèritent des passions de leurs parens, mais même qu'ils en empruntent la charpente osseuse. Pourquoi le germe des vertus, et des talens ne seroit-il pas également héréditaire ? Si le contraire arrive souvent, c'est que le génie n'a pas l'attention de s'allier au génie..... La plupart des grands hommes restent célibataires, ou recherchent dans leurs épouses plutôt la bonté du cœur que la sublimité de l'esprit. Ils sèment en terres ingrates et stériles; le germe de l'imagination ne peut lever au milieu des ronces de l'ignorance; et quelqu'excellent caractère qu'ait eu *Thérèse*, elle ne pouvoit produire que des enfans indignes de *Jean Jacques*. « Votre souveraine, disoit Sixte V » à l'ambassadeur de la » reine Elizabeth, votre » souveraine gouverne son » royaume avec beaucoup » de gloire; il ne lui manque autre chose que de » se marier avec moi, pour » donner au monde un » Alexandre. »

C'est sur ce ton qu'est écrit le système de la *Mégalantropogénésie*; système, au reste, plus ingénieux que solide, et qu'on peut attaquer par mille objections.

Quoi qu'il en soit, ce pe-*ration d'un grand homme*, et il sera sûr de son fait. Dès-lors que chacun de nos héros, que chaque grand métaphysicien, que chaque habile chymiste, que chaque idéologiste profond, que chaque peintre et artiste célèbre, libre encore de disposer de son cœur, en fasse autant, et bientôt nous aurons une génération infiniment précieuse, quant à l'esprit, et qui, au physique, ne sera pas moins belle que les poulains *nés de beaux étalons et de superbes cavalles* dont Platon parle dans sa république. Notre instruction régénérée sera appliquée à ces heureux élèves, et voilà *l'immortalité des grands hommes assurée, les voilà fixés au sol qui les a vu naître, ou du moins les y voilà reproduits ; la patrie est servie utilement, et les travaux du cit. Robert ont obtenu leurs succès.*

J'allois conclure à la reconnoissance envers l'auteur, et j'oubliois un des articles de l'ouvrage, qui, après la révélation du secret de la nature, la mérite le plus.

Persuadé vraisemblablement que les écoles que l'on attend, et celles qui existent, seroient insuffisantes pour une race aussi exquise, le C. Robert a imaginé de placer un athenée à Paris, et un autre à Versailles, destinés à recevoir les premiers nés du génie ; *celui de Paris seroit pour les hommes, celui de Versailles pour les filles*. Les enfans y seroient élevés dans les sciences et les arts, que leurs parens auroient cultivés. On y établiroit différentes salles d'étude : *Chacune d'elles serait décorée des attributs de la science ou de l'art que l'on y enseigneroit, ainsi que de l'his-*

tit ouvrage se fait lire avec d'autant plus de plaisir, qu'il est correctement écrit; que les notes répandues çà et là sont, pour la plupart, instructives et intéressantes.

La Clef du Cabinet des Souverains, 9 brumaire an X.

Si nous n'avons point encore parlé de l'essai sur la Mégalantropogénésie, ce n'est pas que nous ne fassions cas des intentions de son auteur, et que nous n'en trouvions la lecture intéressante; mais quand on a tant de productions à annoncer, il est juste que les plus anciennes aient la préséance; c'est le moyen de ne pas irriter du moins les auteurs, qu'on n'afflige que trop souvent. Le C. Robert dit à l'Institut national, dans sa preface : » S'il fut jamais » de livre utile, c'est sans » doute celui que j'ai l'hon- » neur de vous offrir.... Si » le gouvernement adopte » le plan que je propose, » l'humanité et les sciences » auront moins à gémir de » la perte de tant d'hom- » mes célèbres qui ont illus- » tré et illustrent la patrie, » et dont le génie, quoique » vivant dans leurs ouvra- » ges, deviendra, à leur » mort, muet pour la pos- *toire et des bustes des grands hommes qu'ils ont produits. L'éducation des sens commence et perfectionne celle des idées, et il suffit qu'ils soient violemment émus pour que l'intelligence prenne un essor extraordinaire. Les loix réglementaires des athénées appartiendroient au gouvernement. Un grand jury national prononceroit le premier jour complémentaire, sur la sortie des élèves qui auroient achevé leur éducation, et désigneroit les places qu'ils devroient occuper. A la fête de la republique, le premier consul donneroit une récompense nationale aux six élèves de chaque athénée qui se seroient le plus distingués, et ce seroit ce jour-là que l'on célébreroit les mariages mégalantropogénésiques. Bientôt la fête du premier vendémiaire deviendroit aussi célèbre que celle des jeux olympiques de l'ancienne Grèce. Le monde savant accourroit à cette cérémonie, et contempleroit avec admiration ces couples fortunés, destinés à devenir le foyer des connoissances et des lumières qui doivent éclairer un jour l'univers.*

On voit que tout est combiné dans l'ouvrage du C. Robert; qu'une éducation particulière et sublime vient donner l'essor aux talens que les unions mégalantropogénésiques ont procurés aux êtres privilégiés qu'elles ont arraché à l'avare nature; et l'on ne sauroit accorder trop de gratitude à un auteur qui a aussi bien mérité de la patrie. Je voudrois qu'à chaque mariage mégalantropogénésique, outre les couronnes des épouses, il y en eût une réservée pour le C. Robert.

» térité.... Nouveaux phé-
» nix, *je veux* qu'ils renaissent de leurs cendres, et
» que l'auréole de leur
» gloire, loin de s'éclipser
» à leur tombe, vienne *circonluire* au berceau de
» leurs enfans ... Depuis
» plusieurs milliers d'années, le monde savant ne
» compte qu'un *Virgile*;
» mais *nul doute* qu'en
» adoptant mon plan, la
» France ne produise bientôt l'*Homère* qui manque
» à notre nouvel *Achille.*»
Le projet, et sur-tout la confiance du C. Robert, peuvent étonner. Cependant qu'on lise son ouvrage, on y verra un véritable ami des sciences, des vertus, de la patrie, de l'humanité, et qui, plein d'esprit, d'imagination et d'ardeur, mérite même, en s'égarant, qu'on lui sache gré de ses recherches.

Le Citoyen Français, 23 *vendémiaire an X.*

L'ouvrage que nous annonçons n'est point une de ces fleurs littéraires qu'un même jour voit éclore, briller et se flétrir; c'est le résultat, lentement combiné, d'une méditation profonde et raisonnée. On doit moins considérer *l'Art de faire des enfans d'esprit*, comme un accroissement de tant qu'il vivoit. Je voudrois qu'après sa mort *il fût embaumé*, ainsi qu'il le propose pour les grands hommes, et *déposé au temple de l'immortalité*; que la couronne alors fût déposée sur sa tombe, et que ses mânes fussent recréés par cette offrande.

J'invite, au surplus, à la lecture de l'ouvrage lui-même, dont je ne peux donner qu'une foible esquisse. Il tiendra lieu de Millot, de Lavater, et fournira, en outre, l'important secret ravi à la nature, sur la procréation des génies. F. V. M.

Journal de Paris, 21 *brumaire an X.*

Un long mot composé de trois autres n'est rien de trop pour exprimer l'important sujet que traite le citoyen Robert. Il s'agit d'un art qui jusqu'ici n'étoit connu que de la nature, qu'elle n'exerçoit même qu'avec une sorte d'économie; comme si cette mère, si libérale d'ailleurs, eût été avare de la plus précieuse de ses faveurs; comme si sa main, fatiguée d'avoir produit son chef-d'œuvre, eût eu besoin de se reposer long-temps pour le reproduire de nouveau.

Eh bien! cet art admirable, justement appelé la *Mégalantropogénésie*, le citoyen Robert nous en revèle aujourd'hui le secret; il en fait, comme de raison, hommage à l'institut national, dont elle doit éterniser le génie, et pour lequel cette heureuse invention prépare une vaste pépinière. Entendons l'auteur lui-même développer le spectacle majestueux de ce magnifique avenir. « Nouveaux phénix (il
» s'agit des grands hommes d'aujourd'hui), je veux, dit-il,
» qu'ils renaissent de leurs cen-
» dres, et que *l'auréole de leur*

population sous le rapport numérique, que comme un flambeau allumé pour la civilisation des peuples et l'éducation du genre humain.

Le système de la Mégalantropogénésie, repose sur l'autorité d'Aristote, de Platon, de Lavater, de Winkelmann, de Buffon, et sur les nouvelles découvertes anatomiques des Lacépède, des Lamarck, des Cuvier; et certes quand de pareils noms servent de colonnes à un édifice, on ne doit nullement douter de sa solidité.

L'Essai sur la Mégalantropogénésie, contient une notice de tous les systèmes de génération connus jusqu'à ce jour, notamment de celui du C. Millot, sur l'*Art de procréer les sexes à volonté*; système ingénieux, et dont l'ouvrage qui le renferme vient d'obtenir un si grand succès; on y trouvera, de plus, une analyse complète du grand ouvrage de Lavater, sur la *Physiognomonie*. En publiant l'*Art de faire des enfans d'esprit*, il convenoit sans doute de décrire les signes propres à les faire reconnoître dès le berceau. Quiconque aura lu la *Mégalantropogénésie*, aura une connoissance parfaite de l'ouvrage de Lavater, et

» gloire, loin de *s'éclipser* à leur » tombe, vienne [illegible] du » berceau de leurs enfans. »

Ainsi, jusqu'à présent, nous n'avons eu qu'un Homère, qu'un Virgile, qu'un Milton, qu'un Voltaire, désormais ils vont foisonner. Les héros dont ils auront à chanter les exploits, naîtront par milliers : pour que leur plume savante ne soit pas oisive, nous réunirons à Paris les vertus de Sparte avec les arts d'Athènes : le siècle d'Auguste se mariera à celui de Louis XIV, etc, etc.

Voilà, sans doute, de belles promesses et un grand engagement. Voyons comment l'auteur se propose de le remplir. Nous commencerons par avertir nos lecteurs et ceux du citoyen Robert, que rien n'est plus aisé; car les plus grandes conceptions sont toujours les plus simples. Qui ne sait, par exemple, qu'avec quelques recherches, et peut-être aussi un peu d'argent, on peut se procurer un très-beau cheval, un bon chien de chasse, un bélier espagnol ou anglais, des vaches suisses ? Or, suivant l'auteur, « il n'est pas plus difficile d'avoir des enfans d'esprit (qui deviennent un jour des génies ou des héros) que d'avoir un cheval arabe, un basset à jambes torses, un serin de vache. » Nous nous croyons obligés de faire remarquer que nous employons les propres expressions du citoyen Robert : nous nous faisons scrupule d'y rien ajouter ou de leur rien dérober; lui-même pense qu'elles étonneront un peu, et que « les esprits superficiels et *son siècle* l'appelleront peut être un fou »; mais il espère en être dédommagé par les *sages* de la postérité, dont la plupart, devant l'existence à sa découverte, seront bien, à son égard,

c'est parce qu'il n'existe que dans quelques bibliothèques publiques, et qu'il est inconnu aux dix-neuf vingtièmes des Français, qu'on en a fait un manuel portatif, renfermant tout ce qu'il y a d'utile à connoître pour devenir bon physionomiste.

Si la nouveauté des idées, l'importance du sujet, la variété des matières, peuvent donner du succès à un ouvrage, quel autre que la Mégalantropogénésie, est plus digne de l'obtenir ?

Journal Typographique, 5 *brumaire an X*.

«Depuis plusieurs milliers d'années, le monde savant, dit l'auteur, ne compte qu'un *Virgile*; mais nul doute qu'en adoptant le plan que je présente, la France ne produise bientôt l'*Homère* qui manque à notre nouvel *Achille*.»

Défenseurs de la Patrie, 23 *brumaire an* 10.

Il n'est bruit, dans toutes les sociétés, que du nouvel ouvrage ayant pour titre : *L'Art de faire des Enfans d'esprit*. Beaucoup de femmes le louent, certains hommes le critiquent, et quelques journaux en plaisantent. Cependant aucune objection solide n'a été encore obligés à quelque reconnoissance.

Passons à l'examen du livre du citoyen Robert. Il comprend trois parties différentes, savoir, la *Mégalantropogénésie* propre ; un extrait du livre du C. Millot, sur l'*Art de procreer les sexes à volonte*: enfin, un abrégé de la *Physiognomonie* de Levater.

Nous ferons observer que ces trois parties concourent au même but. En effet, ce n'est pas tout que d'aller chercher dans l'immense magasin de la nature un embryon *d'élite*.... Encore faut-il savoir si l'on veut un héros ou une héroïne ; Corneille, ou la muse limonadière. Il est donc bien essentiel ici de recourir à l'art du C. Millot. Il ne l'est pas moins d'établir des principes de *Physiognomonie*, car la *Mégalantropogénésie* n'est pas encore assez avancée pour nous donner des héros tout faits. Il est besoin de les travailler, et sans des pronostics sûrs, on pourroit aller perdre sa peine sur un idiot, et enchasser, pour ainsi dire, une pierre commune dans une riche monture. D'habiles physionomistes préviendront cet inconvénient ; ils reconnoîtront le génie à ses signes, comme un naturaliste démêle à l'aspect de la gangue d'un échantillon de mine, si elle vaut la peine d'être exploitée.

Nous ne reviendrons pas sur le système du C. Millot ; nous en avons rendu compte dans la feuille du 17 fructidor. Nous n'avons donc qu'à examiner *les moyens mégalantropogénésiques et physiognomoniques*.

Quant aux premiers, ils se réduisent, comme nous l'avons déjà dit, à des procédés très-simples. « Mariez un homme d'esprit à une femme d'esprit,

faite à l'auteur sur son système. Le C. Robert sera toujours en droit de réclamer contre le jugement de son siècle, tant qu'il ne sera pas prononcé par ses pairs, c'est-à dire, par un aéropage de médecins éclairés, seuls juges compétens en matière d'économie humaine et de physique vivante.

Il semble qu'il soit réservé aux découvertes, même les plus utiles à l'humanité, d'éprouver à leur naissance des contradictions, et de rencontrer les plus grands obstacles; la *postérité* seule, exempte de *préjugés* et de passions, est appelée à en recueillir les bienfaits. En effet, si nous consultons l'histoire, nous verrons Galilée plongé dans les fers, pour avoir eu, dans un siècle d'ignorance, l'imprudente témérité de se montrer meilleur astronome que Josué. Descartes meurt loin de sa patrie, parce qu'il a entrepris de secouer, dans les écoles, l'antique poussière du péripatétisme; Colomb découvre le Nouveau-Monde, et languit dans les fers; Francklin, l'immortel Francklin passe pour un insensé, Salmonée, lorsque, plus audacieux qu'aucun mortel, il parvient à conjurer la foudre. Ce- et vous aurez des hommes de génie. » Voilà tout le secret.

S'il s'agit de donner des preuves à l'appui de sa théorie, l'auteur en trouve dans l'antiquité, dans les exemples, dans la nature.

Il cite pour la première, Aristote, Platon, Buffon, et surtout Sixte V, lequel disoit modestement à l'ambassadeur d'Angleterre, qu'il ne manquoit à Elizabeth que de se marier avec lui, pour donner au monde un nouvel Alexandre. Les exemples lui manquent moins encore. La famille des Cassini, des Jussieu, des Bernouilli, et de beaucoup d'hommes célèbres les lui offre. Si par hasard des gens d'esprit ont pour fils un sot; si l'ambitieux, le hardi Cromwel, donne le jour au modeste et tranquille Richard, « il en soupçonne bien la cause, mais il n'est pas prudent de tout dire, et il faut laisser quelque chose à deviner. »

C'est sur-tout dans les preuves tirées de la nature qu'il abonde: « Un renard en naissant, dit-il, a l'instinct de son vieux père. Un cheval d'Arles ne produit point un limousin, ni un bidet de Corse, un normand. Enfin, nous héritons du cerveau de nos parens, comme de leur couleur et de leur stature. » Voilà des preuves auxquelles le C. Robert croit qu'il n'y a rien à répliquer.

Les héros une fois produits par les moyens *mégalantropogénésiques*, et reconnus par les principes physionomoniques, on les envoie dans des athénées pour les élever convenablement. Un grand *jury national*, quand leur éducation est finie, procède aux mariages *mégalantropogénésiques*; c'est-à dire qu'il marie un héros avec une héroïne, un homme de génie à une femme d'esprit. Ainsi s'établit la série

pendant le monde entier révère aujourd'hui ces grands hommes, et jouit utilement du fruit de leurs travaux. Que de siècles se sont écoulés, non par le temps, mais par la pensée et les résultats, depuis l'invention des ballons jusqu'aux voyages et au parachûte de l'aéronaute Garnerin ! Et pourra-t-on jamais oublier que c'est à l'aérostat de Fleurus que la république doit le plus beau de ses triomphes, et les armées françaises une de leurs plus éclatantes victoires..... ?

Quel est l'homme, même étranger aux loix de la physique animale ; je dis plus, quel est l'apostat de la raison et du bon sens, qui oseroit soutenir que l'enfant d'un père Eskimau et d'une mère Laponne, auroit le même dégré d'intelligence, la même aptitude à la pensée, la même docilité aux leçons de Condillac, que le fils d'un César et d'une Sémiramis ? Quel est le journaliste le plus *anti-mégalantropogénésien* qui oseroit soutenir que le fils du sauvage de l'Aveiron, marié à la jeune sauvage de la Gallicie, apporteroit en naissant les mêmes facultés intellectuelles et morales que celui d'un fort de la halle, ou d'un simple jardes élus privilégiés, qui doit faire de notre globe une terre de perfection.

Nous ne perdrons pas même les grands hommes à leur mort. Un conservatoire d'embaumement sera chargé de dérober les restes précieux à la destruction, par la méthode de Ruysch, renouvelée par Chaussier ; et après avoir admiré les héros vivans, nous trouverons dans nos muséum, une suite complète de ceux qui sont venus avant eux, et bien et duement conservés.

Nous aurions voulu rendre compte de la *Physiognomonie*; mais l'abondance qui accompagne ordinairement une grande idée, nous a déjà portés presqu'au-delà des bornes qui nous sont prescrites. Nous nous contenterons de dire que notre littérature a l'obligation à l'auteur, de lui avoir extrait en quelques pages la quintessence *de trois volumes in-folio* de Lavater, sur la Physiognomonie. Quoique cette science ne soit encore qu'entre les mains de quelques adeptes, elle n'est pas nouvelle comme la Mégalantropogénésie. Aristote en a fait un traité, et nous avons sur ce sujet des livres anciens et modernes. Albert le grand pose pour principe (1) que chaque homme a le caractère de l'animal auquel il ressemble. Le napolitain Jean-Baptiste Porta, qui adopte sa maxime, met en rapport le hibou avec Vitellius, et la tête de Platon avec celle du chien braque. Montagne, en mettant en thèse que « c'est une foible garantie

(1) *Physiognomoniæ unum est fundamentum ; quod illius animalis homo accipit operationes, cujus in uno vel plurimis membris, accipit figuram.* ALBERT. mag.

drnier de Paris ? Allez, métaphysicien obscur de la rue Christine ; allez, physiologiste léger de la rue des Moineaux, vous instruire à l'école d'Itard ; il perfectionnera votre entendement ; chacun de vous n'est encore qu'un Victor (1) dans l'étude des loix physiques de la nature : d'ailleurs, *ne sutor ultrà crepidam*..... L'éducation, sans doute, sert à développer le germe du talent et du génie, les circonstances mêmes forment les grands hommes ; mais le diamant de Golconde n'est jamais pierre brute, et n'oublions pas ce précepte d'un ancien, sanctionné par l'expérience de tous les siècles ;

Tu nihil invitâ facies dicesve minervâ.

Horace avoit donc aussi connu la *Mégalantropogénésie* ? et l'homme le plus incrédule et le plus encroûté de préjugés, ne peut ignorer la marche lente, mais progressive, de la raison humaine vers une perfectibilité raisonnée.

BAYARD, *médecin*.

Nota. *Le Citoyen Français* inséra aussi cette lettre le même jour.

(1) Nom donné au jeune sauvage par son instituteur.

que la mine, ajoute que toutefois elle a quelque considération. » Socrate, de la physionomie duquel Zopire avoit tiré (1) d'assez humiliantes conjectures, convient que telles avoient été originairement ses inclinaisons. Philemon, en voyant le portrait d'Hyppocrate (2) n'en jugea pas plus favorablement, et le grand homme avoit un fond de dispositions vicieuses que la raison avoit corrigées. Voilà sans doute de grandes autorités ; en voici une qui n'est pas moindre :

« L'ame, dit M. de Buffon, n'a point de forme qui puisse être relative à une forme matérielle... ; on ne peut la juger par la figure du corps.... Un corps mal fait peut renfermer une fort belle âme ; il faut donc croire que tout ce que nous ont dit les physionomistes, est *destitué de tout fondement*, et que rien n'est plus chimérique que les inductions qu'ils ont voulu tirer de leurs observations métoposcopiques (3).

Nous ne pousserons pas plus loin notre discussion sur la *Mégalantropogénésie*, nous croyons avoir mis nos lecteurs en état de la juger : c'est à quoi nous nous bornons.

Journal de Paris, 28 brumaire an 10.

Lettre anti-mégalantropogénésique. — Le proverbe dit :

(1) *Stupidum pronunciavit et bardum.... addidit et mulierosum.*

(2) *Philemone disse... disse ch' era lussurioso, dishonesto ed ingannevole. Porta, in premio.*

(3) *Voyez Buffon, réfuté sur ce point, par Buffon lui-même, dans le discours préliminaire.*

Défenseurs de la Patrie, 14 *frimaire an X.*

Lettre mégalantropogénésique, en réponse à la lettre anti-mégalantropogénésique, signée E. B.

« Citoyen rédacteur, votre impartialité connue, et votre zèle pour la propagation des nouvelles découvertes utiles à l'humanité, me font espérer que vous voudrez bien insérer ma lettre dans votre journal.

En analysant la lettre *anti-mégalantropogénésique*, j'espère démontrer qu'elle n'est qu'un enchaînement de sophismes et un vain étalage de faits historiques incomplets.

L'auteur E. B. dit : *Les aigles n'engendrent point des colombes ; mais les hommes ne sont point des oiseaux.* Cette assertion est, sans doute, vraie aux yeux du vulgaire ; mais aux yeux des naturalistes, le même organisme dans les fonctions vitales se retrouve chez l'homme et dans le *colibri*.... La vie est une dans la nature, le mode de son exercice est seul varié ; tous les êtres organiques naissent, vivent, croissent et meurent d'après les mêmes loix ; le principe qui les anime nous est inconnu, mais les phénomènes qu'il produit sont très-sensibles. La *Les aigles n'engendrent point des colombes*, mais les hommes ne sont pas des oiseaux ; un autre proverbe dit aussi : *à père avare, enfant prodigue.* L'homme ardent, laborieux, infatigable, n'inspire le plus souvent à son fils que le dégoût du travail, et c'est presque toujours dans sa maison un successeur lent, apatique, ami de la tranquillité et du repos, qui le remplace.

Le fils de Cicéron, outre l'avantage de sa naissance, avoit eu celui de l'éducation la plus soignée. Cependant le fils et l'élève ne fut qu'un sujet mince et méprisable. D'Aguesseau, qui avoit imité l'exemple des Cicéron, ne fut guère plus heureux : le fils du chancelier fut un homme instruit, honnête, mais très-ordinaire. Le marquis de Brunoi, l'héritier de Montmartel, n'hérita que de sa fortune immense, et non de son génie. Enfin, Racine, le grand Racine, laissa une fille imbécille. Son tic étoit de pleurer sans sujet, et de ramasser ses pleurs avec ses doigts dans son jupon. Toute jeune, elle étoit dans le couvent de Malnone, près Paris, où mes sœurs, élevées dans la même maison, furent continuellement témoins de ce que j'avance. L'une d'elles, morte aujourd'hui (1), qui me rappeloit souvent cette anecdote, m'a dit aussi que Mlle Racine avoit une

---

(1) *Il est tout-à-fait plaisant qu'un homme écrive une lettre anti-mégalantropogénesique, le jour qu'il a perdu sa sœur. On demande dans quels bras s'étoit réfugiée la tendresse fraternelle. O Delille ! il étoit donc bien temps que pour rappeler à la nature M. E. B., tu fis paroître ton poëme de la Pitié.*

physiologie, qu'on peut appeler la physique expérimentale des corps vivans, nous répète depuis le commencement des siècles : *talis pater, talis filius*; et cet axiôme, reconnu vrai par tous les hommes, est un des fondemens de la morale sociale et politique.

S'il n'est malheureusement que trop vrai, pour la détérioration de l'espèce humaine, que les fils héritent des maladies physiques de leurs pères, pourquoi n'hériteroient-ils pas aussi de leur santé morale, qui est l'esprit ? Quand tout est sain dans la nature, rien ne dégénère; chaque arbre produit son fruit, et chaque fruit fait reconnoître son arbre. N'a-t-on pas vu des villes entières peuplées d'idiots ou de fous, uniquement parce que la contagion s'est communiquée par un germe primitif, qui s'est introduit dans les familles par des mariages inconsidérés ? Il n'y a pas longtemps que, dans une ville très-connue du ci-devant Languedoc, chaque propriétaire qui faisoit bâtir une maison, s'occupoit plutôt de faire meubler la chambre du fou, que la cuisine ou le salon (1).

(1) Cours de médecine au collége de France, par le D. Portal, an 9.

autre sœur dont l'esprit étoit très-foible (1). D'où provenoit cette distance infinie entre le génie du père, du tragique le plus étonnant, et l'imbécillité de sa fille ? La raison en est bien simple. L'homme de lettres laborieux, un Diderot, par exemple, à la fin de sa journée, est beaucoup plus fatigué que le plus ardent serrurier, qui, tout en battant son fer, a jasé et chanté tout le jour. Racine, le plus doux et le meilleur des hommes, le soir, satisfait du travail de la journée, ne se refusoit point aux embrassemens d'une tendre épouse (*ajoutez* et bien bête), mais hélas !

On dit qu'on n'a jamais tous les
dons à-la-fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

DESTOUCHES.

Sans doute on peut citer un nombre de familles estimables, et justement célèbres par leur érudition, des Scaliger, des Etienne, des Buxtorfs, des Ar-

(1) *D'après les principes de l'auteur même de la Mégalantropogénésie, les filles de Racine héritant de leur mère, ne pouvoient être; selon les lois de la nature, que ce qu'elles ont été. Buffon a dit que c'est par les femelles que les races s'abatardissent. Cette vérité physiologique, qu'aucun naturaliste ne conteste, nous apprend donc l'influence qu'a dû avoir Catherine Romanet, épouse du grand Racine, elle dont l'intelligence étoit si bornée, sur l'imbécillité de ses filles; et l'exemple dont on se sert ici pour infirmer la Mégalantropogénésie, la confirme de plus en plus.*

L'exemple des fils de Cicéron, de d'Aguesseau, etc. rapporté par l'auteur E. B. ne prouve rien contre la *Mégalantropogénésie*. Le C. Robert a posé, en thèse générale, qu'il étoit nécessairement dans l'ordre de la nature qu'un homme de génie, marié à une femme de génie, procréât des enfans d'esprit, abstraction faite des accidens imprévus et des maladies perturbatrices de l'intelligence, ou subversives de la raison. Mais quoi ! parce que Lalande se plaît à répéter qu'il voit des taches dans le soleil, s'ensuivra-t-il que ce bel astre cessera d'être la première merveille de la nature? Et s'il existait un nouveau Copernic athée, pourroit on s'empêcher de rendre du moins hommage à cette divinité du monde astronomique ? Les épouses de Cicéron, de d'Aguesseau, pouvoient et devoient même avoir peu d'esprit; or, d'après Buffon, la dégénérescence des races se faisant toujours au physique comme au moral, par les femelles, il eût été contre les loix de la nature que ces grands hommes eussent pu avoir des enfans d'esprit. L'imbécillité de la fille du grand Racine, nous prouve seulement que son cerveau naud, des Dacier.... Mais nommez-moi seulement une famille renommée par deux seuls de ces génies, tels que la nature avare en crée à des époques si éloignées les unes des autres. Homère, Virgile, l'Arioste, le Tasse, Milton, n'ont jamais eu le bonheur de voir dans leur maison, un fils qui pût, je ne dis pas les surpasser, mais les suivre dans la même carrière. Les enfans d'Alexandre, de Charlemagne, de Cromwel et de vingt autres fameux capitaines, ne purent pas seulement conserver un patrimoine acquis par tant de sueurs et de sang répandu.

Dans nos collèges, les enfans de nos ducs, de nos comtes et marquis, bien instruits, bien soignés, montroient les dispositions les plus heureuses. Eh bien ! dans ces mêmes collèges, quels étoient les sujets qui occupoient les premières chaires, qui remportoient tous les prix, et qui par la suite furent des hommes distingués ? c'étoient les boursiers de la maison, des enfans de la campagne, des fils de laboureurs; pourquoi? parce que, dans ces familles, en remontant plusieurs générations, c'étoit au moral, une terre neuve, vierge, dont les rejettons cultivés avec soin, promettoient de grands succès. Comme ces terrains éloignés, inhabités, et nouvellement découverts, promettent et donnent à leurs cultivateurs des moissons riches et multipliées, des fruits merveilleux et abondans.

Conclusion: L'art de nourrir, d'élever, de croiser les races des animaux, n'est point la science de perfectionner l'espèce humaine, ni de procréer des enfans supérieurs à leur pères (1). Je

(1) *Il faut être bien peu ins-*

étoit dans un état morbifique; et d'ailleurs, si Jean, son père, avoit pu donner spirituellement naissance à trois sœurs immortelles, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*, Catherine sa mère, ne pouvoit physiquement accoucher, d'après sa constitution, que d'une fille très peu intelligente : *Ex ovo pullus*.

L'auteur de la lettre *Anti-Mégalantropogénésique* semble croire que les enfans des grands hommes étant plus foibles et plus délicats, à cause de l'épuisement de leurs pères, que ceux d'un forgeron, auront une intelligence plus bornée : c'est là une erreur introduite par un profane dans le sanctuaire des lois physiologiques; puisque la force de la tête est toujours en raison inverse de la foiblesse des bras; de sorte qu'on peut dire qu'un *Hercule a l'esprit dans ses muscles*, et *un Voltaire ses muscles dans l'esprit*.

L'art de nourrir, d'élever, de croiser les races des animaux, n'est point la science de perfectionner l'espèce humaine, nous dit l'auteur anti-Mégalantropogénésien : sans doute, ces objets sont disparates quant à leurs effets et à leurs moyens; mais n'en peut-crains bien, au contraire, d'après l'histoire des siècles, et constante depuis l'origine du monde, que ces grands succès à venir, tant vantés d'avance par le professeur mégalantropogénésique, qui se flatte de renouveler les générations futures, et *qui*, dit-il, *le béniront*; je crains, dis-je, que ces étonnantes merveilles ne soient qu'idéales, et que ce beau secret, mis à exécution, ne soit que le moyen de multiplier le nombre des enfans foibles, idiots et imbécilles.

E. B.

Nota. Je doute que l'auteur d'une pareille lettre puisse jamais faire des enfans d'esprit. Vraisemblablement ce n'est pas pour sa famille, eût-elle la postérité d'Abraham, que j'ai écrit mon livre.

Journal de Paris, 12 frimaire an X.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Copie d'une lettre d'un mari à sa femme, sur la Mégalantropogénésie.

Permettez, ma chère amie, que je m'accuse d'un tort qui n'a duré qu'un instant, mais qui a manqué devenir le crime de ma vie. Vous savez que la fatale étoile qui me domine, m'a fait

truit en histoire naturelle, pour ne pas savoir que depuis Aristote jusqu'à nos jours, on a défini l'homme, animal rationabile, *ce qui prouve qu'il vit et se reproduit à l'instar des autres êtres organisés; et qu'on peut faire pour sa perfection, ce qu'on fait depuis si long-temps avec tant de succès dans l'économie rurale et végétale, pour obtenir de plus beaux et de meilleurs individus.*

on pas tirer, par analogie, des inductions qui prouvent l'identité et la similitude des lois de la nature dans l'économie animale, quels que soient ses produits. J'ai toujours regardé le perfectionnement des races comme l'éducation raisonnée des individus; et soit que l'on ait à éclairer ce que l'on appelle raison dans l'homme, ou à diriger ce que l'on nomme instinct dans les animaux, je ne vois qu'une même série d'organes à émouvoir, de passions à exciter, de connoissances et de goûts à faire naître et à perfectionner : le chien que j'ai élevé à la chasse me donne, par un bon accouplement, un chien qui, sans éducation préliminaire et de prime abord, se met à la poursuite du gibier. Faites des mariages mégalantropogénésiques, et le fils d'un poète rimera, pour ainsi dire, en naissant.

Il existe sur le globe quatre races bien distinctes de l'espèce humaine, et chacune a une intelligence appropriée à son organisation physique. La race *Hyperboréenne*, rabougrie en tout sens, est loin de produire des rejetions qui ressemblent à ceux de la race *Arabe-Européenne*, ce que Mercier appelleroit *poétiseur*; car je crois qu'il n'y a que la postérité qui puisse m'honorer du nom sublime de *poète*, homme divin. Moi qui suis, par malheur, très-humain, je me mis dans la tête (et non dans le cœur, ainsi vous devez m'excuser) de procréer un grand homme. Je venois de lire une page de la *Mégalantropogénésie*. Ce livre promet à celui qui a du génie, et qui s'associe à une femme *qui en a aussi*, un fils digne d'eux, un fils *grand* comme père et mère; je me dis aussi-tôt : j'ai du génie, car j'ai fait deux chansons, un quatrain, douze épîtres morales, le quart d'un vaudeville et une charade toute entière; je suis sublime; mais ma femme..... elle est bonne, vertueuse, jolie.... Oui, elle n'a jamais écrit que des lettres à son mari, elle n'a fait..... que deux enfans que j'aime beaucoup, mais qui, quoique âgés, l'un de six ans, l'autre de sept, ne sont pas des prodiges. Il me faut un grand homme, il me le faut, je le dois à ma gloire de *poétiseur, à la patrie*...... Insensé! j'allai calculant froidement une infidélité : le tout pour l'honneur du siècle à venir et aux dépens du mien. Je me rendis chez une femme savante dans la chimie, et même dans la danse grecque.

J'entrai chez elle, mon livre à la main, et je lui dis : la nature m'appelle à une grande mission, et c'est pour la remplir qu'elle me donna du génie, chose rare et précieuse, que nos pères *du grand siècle* ne nous ont pas transmise, faute d'avoir connu le secret de la *Mégalantropogénésie*. Pour nous, madame, qui voulons laisser à nos enfans le seul héritage digne d'un philo-

la-

la plus éclairée des quatre races. Je ne nie point l'influence des climats sur le génie et le tempérament ; mais transportez un *Samojede* ou un *Ostiaque* à Paris, et vous verrez si l'être qu'il engendrera ne sera pas un million de fois plus éloigné de la classe des êtres pensans, que le fils d'un journaliste même qui a écrit contre la *Mégalantropogénésie*. Il existe donc un point de contact dans les familles, une filiation intellectuelle, physique et morale dans les individus ; et quoique nous ignorions la route que suivent l'idiotisme et le génie pour se transmettre de père en fils, nous n'en sommes pas moins assurés de leur constante hérédité. *Talis pater, talis filius* est un cri répété par l'écho de tous les siècles, et entendu en tout pays par l'oreille du genre humain.

Convenons de bonne foi qu'aucune objection solide et raisonnable n'a été encore faite au système de la Mégalantropogénésie : tous ceux qui l'ont combattu, étrangers aux connoissances de la médecine, ont divagué en s'égarant, et je puis leur adresser ce que Montagne disoit aux impies : *Malheureux, vous blasphémez ce que vous ignorez!* C'est au tribunal sophe, et bien au-dessus des richesses que tout le monde méprise dans ce siècle de lumières ; il faut vous associer avec moi pour cet acte sublime de *philantropie* universelle. La dame répondit à ma déclaration solennelle.

O trois et quatre fois heureux, l'enfant qu'aura porté mon sein érudit ! mais vous croyez-vous digne d'en être le père ! — Madame, il vous sied bien d'abuser des droits prétendus de votre sexe pour me faire des avances. — Mais c'est un hommage qu'on doit au vôtre. — Laissez-là les préjugés de l'usage, et voyons si vous êtes digne de moi. Vous voyez cet alambic, ces matras, cette cornue. — Madame, je ne sais pas la chimie ; — Vil atôme, tu ne connois pas les propriétés des métaux, les qualités des gaz et des fluides, et tu prétends combiner avec sagesse l'amalgame de la vie ! Laisse-moi, nous ne sommes pas en rapport, et tu n'es pas digne de coopérer au grand œuvre. — Mais, j'ai du génie, car j'ai fait des vers de toute mesure. — Le beau talent ! sais-tu du moins quel mètre est le plus propre à la danse pyrrique ? — Non, je l'ignore. — Renonce donc à l'honneur de produire un grand homme, car tu ignores les deux sciences les plus parfaites de notre âge, la chimie et la danse.

N. B. La dame qui m'a permis de vous envoyer cette lettre, a supprimé les excuses qui la terminent ; elle m'a dit seulement que son mari, corrigé à jamais de la manie de faire des grands hommes, avoit promis de s'en tenir à sa femme, résigné à voir ses enfans n'être que ce qu'il plairoit à Dieu.

Je vous salue,

H. GASTON.

d'Aristote que le procès est pendant; il ne peut être jugé que par les naturalistes. Il s'agit de perfectionner la race humaine, d'agrandir la sphère du génie, et de le rendre immortel en le rendant héréditaire; fut-il jamais de mission plus importante à remplir? La patrie fait un appel à tous les amis de l'humanité pour former cet auguste aéropage; le flambeau de la philosophie doit aussi l'éclairer. Encore quelques jours, et le système de la Mégalantropogénésie, adopté par tous les gouvernemens, donnera au génie de l'homme la boussole d'un nouvel univers.

BAYARD, *médecin.*

Le Publiciste, 17 *vendémiaire an* 10.

Voulez-vous apprendre un secret étonnant, merveilleux, unique, un secret dont l'antiquité ne s'est jamais doutée, que tous les trésors des gouvernemens actuels ne pourroient payer qu'imparfaitement, et que la postérité qui en profitera ne voudra pas croire: *le secret*, en un mot, *de faire des enfans d'esprit qui deviennent de grands hommes*? Ah! lisez et relisez la Mégalantropogénésie, et ne vous laissez point trop effrayer par la lon-

Gazette de France, 17 *pluviose an* 11.

La Mégalantropogénésie, ou ce qui est, dit-on, la même chose, l'art de faire des enfans d'esprit, art que l'on croyoit perdu depuis quelque temps, vient de se retrouver, au moment où on y pensoit le moins. L'heureux possesseur de cette recette ne tardera pas à faire jouir le public d'une nouvelle édition de l'ouvrage où se trouve renfermée une théorie aussi précieuse. Il est bien malheureux pour la génération actuelle, de ne pouvoir participer aux bienfaits de la Mégalantropogénésie; mais il ne faut pas que l'égoïsme ou la jalousie l'empêchent de mettre la postérité à même de jouir des avantages de cette découverte.

Quoi qu'il en soit, l'auteur du procédé dont il s'agit, continue de paroître convaincu de la bonté de sa méthode; il a même poussé la confiance assez loin pour soutenir, il y a quelques jours, à l'école de Médecine, une thèse solennelle en faveur de son système. Il faut espérer qu'à la prochaine exposition des objets de l'industrie nationale, on verra figurer quelques échantillons de sa fabrique.

On ne doit plus être embarrassé que de savoir ce qu'il fera des gens qui ont le malheur de ne pas se trouver conformés de manière à pouvoir se reproduire suivant les règles de la Mégalantropogénésie; car il paroît qu'il exige des dispositions de corps et d'esprit que la nature n'a pas accordées à tout le monde, et qu'on n'obtient de lui les brevets nécessaires pour faire des enfans d'esprit, qu'autant qu'il reconnoît dans les individus auxquels il les délivre, des qualités semblables à celles que l'on cherche en Angleterre, dans les chevaux qu'on destine au croisement des

gueur et la difficulté du mot : vous en serez amplement dédommagé par l'abondance, la fécondité, la nouveauté des idées dont le livre est rempli, etc.

Journal de Paris, 24 *brumaire an* 10.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Il y a peu de jours que je suis de retour de l'armée d'Italie, et que j'ai eu le bonheur de reprendre, au sein de la paix, mes anciennes habitudes. Le journal de Paris m'a toujours beaucoup plu, et je me suis vu avec la plus grande joie assuré, de le lire tous les jours, sans avoir à redouter pour mon numéro, le passage du Mont-Cenis, ou l'envie de lire de quelques employés des postes à l'armée. Qu'elle fut ma surprise hier, en le parcourant, d'y trouver l'annonce et l'analyse d'un ouvrage sur *l'art de faire des enfans d'esprit qui deviennent de grands hommes*. Comme je pense à me marier, je n'ai pu m'empecher de bénir le jour où naquit celui qui a consacré ses veilles à l'étude d'un art aussi précieux, et de me féliciter qu'il ait publié son livre assez à temps, pour que je puisse en mettre les préceptes en pratique. En réfléchissant au coin de mon races. Sa théorie, du reste, se compose de procédés qui appartiennent entièrement à la chimie; et il est probable que les premiers enfans d'esprit qui naîtront de la Mégalantropogénésie, auront été faits par des chimistes.

Il est parlé dans l'histoire de quelques anciens peuples chez lesquels il étoit d'usage de se défaire des enfans qui apportoient en naissant des difformités que l'on jugeoit devoir être un obstacle au développement de leurs facultés : Dieu veuille que l'auteur de la Mégalantropogénésie ne traite pas aussi rigoureusement ceux qui ne se trouveront pas avoir été faits suivant les principes de son art !

A bien prendre la chose, il n'y auroit pourtant pas de mal à ce qu'il existât, pour les générations futures, une nouvelle race d'hommes entièrement composée de gens d'esprit : la nôtre s'est tellement moquée de ses bons aïeux, qu'il y auroit justice à ce que ses descendans se trouvassent mis à même de lui rendre la pareille.

On ne sait pas au juste pourquoi l'auteur de la Mégalantropogénésie s'est mis en tête que son système avoit eu dans le principe la réputation de viser au matérialisme. On ne croit pas que personne l'ait soupçonné d'y avoir entendu malice; car s'il est vrai qu'il ait trouvé le secret de faire des enfans d'esprit, il ne paroît pas que la Mégalantropogénésie ait eu aucun effet rétroactif en faveur de son auteur.

Gazette de France, 26 *pluviose an* 11.

AU RÉDACTEUR.

Permettez-moi de réclamer, au nom de ma nation en général et de ma famille en particulier, l'honneur d'une découverte que paroît vouloir s'approprier un

feu, sur un sujet aussi fécond, je découvris bientôt une lacune dans l'ouvrage de notre inventeur; c'est qu'il n'a pas parlé de l'art de faire *de bons enfans qui deviennent des hommes excellens* (1); cela entroit cependant dans son sujet, et en étoit un corollaire nécessaire; car, s'il existe un institut pour les sciences, il n'existe pas parmi les hommes de réunion d'hommes bons qui ait pour but exclusif de propager les vertus sociales. Je me consolai donc de cet oubli de l'auteur, en me promettant bien de faire mon possible pour avoir des enfans d'esprit, qui deviennent des hommes bons, et qui, pour leur bonheur, ne deviennent pas des héros.

BORNOT, *offic. d'artillerie.*

Feuille Economique, nivose an 10.

Ne sonnons point le tocsin mal-à-propos; n'accusons pas d'athéisme ceux qui ne pensent pas comme nous sur des objets qui de vos compatriotes. Il s'agit de la Mégalantropogénésie, ou si vous l'aimez mieux, de l'art de faire des enfans d'esprit.

L'ouvrage français qui renferme cette théorie, n'est autre chose qu'une compilation de cinq gros volumes publiés il y a deux siècles, en Angleterre, par un de mes ancêtres, sous le titre de *Mégalangalopocavallogénésie*, mot qui signifie en langue arabe, l'art d'obtenir de beaux chevaux de course, par la combinaison du sang des races. D'après cette définition, il est évident que la Mégalantropogénésie n'est qu'une espèce de contrefaçon de la Mégalangalopocavallogénésie. Il est bien vrai que jusqu'à présent personne de ma famille n'a cru devoir appliquer à l'espèce humaine les principes de l'art dont il est question; mais ce n'étoit pas la faute de savoir qu'il en étoit susceptible, car mon grand-père étoit un des plus savans chimistes de son temps, et certainement il ne pouvoit ignorer les procédés chimiques, au moyen desquels on peut faire à volonté des enfans d'esprit (1). Quant à mon père,

(1) Pour obtenir les bons enfans que M. Bornot désire, il ne faut, d'après mes principes, qu'avoir soin d'unir en mariage un homme vertueux à une femme vertueuse; car c'est sur l'harmonie physique, intellectuelle et morale des époux, que repose tout mon système. *Talis pater, talis filius.*

(1) *Je ne sais dans quelle école d'ignorance et de malice certains hommes qui ont la rage de critiquer mon système, ont appris qu'il est entièrement composé de principes chimiques. S'ils n'étoient aussi étrangers qu'ils le paroissent aux premiers élémens des sciences naturelles, je leur dirois que mon art repose sur un ensemble de faits physiologiques, dont la vérité est constatée par l'expérience de tous les siècles. Or, je le demande, la chimie et la physiologie sont-elles deux sciences identiques, et ceux qui*

nous sont inconnus. N'allons pas imaginer que les fondemens de la morale sont ébranlés par la valeur de Scipion, par la fermeté d'Appius Claudius, par le courage du fils de Philippe. Dans un ouvrage intitulé : *la Mégalantropogénésie*, ou *l'art de faire des enfans d'esprit*, on a avancé qu'il étoit plus probable qu'on trouvera des enfans d'esprit parmi ceux dont le père et la mère ont beaucoup de talent, que parmi ceux nés de parens idiots. D'après cela l'auteur conseille à ceux qui veulent avoir des enfans d'esprit de ne pas se *marier* avec des femmes stupides. Ces vues qui semblent puériles à force d'être simples ont effrayé certaine *gazette*, dont la vue perçante a aperçu l'athéisme dans des conseils dictés par le bon sens. On va même plus loin : Helvétius pense que tous les hommes ont la même mesure d'intelligence, ce qui est diamétralement opposé à l'opinion dont il s'agit ici, et cependant on déclare l'auteur de la Mégalantropogénésie disciple d'Helvétius. Cette conclusion annonce une logique tout à faite particulière.

Mais examinons l'opinion relative au projet d'avoir des enfans d'esprit ; il connoissoit également ce secret, mais malheureusement il ne s'est pas permis d'en faire un grand usage (on le voit bien) : comme je lui en faisois un jour le reproche, il me répondit que l'auteur de la nature ayant arrangé les choses de manière à ce qu'il y eût un esprit supérieur contre dix mille esprits médiocres, et dix mille esprits médiocres contre cinq millions d'esprits bornés, il étoit peut-être convenable de ne rien changer à des proportions dont paroissoit dépendre la conservation des sociétés. Arrivé à l'âge où l'on réfléchit, je me suis souvent rappelé cette observation, et je me suis de plus en plus persuadé que si l'on vient jamais à faire généralement usage du secret de faire des enfans d'esprit, tout est perdu et bouleversé sans ressource (pour les idiots, sans doute, et l'auteur de la lettre doit alors craindre pour sa maison) ; car du moment où les gens d'esprit se multiplient, il n'y a plus moyen de rester en paix, et lorsqu'on voit se métamorphoser en *péroreurs* de carrefours ou de tribunes, seulement un certain nombre d'individus à qui la nature ou leur condition avoit assignée un autre rôle que celui de débiter de l'esprit, il n'y a plus moyen d'y tenir. Que seroit-ce donc, bon Dieu, s'il arrivoit une époque où tout le monde auroit de l'esprit ? Le moindre inconvénient qui résulteroit, seroit sans doute, pour chaque individu, celui de n'être

---

les confondent ne donnent-ils pas le tribut de leur savoir? Ils devroient se taire, au lieu de faire si bêtement de l'esprit sur une matière qu'ils n'entendent pas, et leur silence du moins seroit alors le sommeil de la déraison.

elle repose sur la supposition que le corps influe sur l'âme. Or tout le monde sait que le corps et l'âme sont intimement dépendans l'un de l'autre; aussi parmi les catholiques ç'a été de tout temps l'usage de macerer son corps pour amortir l'aiguillon des passions. L'affirmation de cette dépendance réciproque du corps et de l'âme, n'entraîne point le matérialisme; l'intelligence, les talens, la pénétration sont des dons naturels de la Providence. Sous le rapport de la morale, avoir beaucoup d'esprit n'est point un mérite, c'est avoir reçu un dépôt qui impose de grandes obligations, et après la mort on rendra compte de l'usage qu'on aura fait des talens, comme de celui qu'on aura fait des richesses. Il n'est pas plus criminel de chercher à avoir dss enfans d'esprit, que d'amasser des biens pour les leur transmettre. Je ne vois-là rien de pernicieux; pourvu que l'on parvienne à ce double but par des voies légitimes. Or le moyen que propose l'auteur de la *Mégalantropogénésie*, pour avoir des enfans d'esprit, est très-légitime, et ne blesse en rien les décrets de la Providence. Peut-être qu'il n'y a que les mal mariés, pas plus avancé qu'auparavant; car, à quoi serviroit un avantage devenu commun à tout le monde, ou seulement un avantage qui se seroit accru pour tout le monde dans la même proportion?

Courrier des Spectacles, 9 *ventose an* 10.

Pièce perdue.

AU RÉDACTEUR.

Hier, en sortant du théâtre Montansier, j'ai perdu le manuscrit d'un vaudeville ayant pour titre: *la Mégalantropogénésie*. Ce sujet vraiment original, et à la propriété duquel je tiens beaucoup, pourroit m'être volé par quelques adroits confrères.

Je vous prie donc d'insérer ma réclamation dans votre journal, et d y joindre mon couplet d'annonce, que voici, et qui servira peut-être à faire reconnoître les plagiaires.

AIR: *Trouverez-vous un parlem.*

« *La Mégalantropogéné-*
» *Sie* a fourni cette folie;
» Sans doute l'auteur fut gêné
» Pour en faire une comédie.
» Par vous il doit être jugé:
» Ah! de grâce, faites qu'on rie
» A la *Mégalantropé-*
» *Mégalantropogénésie.* »

Je vous salue avec considération,

ALIX, homme de loi,
Rue du Foin-Saint-Jacques, *n°*. 15. (1)

---

(1) *On voit bien que des vers de cette espèce ont pris naissance dans la rue du Foin. Si les poëtes du Vaudeville étoient tous logés à pareille enseigne, les Parisiens n'iroient plus si souvent admirer les* Prés-Saint-Gervais. *Gare le faux-bourdon de Notre-Dame, quand les habitués de la rue du Foin commenceroient leurs concerts.*

qui crient contre son système, à-peu-près comme il n'y a que les marchands de vin qui fassent la guerre à l'eau, ou les frippons aux réverbères.

B. M. P.

Défenseurs de la Patrie, 26 *prairial an* 10.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

L'accueil favorable dont le public a honoré l'ouvrage piquant et vraiment original de la *Mégalantropogénésie*, (l'Europe savante et littéraire en a retenti) ayant engagé l'auteur à faire des recherches qui vinssent à l'appui de son système, il s'est livré pendant huit mois consécutifs à ce travail; il a été aidé par plusieurs savans naturalistes, qui ont bien voulu lui communiquer leurs lumières, et donner par-là un nouveau degré d'intérêt à un ouvrage qui peut avoir une si grande influence sur les progrès de la civilisation, et sur la perfectibilité individuelle de l'espèce humaine. La seconde édition paroîtra bientôt; elle n'a presque rien de commun avec la première; il n'y a que le nom et le système de conservé; le plan est d'un genre absolument neuf, et l'ouvrage est écrit avec méthode et clarté; on en a éloigné tout ce

Décade Philosophique, 30 *frimaire an* 10.

L'art de faire des enfans d'esprit! . . . Paris est vraiment une source féconde en inventions de toute espèce. En voilà une nouvelle; et il faut supposer que le père de l'auteur de la *Mégalantropogénésie* possédoit ce secret, que son fils en est un *heureux essai*, et vraiment une *production de l'art*. Honneur lui soit rendu, puisqu'il va peupler ma patrie de grands hommes, de gens d'esprit et de talens!

Tout le procédé du *mégalantropogénésiste*, consiste à marier un grand homme à une femme qui ait de l'esprit et des vertus, et il assure que leurs enfans se distingueront immanquablement par leur génie ou leurs talens. C'est au lecteur à voir maintenant si parmi ses connoissances ces sortes d'unions n'ont pas eu lieu, et si les enfans qui en sont résultés ressemblent toujours à ceux qui leur ont donné le jour. Figaro disoit que *le fils d'un butor* étoit souvent un homme d'esprit; mais Figaro n'est peut-être pas une autorité, parce que nous ignorons s'il parloit de son père.

Le traité de la Mégalantropogénésie n'occupe qu'un très-petit nombre de pages. Les deux tiers du volume sont remplis par deux extraits : l'un *sur l'art de procréer les sexes à volonté*, (ce qui est plus facile que celui de perpétuer les talens et l'esprit) et l'autre de l'ouvrage de Lavater. Il est aisé de faire un livre de cette manière, et l'on pourroit dire de l'auteur, que c'est un *faiseur de livres faits*; du reste, notre anathême est prononcé par l'épigraphe de l'auteur, qui comme beaucoup d'autres, a la modestie de se citer lui-même :

qui pouvoit blesser les oreilles délicates, et il est aujourd'hui destiné à servir d'almanach de toilette aux femmes. L'histoire du perfectionnement des races dans l'économie rurale, si décisive en faveur de la *Mégalantropogénésie*, ne laisse rien à désirer, et l'auteur a donné à son système, autant qu'il est possible, toute l'évidence d'une démonstration physiologique. C'est à l'expérience à réaliser ses idées, et aux sociétés savantes à demander aux gouvernemens les institutions propres *à perpétuer la race des grands hommes*. La nature suit toujours le même mode de reproduction, soit qu'elle organise un animal à instinct, ou une tête à raison. Cette vérité profondément sentie par tous les physiologistes, ne peut exciter les sarcasmes que de quelques esprits étrangers aux premières notions des sciences physiques et naturelles. L'auteur poursuivant toujours son utile carrière, et voulant, pour ainsi dire, *spiritualiser* les races futures, pour ne pas perdre un temps précieux à éclairer des aveugles, ne répondra jamais aux calembourgs, armes émoussées de la médiocrité et de la jalouse ignorance; mais il

« Les esprits superficiels et
» mon siècle m'appelleront
» peut-être un fou; mais je
» n'ambitionne recueillir dans la
» postérité que la voix du sage. »

Il seroit possible que l'auteur de l'art de faire des enfans d'esprit, possédât *l'art de se connoître soi-même*.

Observons, en finissant, que le grand mot qu'a composé l'auteur, signifie l'art de faire des hommes grands (de stature) et non pas de *grands hommes* (1).

Bulletin de la Littérature, des Sciences et des Arts, n°. 55, 30 germinal an 11.

Au C. LUCET, rédacteur.

Il est plus aisé de faire du neuf que du bon.
(*Art de faire des enfans.*)

Citoyen,

Après le compte aussi exact qu'intéressant que vous avez rendu dans vos feuilles, des ouvrages du C. Millot, *sur l'art de procréer les sexes à volonté*, et sur celui *d'améliorer et de perfectionner les hommes*;

---

(1) *C'est après avoir consulté le professeur d'histoire grecque, au collége de France, que j'ai composé mon long mot; il est à présumer qu'un savant aussi distingué que M. Lévêque sait sa grammaire. D'ailleurs, si j'ai employé un mot impropre, cela n'a pas empêché que l'on ne m'ait entendu, et certainement d'après le bruit qu'a fait mon ouvrage, même par son seul titre, je suis obligé, par reconnoissance, à lui conserver son nom. Je suis bien fâché pour MM. les hellénistes, de ne pouvoir me rendre à leurs désirs, mais* Mégalantropogénésie *ils ont lu, Mégalantropogénésie ils liront....*

saura tenir compte des objections sérieuses et sensées qui auront pour but la plus grande perfection des lumières et l'amour constant et philosophique de la vérité. JULLIEN, *médecin*.

Défenseurs de la Patrie, 15 *pluviose an* 11.

VARIÉTÉS.

Sur la discussion solennelle et publique qui a eu lieu à l'école de médecine de Paris, le 28 nivose dernier, relativement à la Mégalantropogénésie.

Depuis plus d'une année on parle beaucoup d'un ouvrage sur l'art de créer des *enfans* d'esprit. Il n'est personne qui n'ait été frappé de la singularité de ce projet; cependant, jusqu'ici, tout se bornoit à quelques plaisanteries, et l'idée de perfectionner l'espèce humaine paroissoit être le rêve d'un enthousiaste plutôt que la méditation d'un homme éclairé.

Enfin, les journaux annoncèrent qu'on soutiendroit à l'école de médecine de Paris, le 28 nivose, une thèse ayant pour titre : ***Existe-t-il un art physico-médical, pour augmenter l'intelligence de l'homme, en perfectionnant ses organes? Ou la Mégalantropogénésie n'est-elle qu'une erreur?***

il vous paroîtra sans doute essentiel de faire connoître un autre écrit, publié par le C. Robert, et qui a pour titre : *la Mégalantropogénésie, ou l'art de faire des enfans d'esprit, qui deviennent de grands hommes*. Cet ouvrage paroît avoir tant de rapport avec les deux premiers, qu'il nous semble que quiconque s'éloigneroit des principes de l'un, manqueroit indubitablement le but que tout bon citoyen doit se proposer. En effet, dans l'un, l'on apprend à diriger sa volonté d'une manière fort simple, sur le choix d'une fille ou d'un garçon. Dans l'autre, l'on donne à ce choix toute la perfection qu'une bonne éducation, tant physique que morale, peut procurer; mais cela ne suffisoit pas : il étoit encore bon de connoître les rapports qu'il convient d'établir entre les individus qui doivent s'unir pour procréer des enfans d'esprit; et le C. Robert indique ce moyen d'une manière très-claire et très-facile à suivre. Vous jugez donc, citoyen rédacteur, combien la connoissance de l'ouvrage que je vous invite à faire connoître au public est intéressante. L'on ne conçoit même pas pourquoi le C. Millot, après avoir établi d'une manière si palpable, la possibilité de procréer des sexes à volonté, refuse au C. Robert, celle de faire des hommes d'esprit, d'autant plus que la probabilité nous paroît tout aussi bien établie en faveur de l'un que de l'autre système.... Au surplus, l'annonce que vous ferez de cet ouvrage vous rendra participant, n'en doutez pas, à la gloire de naturaliser l'arbre fécond de la Mégalantropogénésie.

Dans l'analyse que vous ferez de ce merveilleux ouvrage, vous ne manquerez pas de faire remarquer à vos souscripteurs,

Jamais question plus importante n'avoit été agitée avec plus de solennité : l'affluence fut extrême; plus de deux mille auditeurs attendoient avec le plus grand intérêt la décision de cette école célèbre sur une question qu'il appartenoit à elle seule de résoudre.

Le C. Robert, candidat, auteur de la *Mégalantropogénésie*, énonça son système, en développa les fondemens, prouva, par des considérations tirées des connoissances les plus profondes de la médecine et de l'histoire naturelle, que l'intelligence de l'homme étoit subordonnée à l'état de ses organes, et qu'en perfectionnant les organes, l'intelligence augmentoit progressivement ; il indiqua les moyens de perfectionner ces organes, etc. etc. Les professeurs, loin de regarder ce système comme une erreur, en parlèrent comme d'une vue de génie; ils ne firent des objections que pour donner au candidat l'occasion de développer ultérieurement son idée. Joignant à l'imagination la plus brillante, la plus vaste érudition et les talens les plus distingués, le C. Robert dérouloit aux yeux des spectateurs étonnés l'histoire des siècles passés ; il montroit que, dans tous les

que le secret, inconnu jusqu'ici, de créer de grands hommes à volonté, est une vérité tellement démontrée, qu'il n'est pas plus difficile d'avoir des enfans d'esprit, que d'avoir un cheval arabe, un basset à jambes torses, etc. Vous y ferez observer que le siècle de la philosophie, en versant un torrent de lumières sur les esprits, les a mis dans une sainte incandescence: la *Mégalantropogénésie* sera donc la source intarissable des grands hommes. Eh ! qui pourroit se refuser aux raisonnemens de l'auteur, lorsqu'il dit : « Si la folie est héréditaire, pourquoi la raison ne le » seroit-elle pas aussi ? Mariez » un homme d'esprit avec une » femme d'esprit, et vous aurez » des hommes de génie. » L'on pourra peut-être même enchérir, sur la pensée de l'auteur, en disant que par cette sage précaution, l'art d'améliorer les hommes, du C. Millot, deviendra, je ne dirai pas inutile, mais pour ainsi dire un jeu, d'autant plus simple, que l'on aura mis la nature dans la nécessité de faire les plus grands frais.

Dans vos observations sur l'ouvrage du C. Robert, vous insisterez peu sans doute sur la dégénérescence des races, qui se fait, à ce qu'il assure, toujours par les femelles ; car cela cadreroit mal avec la manière galante dont le beau sexe a été traité par M. Millot. Cependant vous pourrez faire sentir aux femmes combien il est essentiel de cultiver leur esprit, et de ne pas se borner à nourrir leurs enfans, et à conduire un ménage. Sparte, Lacédémone et Rome fournissent des preuves en faveur de cette opinion. Quant à la note, page 24, dans laquelle l'auteur remarque qu'il y a deux ou trois cents ans, chaque famille conservoit des traits de ressem-

temps, dans tous les lieux, tous les philosophes transcendans, depuis Solon jusqu'à Descartes, avoient été les précurseurs de son système; il pulvérisa toutes les objections qu'on lui fit, soit qu'elles fussent tirées de l'histoire, ou de l'économie animale. La vigueur et la solidité de ses réponses, la netteté de ses idées, la profondeur de ses connoissances, l'à-propos de ses réparties, avoient tellement excité l'enthousiasme de l'auditoire et des professeurs eux-mêmes, que souvent toute la salle retentissoit des plus vifs applaudissemens. Un professeur, dans un de ces instans d'ivresse, finit d'interroger le candidat, en lui disant: Je vois, dans votre dissertation, que vous êtes célibataire; mariez-vous d'après vos principes, et vous prouverez mieux que personne la réalité de votre système (1).

L'art de créer des enfans d'esprit, ne paroîtra sans blance, que l'on retrouve difficilement aujourd'hui, si ce n'est encore parmi les enfans d'Israël, c'est peut-être compromettre la fidélité conjugale de notre siècle, et manquer de ménagement dans une affaire qui manque de témoins : qui assurera en effet à l'auteur de la Mégalantropogénésie que les traits de ressemblance étoient plus grands il y a plusieurs siècles (1). Au surplus, pour notre tranquillité, il est peut-être prudent de ne pas trop toucher à cette corde, toujours trop sensible pour d'honnêtes gens. Mais revenons au système qui indique la manière d'avoir des hommes d'esprit, et qui consiste tout simplement à unir des femmes d'esprit avec des hommes d'esprit, afin d'avoir des enfans d'esprit qui deviendroient de grands hommes. Quelques lecteurs demanderont peut-être quand et comment ces alliances pourroient se faire? Quelle sera la pierre de touche de l'esprit propre à faire connoître les individus qu'il sera convenable de réunir? Il y a tant de gens qui ont des prétentions à l'esprit! sera-ce d'après des écrits et des ouvrages qui indiqueront que les futurs conjoints ont l'esprit que l'on cherchera à multiplier? Y aura-t-il des juges pour prononcer, et ces juges, où les prendra-t-on? D'ailleurs, ne courra-t-on pas les risques d'allier des esprits incompatibles, et desquels naîtroit un genre d'esprit semblable à celui des sots. Si, par exemple, l'esprit de la femme étoit porté pour la poésie, et que celui du mari ne fût pas organisé pour ce genre d'esprit, ce contraste n'auroit-il pas ses inconvéniens (2)? C'est sans doute

(1) On voit par là que le père du C. Robert avoit connu le secret de son fils, et que le bon mot mis, par un journaliste, dans la bouche d'une femme, qu'on suppose avoir dit dans une société, après avoir lu la Mégalantropogénésie: *C'est bien dommage pour l'auteur que son père n'ait pas connu son secret*, ne pouvoit être plus mal appliqué.

(1) *Les portraits de famille.*

(2) *J'avoue ingénûment que je suis fort inquiet sur le sort*

doute plus aujourd'hui une conception ridicule, puisqu'une école aussi savante que celle de médecine de Paris s'en est occupée très-sérieusement; et cet art doit fixer l'attention de tous les naturalistes.

C'est probablement par ignorance ou par irréflexion que quelques personnes ont regardé le système de la *Mégalantropogénésie* comme tendant au matérialisme. « Lorsqu'Helvétius » publia son livre, dans le» quel il établissoit l'éga» lité parfaite entre les es» prits, tout le monde se » récria contre son système » erroné; » pourquoi donc, (disoit le C. Robert, en défendant sa thèse), « pour» quoi donc a-t-on voulu » confondre la Mégalantro» pogénésie avec le système » d'Helvétius, dont elle sa» pe les fondemens, dont » elle est la réfutation la » plus complète....? » Mais rien ne prouve mieux combien ce système est indépendant du matérialisme que les considérations suivantes :

Dans une très-belle division des phénomènes physiologiques, le C. Buisson, cousin du célèbre Bichat, a établi que l'homme étoit une intelligence servie par des organes; dès-lors, ne voit-on pas qu'en perfec-

sur tous ces objets que l'auteur auroit dû étendre ses réflexions. D'ailleurs, seroit-il aussi intéressant que l'on pourroit le croire, que la race des hommes d'esprit se propageât tant? Pourroit-on se flatter qu'ils vivroient ensemble plus cordialement? Vous pourrez peut-être, citoyen rédacteur, citer votre numéro 24, page 188, dans lequel vous dites que la tête ne tourne qu'aux gens d'esprit, d'où il s'en suivroit que la société courroit les risques de n'être bientôt composée que de fous : jugez d'après cette remarque-là, où nous méneroient les vues de l'auteur de la *Mégalantropogénésie*.

Ces réflexions, et beaucoup d'autres encore, nous feroient presque regarder l'idée du C. Robert comme un joli rêve; et le troisième chapitre de ses ouvrages, comme un épisode assez bien amené. L'auteur croit qu'un peuple de savans, d'orateurs, de politiques, sans cesse renaissans, ne sauroit être subjugué. C'est dans ce chapitre où le C. Robert voudroit que la mort d'un grand homme fût honorée par le deuil général de deux athénées dont il suppose l'établissement. L'on sent très-bien que ces deux athénées n'auroient jamais d'autres décorations que celle de la tristesse, puisque les grands hommes deviendroient très-communs et très-multipliés, par la sage précau-

---

futur des énigmes, si l'épouse de M. Lucet n'est pas en contraste avec l'esprit de son mari, lorsqu'il leur plaira de donner au monde de nouveaux OEdipes, capables un jour de marcher eux-mêmes avec éclat sur les traces lumineuses de leur père, que nous avons vu si rayonnant....

tionnant les organes ou les instrumens, l'intelligence développera mieux son activité, et que les fonctions intellectuelles seront d'autant plus parfaites, que les organes auront acquis une plus grande perfection.

L'art de créer des hommes d'esprit, n'est donc point une chimère ; la médecine en reconnoît la solidité ; et la morale, loin d'être compromise par cet art, comme on vouloit nous le faire craindre, en retirera les plus grands avantages ; car, comme l'observe Bacon, « un peu de » philosophie conduit à l'in» crédulité, mais beaucoup » de philosophie ramène à » la religion. »

C***, *un de vos abonnés.*

Défenseurs de la Patrie, 21 *ventose an* 11.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Persifler un ouvrage quand on ne peut le réfuter, est une logique extrêmement commode pour l'ignorance, très-favorable à la mauvaise foi, et presque toujours heureuse auprès d'un peuple naturellement rieur. Les opinions les plus respectables comme les préjugés les plus invétérés, les découvertes les plus brillantes comme les conceptions les plus bizarres, tout tombe indistinctement sous tion que l'on auroit prise de les reproduire.

Nous n'insisterons pas davantage sur tout ce que vous aurez d'intéressant à dire, touchant la *Mégalantropogénésie* ; nous passerons même sur la conclusion de l'ouvrage, à laquelle vous ferez très-bien de renvoyer vos lecteurs ; ils verront que c'est dans cet éloquent morceau que brille tout le feu de l'imagination de l'auteur, qu'il étoit en l'écrivant dans une sainte *incandescence* ; c'est-là qu'ils apprendront que l'abatardissement des espèces est plutôt une *gibbosité de l'art*, qu'un sommeil passager ou un oubli constant des loix de la mère commune.

P. S. M. Robert le jeune vient de faire reparoître son système, sous le nom de *Coup-d'œil physiologique et médical sur la Mégalantropogénésie* (1). Cette petite brochure, semblable à son aînée, est revêtue de toutes les probabilités dont l'idée de multiplier les grands hommes est susceptible. L'auteur y démontre combien est grande l'influence de l'état des esprits au moment de la transfusion, et combien le père de Tristam Shandy avoit à se plaindre de la distraction de son épouse, lorsqu'elle s'avisa de lui demander si par hasard il n'avoit pas oublié de monter la pendule. Les lecteurs verront avec plaisir une liste de grands hommes, qui sembleroient ne devoir leurs grandes qualités qu'à la présidence de l'amour, au moment de leur existence. Parmi ces noms, justement célèbres, se trouvent ceux d'Enée, d'Ho-

(1) *C'est apparemment de la thèse que j'ai soutenue le 28 nivose dernier, à l'école de Médecine, que le correspondant de M. Lucet veut parler.*

l'arme puissante du ridicule. . . . .
. . . .

Lisez les comptes rendus des ouvrages d'histoire naturelle, des sciences morales, de philosophie médicale, et vous serez étonné, autant qu'indigné, d'y rencontrer tant de rapprochemens forcés, de citations altérées, d'interprétations arbitraircs, le tout bien et dûment entrelardé de quelques misérables jeux de mots, et de beaucoup de plaisanteries aussi triviales qu'insignifiantes. Ainsi vient d'être traité le médecin Robert, au sujet de sa thèse sur la *Mégalantropogénésie*. Et d'abord, nous l'avouerons avec impartialité, le titre de l'ouvrage ne prévient pas en sa faveur; il promet trop; il annonce comme certain ce qui n'est que probable. Il donne comme un art infaillible, ce qui n'est encore qu'une conception heureuse, mais subordonnée à une foule d'anomalies physiologiques. L'apparition des grands hommes est un de ces phénomènes soumis à un concours trop multiplié d'événemens favorables, de hasards heureux, de qualités brillantes, naturelles et acquises pour que le génie humain puisse indiquer les moyens de produire à volonté ce que la nature et la fortune réunies ensemble ne produisent qu'avec peine et à des époques bien clair-semées dans la série des révolutions séculaires : néanmoins cette question, ainsi que beaucoup d'autres, est susceptible d'être présentée sous un point de vue entièrement opposé; et l'on peut appuyer la thèse contraire sur des vérités également incontestables. Ainsi, l'on peut poser comme un fait assez constant que les dispositions morales se transmettant aux enfans par une espèce d'hérédité, il y a plus de probabilité qu'un homme de génie, plutôt qu'un idiot, procréera des enfans spirituels et intelligens, qui, favorisés par leurs dispositions primordiales, et secondés par les circonstances, pourront s'élever fort haut au-dessus des autres hommes. Cette hérédité des qualités physiques et morales une fois démontrée et admise, ne peut-on pas rechercher les moyens de la diriger vers le perfectionnement de l'espèce humaine ? C'est-là le but que s'est particulièrement proposé

mère, Erasme, Dunois, d'Alembert, le maréchal de Saxe, Lowendal, Cardan, Chapelle, un grand poète de nos jours, et beaucoup d'autres dont la liste, assez longue, et très-favorable au système de la *Mégalantropogénésie*, et prouve que leurs parens étoient au moment de leur existence, dans une sainte *incandescence*.

le C. Robert; et la route qu'il a suivie pour l'atteindre est celle de l'analyse, de l'observation et de l'expérience. Par-là l'auteur nous associe en quelque sorte à ses recherches, et l'on arrive avec lui à la solution de son problême à travers les vérités les plus connues, et auxquelles il a ajouté de nouvelles preuves. Les faits qu'il présente à l'appui de l'hérédité des qualités physiques et morales, quoique resserrés dans un cadre fort étroit, sont nombreux, bien choisis, concluans et nourris d'intérêt. Il traite avec beaucoup de sagacité cette question : *Pourquoi les enfans des grands hommes dégénèrent-ils si souvent?* Il en trouve la cause dans le peu de soin qu'ils apportent au choix de leurs épouses et à l'éducation de leurs enfans. Ce que l'auteur nous dit encore sur le temps et les circonstances propres à favoriser la procréation des enfans d'esprit, sur la conduite des femmes pendant la grossesse, sur la nécessité de l'alaitement maternel, comme moyen auxiliaire du perfectionnement physique et moral de l'enfant, renferme des préceptes lumineux, et souvent des réflexions très-piquantes. Néanmoins le C. Robert n'est point enthousiaste de son sujet; il finit en avouant (et cet aveu doit lui attirer la confiance de son lecteur), que son système n'est point applicable à un peuple en masse, mais seulement à quelques familles illustres, jalouses de transmettre à leurs descendans leurs qualités éminentes dont se compose la véritable noblesse.

On voit, par ce résumé succinct, mais fidèle, que rien ne convient moins à l'ouvrage que l'annonce qu'en a faite l'auteur de l'article inséré, le 26 pluviose, dans *la Gazette de France*, et l'on ne voit pas sur-tout où celui-ci a puisé la théorie qu'il attribue à l'auteur de la Mégalantropogénésie, et qu'il dit être composée de procédés qui appartiennent entièrement à la chimie. Les autres inculpations faites au C. Robert ne sont pas moins controuvées, et il est plus qu'inutile de chercher à prouver leur fausseté.

J. de Jouvenety.

Nota. *Le Journal des Arts* a inséré la même lettre dans son numéro du 25 ventose dernier.

LOGOGRIPHE.

Avez-vous, chers lecteurs, du temps à dépenser?
De mes combinaisons longue est la kirielle :
Je dirai mes pouvoirs sans les outre-passer.
Je suis original de fabrique nouvelle,
Et je renferme, en vérité,
Plus qu'un dictionnaire, une encyclopédie;
J'offre à votre sagacité
Le père de la comédie;
L'autel de l'hymenée et le dieu des combats ;
L'émule de Garrick, sur la scène française;
Ce qui précède le trépas ;
Un lieu que matelot de revoir est bien aise;
L'assassin de *Zaïre*, autre que Feuilleton;
Un chanteur de Feydeau, digne de vos suffrages;
Un autre à l'Opéra conquérant vos hommages;
Ce qu'ont fait nos vaisseaux ; ce qui garde prison;
Ce qu'il faut devenir pour être quelque chose;
L'opposé de valet; de l'église un docteur;
La marche d'un cheval, quand urgente est la cause;
Un mois délicieux; de l'aune le vainqueur;
Ce que vous allez voir dans le Jardin des Plantes;
Le titre mérité par les femmes méchantes;
Ce qui suit le travail et ce qui brille aux cieux;
Ce que les Français redeviennent;
Parmi les livres saints un livre précieux;
Ce que peu de mortels de la nature obtiennent;
La ville de Priam, et l'enfer des païens;
La cité dans laquelle on écrit ces riens;
Le compagnon de la boussole;
Ce que consomment les brasseurs;
Le nom qu'on donne aux oppresseurs;
Le peuple libertin qui les époux désole;
Ce qui forme un volume ou précède les rois;
Ce dont on a besoin quand on n'a point de places;
L'objet qui nous protège et maintient tous nos droits;
La chose nécessaire aux fabricans de glaces;
Un fabuliste né parmi les Phrygiens;
Ce qu'on paie au spectacle, et l'endroit où l'on loge;
Cinq notes de musique; un des comédiens
Qui, dans l'Amant Bourru, reçoivent votre éloge;
La parque qui défait la trame de nos jours;
Ce que l'espèce gourmande aime,
Et l'asile de Poliphème,
Et ce que nos acteurs ne savent pas toujours;
Le contraire d'un nain; une part de la terre,
Et ceux qui, les derniers, ont accepté la paix.
Mais ici je m'arrête : il faut enfin se taire;
Si je voulois tout dire un livre je ferois;
Je vous déclarerai pourtant, avec confiance,
Qu'avec mes dix-neuf pieds je viens d'entrer en France.

INTRODUCTION.

Les Sciences et les Arts naissent de la civilisation; ils sont les enfans du besoin et de l'habitude.

De tous les êtres qui respirent, l'homme est sans contredit celui qui est encore le moins connu; son histoire est à peine ébauchée, et l'on ignore à quelle époque un nouveau *Buffon* pourra la terminer: cependant l'homme forme à lui seul le frontispice du temple de la nature; et c'est à ses yeux, toujours avides de nouveautés, mais jamais rassasiés de prodiges, qu'elle déroule à chaque instant le vaste et merveilleux tableau de l'univers. Qui le croiroit? l'être qui s'élance dans les cieux pour en mesurer l'incommensurable étendue, qui ose fixer les astres et calculer leurs cours, qui sonde la vaste profondeur des mers,

et affronte leurs abîmes ; l'être qui parcourt audacieusement le globe pour dérober quelques secrets de plus à la nature, qui brave et les affreux déserts et leurs féroces habitans, dans l'unique espoir d'en rapporter peut-être un grain de sable, un brin d'herbe ou un ciron ; l'homme enfin, contemporain de tous les âges par la pensée, et scrutateur de l'univers, connoît tout dans la nature, excepté l'homme. Parcourir rapidement les causes de cet étonnant phénomène dans l'ordre social, ce sera énoncer des idées neuves et dignes tout-à-la-fois de la curiosité des amis des arts et de l'attention des philosophes.

Tant que l'on a cru que la pensée étoit un don inné de la nature, plutôt qu'un attribut perfectionné par l'expérience et la raison ; il étoit naturel qu'on s'occupât de cueillir les fruits sans songer à cultiver l'arbre. Mais depuis que les *Descartes*, les *Locke*, les *Condillac*, et sur-tout le fameux philosophe de Kœnisberg, ont tracé l'histoire, et pour ainsi dire la méca-

nique de l'entendement humain, il n'est plus permis de se perdre dans de vaines abstractions, et de s'éloigner de la route qu'ils ont suivie. Ces grands hommes, en analysant la pensée, ont pénétré dans l'obscur labyrinthe des sciences intellectuelles, et ouvert au génie de l'homme un nouvel horison. Il est vrai que le plus perfectible des êtres n'est encore, en sortant des mains de la nature, qu'un embryon informe et débile, dont l'enfance même présente l'image d'un long sommeil pour la raison; mais une fois dégagé des liens du premier âge, plus prompt que l'éclair, il s'empare du vaste domaine de la pensée, et devient souverain de l'univers.

Je n'irai point faire de nouvelles recherches dans les champs épineux de l'idéologie, pour remonter à l'origine des connoissances humaines, et tracer la succession lente et progressive de la formation des idées, et des signes matériels qui servent à les rendre sensibles; assez d'autres, avant moi, ont parcouru cette honorable carrière,

il nous suffit de savoir que l'intérêt, le besoin et le plaisir ont rapproché les hommes, et que c'est à cette triple alliance que la societé doit ses premiers fondemens. Vivre, aimer et jouir, ont dû être pour l'homme nouvellement civilisé le seul but de ses actions, tant que la terre fournissant à ses jouissances, il n'a pas vu tarir sa fécondité; mais du moment qu'une seule famille s'est réunie dans une cabane, et a vécu sous des lois quelconques, elle a dû faire un appel à l'industrie, pour qu'elle satisfît à ses besoins; aussi les feuilles des arbres, les plumes des oiseaux, la laine des brebis, ont commencé par servir de vêtemens aux hommes (1). La chasse et la pêche ont été sans doute les premiers des

---

(1) Lafiteau, Mœurs des Sauvages, tom. 1er. Goguet, Origine des Lois, etc. — Plusieurs peuples, ainsi que les Grecs, ont attribué aux arts une origine céleste. Les Scythes croyoient qu'anciennement il étoit tombé du Ciel, en Scythie, une charrue, une hache et un vase. C'étoit tout ce que les arts pouvoient offrir de plus merveilleux pour un Scythe. *Hérodote*, liv. IV.

arts; mais leurs produits n'étant pas toujours assurés, l'homme a dû chercher le complément de sa subsistance dans le sein de l'agriculture. En effet, c'est elle qu'on peut appeler la mère nourricière des humains, et qui a si puissamment concouru à leur abondante population. Les peuples cultivateurs ont les premiers formé des états puissans et considérables, tels que les empires de Babylone, d'Assyrie, de la Chine, qui ont pris naissance dans les parties de l'Asie, où l'agriculture a été le plus en honneur. Les Égyptiens en sont encore un exemple frappant, ainsi que les Grecs et les Romains. C'est pour augmenter les produits de l'agriculture, et en perpétuer les bienfaits, que l'homme a inventé successivement tous les arts : ils ont été très-grossiers dans leur enfance, et ce n'est que par une longue succession de siècles qu'ils ont pu sans doute être perfectionnés. Les hommes se polissent par la communication mutuelle et le frottement non interrompu de leurs idées ; plus ils sont rapprochés,

plus ils s'éclairent; plus *ils frottent et liment*, comme le dit Montagne, *leurs cervelles les uns contre les autres*, et les sciences sont nécessairement filles de la civilisation. L'histoire des plus anciennes peuplades nous retrace les premiers progrès de l'esprit humain, et nous présente partout le besoin, devenant père de l'industrie. Dès l'antiquité la plus reculée, *Tubalcain*, sa sœur *Noëma*, et *Jubal*, inventeur des instrumens de musique, se rendent célèbres chacun dans son art. Jacob donne à son fils Joseph une tunique d'un tissu de plusieurs couleurs (*a*); Cérès montre l'usage du froment en Sicile, en Italie, en Afrique; Cadmus invente les lettres et l'écriture (1);

---

(1) *Phœnices primi famæ si creditur, ausi*
Mansuram rudibus vocem signare figuris.
LUCAIN, l. x.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.
BRÉBEUF.

Sidon se rend célèbre par l'invention du verre, la fabrique des toiles de lin, et Tyr, par le secret de travailler l'ivoire et la pourpre (*b*). Les sciences naissent aussi au sein des empires les plus florissans : les Égyptiens sont les inventeurs de la médecine et de la géométrie ; à leur exemple, les Grecs cultivent de bonne heure la première de ces deux sciences. Dès le tems de la guerre de Troie, Chiron, surnommé le Centaure, et gouverneur d'Achille, s'illustre dans l'exercice de la médecine, et apprend à ce héros et à Patrocle la connoissance des simples. Esculape, disciple de Chiron, est honoré comme un dieu après sa mort ; et six cents ans après, Hyppocrate, le dix-septième médecin de sa famille, devient le plus grand homme de son siècle. L'arithmétique prend naissance chez les Phéniciens, ces fils aînés du genre humain dans les arts, le commerce et la navigation (*c*). Les bergers de la Chaldée font les premières observations astronomiques, ils y sont conduits par

l'étude de l'astrologie judiciaire; et c'est à l'art frivole de vouloir lire les destinées des hommes dans le ciel, que l'astronomie doit ses plus grands progrès (1). Telle est l'histoire abrégée des premières découvertes qui ont éclairé le berceau des nations, et policé les premiers habitans du globe; on y voit bien manifestement que les sciences et les arts ont été le fruit de la civilisation, et que dans toutes les contrées où l'homme est resté sauvage, ils ont été complètement ignorés (*d*): quelques pratiques grossières, péniblement traînées d'âge en âge, par l'habitude et la routine, y ont remplacé leurs sublimes élémens; mais malgré cet état agreste de la plupart des sauvages des deux continens, le génie de l'homme perce toujours à travers le voile qui le couvre; son intelligence, quoique retenue captive

(1) Keppler disoit que l'astrologie étoit une fille folle d'une mère très-sage, qui ne pouvoit néanmoins se passer de cette folle pour se soutenir et pour vivre. *Præfat. ad tabul. Rudolphin.* pag. 14.

sous

sous l'enveloppe d'une organisation informe, conserve néanmoins, dans sa gêne, toute l'élasticité d'un ressort comprimé, et n'attend qu'un moment favorable pour s'élancer avec fruit vers le domaine de la pensée et les bienfaits de la civilisation. Un coup-d'œil jetté sur les changemens introduits par la société dans l'homme physique et moral, va nous découvrir, à la lueur du flambeau zoonomique, les merveilleux ressorts de sa suprématie sur tous les êtres, et la mécanique cachée de sa perfectibilité, essentiellement dépendante des lois primitives et du rithme habituel de son organisation.

Le monde social ressemble à une grande famille où chaque individu isolé apporte librement le tribut de son industrie; et de ce dépôt général, sortent l'art et les principes qui doivent chaque jour perfectionner nos connoissances, et les agrandir.

L'homme est le seul être de la nature qui puisse par lui-même et par les lumières de ses aïeux, éclairer sa propre pensée;

chez lui, intelligence est synonyme de perfection. Soit qu'il vive errant dans les déserts, ou solitaire dans les forêts, il pense, il combine, il analyse, et jusques dans son instinct, il trouve à chaque instant une Providence.

Tous les jours, les voyageurs nous font admirer les talens et l'industrie de certaines hordes de sauvages, qui, sans d'autres précepteurs que leur génie, pourvoient amplement à leurs besoins, et connoissent même l'art de varier leurs sensations en multipliant leurs plaisirs. Par la chasse ou la pêche, leur nourriture est assurée; avec des feuilles d'arbres, ils forment des tissus pour se vêtir; et, pour le triomphe de leur puissance, les animaux qui les entourent périssent leurs victimes, ou leur sont entièrement soumis (1).

(1) Dans l'espèce humaine, l'être le plus dégradé et le plus avili, peut chaque jour être ré-enobli. La morale, que je définis la pensée du cœur, appartient à l'homme et comme essence et comme attribut : d'où il suit que par-tout où une fausse raison combat la justice, les préjugés succèdent à l'erreur, et l'erreur enfante le vice.

Si donc l'homme sauvage parvient seul dans sa cahute à un degré d'industrie qui nous étonne, il en est bien autrement de l'homme civilisé, lorsque, par un concours général de lumières et d'heureuses circonstances, il travaille à multiplier les agens mécaniques de sa perfection. C'est alors que tout ce qui l'entoure, paye tribut à son infatigable activité. Trop foible pour saisir les corps bruts de la nature, il a très-ingénieusement inventé les machines, et a trouvé, dans leur emploi, toutes les ressources d'une seconde intelligence. Cette invention, qui est propre et exclusive à l'homme, établit assez manifestement les droits de sa prééminence sur tous les autres êtres organisés.

Les philosophes qui ont cru que la société, en corrompant l'homme, l'avoit détérioré, ont insulté à la nature, et blasphémé contre le genre humain. Leurs idées paradoxales, énoncées avec tant d'éloquence et de chaleur, n'étoient-elles pas les produits des lumières de ce même état

social, qu'en fils ingrats et rebelles, ils ont essayé, par leurs calomnies, de lui ravir? Sans réunion sociale, il n'y auroit jamais eu sur la terre ni justice ni vertu. L'homme-lion, l'homme-tigre, eussent-ils formé un plus beau idéal dans la nature, pour celui que les caresses d'un simple chién ont si fort épouvanté, et qui, dans les accès d'un délire misantropique, a conseillé aux hommes l'habitation des forêts.

Le besoin et l'habitude, qui sont eux-mêmes les enfans naturels de la civilisation, ont donc enfanté à leur tour les sciences et les lettres, ces filles aînées de la raison. L'esprit humain s'est enrichi des découvertes de tous les siècles, et chaque âge a contribué à sa perfection. Semblable à une flamme dévorante qui, consume tout ce qu'elle touche avant de s'éteindre, le génie de l'homme répandu par-tout, embrasera l'univers, jusqu'à ce que la barbarie et les ténèbres viennent encore replonger les sciences dans le néant. Ces jours de deuil sont sans doute encore loin

de nous, et peut-être que, grâces aux progrès de la civilisation, ils ne se renouvelleront plus. Les gouvernemens sont aujourd'hui trop éclairés pour travailler à cet obscurcissement de la raison humaine, et les peuples eux-mêmes sont trop instruits pour le souffrir. En effet, l'histoire nous apprend que sous tous les climats, la tyrannie se marie à l'ignorance, et que l'esclavage en est le triste et déplorable fruit. Ainsi, en histoire naturelle, l'alliance des monstres ne donne que des produits monstrueux.

Les sciences et les lettres ont donc servi à l'affranchissement des peuples, et au bonheur des individus; et, si des écrivains en ont abusé contre les lois et la patrie, rappelons-nous que l'abeille pique souvent de son aiguillon, ceux qui veulent cueillir son miel.

En publiant mon système, je n'ai d'autre vue que d'obtenir, par une suite de générations bien entendues, une race d'hommes et plus intelligente et mieux conditionnée. Nous savons aujourd'hui qu'il est au pouvoir

de l'art de surpasser la nature, et que rien n'empêche que l'homme ne retrouve une intelligence plus parfaite dans des organes plus perfectionnés. Tout nous prouve que les anciens avoient des connoissances profondes en physiologie, et c'étoit en les appliquant à l'éducation physique des enfans, qu'ils étoient parvenus à former ces peuples de Sparte et d'Athènes, que tous les âges ont admiré. La médecine étoit une des études favorites des anciens philosophes, et l'on ne peut révoquer en doute les fruits importans qu'en avoient retirés les premiers législateurs. Si, aujourd'hui, une infinité de peuples jadis célèbres ont dégénéré, n'est-ce pas parce que leur moral a suivi toutes les dégradations de leur physique? Par-tout où la race humaine vit sous un climat rigoureux, ou sous l'influence de causes délétères, elle présente des caractères très-apparens de dégénérescence intellectuelle, uniquement parce que ses organes sont frappés d'imperfection. Il y a long-temps qu'on répète que les hommes,

comme les plantes, ont besoin, pour croître et prospérer, de tous les soins d'une bonne culture ; mais les sciences et les arts ne seroient que des amendemens stériles, si chaque individu n'étoit sûr de trouver, dans son organisation première, tous les moyens propres à augmenter son intelligence, et à perfectionner sa raison.

ESSAI

SUR

LA MÉGALANTROPOGÉNÉSIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'homme, par son organisation physique et morale, tend à la perfectibilité.

LA structure physique de l'homme présente aux yeux de l'anatomiste philosophe des phénomènes très-importans. S'il domine par la pensée sur tous les êtres, on peut dire que ce n'est que de la perfection de ses organes qu'il emprunte sa royauté (1). Son caractère distinctif est la station

(1) Comme nous pensons que pour bien connoître les facultés intellectuelles de l'homme, il faut avoir étudié sa structure anatomique et physiologique, et que c'est là le seul fil d'Ariane qui puisse nous guider dans le labyrin-

perpendiculaire, jointe à la direction de ses lignes faciales. Sa tête est constamment en équilibre sur la colonne vertébrale ; et, suivant la remarque de *Daubenton*, la démarche de l'homme est nécessairement droite par l'articulation du trou occipital sur l'atlas ; loin d'être courbée vers la terre, comme l'a pensé un célèbre naturaliste (*Moscati*), la forme évasée de son bassin et le centre de gravité porté sur ses jambes, nous expliquent la grosseur et la force des muscles jumeaux et soleaires. Dans la station, le pied forme un angle droit avec la jambe ; et l'homme est le seul des animaux qui, en marchant, pose son pied dans toute son étendue sur la terre, et qui ait les éminences charnues qui favorisent la station droite, et que l'on connoît sous le nom de fesses. Tous les autres animaux, sans même en excepter le singe, n'ayant ni fesses, ni molets, ne peuvent avoir que momentanément une station perpendiculaire. Les pieds de l'homme, différent encore beaucoup au rapport de *Lacépède*, des mains postérieures des

---

the de la pensée, nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous permettre de parler un instant le langage de la science ; nous aurons soin qu'aucun mot barbare et technique ne nous donne le mérite d'une profonde obscurité, ou d'une métaphysique d'autant plus transcendante qu'elle est moins intelligible.

singes, et les mains du premier ont bien une autre perfection. La main du singe est très-mal conformée ; son pouce ne peut se mouvoir indépendamment des doigts voisins, qui n'ont eux-mêmes ni les mêmes muscles, ni la même adresse qu'on rencontre chez l'homme. *Anaxagore* pensoit que ce n'est qu'à la faculté qu'a l'homme de se servir seul de deux mains, qu'il doit sa suprématie sur tous les autres animaux. *Camper* est le premier qui ait donné l'ingénieuse idée de la mesure de l'angle facial. La ligne faciale est censée passer par le bord des dents incisives supérieures, et par le point le plus saillant du front. La ligne de la base du crâne est celle qui coupe longitudinalement en deux un plan passant par les trois trous auditifs externes et par le bord inférieur de l'ouverture antérieure des narines. Il est clair que plus le crâne augmente en volume, plus le front doit saillir en avant, plus la ligne faciale doit faire un grand angle avec celle de la base du crâne ; au contraire, à mesure que le crâne diminue, cette ligne doit s'incliner davantage en arrière. L'homme est celui qui a cet angle le plus ouvert ; il devient toujours plus aigu dans les mammifères, dans les oiseaux, dans les reptiles, dans les poissons. D'après le vulgaire même, la stupidité semble être le partage des animaux

qui ont le museau alongé, comme les grues, les bécasses; et lorsque quelque circonstance, comme l'a très-bien observé *Cuvier*, vient à relever la ligne faciale, sans augmenter la capacité du crâne, comme cela a lieu dans l'éléphant et la chouette, à cause de la grande épaisseur du diploé de leur os du front, nous trouvons à ces sortes d'animaux un air particulier d'intelligence. Les anciens, dans les figures de leurs dieux et de leurs héros, avoient grand soin de relever cette ligne faciale, parce qu'ils avoient remarqué que c'étoit là un des principaux caractères d'une intelligence supérieure. *Caylus* a trouvé cette belle proportion dans toutes les statues de l'antiquité. Les têtes européennes ont ordinairement un angle de 80 degrés; les mongols de 75; et celle des nègres de 70; l'orang-outang de 65; les sapajous et les guenons, d'environ 60; les magots et les macaques, d'environ 45; enfin les mandrills, les plus méchans et les plus féroces de tous les singes, de 30 seulement (1). Cette courte notice du système

(1) Ce tableau comparatif est extrait de l'excellent ouvrage du citoyen *Cuvier*, sur l'anatomie comparée. Comme tout ce qui vient de ce naturaliste estimable est non-seulement accueilli avec ardeur, mais même dévoré par les savans de tous les pays, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connoître les résultats postérieurs

osseux et musculaire chez l'homme, sert déja à nous faire connoître combien il diffère des autres animaux, par les seuls premiers linéamens de son organisation; mais c'est dans son système nerveux ou sensitif, que la nature a épuisé toutes les ressources de son art, et déployé tout le luxe de sa beauté, tout le faste de son génie.

Vivre, c'est sentir; mais la plupart des animaux sentent, et cependant ils végètent plutôt qu'ils ne vivent; la sensibilité est cet état du corps organisé, dans lequel l'impression produite sur lui par un corps extérieur quelconque détermine l'exercice caché d'une force intérieure qui modifie l'action de la cause externe. Tous les êtres vivans n'ont pas la même sensibilité, parce que

---

de ses recherches sur cette partie intéressante de l'histoire naturelle inconnue avant *Camper*. L'angle facial d'un enfant européen est de 90 dégrés : adulte de 85 : vieillard de 75 : nègre adulte de 70 : orang- outang jeune de 67 : sapajou de 65 : guenon talapoin 57 : jeune mandrill 42 : coati 28 : putois 31 : chien doguin 35 : chien mâtin (la tangente passe à la surface externe du crâne) 40 : à la surface interne 25 : crapaud à la surface interne 28 (on ne peut mener de tangente à sa surface interne, à cause de la convexité de son nez) : hyène 30 : marmotte 25 : porc-épic 23. (Tous ces angles sont mesurés par la surface interne, parce qu'on ne peut mener de tangente à l'externe.) Pangolin 39 : babi-roussa 29 ; bélier 30 : cheval 23 : dauphin 25.

leur structure organique est différente ; mais l'homme, étant le plus parfaitement organisé de tous, est aussi le plus sensible. Faisons connoître les instrumens et le mécanisme de la sensibilité; c'est ici que commence la vraie étude physiologique de l'homme social; et tous les philosophes, qui ont écrit sans le secours de l'anatomie sur l'homme et sur ses facultés, n'ont fait que des romans plus ou moins estimables, mais uniquement fondés sur des erreurs ; si *Aristote*, *Descartes* et *Locke* ont les premiers débrouillé le cahos de la pensée, c'est qu'ils étoient médecins.

Les nerfs sont les organes exclusifs de la sensibilité; et si elle est si exquise dans l'homme, ce n'est que parce que ses organes jouissent de la plus grande perfection. L'organe céphalique ou le cerveau est très-volumineux chez l'homme; il forme la 32e. partie du poids de son corps, tandis que chez les autres animaux, il n'en forme à-peu-près que la 75e. C'est de cet organe, comme d'un centre commun, que partent tous les nerfs destinés aux sensations, ou aux mouvemens volontaires.

Pour que les sensations s'exercent, il faut, 1°. des appareils organiques, propres à recevoir les impulsions ; 2°. des conducteurs pour les transmettre ; 3°. un centre particulier et commun pour

les percevoir. Il faut donc des organes, des sens, des nerfs et un cerveau; aussi ces trois parties sont communes à tous les animaux, et ceux qui en manquent, approchent bien plus du règne végétal que de l'animal.

Les sens sont des appareils organiques très-compliqués, propres à recevoir l'impression de certaines propriétés des corps.

L'impression reçue, transmise et perçue, s'appelle sensation.

Jusqu'ici on n'a observé que cinq sens dans les animaux les plus parfaits; quelques-uns en ont moins, mais aucun n'en a davantage; chaque sens fait connoître certaines propriétés des corps, et ne fait connoître immédiatement que celles-là.

Le toucher donne la connoissance de l'étendue de la consistance, de la figure, des corps.

Le goût fait percevoir la saveur au moyen de certaines combinaisons chymiques qui affectent les papilles nerveuses de la langue.

L'odorat reçoit l'impression de certaines parties qui s'échappent des corps odorans, et qui sont connues sous le nom d'arome.

L'ouïe transmet à l'organe acoustique la vibralité des corps sonores.

La vue enfin nous fait juger des couleurs par les rayons lumineux.

Chaque sens a une organisation spéciale qui le rend propre à percevoir telle ou telle impression, et le rend insensible aux autres.

Dans le toucher, il y a des papilles nerveuses recouvertes par un épiderme sec, de manière que ce sens peut sentir le poli, la rudesse, la consistance, la température, les trois dimensions, la masse.

Dans le goût, il y a des papilles nerveuses rapprochées, mais toujours humectées, recouvertes d'épiderme très-perméable, de sorte que les substances dissoutes, qui sont sur la langue, traversent l'épiderme avec célérité, et agissent sur les nerfs; d'où résulte la saveur.

Dans l'odorat, les extrémités nerveuses sont en filets très-tenus, très-fins, qui sont dans un rapport exact avec des molécules très-fines, telles que celles des corps dissous dans le fluide gazeux.

Dans l'organe de l'ouïe, les nerfs sont disposés de manière à être ébranlés par la vibralité des corps sonores.

Dans l'organe de la vue, on voit une expansion nerveuse, et, au-devant, une membrane transparente, des fluides de densité différente, des formes courbées qui modifient la direction

des rayons lumineux, et les fait converger vers un centre commun.

La finesse et l'étendue des sensations, est toujours proportionnée à la perfection de structure, des organes des sens. Celui par lequel l'homme est supérieur à tous les autres animaux, est le tact. Ce sens universel forme, pour ainsi dire, la conscience de tous les êtres vivans. (1) On appelle tact l'impression que reçoit la peau en général dans toutes ses parties.

Il n'est aucune partie de la peau qui n'indique le poli, la consistance, la température des corps (2); mais il n'y a que la main qui puisse nous indiquer avec précision leurs formes, leurs figures, leurs dimensions. Elle doit cette prérogative aux papilles nerveuses qui s'y distribuent en grand nombre, et à sa forme qui lui permet de se mouler à tous les corps, d'épouser toutes les figures.

On nomme toucher le tact qu'exercent les

---

(1) Les Polypes, au rapport de *Trembley*, palpent la lumière, ainsi que les actinies et les autres zoophites.

(2) Nous sommes loin de croire que le stupide Hottentot, l'indolent Samoïède et l'Indien imbécille, qui se frottent le corps de graisse ou de fiente d'animaux, puissent éprouver des sensations délicates par l'intermède de leur peau.

mains. Le tact est donc un sens général qui s'exerce par le contact des corps sur nous ; c'est l'affection qu'éprouvent justement les nerfs situés dans toute la surface de la peau. Le tact a divers degrés de finesse et d'étendue suivant la sensibilité des parties affectées. Tout le monde connoît la sensibilité de certaines parties, chez l'homme et dans la femme.

L'organe du toucher appartient presqu'exclusivement à l'homme ; les autres animaux ne peuvent avoir que le tact général.

C'est à sa forme, aux divisions des doigts, à leur flexibilité que la main doit en grande partie sa prééminence sur toutes les autres.

A l'extrémité de chacun des doigts est un appareil nerveux, formé par des papilles, disposées en spiroïdes et plongées dans un fluide albumineux. Il y a dans la composition de chacune de ces papilles nerveuses, un tissu cellulaire très-délié, garni d'un grand nombre de vaisseaux, et susceptible d'érection vasculaire. La peau peut encore prendre pendant le tact une tension qui est due à deux causes. La première est la contraction des muscles tendiphalingiens et métacarpophalingiens ; la seconde est l'écartement des doigts, et l'incurvation de la phalange, du côté de l'ongle. Cette tension augmente beaucoup la

sensibilité, et par suite la perfection, et sur-tout la finesse du toucher.

L'organe du toucher est susceptible d'un grand nombre d'impressions. Il jouit de la propriété d'indiquer tout ce qu'indique le sens général, et il peut en outre mesurer les corps. Les doigts sont autant de petits membres distincts, le pouce est opposé aux autres. Tous les doigts peuvent se mouvoir isolément ou simultanément, se placer sur un ou sur divers plans. Par-là deux doigts opposés touchant un corps, mesurent aisément sa dimension, par leur écartement; mais entre ces mouvemens totaux des doigts, chacun a encore des mouvemens partiels dépendant des diverses parties dont chaque doigt et composé.

Le doigt se termine par une pointe mousse un peu arrondie, ce qui permet de ne toucher qu'un point des corps; cela rend la sensation plus fine: lorsque tout le bout du doigt s'applique sur le corps, la sensation est plus étendue.

Tous les animaux sont inférieurs à l'homme dans ce qui concerne le toucher, proprement dit, de la connoissance de la mensuration des corps. Dans les animaux le toucher ne peut être aussi parfait que dans l'homme, parce que l'organe de ce sens est moins bien organisé chez eux. La plupart ont la main ou la partie qui lui cor-

respond plus ou moins recouverte de substance qui émousse la finesse du tact ; mais aucun n'a comme l'homme la propriété de mesurer les corps, et celui de les saisir ce que l'on nomme appréhension, si l'on en excepte le chien, le chat, l'ours, le perroquet, et quelques autres qui ont la faculté de saisir les corps, pour les porter à leur bouche, ou les lancer contre leurs ennemis. On n'a qu'à jetter les yeux sur le tableau ci-contre, pour voir les grandes différences anatomiques qu'on rencontre chez l'homme et les animaux, d'où résultent des fonctions diverses, des mœurs différentes, et une tendance à la perfectibilité ou à l'automatisme, suivant la structure organique de leur corps, et notamment de leur main.

Enfin, je le répète, chez l'homme le tact, le toucher, l'appréhension sont réunis dans sa main; la grande étendue de la peau de cette partie, la finesse de l'épiderme, la disposition des papilles nerveuses, la mobilité des doigts, leur opposabilité, leur sensibilité sont la source première de l'empire que l'homme exerce sur tous les animaux qu'il a vaincus par la force, ou assujettis par la ruse.

Ce seroit sans doute ici le lieu de faire mention du grand nombre de découvertes dans les

sciences et dans les arts, qui doivent leur invention et leur perfectionnement à l'organe du tact. Je ne crains point de dire que c'est à lui qu'on doit l'origine des sociétés, et les progrès de la civilisation. Avec lui seul on peut devenir mathématicien et géomètre. Si le travail des aveugles-nés nous étonne, la profondeur de leur intelligence doit nous ravir d'admiration. L'histoire nous apprend qu'un organiste de Hollande, devenu aveugle, ne laissa pas de faire parfaitement son métier. Il acquit de plus l'habitude de distinguer au toucher, les différentes espèces de monnaie, et même les couleurs; celles des cartes à jouer n'avoient pas échappé à la finesse de ses doigts, et il devint par là un joueur redoutable. Le sculpteur *Ganibasius* ne faisoit-il pas une statue d'argile parfaitement ressemblante à l'objet qu'il avoit touché ?

Parlerai-je des divers produits de l'industrie humaine bien supérieure de ce côté sur celle de tous les animaux, dont l'éternelle uniformité dans leurs ouvrages, annonce un instinct machinal, et non une intelligence raisonnée ? Tacite, Pline et Juvénal, ont consigné dans leurs écrits le souvenir de cette fameuse statue de Memnon qui saluoit le soleil levant. Aulugelle nous parle de la colombe de bois d'Architas, de Tarente,

qui voloit d'elle-même. On se ressouvient avec plaisir de cette merveilleuse statue de fer, dont parle Nicolas Vassanaer, au 5e. tome de son histoire, qui par des chemins détournés, alla trouver le roi de Maroc, et qui après avoir fléchi les genoux devant lui, et lui avoir présenté une requête, demanda la liberté de l'esclave qui l'avoit fabriquée, et après s'en retourna par le même chemin qu'elle étoit venue. On contemple avec une sorte d'admiration l'aigle de bois de *Régiomontanus*, qui au rapport de Gassendi, vola l'espace de deux lieues au-dessus de la tête d'un empereur qu'on alloit couronner, et lui indiqua le chemin de Nuremberg. Rien de plus merveilleux que cette mouche de fer, présentée à Charles V par Charles de Montroyal, laquelle prenant, comme le dit, en son vieux; mais naïf langage Salluste-Dubartas:

« . . . . Sa gaillarde volée,
» Fit une entière ronde, et d'un cerveau las,
» Comme ayant jugement, se percha sur son bras. »

Après avoir vu le flûteur automate et le canard qui digéroit, ne devons-nous pas croire qu'un nouveau *Vaucanson* trouvera peut-être un jour l'art de *Prométhée* (1)?

(1) Nous pourrions citer encore cette incomparable statue si célébrée par les auteurs, et si connue sous le nom

M'étant peut-être un peu trop étendu sur l'organe du toucher, je ne ferai pas l'historique des autres sens, il nous suffit de savoir qu'ils sont plus ou moins perfectionnés chez l'homme civilisé, quoique la vie sauvage donne un degré de plus de finesse à la vue et à l'odorat. En effet, certains sauvages d'Amérique découvrent au loin les sources dont ils ont besoin par les vapeurs que le soleil en élève; et les Arabes-Bédouins accoutumés à vivre dans les déserts, ne peuvent coucher dans les villes, ni même en approcher sans être affectés désagréablement. Les *O-Taïtiens* reconnurent par l'odorat, la femme qui étoit déguisée en matelot, au moment où elle descendit à terre, et dont tout l'équipage du capitaine Bougainville n'avoit jamais soupçonné le sexe (1).

---

de *Vénus de dédale*, qu'on dit avoir marché, et plusieurs autres, dont *Cœlius Rodiginus* daus son *Livre des Antiquités*, et *Kircher*, ont fait mention. *J. B. de la Porte* parle dans sa *Magie Naturelle* de cette tête admirable d'Albert-le-Grand qui n'étoit que de terre, et qui dans quelques rencontres prononça néanmoins quelques paroles très-à-propos.

(1) Le sentiment du tact se perfectionne par l'état social; mais celui de la vue, de l'ouïe et de l'odorat, se perfectionne dans l'état sauvage. Dicreville dit que les Acadiens, les nègres-marrons, ou fuyards des Antilles, sa-

C'est de l'ensemble et de la régularité des fonctions de tous les sens, que résulte la perfectibilité humaine. Dans la société on a souvent lieu de remarquer que les êtres les moins sensibles, sont les plus imparfaits. L'expérience nous prouve que plus ou moins de sensualité pour les plaisirs de la table, un discernement plus ou moins exquis des mets et des alimens, montre aussi plus ou moins de rectitude dans les fonctions intellectuelles. Ceux qui sont gloutons et voraces, ont assez ordinairement peu de génie, et beaucoup de brutalité. Aussi *Paul Jove* remarque que le pape Adrien VII, qui avoit un jugement faux pour les affaires du gouvernement, avoit un goût dépravé pour la bonne chère; en effet, il aimoit passionnément la merluche, et tout le peuple de Rome se plaignoit de ce que le goût bizarre et extraordinaire du pape, faisoit renchérir cette denrée dans tous les marchés. De-là, est venu sans doute, dans le sens moral, cette expression qu'un homme n'a point de goût lorsqu'il manque d'exactitude, de justesse et de discernement dans ses choix.

---

vent distinguer par l'odorat l'approche ou l'éloignement de leurs ennemis. Ils devinent même s'ils sont blancs ou hommes de couleur: ces sauvages ont des cornets osseux très-longs.

S'il faut en croire *Cardan*, la finesse de l'odorat est une marque d'esprit; c'est pourquoi les latins appeloient un homme d'esprit *vir emunctæ naris*.

Suivant d'autres auteurs, une ouïe délicate annonce toujours de la facilité dans les opérations de l'entendement.

On auroit pu augurer, après cela, sans crainte de se tromper, que l'homme, dont parle *Pétrarque*, qui étoit moins sensible au chant du rossignol, qu'au croassement des grenouilles, avoit le jugement faux; de même que ce physionomiste qui, sans connoître de visage le fameux *Coypel*, assura qu'il étoit peintre, après l'avoir vu pendant la représentation d'une pièce qui l'occupoit beaucoup, tenir son pouce levé comme s'il eût été employé à soutenir sa palette. *Lecamus*, qui nous rapporte ces faits dans sa *Médecine de l'Esprit*, ajoute qu'il a connu un homme qui, sans avoir l'oreille fausse, n'a jamais pu mettre sur l'air la moindre chanson; et que cet homme étoit absolument inepte pour toutes les sciences; qu'il déraisonnoit même sur toutes les plus petites choses qu'on peut apprendre par l'usage.

D'après l'esquisse de l'organisation zoonomique, que nous venons de décrire dans l'homme, comparativement à celle des animaux, il est fa-

cile de concevoir comment l'homme a pu, par force ou par adresse, asservir tous les êtres de la nature, et les dompter à son choix. Lui seul a la faculté de vivre sur tous les sols, de se reproduire sous tous les climats, et de manger toutes sortes d'alimens ; lui seul a la faculté d'abstraire, c'est-à-dire, de passer d'objets connus à des êtres non-sensibles, et de s'avancer de progrès en progrès dans les arts et dans les sciences ; lui seul jouit de la parole, et peut communiquer ses idées par le geste ou par des signes matériels ; tandis que chez les animaux, l'industrie est constamment la même ; et quoiqu'elle appartienne à l'espèce, elle meurt toujours avec l'individu. L'homme, au contraire, transmet ses découvertes aux siècles à venir, et la perfection des individus concourt chez lui à perfectionner l'espèce. La diversité des langues et l'instabilité des modes prouvent encore chez lui l'existence de la perfectibilité. Le castor de nos jours bâtit comme le castor voisin du tems du déluge, et les loups d'aujourd'hui sont aussi injustes envers les agneaux que du tems de Phèdre. Sous tous les climats et à toutes les époques, les animaux ont eu les mêmes mœurs, la même industrie, les mêmes cris. Mais l'homme social est le vrai caméléon de la nature ; il change et ses loix, et ses coutumes, et ses vête-

mens, et ses plaisirs, et ses vices, et ses vertus. Un siècle chez lui ne ressemble jamais à un autre siècle, tout se meut autour de lui, son cœur seul est immobile; tout s'use ou dépérit entre ses mains, la vertu est indestructible; semblable à ces pyramides d'Egypte, ou à ces colonnes granitiques que les injures du tems n'ont fait que polir, loin d'être renversées par le choc de tant de siècles accumulés sur leurs têtes.

L'homme seul jouit donc de la perfectibilité; elle est une essence même de sa nature, et les nombreux voyages qu'il entreprend pour connoître les divers individus de son espèce, le tumulte des passions qui l'agitent, la beauté ou le ridicule même des projets qu'il enfante, tout doit nous le faire regarder comme l'investigateur de la nature. Or, croiriez-vous qu'un être qui ne seroit pas perfectible, c'est-à-dire qui ne passeroit pas du connu à l'inconnu, et végéteroit dans une éternelle dépendance des climats et des choses; croyez-vous, dis-je, que cet être cherchât à explorer l'univers?

Nous pouvons même assurer que l'homme le plus inconstant dans ses goûts est le plus perfectible dans sa pensée, parce que la mobilité de son caractère le pousse sans cesse vers le génie de l'invention; il aiguise encore l'appétit de ses dé-

couvertes par les correspondances qu'il établit avec les divers individus qui, répandus sur tous les points du globe, composent la grande famille du genre humain. Il interroge l'histoire des siècles passés pour marcher sur les traces de ses ancêtres, ou pour rectifier leurs travaux : on ne remarque rien de semblable dans les autres espèces. Les individus qui les composent s'inquiètent peu de ce que font leurs pareils dans des régions inconnues. On ne voit point parmi les animaux des géographes, des naturalistes et des mathématiciens : tous cherchent à vivre durant leur vie, et aucun après leur mort. La postéromanie inquiète fort peu l'ours de Sibérie et la lionne du Zara : ce sont là tout autant de preuves irréfragables de la non-perfectibilité animale ; tandis que l'homme, toujours mémoratif du passé, jamais satisfait du présent, et sans cesse inquiet sur l'avenir, cherche à acquérir de nouvelles connoissances, pour s'avancer chaque jour vers une plus grande perfection ; car tout être est perfectible tant qu'il n'est pas entièrement perfectionné.

Nous avons déja dit que les climats ont peu d'influence sur les animaux, et que chaque individu n'a que les mœurs et les talens de l'espèce. Le renard d'Europe paroît aussi rusé que le renard d'Afrique, et le taureau d'Espagne combat aussi

vigoureusement que le taureau américain; mais, dans l'espèce humaine tout varie d'individu à individu : le courage, les passions fortes, l'industrie, sont particulières à telles variétés; tandis que la paresse, l'oisiveté, l'engourdissement physique et moral sont l'apanage de telles autres.

Enfin il suffit, je pense, de jeter un coup-d'œil sur les principales races d'hommes qui habitent le globe, et d'en faire une analyse historique, pour renverser de fond en comble l'édifice qu'on a voulu élever de nos jours contre le système de la perfectibilité.

Les naturalistes ont établi quatre races d'hommes primitives; savoir : l'*arabe-européenne*, la *mongole*, l'*africaine* et l'*hyperboréenne*.

La première, dont le visage est ovale, alongé, le nez proéminent, le crâne saillant, l'angle facial de 80 degrés au moins, de 90 au plus, habite les régions de la mer d'Arabie, de l'Afrique septentrionale, de la mer de Perse, de la mer Caspienne, du Pont-Euxin, de la Méditerranée, de la grande péninsule européenne, de l'Europe occidentale, et de celle à laquelle l'on a donné le nom de région du nord de l'Europe (1).

(1) Carte zoologique proposée aux naturalistes par Lacépède. — An VII.

Dans cette race, la couleur est ordinairement blanche, les cheveux longs et fins : la couleur et les cheveux paroissent entièrement soumis à l'influence des climats; nous croyons donc qu'on ne doit les regarder que comme des caractères secondaires : plusieurs Asiatiques et quelques Africains appartiennent à cette race, de même que presque tous les Européens.

Il y a entre ces peuples des différences caractéristiques accidentelles; mais les caractères de la race sont communs à toutes les variétés.

Les Norwégiens, les Danois, les Suédois, les Finlandois, ont les yeux bleus, les cheveux longs, blonds ou couleur d'or, la peau très-blanche.

Les Russes d'Europe ont le front applati, les pommettes proéminentes, ce qui les rapproche de la race tartare ou asiatique.

Les Anglais, les Allemands, les Polonais ont le teint de la peau et des cheveux fort clairs.

Les Français ont rarement la couleur des cheveux bien prononcée, et sont en général châtains. La couleur blanche, et le blond ou châtain-clair sont plus communs dans les départemens du Nord; la couleur brune, les cheveux noirs ou châtains frisés se représentent plus fréquemment dans les contrées méridionales.

Les habitans du Portugal, de l'Espagne, de

l'Italie, de la Turquie d'Europe sont plus bruns, plus basanés, ont les cheveux plus noirs; les Espagnols ont une couleur très-foncée.

Les Circassiens ont la peau très-belle et très-blanche : on sait que les Circassiennes sont très-renommées par leur beauté; elles peuplent tous les sérails d'Asie. La peau est encore de la même couleur dans les environs de la mer Caspienne.

Dans la Mauritanie, l'Egypte, la Nubie, l'Abyssinie, la couleur est tout-à-fait basanée.

Dans l'Arabie et dans la presqu'île de l'Inde jusqu'au Gange, la couleur est olivâtre, et diffère bien de toutes les autres.

Les peuples du Nord sont très-grands : les Espagnols et les Italiens, de même que les Turcs d'Europe, ont une taille moins élevée; les Français, quoique placés entre ces peuples, sont plus petits.

Les Russes d'Europe ont une forme qui les rapproche un peu des Tartares.

Dans la partie haute de l'Egypte, les Cophtes ont une teinte foncée, les lèvres grosses; ils paroissent être mulâtres, et le sont probablement.

Les caractères de race s'effacent insensiblement à mesure que les peuples ont des communications fréquentes; car rien n'efface plus promptement ces différences que les mariages. Dans les

lieux dont nous parlons, et sur-tout en Turquie : les gens riches sont très-beaux ; leurs yeux sont grands, bien arrondis, bien ouverts, les voûtes orbitaires bien avancées, les mains très-belles, parce qu'ils prennent toujours de belles femmes.

La race mongole, dont les traits distinctifs présentent un front applati, un crâne très-peu proéminent, un nez petit, très-court, un peu retroussé, narines très-ouvertes, yeux obliques, inclinés vers le nez, joues saillantes, lèvres grosses, bouche grande, menton pointu, angle facial, de 70 degrés au moins, de 80 au plus, est répandue dans une très-grande partie de la région du nord de l'Asie, et dans les régions de la Chine, de l'Archipel asiatique, de l'Inde et du grand plateau d'Asie.

En suivant cette race depuis le nord de la Chine jusqu'aux îles de l'Archipel, de l'Inde, nous voyons toutes les nuances comprises entre le blanc et le noir. C'est ce qu'on observe parmi les Sibériens, les Chinois, les Indiens, les Malais, etc.

La race africaine, que l'on reconnoît à son front plat, renversé en arrière, à son nez épaté, pommettes saillantes, à ses machoires avancées, à ses lèvres relevées et épaisses, à son angle facial

d'environ 70 degrés, habite les régions de l'Afrique orientale et de l'Afrique occidentale.

On trouve dans la voûte palatine des individus de cette race, les traces de l'os incisif, qu'on dit propres aux animaux; on trouve encore quelques légères traces de cet os dans les Européens; ce qui me porte à croire que cet os est de la même nature que les vormiens, et qu'il n'est dû, comme eux, qu'à la manière dont procède l'ossification.

Cette race s'étend depuis le Sénégal jusqu'au *cap de* Bonne-Espérance, et de ce cap jusqu'au détroit de Babelmandel; mais suivant le voyageur *Bruce*, l'intérieur de l'Afrique est habité par des blancs.

Il y a dans cette race beaucoup de différences secondaires, que *Vaillant* nous a fait connoître. Les habitans du Sénégal sont les plus beaux de ces peuples; ils ont les cheveux très-noirs; ils sont les plus grands. Les habitans de la pointe méridionale ont les pommettes proéminentes, le menton rétréci, ce qui les fait paroître maigres; le nez plat, à peine de six lignes, les narines très-couvertes, les cheveux très-noirs; ils n'ont pas de poils; ils sont bien faits; leurs mouvemens sont très-souples, ce qui les fait paroître efféminés. Leurs femmes ont la gorge

belle, les mains et les pieds moulés. Tel est le portrait que *Vaillant* nous trace des peuples qui habitent la pointe méridionale de l'Afrique.

En descendant la côte, on trouve des peuples dont la peau est d'un jaune citron, les cheveux moins noirs et moins crépus.

Chez un autre peuple, le nez est plus écrasé ; les femmes ont la saillie des fesses extrêmement prononcée.

On trouve une autre peuplade, dont le corps est plus effilé, plus grand, le nez moins écrasé, les pommettes moins proéminentes.

Les Caffres ont la figure ronde, le nez élevé, les pommettes peu saillantes, l'œil bien ouvert.

Les Madécasses diffèrent encore de tous ceux que nous venons de nommer.

Enfin la race hyperboréenne, placée dans le nord des deux continens, où la nature, comme l'a dit si éloquemment *Lacépède*, enchaînée dans ses mouvemens, comprimée dans ses efforts, et rappetissée dans ses dimensions, est prête, pour ainsi dire, d'expirer sous la puissance délétère d'un froid rigoureux; cette race si peu favorisée, lutte contre les intempéries d'un climat funeste dans les portions les plus septentrionales des régions du nord de l'Europe, du nord de l'Orient et de l'Amérique boréale, et comprenant les

Lapons, les Samoïèdes, les Ostiaques, les Tchatchis, les Groënlandois et les Esquimaux, est séparée des autres races de l'espèce humaine, par son visage très-plat, son corps trapu, sa taille extrêmement courte, grasse et lourde.

Ces races, en se mêlant, ont fait naître de nombreuses variétés dans lesquelles les caractères distinctifs des souches principales quelquefois sont assez conservés pour être reconnus ou du moins devinés, et d'autres fois sont confondus, altérés, ou effacés au point de ne laisser subsister aucun indice des tiges qui les ont produites.

Les facultés intellectuelles sont bien loin d'avoir la même énergie dans ces quatre races et dans leurs nombreuses variétés. L'expérience seule suffiroit pour démontrer, aux yeux du vulgaire, que les peuples les mieux organisés sous le rapport physique, sont toujours les plus industrieux, quand même nous n'en connoîtrions pas la raison anatomique. En effet, les Européens, dont l'angle facial est le plus ouvert, ont aussi plus de courage et d'esprit. A mesure que cet angle se rétrécit, comme chez le Nègre et le Hottentot, les facultés intellectuelles diminuent et s'oblitèrent entièrement chez le stupide Caraïbe qui applatit entre deux planches la tête de ses enfans. L'observateur philosophe qui voudroit parcourir toutes

les contrées, ou visiter tous les peuples, appercevroit une chaîne très-souvent interrompue dans leur caractère, dans leurs mœurs, dans leurs usages, dans leur génie et dans leur idiotisme, à mesure que leur organisation physique se déformeroit; de-là, la nécessité de ne point mélanger indistinctement toutes les races, pour ne pas prolonger la stupidité et les passions qui l'accompagnent. Néanmoins, les peuples les plus disgraciés de la nature, sont encore bien supérieurs aux animaux; aucun n'est dépourvu d'une certaine intelligence capable de s'ennoblir. Nos colonies nous présentent aujourd'hui chez la race africaine des progrès étonnans dans la civilisation, et une marche rapide vers la culture des arts. (1)

Mais en vain la perfectibilité seroit naturelle à l'homme, si, avant de finir sa carrière et la recherche de ses travaux, il ne pouvoit se flatter de se voir reproduire à son gré. Les enfans qu'il se donne sont de son choix, et pour peu qu'il soit raisonnable, il peut les rendre encore plus perfectibles : c'est ce que nous développerons

(1) La tyrannie sanglante que Toussaint Louverture et ses féroces complices ont si long-tems exercée à Saint-Domingue, et leur folle audace à vouloir soutenir le choc des invincibles armées de la république, nous prouve néanmoins, quoique d'une manière bien affligeante sans

plus amplement dans le cours de cet ouvrage ; et qui constitue notre système de la *mégalantropogénésie*. Les animaux ne connoissant que le physique de l'instinct productif, obéissent aveuglément aux climats, aux saisons, aux années ; leur jouissance est un acte, un besoin ; mais jamais un calcul et une passion. L'homme, au contraire, mû par des sentimens affectueux, choisit à son gré sa compagne, élève et reconnoît ses enfans, et se perfectionne jusques dans le sein de sa première famille.

---

doute pour la métropole, que sauvages pour la vertu, ils s'étoient grandement civilisés pour le crime ; mais aujourd'hui qu'une fatale expérience a démontré combien furent imprudens et coupables ces législateurs, qui l'esprit exalté par de faux principes, crurent qu'affranchir les nègres, c'étoit pour la mère-patrie faire l'adoption de nouveaux enfans, mais qui, malheureusement semblables au serpent de la fable qui mord son bienfaiteur, ne sont devenus que des ingrats et des rebelles. Il est à désirer, pour la prospérité de nos colonies et le bonheur de l'humanité, que cette caste devienne ce qu'elle a été ; car elle nous a montré à la lueur de ses crimes et de ses horreurs, qu'il est d'une sage politique qu'elle obéisse toujours et ne commande jamais....

CHAPITRE II.

La reproduction des êtres est la première loi de la nature, elle s'exerce dans tous les corps vivans.

DEPUIS l'embrâsement de Troie, jusqu'au rapt des Sabines ; depuis le lion qui rugit, jusqu'à l'insecte qui fredonne, je ne vois par-tout que le même feu, produisant par-tout le même incendie. Il n'est aucune région de l'univers qui puisse étouffer l'instinct reproducteur de la nature ; l'amour est un fruit de toutes les saisons, et qui appartient sous tous les climats à l'arbre de la vie. Uniquement occupée de la conservation des espèces, la nature abandonne les individus ; et bien souvent l'acte qui sert à propager leur existence, ne fait qu'accélérer leur destruction. (1) Mortel ! hâte-toi de vivre, puisque tu

(1) L'éphémère, si celèbre par la courte durée de sa vie, ne vit pas même un jour sous la forme de mouche. Dans l'espace de quelques heures et quelquefois dans l'es-

dois si-tôt mourir; et laisse au moins aux hommes le souvenir de quelques vertus.

---

pace d'une seule, elle naît, s'accouple, pond et meurt; mais l'insecte vit environ deux ans sous ses premières formes de vers et de nymphe. Comme l'on prolonge la vie de diverses espèces de plantes, en empêchant leur floraison et leur fructification par le retranchement des boutons à fleur, on peut de même prolonger la vie de divers insectes en retardant ou en empêchant leur copulation. Les sauterelles en sont un exemple, et c'est une observation de M. *Gleditsch;* si l'on empêche les deux sexes de s'unir, on prolongera leur vie de huit à neuf semaines. Dans les *plantes* qui portent sur un pied les fleurs mâles, et sur un autre pied les fleurs femelles, appelées par les botanistes *dioïques*, telles que la mercurielle, l'épinard, le chanvre, etc., la plante mâle périt avant la plante femelle, et la mort de celle-là suit presqu'immédiatement l'émission des poussières fécondantes. La plante femelle au contraire lui survit pendant un tems plus ou moins long: il en est de même chez divers insectes qui s'accouplent en automne: le mâle périt après l'accouplement, tandis que la femelle passe l'hiver et ne pond qu'au retour du printems.

CHAPITRE III.

Notice des différens systêmes proposés, admis et rejettés tour-à-tour sur la génération.

IL n'est pas étonnant que dans tous les siècles on se soit efforcé de pénétrer les mystères de la génération, et de prendre, pour ainsi dire, la nature sur le fait. Les plus grands hommes de l'antiquité se sont livrés à cette étude. Les modernes aidés du flambeau microscopique, et des secours de l'anatomie comparée, ont cru pouvoir dissiper toutes les ténèbres qui enveloppoient cette matière ; mais peut-être que les uns et les autres n'ont fait que jalonner la route de ceux qui, plus heureux dans leurs expériences, ou plus éclairés des lumières de leurs aïeux, parviendront à découvrir la vérité. Pour suivre la marche de l'esprit humain dans chaque siècle, nous croyons devoir exposer tous les systêmes qu'on a tour-à-tour admis ou rejettés. Nous adopterons celui qui nous paroîtra le plus étayé, et qui réunit aujourd'hui l'assentiment général ; car comme

comme disoit Solon en matière de politique ; celui qui dans une dissention civile, ne prend pas un parti, est un mauvais citoyen ; de même en histoire naturelle, il faut adopter un systême, si l'on ne veut pas paroître aux yeux du vulgaire un savant ignorant.

Hippocrate, qui vivoit au commencement de la guerre du Péloponèse, pensoit que le mâle et la femelle avoient chacun une liqueur prolifique, et que c'étoit de ce mélange que résultoit l'embryon. Il établissoit même dans chaque sexe l'existence de deux liqueurs séminales : l'une plus forte et plus active, et l'autre plus foible et moins animée (1) ; ce qui donnoit lieu à la production des mâles ou des femelles, selon le mélange homogène de ces semences. Il fondoit sa théorie sur le fait suivant, savoir : que plusieurs femmes qui, d'un premier mari, n'avoient produit que des filles, d'un second produisoient des garçons, et que ces mêmes hommes, dont les premières femmes n'avoient produit que des filles, ayant pris d'autres femmes, avoient engendré des garçons. Il prétendoit que la semence vient de toutes les parties du corps, et en particulier de la tête, parce que, dit-il, ceux à qui on a coupé

(1) Lib. *de Generatione*, page 129. *De Dieta*, page 198.

les veines auprès des oreilles, ne produisent plus qu'une semence foible, et assez souvent inféconde. Selon Hippocrate, la semence du mâle entre dans la matrice, où elle se mêle avec celle de la femelle; et comme l'un et l'autre ont deux espèces de semences, l'une forte et l'autre foible, si tous deux ont fourni leur semence forte, il en résulte un mâle; mais dans le cas contraire, il n'en résulte qu'une femelle. Et si dans ce mélange, il y a plus de parties de la liqueur du père que de celles de la liqueur de la mère, l'enfant ressemblera plus au père qu'à la mère, et *vice versâ*. Le fœtus étoit formé dans ce système de la manière suivante: la chaleur épaissit dans la matrice les liqueurs séminales, le mélange reçoit et tire l'esprit de la chaleur, et lorsqu'il en est tout rempli, l'esprit trop chaud sort au-dehors; mais par la respiration de la mère, il arrive un esprit froid, et alternativement, il entre un esprit froid, et il sort un esprit chaud dans le mélange, ce qui lui donne la vie, et fait naître une pellicule à la surface du mélange qui prend une forme ronde, parce que les esprits, agissant comme centre, étendent également de tous côtés le volume de cette matière. Peu-à-peu il se forme une enveloppe de la même façon que la première pellicule s'est formée. Le sang menstruel qui est supprimé fournit à la nourriture du fœtus, il se coagule par

degrés, et devient chair; cette chair s'articule à mesure qu'elle croît, et chaque chose va prendre sa place; les parties solides vont aux parties solides, celles qui sont humides, aux parties humides et le fœtus est ainsi formé. Tel étoit le système d'Hippocrate sur la génération.

Selon Aristote, le mâle renferme le principe du mouvement génératif, et la femelle contient le matériel de la génération (1), en sorte qu'il n'y a que le premier qui contienne une liqueur prolifique. Il pense, contre l'opinion des anciens philosophes, que la semence ne vient point de toutes les parties du corps, parce que les enfans ressemblent souvent à leurs aïeux, et à leur père, et à leur mère par la voix, par les cheveux, par les ongles, par leur maintien et par leur manière de vivre. Or, la semence ne peut pas venir des cheveux, de la voix, des ongles ou d'une qualité extérieure comme celle de marcher. Il pense que la liqueur séminale du mâle est un excrément du sang, et les menstrues dans les femelles, un excrément sanguin, le seul qui serve à la génération. Les femelles, dit-il, n'ont point d'autre liqueur prolifique; il n'y a donc point de mélange de celle du mâle avec celle de la femelle, et il prétend le prouver, parce qu'il y a des fem-

(1) *De Generatione*. Lib. I, ch. 20; et lib. II, ch. 45.

mes qui conçoivent sans plaisir ; que ce n'est pas le plus grand nombre de femmes qui répandent de la liqueur à l'extérieur dans la copulation ; qu'en général, celles qui sont brunes, et qui ont l'air homasse, ne répandent rien, dit-il, et cependant n'engendrent pas moins que celles qui sont blanches, et dont l'air est plus féminin, qui répandent beaucoup. Ainsi la femme ne fournit rien pour la génération que le sang menstruel ; ce sang est la matière de la génération, et la liqueur séminale du mâle n'y contribue pas comme matière, mais comme forme ; c'est la cause efficiente, c'est le principe du mouvement ; elle est à la génération, ce que le sculpteur est au bloc de marbre ; la liqueur du mâle est le sculpteur, le sang menstruel, le marbre, et le fœtus est la figure.

Les sectateurs de la philosophie d'Aristote adoptèrent son systême, et les médecins, celui d'Hippocrate, notamment Galien. Pendant dix-huit siècles environ, on n'inventa rien de nouveau sur la génération, et ce ne fut qu'au renouvellement des sciences, qu'on vit paroître le systême des ovidistes. *Fabrice d'Aquapendente*, *Aldrovande* furent les premiers à faire des observations sur la fécondation et le développement des œufs dans les poules. *Harvey*, si connu par

la découverte de la circulation du sang, fit un massacre savant, comme dit *Maupertuis*, des biches et des daims que Charles Ier., roi d'Angleterre, lui avoit livrés dans son parc pour faire des expériences sur la génération, et il en conclut que tous les animaux femelles, ont des œufs; que dans ces œufs, il se fait une séparation d'une liqueur transparente et crystalline, contenue par une tunique, l'*amnios*, et qu'une autre tunique extérieure, le *chorion* contient le reste de la liqueur de l'œuf, et l'enveloppe tout entier; que dans la liqueur crystalline, la première chose qui *paroît* est un point sanguin et animé; qu'en un mot, le commencement de la formation des vivipares se fait de la même façon que celles des ovipares; que la seule différence qu'il y ait entr'eux, c'est que les fœtus des premiers prenant leur origine, acquièrent leur accroissement dans la matrice, au lieu que les fœtus des ovipares ne se développent qu'après être sortis du corps de la mère.

Selon cet auteur, la génération est l'ouvrage de la matrice; jamais il n'y entre de semence du mâle; la matrice conçoit le fœtus par une espèce de contagion que la liqueur du mâle lui communique, à-peu-près comme l'aimant communique au fer la vertu magnétique. Non-seulement cette

contagion masculine agit sur la matrice, mais elle se communique même à tout le corps féminin qui est fécondé en entier, quoique dans toute la femelle il n'y ait que la matrice qui ait la faculté de concevoir le fœtus; les idées, que conçoit le cerveau, sont semblables aux objets qu'il reçoit par les sens ; le fœtus qui est l'idée de la matrice, est semblable à celui qui produit, et c'est par cette raison que le fils ressemble au père.

Graaf croit comme *Harvey* que tous les animaux viennent d'un œuf; il établit que les testicules des femelles vivipares sont de vrais ovaires. Il explique comment les œufs, qui se détachent de ces ovaires, tombent dans les cornes de la matrice; et ensuite il rapporte ce qu'il a observé sur une lapine qu'il a disséquée une demi-heure après l'accouplement : les cornes de la matrice, dit-il, étoient plus rouges ; il n'y avoit aucun changement aux ovaires, non plus qu'aux œufs qu'ils contiennent; il n'y avoit aucune apparence de semence de mâle ni dans le vagin, ni dans la matrice, ni dans ses cornes.

Ayant disséqué une autre lapine, six heures après l'accouplement, il observa que les follécules, qui contiennent les œufs dans l'ovaire, étoient devenus rougeâtres; il ne trouva de semence de

mâle ni dans les ovaires, ni ailleurs. Vingt-quatre heures après l'accouplement, il en disséqua une troisième, et il remarqua dans l'un des ovaires trois, et dans l'autre cinq follécules altérés; car de clairs et limpides qu'ils sont auparavant, ils étoient devenus opaques et rougeâtres. Dans une autre disséquée vingt-sept heures après l'accouplement, les cornes de la matrice et les conduits supérieurs, qui y aboutissent, étoient encore plus rouges, et l'extrémité de ces conduits enveloppoit l'ovaire de tous côtés. Dans une autre qu'il ouvrit quarante heures après l'accouplement, il trouva dans l'un des ovaires sept, et dans l'autre, trois follécules altérés. Cinquante-deux heures après, il en disséqua une autre, dans les ovaires de laquelle il trouva un follécule altéré dans l'un et quatre dans l'autre; et ayant examiné de près ces follécules, il y trouva une matière presque glanduleuse, dans le milieu de laquelle il y avoit une petite cavité où il ne remarqua aucune liqueur sensible. Dans une autre, disséquée trois jours après l'accouplement, il observa que l'extrémité supérieure du conduit qui aboutit aux cornes de la matrice, embrassoit étroitement l'ovaire de tous côtés; et l'ayant séparée de l'ovaire, il remarqua dans celui-ci, du côté droit, trois follécules un peu plus grands

et plus durs qu'auparavant; et ayant cherché avec grand soin dans les conduits, dont nous avons parlé, il trouva, dit-il, dans le conduit qui va à droite un œuf, et dans la corne droite de la matrice deux autres œufs si petits, qu'ils n'étoient pas plus gros que des grains de moutarde. Ayant examiné l'autre ovaire, il y apperçut quatre follécules altérés, et un œuf dans l'extrémité supérieure de la corne, absolument semblable à ceux qu'il avoit trouvés dans la corne droite. Quatre jours après l'accouplement, il en ouvrit une autre, et il trouva dans l'un des ovaires quatre, et dans l'autre trois follécules vides d'œufs; et dans les cornes correspondantes, il trouva ces quatre œufs d'un côté, et les trois autres de l'autre. Dans une autre qui fut disséquée cinq jours après, il trouva dans les ovaires six follécules vides et autant d'œufs dans la matrice, à laquelle ils étoient si peu adhérens, qu'on pouvoit en soufflant dessus les faire aller où l'on vouloit. En ayant ouvert une autre huit jours après l'accouplement, il trouva dans la matrice des tumeurs ou cellules qui contiennent les œufs; mais ils étoient trop adhérens, il ne put les en détacher. Dans une autre qu'il ouvrit neuf jours après l'accouplement, il trouva les cellules qui contiennent les œufs fort augmentées, et dans l'intérieur de l'œuf, qui ne peut plus se détacher,

il vit la membrane intérieure contenant à l'ordinaire une liqueur très-claire, mais il apperçut dans le milieu de cette liqueur un petit nuage délié. Dans une autre, disséquée dix jours après, ce petit nuage s'étoit épaissi, et formoit un corps oblong de la figure d'un petit ver. Enfin douze jours après l'accouplement, il reconnut distinctement l'embryon ; dans la région de la poitrine, il apperçut deux points sanguins et deux autres points blancs, et dans l'abdomen une substance mucilagineuse un peu rougeâtre. Quatorze jours après l'accouplement, la tête de l'embryon étoit grosse et très-apparente, les yeux proéminens, la bouche ouverte, le bout des oreilles paroissoit. L'épine du dos, de couleur blanche, étoit recourbée vers le sternum; il en sortoit de chaque côté de petits vaisseaux sanguins, dont les ramifications s'étendoient sur le dos et jusqu'aux pieds. Les deux points sanguins avoient grossi considérablement et se présentoient comme les ébauches des ventricules du cœur; à côté de ces deux points sanguins, on voyoit deux points blancs qui étoient les ébauches des poumons. Dans l'abdomen, on voyoit l'ébauche du foie qui étoit rougeâtre, et un petit corpuscule tortillé comme un fil qui étoit celui de l'estomac et des intestins; après cela ce n'est plus qu'un accroissement de toutes ces par-

ties jusqu'au trente-unième jour que la femelle du lapin met bas ses petits.

Il est facile de voir que de toutes ces expériences, *Graaf* a conclu que toutes les femelles vivipares ont des œufs, et que ces œufs sont contenus dans les testicules, qu'il appelle ovaires; qu'ils ne peuvent s'en détacher qu'après avoir été fécondés par la semence du mâle. Mais *Graaf* n'est pas le premier qui ait découvert les œufs dans les ovaires des femelles. *Swammerdan* lui a disputé cette découverte; *Van-horn* et *Stenon* en avoient eu connoissance avant *Graaf*, mais du moins c'est celui de tous les ovidistes qui a le plus multiplié ses expériences sur la génération. Il prétendit même qu'on pouvoit juger du nombre des fœtus contenus dans la matrice, par le nombre des cicatrices. *Malpighi*, et son disciple *Vallisnieri* combattirent l'existence des prétendus œufs; ils firent des recherches très-multipliées sur un grand nombre d'ovaires de vaches, de brebis, de jumens, d'ânesses, de chèvres, de femmes, et au lieu d'œufs, ils ne trouvèrent que des corps glanduleux, remplis d'une lymphe qui doit contribuer selon eux à la génération. *Vallisnieri*, comme les auteurs qui l'avoient précédé, voulut aussi expliquer à sa manière le mécanisme de la génération; et il crut qu'elle se fait dans les testicules des fem-

mes, qu'il regarde toujours comme des ovaires, quoiqu'ils ne contiennent point d'œufs; il dit même qu'il n'est pas nécessaire que la semence du mâle entre dans la matrice pour féconder l'œuf; il suppose que cet œuf sort par le mammelon du corps glanduleux, et que c'est-là où se fait tout l'ouvrage de la fécondation, quoique, dit-il, ni moi, ni aucun des anatomistes, en qui j'ai eu pleine confiance, n'ayons jamais vu ou trouvé cet œuf. Selon lui, l'esprit de la semence du mâle monte à l'ovaire, pénètre l'œuf, et donne le mouvement au fœtus qui est préexistant dans cet œuf. Dans l'ovaire de la première femme, étoient contenus des œufs, qui non-seulement renfermoient en petit tous les enfans qu'elle a faits ou qu'elle pourroit faire, mais encore toute la race humaine, toute sa postérité jusqu'à l'extinction de l'espèce. La ressemblance des parens ne vient, selon lui, que de l'imagination de la mère, qui peut produire des taches, des monstruosités, des dérangemens de parties, et des accroissemens extraordinaires.

Le système des œufs alloit, comme on voit, devenir dominant, et remplacer ceux d'*Hippocrate* et d'*Aristote*, lorsque la découverte des animaux spermatiques, faite par *Lewenhoek*, et confirmée par *Andri*, *Hersoeker* et *Bourguet*,

donna naissance à celui des animalistes. Ces auteurs prétendent qu'on trouve ces animaux dans la semence des mâles, et nullement dans les femelles; ces animalcules sont de diverse figure dans les différentes espèces d'animaux; cependant ils sont tous longs, menus et sans membres, ils se meuvent avec rapidité et en tout sens. *Levvenhoek*, ayant observé la semence du coq, y vit des animaux semblables par la figure aux anguilles de rivière, mais si petits, qu'il prétend que cinquante mille de ces animalcules n'égalent pas la grosseur d'un grain de sable. Dans la semence du rat, il en faut plusieurs milliers pour faire l'épaisseur d'un cheveu. Cet excellent observateur étoit persuadé que la substance entière de la semence n'est qu'un amas de ces animaux; il a trouvé ces animalcules dans la semence de l'homme, des animaux quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des coquillages, des insectes; ceux de la semence de la sauterelle sont longuets, et fort menus; ils paroissent attachés, dit-il, par leur extrémité supérieure, et leur autre extrémité, qu'il appelle leur *queue*, a un mouvement très-vif, comme seroit celui de la queue d'un serpent, dont la tête et la partie du corps seroient immobiles. Ces animalcules sont sans mouvemens, hors le tems des amours.... Ayant

ouvert une chienne qui avoit été couverte trois fois par le même chien, il ne put appercevoir avec les yeux seuls, dans l'une des cornes de la matrice, aucune liqueur séminale du mâle, mais au moyen du microscope, il y trouva les animaux spermatiques du chien; il les trouva aussi dans l'autre corne de la matrice, ils étoient en très-grande quantité dans cette partie de la matrice qui est voisine du vagin; ce qui, dit-il, prouve évidemment que la liqueur séminale du mâle étoit entrée dans la matrice, ou que du moins les animaux spermatiques du chien y étoient arrivés par leur mouvement, qui peut leur faire parcourir quatre ou cinq pouces de terrein en une demi-heure. Dans la matrice d'une femelle de lapin qui venoit de recevoir le mâle, il observa aussi une quantité infinie de ces animaux spermatiques du mâle; il dit que le corps de ces animaux est rond, qu'ils ont de longues queues, et qu'ils changent souvent de figures.

Andry prétend que les vers spermatiques ne se trouvent dans l'homme que dans l'âge propre à la génération.

Les animalistes rejettent entièrement le système des œufs, et si l'on veut absolument, disoient quelques-uns, que dans les femelles des vivipares il y ait des œufs comme dans celles des ovipares, ces œufs, dans les uns et dans les au-

tres ; ne seroient que la matière nécessaire à l'accroissement du ver spermatique ; il entrera dans l'œuf par le pédicule qui l'attachoit à l'ovaire, il y trouvera une nourriture préparée pour lui ; tous les vers qui n'auront pas été assez heureux pour rencontrer cette ouverture du pédicule de l'œuf périront, celui qui seul aura enfilé ce chemin, arrivera à sa transformation. Une fois entré dans l'œuf, le ver spermatique n'en peut plus sortir, il devient alors le vrai fœtus, la substance de l'œuf le nourrit, et ses membranes lui servent d'enveloppe.

Par ce systême, ce n'est point la première femme qui renfermoit toutes les races passées, présentes et futures, mais c'est le premier homme qui contenoit toute sa postérité. Les germes préexistans ne sont plus des embryons sans vie, renfermés comme de petites statues dans des œufs contenus à l'infini les uns dans les autres, ce sont de petits animaux, de petits homoncules organisés et actuellement vivans, tous renfermés les uns dans les autres, auxquels il ne manque rien, et qui deviennent des animaux parfaits et des hommes par un simple développement aidé d'une métamorphose semblable à celle que subissent les insectes avant d'arriver à leur état de perfection.

Vers le milieu du siècle dernier, Buffon publia sa fameuse hypothèse des molécules organiques, et si les charmes du style, la richesse et la fécondité de l'imagination avoient pu remplacer des expériences, on pourroit dire que le systême de notre auteur, seroit à la fois le plus ingénieux et le plus véridique ; mais la nature ne découvre pas ses secrets aux plus clair voyans, et souvent elle aveugle ceux qui mettent trop de têms à les pénétrer (1). Je pense, c'est Buffon qui parle, que les molécules organiques, renvoyées de toutes les parties du corps dans les testicules et dans les vésicules séminales du mâle, et dans les testicules ou dans telle autre partie qu'on voudra de la femelle, y forment la liqueur, laquelle dans l'un et l'autre sexe est, comme l'on voit, une espèce d'extrait de toutes les parties du corps ; ces molécules organiques, au lieu de se réunir, et de former dans l'individu même de petits corps organisés, semblables aux grands, comme dans le puceron et dans l'oignon, ne peuvent ici se réunir en effet que quand les liqueurs séminales des deux sexes se mêlent ; et lorsque dans le mélange qu'il s'en fait, il se trouve plus de molécules organiques du mâle

(1) *Homère*, *Swammerdan*, *Charles Bonnet*, *Buffon*, etc. sont morts aveugles.

que de la femelle, il en résulte un mâle; au contraire, s'il y a plus de particules organiques de la femelle que du mâle, il se forme un petit femelle. Ces petits corps mouvans, auxquels on a donné le nom d'animaux spermatiques qu'on voit au microscope dans la semence de tous les mâles, sont peut-être des corps organiques, provenant de l'individu qui les contient, mais qui d'eux-mêmes ne peuvent se développer ni rien produire. La liqueur séminale de la femelle contient aussi de ces petits corps vivans et organisés, et leurs mélanges avec ceux du mâle produisent les embryons.

Buffon invoque ici le témoignage de *Needham*, de *Gueneau*, de *d'Alibert* et de *Daubenton*, qui ont apperçu, comme lui, dans la semence de différens animaux mâles et femelles, ces petits corps vivans mus par un balancement vertical ou de roulis très-sensible. Ses expériences ont été très-nombreuses et faites avec une espèce de solemnité. Cette opinion a eu, comme tous les autres systêmes, ses partisans; mais les *Haller*, les *Bonnet*, les *Spalanzani* l'ont violemment combattue; et dans l'examen critique que nous ferons bientôt de tous les systêmes de génération, nous exposerons en détail les expériences qui ont entièrement désorganisé les molécules organiques.

Enfin

Enfin *Maupertuis*, dans l'impossibilité d'accorder le système des œufs avec celui des animaux spermatiques, a cru aussi pouvoir hasarder son opinion particulière pour expliquer la génération. Lorsque l'on mêle de l'argent, dit-il, et de l'esprit de nitre avec du mercure et de l'eau, les parties de ces matières viennent d'elles-mêmes s'arranger pour former une végétation si semblable à un arbre, qu'on n'a pu lui en refuser le nom (arbre de Diane). Depuis la découverte de cette admirable végétation, l'on en a trouvé plusieurs autres; l'une, dont le fer est la base, imite si bien un arbre, qu'on y voit non-seulement un tronc, des branches et des racines, mais jusqu'à des feuilles et des fruits (1). Quel miracle, si une telle végétation se faisoit hors de la portée de notre vue! La seule habitude diminue le merveilleux de la plupart des phénomènes de la nature. Pourquoi si les astronomes et les chimistes ont reconnu la nécessité de l'attraction dont mille faits semblent contester l'existence; pourquoi, dis-je, cette force n'auroit-elle pas lieu dans la formation du corps des animaux? qu'il y ait dans chacune des semences, des parties destinées à former le cœur,

(1) Mémoires de l'académie des sciences, 1706.

les entrailles, les bras, les jambes; et que ces parties aient un plus grand rapport d'union avec celle qui, pour la formation de l'animal, doit être sa voisine, qu'avec toute autre, le fœtus se formera. On ne doit pas croire qu'il n'y ait dans les semences que précisément les parties qui doivent former un fœtus, ou le nombre de fœtus que la femelle doit porter : chacun des deux sexes y en fournit sans doute beaucoup plus qu'il n'est nécessaire; mais les parties qui doivent se toucher étant une fois unies, une troisième qui auroit pu faire la même union, ne trouve plus sa place et devient inutile. Si chaque partie est unie à celles qui doivent être ses voisines, et ne l'est qu'à celles-là, l'enfant naît dans sa perfection. Si quelques parties se trouvent fort éloignées, ou d'une forme trop peu convenable, il naît un monstre par défaut. Mais s'il arrive que des parties superflues trouvent encore leur place, et s'unissent aux parties dont l'union étoit déjà suffisante, voilà un monstre par excès.

Une remarque sur cette dernière espèce de monstres, est si favorable à notre système, qu'il semble qu'elle en soit une démonstration; les parties superflues se trouvent toujours aux mêmes endroits que les parties nécessaires. En effet, les parties surnuméraires, comme les oreilles, ne se

trouvent jamais aux pieds, ni les doigts à la tête; ni les têtes à la cuisse.

Il nous semble, ajoute *Maupertuis*, que l'idée que nous proposons sur la formation du fœtus, satisferoit mieux qu'aucune autre aux phénomènes de la génération, et s'accorde très-bien avec la ressemblance de l'enfant au père et à la mère (1).

Tel est l'abrégé historique des divers systêmes inventés depuis Hippocrate jusqu'à nous sur la génération; tous ont été admis et ensuite rejettés suivant l'opinion dominante de leur siècle; mais les découvertes des anatomistes modernes semblent enfin avoir éclairci tous les doutes, et pris pour ainsi dire la nature sur le fait.

Il est inutile d'insister long-tems sur le systême d'Hippocrate pour en démontrer la fausseté; comment croire que le chaud et le froid produisent des esprits, et que ces esprits aient la puissance d'arranger la matière; que le sang des menstrues se coagule et devienne chair; d'ailleurs le trajet qu'il fait parcourir à la liqueur prolifique, par les veines et les nerfs jusqu'aux reins, est trop en opposition avec les lois physiologiques, et même les premières notions de l'a-

(1) *Vénus Physique.*

natomie, pour qu'on ne comprenne pas qu'en cette occasion, comme en bien d'autres, ce grand homme a payé aussi son tribut à l'humanité.

Aristote, zélé partisan des causes finales et efficientes qui étoient ses âmes sensitives et végétatives, a voulu que la femme produisît la matière propre à la génération, et le mâle n'en donnât que la forme, parce qu'il répugnoit à son système que ce qui peut être fait par un seul, soit géré par plusieurs. Il a voulu soumettre le mécanisme de la génération aux calculs de la philosophie, et que le même moule servît, pour ainsi dire, et aux subtilités de la métaphysique et aux combinaisons de la nature. Un pareil système ressemble à ces vieux édifices ruinés, qui de loin paroissent encore des palais magnifiques, mais qui de près ne sont plus que les squelettes poudreux d'une antique architecture.

Harvey, qui eut le malheur de perdre tous ses papiers en partageant l'infortune de son roi, crut que la matrice concevoit le fœtus, comme le cerveau conçoit les idées. C'est là une explication qui démontre combien l'esprit même des grands hommes est borné, lorsqu'il s'agit de pénétrer les secrets de la nature, et n'en déplaise à sa mémoire, certainement la reproduction des êtres n'est pas une opération idéo-utérale.

Buffon, si ingénieux dans ses théories, crut que la nature qui lui avoit dévoilé tant de mystères, lui permettroit encore de découvrir celui de la génération. Les molécules organiques lui parurent des êtres vivans, capables de s'organiser en un tout homogène, suivant certaines circonstances de contact et d'union. Il vit plutôt, avec les yeux d'un esprit systématique qu'avec le microscope d'un observateur désintéressé, ces prétendus corps vivans ; leur existence est renvoyée aujourd'hui dans la classe des êtres hypothétiques, et ajoute à la masse des brillantes erreurs de son imagination.

Le massacre général des animalcules spermatiques de *Levvenhoek* à chaque génération, et l'admirable structure de ce ver à longue queue, qui se métamorphose en homoncule, paroît plutôt appartenir aux siècles des revenans et de la féerie, qu'à celui de la saine physique. Il suffit de rappeler un pareil systême, pour en faire sentir tout le ridicule.

Maupertuis, en proposant la crystallisation prolifique, a cru pouvoir transporter certains phénomènes chimiques de la nature morte dans la nature vivante; mais les loix de la chimie animale sont encore à découvrir, et tant que l'on ne connoîtra pas le principe moteur de nos or-

ganes et de nos fonctions, le physiologiste, même le plus savant, ressemblera toujours au pilote, qui peut bien sans boussole cotoyer la mer, mais qui ne peut pas faire un pas dans l'Océan sans craindre de faire naufrage.

Il ne falloit rien moins que les expériences décisives de *Graaf* pour dissiper toutes les ténèbres que l'esprit de système avoit accumulées sur la génération. La fécondation des œufs dont il avoit le premier étudié le mécanisme, s'est trouvée enfin confirmée par les savantes découvertes de *Haller*, de *Bonnet*, de *Spalanzani* : ce dernier sur-tout, en obtenant des fécondations artificielles, a entraîné les suffrages du monde savant. Si la voie de l'analyse nous permet de nous élever des êtres les plus simples en apparence aux plus compliqués, des insectes, par exemple, aux oiseaux, des oiseaux aux quadrupèdes, et des quadrupèdes à l'homme, nous pouvons en conclure par analogie que la génération est la même chez tous les êtres, et que le système de la fécondation, loin d'être une hypothèse, est au contraire une loi fondamentale de la nature (1). En vain les

(1) Les modernes appuyés sur des connoissances certaines en anatomie humaine et comparée, savent aujourd'hui que les germes sont renfermés dans les deux ovaires de la femelle, et que le mâle ne fait qu'imprimer

partisans de l'épigenèse arguent-ils contre les ovidistes, la non-existence du fœtus dans les œufs inféconds : ils s'appuient de l'autorité respectable, sans doute, mais non infaillible de *Malpighi*,

---

à un ou plusieurs germes le mouvement d'après lequel le germe se nourrit et se développe : l'anatomie des animaux de toute espèce, celle des volatiles, celle des végétaux ont démontré cette vérité.

Le germe n'est pas le produit de la réunion des deux liqueurs séminales des deux sexes, mais c'est une extrémité nerveuse, membraneuse et vasculaire, qui appartient essentiellement à l'ovaire des femelles, et que la liqueur du mâle a fait croître et développer.

Linné a démontré que les fleurs et les graines n'étoient que l'extrémité, le bout des différens systêmes qui composent les végétaux ; en sorte que le germe végétal solide n'est qu'une extrémité des solides qui constituent capitalement l'économie végétale, et la semence est aussi une bouture incalculablement tenue de ces systêmes. Un élément, contenu en la semence du mâle, imprime, par attraction, au germe une vibration, un mouvement d'après lequel s'établissent l'absorption, l'exhalation, la nutrition et l'accroissement de toutes les parties d'un germe renfermé dans l'ovaire. La reproduction se fait de la même manière et dans les animaux et dans les végétaux. Dans l'ovaire des animaux sont des extrémités nerveuses, recouvertes d'une membrane, sur laquelle s'organisent des vaisseaux. Telle est la théorie ingénieuse du professeur *Alphonse le Roy*, pour expliquer la formation du germe dans la femelle et le principal mécanisme de la

qui n'a jamais trouvé dans les œufs des poules vierges qu'une molle dans la cicatricule, au lieu d'un vrai fétus, ce qui prouve, selon lui, que celui-ci ne se forme dans l'œuf que lorsque la semence du mâle l'a pénétré.

Un des grands antagonistes des œufs, *Méry*, a soutenu, avec chaleur (1), que les vésicules qu'on trouve dans les testicules des femelles ne sont pas des œufs, qu'elles sont adhérentes à la substance même du testicule, et qu'il n'est pas possible qu'elles s'en séparent; que quand même elles pourroient se séparer de la substance intérieure du testicule, elles ne pourroient pas encore en sortir, parce que la membrane qui enveloppe le testicule est d'un tissu trop serré pour qu'on puisse concevoir qu'une vésicule, qui est un corps rond et mollasse, peut s'ouvrir un passage à travers cette forte membrane : d'ailleurs si les œufs étoient fécondés dans l'ovaire, le plus grand nombre des fœtus devroient tomber dans l'abdomen.

C'étoit au commencement du dernier siècle que *Méry*, qui n'avoit alors qu'à combattre *Littre*,

---

génération : il prouve anatomiquement que l'ovaire des volatiles n'est qu'une digitation ou expansion nerveuse du grand sympathique. (*Voyez* son ouvrage *de la Conservation des Enfans, etc.*)

(1) Mémoires de l'académie des sciences, 1701.

proposoit ainsi ses objections aux ovidistes : elles durent paroître spécieuses. Mais les nouveaux progrès de l'économie comparée, et sur-tout les découvertes de *Haller*, sur la formation du poulet, ont enfin répandu la lumière sur un sujet aussi ténébreux, jusqu'ici éclairé, si l'on veut, du foible crépucule des hypothèses, mais jamais du flambeau de l'expérience et de la raison.

CHAPITRE IV.

Expériences et observations qui prouvent en faveur du système des œufs.

Le savant auteur des expériences sur la formation du poulet, *Haller*, est parvenu à découvrir que la membrane qui revêt intérieurement le jaune de l'œuf, est une continuation de celle qui tapisse l'intestin grêle du poulet : elle est continue avec l'estomac, le pharynx, la bouche, la peau, l'épiderme. La membrane interne du jaune est un épanouissement de la membrane externe de l'intestin; elle se lie au mésentère et au péritoine. Le jaune a des artères et des veines, qui naissent des artères et des veines mésentériques du fœtus. Le sang qui circule dans le jaune reçoit du cœur le principe de son mouvement. Le jaune est donc une partie essentielle du poulet; mais le jaune existe dans l'œuf qui n'a point été fécondé : le poulet existe donc dans l'œuf avant la fécondation (1).

(1) Mémoire sur la formation du cœur dans le poulet, sur l'œil, sur la structure du jaune et sur le développement. p. 12. Lausane, 1758.

Bonnet, par une analyse profonde, avoit deviné la marche de la nature dans cette opération, et *Spalanzani* l'a mise au grand jour par ses expériences : il a prouvé que le fœtus existe constamment dans le sein des femelles avant la fécondation ; en vain on objecteroit que les œufs sont fécondés par les animaux spermatiques de la semence du mâle. *Spalanzani* a fécondé une foule de tetards avec une partie de la liqueur séminale d'un crapaud et d'une grenouille, où il n'y avoit aucun de ces vers. Il a vu, de plus, qu'outre les petits tetards qui devoient descendre dans l'utérin d'une grenouille pour être fécondés, il y avoit encore une autre suite de corpuscules oviformes, qui ne devoient se développer et descendre dans l'utérus que pendant l'année suivante. Les crapauds puans, les salamandres aquatiques, et divers autres amphibies, lui ont présenté les mêmes phénomènes ; ce qui prouve bien que les fœtus existent dans le sein de la femelle, au moins une année avant la fécondation. Les expériences du savant professeur de Pavie, ont encore fait voir que l'on pouvoit produire des fécondations artificielles : il y réussit, en mêlant trois grains de la liqueur séminale d'un crapaud dans une livre et demie d'eau. Tous les tetards plongés dans ce liquide furent fécondés, et ayant ajouté vingt-

deux livres d'eau, il n'y en eut plus que quelques-uns qui le fussent. Toute la masse de l'eau acquiert la même vertu fécondante; mais si on la filtre plusieurs fois, elle n'est plus propre aux fécondations, ce qui prouve bien que c'est la partie matérielle et non spiritueuse de la semence qui féconde. D'ailleurs des œufs exposés à la vapeur de cette semence masculine sont restés inféconds ; il faut qu'il y ait un contact, quelque petit qu'il soit. Deux chiennes furent ainsi fécondées artificiellement (1) : 19 grains furent injectés dans la matrice de la chienne fécondée par *Spalanzani*, à peine y en eut-il treize qui purent parvenir à l'utérus. La chienne mit bas deux mâles et une femelle très-vivaces : il se servit d'une seringue fort pointue, et entretenue au 30e degré de chaleur du thermomètre de Réaumur, degré qui correspond à la semence du chien. Le 25 janvier 1782, le professeur *Rossi*, de Pavie, obtint aussi, par une fécondation artificielle, trois mâles d'une chienne et une femelle.

L'existence des ovaires dans les femelles vivipares, ne peut être révoquée en doute; les vésicules qui les composent sont de véritables œufs.

---

(1) Un globule d'eau du diamètre de $\frac{1}{50}$ de ligne, tiré de 18 onces d'eau, auxquelles on a mêlé trois grains de semence, peut féconder les tetards.

C'est ce que *Littre* avoit prouvé en 1701, et que *Mery* essaya, mais en vain, de combattre. Ainsi les petits des vivipares éclosent dans le ventre de leur mère, ceux des ovipares après en être sortis. L'histoire du puceron met tout ceci dans son jour. Les individus qui naissent dans la belle saison mettent au jour des petits vivans, et ceux qui naissent fort tard pondent des œufs, parce que les petits qui viendroient alors ne trouveroient pas de quoi se nourrir; ils seroient donc renfermés dans des œufs jusqu'au printems. C'est ainsi que la seule inspection d'un œuf de poule a fait crouler tous les systêmes inventés jusqu'à ce jour pour expliquer la génération des animaux, et que les expériences de *Haller* sont toutes en faveur de l'évolution et du développement admis depuis long-tems par *Bonnet*.

Les quadrupèdes, comme les oiseaux, parviennent donc à l'état de perfection par une évolution dont les progrès sont plus ou moins sensibles. Des organes qui n'existoient point à notre égard, existoient par rapport à l'embryon, et s'acquittoient de leurs fonctions essentielles; le terme de leur apparition est ce qu'on a pris par erreur pour le commencement de leur existence (1). Les changemens que le poulet subit

(1) *Contemplat. de la nature.*

dans l'œuf peuvent être comparés aux métamorphoses des insectes. Sous sa première forme, le poulet paroît ne différer pas moins du poulet parfait, que la chenille diffère du papillon ; mais le papillon comme le poulet parviennent à un état de perfection par une évolution si ingénieusement décrite par *Malpighi*, *Swammerdan* et *Réaumur*. Le papillon est contenu dans la chenille même ; sa trompe, ses antennes, ses ailes sont renfermées dans les deux premiers anneaux, dans les six premières jambes de la chenille étoient emboîtées les six jambes du papillon, et l'on est même parvenu à découvrir des œufs avant sa métamorphose.

L'analogie qu'on observe entre les végétaux et les animaux, ne permet guères de douter qu'il n'en soit de la graine comme de l'œuf.

Spalanzani, persuadé de l'uniformité des loix de la nature, a cherché dans les plantes si l'on ne pouvoit pas découvrir ce qu'il venoit de voir dans les animaux. La nature agit toujours par des loix générales, et il a vu dans les ovaires de quelques plantes les petites graines qui devoient mûrir longtems avant que la poussière séminale pût les féconder ; il en a suivi le développement après la fécondation : il a vu paroître successivement la plantule et les lobes, et il a démontré que les

enveloppes des graines existoient avant la fécondation. En faisant figer l'humeur contenue dans la graine du pied d'alouette, avant la fécondation, il a pu y voir la plantule avec ses lobes; il a même observé que quelques plantes peuvent donner des graines fécondes sans avoir été fécondées par les poussières séminales (1). Les graines de la courge à écu (*cucurbita melo pepo fructu clypeis formi*) n'ont pas besoin d'être fécondées pour se propager; celles du basilic (*olycinum basilicum*) parviennent à leur état de perfection sans avoir été fécondées, mais ne germent point. Le melon d'eau (*cucurbita citrullus*) produit aussi des graines fécondes sans avoir reçu les poussières, et les fruits qui en proviennent ont le même goût. La fructification dans le chanvre est indépendante de l'action des poussières fécondantes; il en est de même des épinards.

Le célèbre *Muller* fit voir à Genève, à Charles *Bonnet*, les petites graines des pois disposées en file dans les siliques avant l'épanouissement des fleurs, et par conséquent avant l'action des poussières fécondantes. *Charles Bonnet* vit dans ces graines des corps organisés qui étoient en petit, ce qu'ils seroient en grand. *Spalanzani* a vu aussi

(1) *Expériences sur la Génération.*

les graines de genet, de fève vulgaire, de pois; de haricots, exister avant la fécondation. *Adanson* admet aussi la préexistence de la graine dans l'ovaire (1). *Kolreuter* pense de même.

Tout ceci nous prouve, d'une manière irréfragable, que la même évolution qui conduit les animaux à la perfection qui est propre à leur espèce, y conduit tous les végétaux, puisqu'on les retrouve dessinés en miniature dans les graines et dans les boutons. S'il falloit rapporter un plus grand nombre de faits appuyés de l'autorité d'un grand nom, nous dirions que *Duhamel* a vu les fleurs du poirier, dès l'année précédente. Le noyau de l'amande renferme originairement une substance glaireuse analogue au jaune de l'œuf, surmontée d'une vésicule pleine d'une liqueur transparente, analogue au blanc, et qui sont l'une et l'autre destinées à nourrir l'embryon caché dans le fruit. Il tire cette nourriture par de petits vaisseaux qu'on voit ensuite se ramifier dans l'intérieur des lobes, et qui peuvent être comparés aux vaisseaux ombilicaux du poulet. Dans l'oignon de tulipe, on apperçoit déja les fleurs qui doivent éclore au printems. La graine et l'embryon, qui y est logé, ne forment ensemble qu'un même tout organique. Les vais-

(1) *Famille des plantes*, tome I.

seaux

seaux qui se ramifient dans l'intérieur de la graine, partent du germe, et lui apportent la première nourriture; or, on découvre nettement la graine avant la fécondation. Combien est-il donc raisonnable d'inférer de la présence de la graine, celle de l'embryon.

Nous devons donc conclure que le germe existe dans les graines avant la fécondation, puisqu'il y en a qui n'ont pas laissé de produire, quoiqu'elles n'eussent pas reçu la poussière séminale. La fécondation n'a donc pas porté le germe dans ces graines? Le germe fourni par la poussière ne s'étoit donc pas greffé avec la graine fournie par la plante? Les expériences faites encore par le professeur de Pavie sur divers amphibies, concourent toutes à établir la grande vérité de la préexistence des germes à la fécondation. Il a trouvé que ce que l'on nomme le frais ou les œufs de grenouilles n'est que le tetard lui-même préexistant en entier à la fécondation. Il a répété ses expériences sur la salamandre aquatique, sur différentes espèces de grenouilles, de crapauds; par-tout elles lui ont donné le même résultat, ce qui est sans doute une nouvelle présomption bien forte en faveur de la préexistence des germes dans les ovaires des grands vivipares.

Un œuf infécond n'est pas privé de germe; mais

le germe invisible, qu'il renferme, ne se dévelop-pera jamais, parce qu'il a manqué d'une condition nécessaire au développement, s'il n'a pas été fécondé. La fécondation n'introduit donc pas dans l'œuf ou dans la vésicule, un germe qui existât auparavant chez le mâle ; elle ne fournit pas des molécules organiques qui, en s'unissant en vertu de certaines forces de rapports à celles de la femelle, produisent le fœtus ; mais le germe, logé dès le commencement dans l'œuf ou dans la vésicule, ne reçoit de la liqueur que fournit le mâle que le principe d'une nouvelle vie. Comme la liqueur séminale ne forme point le tout entier, elle ne forme point non plus une partie intégrante de ce lait ; elle n'ajoute point à l'embryon un cœur qu'il n'avoit pas ; mais elle donne au cœur préformé de l'embryon, une activité sans laquelle il ne parviendroit point à surmonter la résistance des solides. La cause physique du mouvement du cœur est dans son irritabilité. *Haller* l'a prouvé par de nombreuses expériences (1). La liqueur séminale est donc une sorte de stimulant, qui, en irritant le cœur de l'embryon, lui imprime un degré de force qu'il ne pouvoit recevoir que de cette seule liqueur. Le sperme pénètre encore le

(1) Consultez sa dissertation précitée.

germe, et son influence ne se borne point à animer le cœur; le cheval dessiné en miniature dans l'ovaire de la jument, est transformé en mulet par la liqueur de l'âne (1). De l'accouplement du coq avec la canne, naît un volatile qui a les pieds du coq. Ainsi mille faits prouvant que le poulet appartient à la poule, niera-t-on l'influence des mères sur les produits de la génération ? Est-il donc raisonnable de croire qu'une femme bête puisse engendrer des enfans d'esprit ?

Les corps jaunes d'où *Buffon* fait découler la *liqueur* séminale de la femme n'existent jamais dans les vierges, et *Haller* ne les a trouvés que chez les femmes grosses ou nouvellement accouchées ; ce grand anatomiste qui avoit commencé par croire à l'épigénèse, fut conduit par les faits à l'évolution, qui le conduisit elle-même à l'emboîtement. Dans l'ovaire d'une ayeule, sont renfermées non-seulement la fille, mais la petite-fille, l'arrière petite-fille, et l'arrière petite-fille de sa fille. Dans le *volvox* on distingue à l'œil jusqu'à six générations; n'est-il donc pas utile de cultiver l'esprit des femmes (2)? *Bourguet*, en parlant des deux espèces de *jumart* qui viennent en

(1) Voyez la physiologie de Haller, tom. 8, sect. 11, art. XXIX.

(2) Lettres philosophiques.

Piémont, les uns de l'accouplement de l'ânesse avec le taureau, les autres de la jument avec le taureau, dit que ces animaux sont véritablement des ânes et des chevaux, parce que les petits appartiennent à l'espèce de la femelle.

On a beaucoup disputé pour savoir si le sperme entre dans la matrice. *Verrheyer* ayant ouvert une vache seize heures après l'accouplement, a trouvé une grande quantité de sperme dans la matrice. *Ruysch* ayant ouvert sur-le-champ une femme surprise en adultère, et qui venoit d'être mise à mort, assure avoir vu beaucoup de sperme, non-seulement dans la matrice, mais encore dans les trompes. *Haller* regarde l'ovaire comme le siège de la fécondation (1). *Littre* et *Varocquier* ont trouvé chacun un fœtus bien formé dans la trompe (2). Les fœtus adhérens au bas-ventre, en sont encore des preuves irréfragables. Mais rien n'égale la belle expérience de *Nuck*. Il lia la trompe d'une chienne trois jours après la copulation. Au bout de vingt-un jours il a trouvé deux fœtus placés entre l'ovaire et la ligature ; le reste de la trompe et de la matrice étoient vides.

Le systême des œufs porte donc avec lui toute l'évidence d'une démonstration physiologique ;

---

(1) *Phys.*, tom. 8, sect. 1re., art. XIV.

(2) Mémoires de l'académie des sciences, 1701 et 1756.

c'est celui qui est le plus solidement établi ; et qui règnera le plus long-tems dans l'école, parce qu'il repose sur l'évidence des faits anatomiques. On verra par la suite l'avantage que nous en retirerons pour la mégalantropogénésie ; et de quelle importanee est le choix d'une femme pour avoir des enfans d'esprit, puisque le fœtus préexiste tout formé dans son sein, d'après l'opinion des plus célèbres naturalistes.

CHAPITRE V.

Variétés sur la fécondation et génération des animaux.

Dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les grands poissons, connus sous le nom de cétacées, dans les différentes espèces d'oiseaux, de testacées, de reptiles, d'insectes, le mâle est pourvu d'une partie qu'il introduit dans celle de la femelle destinée à le recevoir, et qui opère la fécondation.

Dans beaucoup d'espèces d'oiseaux, par exemple, dans la poule, le moineau, le pigeon, l'intromission est équivoque. Les poissons ne s'accouplent point, mais le mâle se retourne quelquefois sur le dos, pour rencontrer le ventre de la femelle, et répandre sa *laite* sur les œufs qu'elle va pondre. Eux seuls l'excitent par leur présence, et il les arrose, lors même qu'ils flottent au gré des eaux, et qu'il ne peut découvrir la femelle qui les a pondus.

Chez les espèces où l'on observe une véritable

intromission, c'est le mâle qui introduit. La mouche commune de nos appartemens forme une exception à cette règle; ici, c'est la femelle qui introduit, et le mâle qui reçoit; pour cet effet, chacun est pourvu d'une partie analogue. Dans tous les individus distingués par le sexe, les parties, qui les caractérisent, sont à l'extrémité du corps. Le genre *libellula* de *Linné*, ou les demoiselles forment une exception; la partie du mâle est placée assez près de son corcelet, et à une grande distance de l'extrémité du corps. Cette situation semble peu favorable à la copulation; aussi le mâle a-t-il été instruit à forcer la femelle à venir loger le bout de son derrière où il doit l'être pour qu'elle soit fécondée. Avec deux crochets, dont l'extrémité de son corps est armé, il saisit le col de la femelle, et l'emporte dans les airs; gagnée par ses caresses, vaincue par sa longue constance, animée enfin du même désir, elle cesse de résister, et devient féconde. Il n'est personne qui n'ait eu lieu d'observer beaucoup de demoiselles qui, dans le tems des amours, volent ainsi en forme d'anneaux.

L'araignée nous offre une exception plus singulière encore; les parties de la génération du mâle sont dans ses antennes, tandis que celles de la femelle sont placées sous le ventre, assez près

du corcelet. Le mâle et la femelle semblent craindre de s'approcher ; on sait que les araignées se dévorent les unes et les autres, et leur naturel féroce et cruel, n'est adouci que par l'amour. Après s'être donné réciproquement bien des marques de défiance, les deux araignées s'approchent peu-à-peu jusqu'à se toucher, et comme si une frayeur subite les saisissoit, elles se laissent tomber, et demeurent quelque tems suspendues à leurs fils; elles remontent ensuite sur la toile, se tâtent encore, se rapprochent de nouveau, et se joignent ensemble. Un des nœuds des antennes du mâle s'ouvre tout d'un coup, et comme par ressort, il laisse paroître un corps blanc, l'antenne se plie par un mouvement tortueux ; ce corps se joint au ventre de la femelle, et c'est ainsi que s'opère l'accouplement. Le ver luisant attire par l'éclat de son phosphore, l'animal aîlé du genre des scarabés qui doit le féconder. La gallinsecte, si connue par son immobilité, et qu'on est tenté de prendre quelquefois pour le fruit d'un arbre, est fécondée par un très-petit et très-joli moucheron à deux aîles blanches, bordées d'un beau rouge de carmin, et qui se promène sur sa femelle comme sur un terrein spacieux.

Le crapaud, si hideux à voir, est un modèle de constance, de fidélité conjugale, et sert d'ac-

coucheur à sa femme. Le premier œuf sorti, il tire successivement tous les autres avec ses doigts, et les arrose de sa liqueur fécondante. C'est un travail pour lui fort pénible; il crampone si fortement sa femelle sur le dos, qu'il lui survient quelquefois une inflammation à la poitrine. Rien ne peut le détourner de ce travail, il reste quelquefois 30 à 40 jours sans manger, et les douleurs les plus grandes ne peuvent le séparer de son amante. *Spalanzani*, ayant coupé la cuisse à un crapaud, ainsi occupé à servir d'accoucheur et de mari en même tems, l'infortuné animal ne lacha jamais prise, et comme le vieux *Silène*, il périt sur l'ouvrage.

Presque tous les insectes s'épuisent par l'acte de la génération; tels les hannetons, les papillons des vers à soie, les mâles des abeilles.

Le cerf devient extrêmement maigre dans le tems que la femelle est en rut.

Les quadrupèdes, couverts de poils, sont vivipares; les grands poissons, comme la baleine, le cachalot, le dauphin, le sont aussi. Les quadrupèdes, couverts d'écailles, tels que le crocodile, la tortue, le lézard, sont ovipares. La salamandre terrestre contient des œufs, et des petits vivans, au rapport de *Maupertuis;* ce qui prouve encore en faveur des œufs chez les vivipares; l'une avoit quarante-deux petits, et l'autre quarante-

quatre. Les poissons couverts d'écailles, les grenouilles et les reptiles, tels que les serpens sont ovipares; mais la vipère est vivipare comme son nom seul l'indique. On lui trouve aussi de véritables œufs et des petits qui sont éclos dans le ventre de leur mère.

La classe nombreuse des coquillages nous offre des espèces vivipares et des espèces ovipares. La plupart des conques sont vivipares; quelques limaçons, comme l'*yet*, le sont aussi. Les limaçons terrestres, les peignes, et quantité d'autres coquillages sont ovipares. Il en est de même de la classe plus nombreuse des insectes, la plupart sont ovipares, mais les scorpions, les progallinsectes, les cochenilles, les cloportes, sont vivipares. Les vers de terre, les sang-sues, les araignées, les puces, les sauterelles, les papillons, les cigales, les scarabés, la plupart des mouches à deux aîles, presque toutes les mouches à quatre aîles pondent des œufs; *Réaumur* néanmoins fait mention de six à sept espèces de mouches à deux ailes qui mettent au jour des petits vivans, entr'autres la grosse mouche à viande; le puceron branchu aquatique, observé par *Scheffer*, semble être à-la-fois ovipare et vivipare; c'est le seul insecte, à l'exception de l'araignée, dans lequel on apperçoit un véritable cœur, ou du moins un organe qui paroît lui ressembler par sa position, par sa

force, par sa systole et diastole, et par les vaisseaux qui en partent. Les fameuses anguilles du bled rachitique, nous offrent une singularité remarquable ; elles peuvent se conserver au sec dans le grain, au moins pendant 27 ans ; il suffit d'humecter le grain pour rendre le mouvement à ces êtres microscopiques. On les voit bientôt se mouvoir à la manière de petits serpens ; on y distingue des mâles et des femelles ; on découvre dans les œufs de celles-ci, les pères, les mères, les petits et les œufs. Elles ne sont pas les seuls animalcules ressuscitans. Le *rotifère*, décrit par *Lewenhoek*, et le *tardigrave*, découvert par *Spalanzani*, jouissent encore de cette singulière propriété ; on les trouve dans la poussière des toits ; et après avoir été gardés au sec pendant quatre ans, ils ont encore donné des signes de vie. Il suffit, pour cela, de les jetter dans l'eau avec un peu de sable ; si celui-ci manque, il n'y a pas de résurrection, peut-être sert-il à les préserver du contact subit de l'air, trop rude sans-doute pour ces jeunes et inconcevables animaux.

Les ovipares sont ordinairement plus petits que les vivipares, mais ils sont plus féconds. Une carpe, une perche pondent neuf à dix mille œufs. Un merlus, vingt mille ; la population du hareng est extraordinaire. S'il faut en croire *Lewenhoek*, une morue ordinaire renferme neuf

millions trois cent quarante-quatre mille œufs. Une mouche vivipare renferme, au rapport de *Bonnet*, vingt mille petits, et la reine-abeille donne naissance à vingt, trente ou quarante mille mouches. La fécondité des végétaux est bien plus étonnante encore que celle des animaux, et c'est sur-tout dans leur perpétuité qu'éclatent la grandeur de la nature et la puissance adorable de son auteur. Je vais en rapporter quelques exemples : un grain d'orge avoit produit cent cinquante-quatre épis qui contenoient ensemble trois mille cinq cents grains, lesquels produisirent l'année suivante un peu plus d'un boisseau, c'est-à-dire, environ vingt-une livres, lequel donna l'été suivant quarante-cinq autres boisseaux. *Dodart* a calculé que sur un orme âgé de quinze ans, il y avoit trois cent vingt-neuf mille graines; cet arbre pouvant fructifier pendant cent ans, il a multiplié le nombre des graines par celui des années, et il a trouvé trente-deux millions neuf cent mille graines pour la multiplication de l'orme pendant tout le cours de sa vie. Si chacune de ces graines produisoit un arbre, ajoute *Duhamel*, une seule graine d'orme pourroit, au bout d'un certain nombre de siècles, fournir de quoi couvrir tout le globe des seuls fruits de son espèce.

CHAPITRE VI.

Des organes, du mode, et des divers produits de la génération.

DANS tous les quadrupèdes, il y a entre le clitoris et le gland une humeur produite par des glandes, et elle sert à faire rapprocher les sexes. En ouvrant l'abdomen d'une souris, on trouve deux grosses glandes qui vont s'ouvrir vers les parties de la génération, elles rendent une humeur très-pénétrante ; ce sont ces glandes qui s'appellent le *castoréum* dans le castor ; des glandes pareilles se trouvent dans le putois, et sur-tout dans les animaux appelés en Amérique *mouffètes*. Les glandes de la civette sont encore placées au même endroit. Le *musc* n'est dans l'origine qu'un sang amassé dans ces glandes, qui d'abord n'a point d'odeur. L'ambre-gris se trouve dans les glandes du cachalot (*physeter-macrocephalus*). Dans tous les endroits où il y a des poils, il y a des follécules graisseux qui laissent fluer une odeur très-désagréable. Dans les oi-

seaux, au-dessus de la queue, est une glande graisseuse d'où suinte une espèce d'huile, qui sert à enduire leurs plumes, et à les préserver de l'humidité. Les oiseaux aquatiques compriment avec leurs becs cette glande, et frottent ensuite leurs plumes avec la liqueur qu'ils en expriment. Viennent ensuite les humeurs que divers animaux lancent au dehors contre leurs ennemis, ou pour attraper leur proie. Parmi les insectes, il y a certaines chenilles qui lancent fort au loin une liqueur acide ou caustique. L'aiguillon des abeilles est formé d'un tube qui contient deux ou trois petits dards bardelés comme des flèches; au milieu, se trouve un dard canelé; c'est lui qui verse le venin : cette liqueur est produite par quatre petites glandes. Les *sèches* ont une glande tantôt dans l'épaisseur du foie, tantôt dans l'abdomen. C'est de cette glande que sort la matière charbonneuse qui, étant miscible à l'eau, peut en teindre une très-grande quantité; et il est plus que probable que c'est avec cette liqueur qu'on forme l'encre de la Chine. Dans la torpille, l'organe qui sépare le gaz qui donne la commotion, a une très-grande analogie avec la pile galvanique; les effets qu'il produit sont les mêmes. Dans l'intérieur du corps des poissons, est une vessie remplie d'un fluide élastique qui sert

à leur natation, et à les faire descendre, plonger ou revenir sur l'eau suivant leur volonté. Cet air est séparé de la masse du sang dans certains poissons, comme dans la perche « où j'ai reconnu, » dit *Cuvier*, les canaux conducteurs de ce » fluide ; dans d'autres, je n'en ai point trouvé ; » alors il faut supposer qu'il vient de l'estomac » ou de tout autre organe ». La liqueur qui produit la soie est vraiment étonnante. Le ver à soie a deux tuyaux qui aboutissent à deux grandes vésicules qui absorbent de la masse commune des humeurs le fluide soyeux. Dans les abeilles, la cire transude à travers ses anneaux ; mais, pour la produire, il faut que les abeilles mangent le *pollenc* des fleurs ; les fourmis transpirent aussi l'acide formique.

Les sexes sont une séparation, dans divers individus ou dans le même, de la faculté de se reproduire. Le sexe féminin est destiné à concevoir l'être, à le nourrir, et à le mettre au jour. La faculté du sexe masculin se réduit à réveiller l'être, s'il préexiste, comme nous l'avons démontré, ou du moins à lui imprimer le mouvement nécessaire à sa formation. Il y a des animaux qui n'ont point de sexe distinct ; d'autres les ont réunis ; le plus grand nombre les ont séparés. La plus simple manière d'être mis au

jour, est le développement d'un être qui germe sur un corps qui lui est étranger ; elle se fait ou par bourgeons ou par division. Les polypes à bras se perpétuent par bourgeons, ainsi que les madrépores. Le scapel de l'anatomiste peut engendrer des animaux nouveaux ; ainsi, en coupant un polype, chaque partie devient un animal entier et d'une volonté divisée, il en provient deux bien distinctes ; le ver de terre, la nayade se reproduisent aussi par division, soit accidentelle, soit volontaire. La génération, avec sexe sans accouplement, existe chez la *sèche*, dans les poissons ovipares et quelques reptiles ; le mâle vient ensuite arroser les œufs de son sperme. Les œufs des poissons non fécondés se pourrissent promptement dans l'eau ; mais du moment qu'ils le sont, ils résistent à la putréfaction. Dans les reptiles, comme la grenouille, le crapaud, la salamandre, le mâle s'accroche à la femelle, comme nous avons dit, mais il n'y a point d'intromission. Dans les oiseaux, les œufs sont fécondés dans les ovaires, et non dans l'oviductus. Il y a quelques oiseaux qui n'ont point de verge, et qui lancent la semence dans l'oviductus de la femelle, en appliquant les deux anus l'un contre l'autre. Dans les puces d'eau, le mâle féconde la femelle jusqu'à la 15e. génération,

tion, ainsi que s'en est assuré le cit. *Duméril*. La génération, avec les sexes réunis, comprend les animaux qui sont hermaphrodites, comme les mollusques bivalves, et les univalves, chez lesquels chaque individu a les deux sexes, et peut devenir père et mère par un accouplement réciproque; tel est le limaçon.

Nous allons considérer la génération suivant son produit et ses organes, après l'avoir considérée dans son mode. La génération peut se faire à la surface d'un corps ou au-dedans. La première est celle par bourgeons ou gemmipare : nous en avons parlé; la seconde génération, celle qui se fait au-dedans, se subdivise en ovipare et en vivipare. Dans le premier cas, le petit est absolumeut séparé du corps de la mère, au lieu que dans le second, le petit, à peine détaché du corps de sa mère, s'y rattache au moyen d'un corps qui lui sert de point de communication, et où il se nourrit. La génération se subdivise encore en œufs durs et en œufs mous, comme dans certains poissons, où l'humidité pénètre pour délayer le suc nourricier. On pourroit encore diviser les œufs durs en ceux qui ont besoin d'être couvés, tels sont ceux des animaux à sang rouge, et ceux qui éclosent sans incubation, comme cela a lieu pour tous les animaux à

sang froid. Cet œuf peut différer par le petit qui en sort, ou être enveloppé dans un autre œuf beaucoup plus compliqué, et c'est ce qu'on appelle, en histoire naturelle, *larve*. Le petit y existe bien, mais il n'est pas plus visible que le poussin dans l'œuf qui n'a pas été couvé.

Les organes de la génération se divisent en organes préparateurs dans le mâle, organes préparateurs dans la femelle, organes copulateurs du sexe mâle et du sexe femelle; enfin, la troisième classe sont les organes éducateurs; ceux-ci sont propres au sexe féminin, et ne se trouvent pas dans toutes les femelles.

Les organes préparateurs, dans le sexe mâle, sont les testicules et tous les vaisseaux qui servent à conduire la semence et à la retenir.

Les mammifères ont tous deux testicules seulement; ils sont placés à la partie inférieure ou postérieure de l'abdomen. Parmi les quadrupèdes, ceux qui ont les testicules à l'intérieur sont les plus féconds et les plus portés à l'acte vénérien; cela se voit chez certains hommes où les testicules ne sont pas descendus dans le scrotum. Dans l'espèce humaine, après la descente du testicule, l'anneau se ferme, ce qui n'arrive pas dans les quadrupèdes qui, par ce moyen, peuvent conserver à volonté leurs testicules dans l'abdomen.

La tunique extérieure du scrotum n'est qu'un prolongement de la peau ; la seconde ou le *dartos* n'est que le prolongement du pannicule charnu. La troisième tunique n'appartient plus aux tégumens communs, elle est le prolongement du crémaster, et s'appelle erytrhoïde; on trouve ensuite un muscle propre, qu'on nomme la tunique vaginale, qui enveloppe le testicule, l'épididime; il pourroit, ce me semble, être appelé le péritoine du scrotum; la membrane, connue sous le nom d'albuginée, pénètre le testicule, et le divise en plusieurs loges, comme le zeste divise l'orange; au-dedans de la tunique albuginée, est la substance même du testicule; cette glande conglomérée diffère de toutes les autres glandes. Tout le corps du testicule paroît un composé de vaisseaux blancs qui contiennent déja la semence. Tous ces vaisseaux arrivent à un autre qui est beaucoup plus grand, qui est seul, et qu'on appelle l'épididime; il est replié de mille manières autour du testicule; après il forme un canal droit, remonte dans l'abdomen, et va aboutir aux vésicules séminales, après avoir formé le canal déférent. L'artère spermatique va au testicule sans beaucoup se diviser, mais la veine est entortillée de mille manières. Les animaux qui sont les plus amoureux, ont moins de veines; ces veines sont

appelées le corps pampiliforme; ainsi le singe en a moins que l'homme. Le cremaster est le muscle suspenseur du testicule, pour empêcher que le cordon spermatique ne soit tiraillé. Tous les quadrupèdes ont à-peu-près la même structure dans leurs testicules, ils sont seulement plus ou moins gros. Dans l'espèce humaine, les fonctions génératives sont à-peu-près les mêmes durant toute l'année, parce que les hommes se nourrissent à-peu-près toujours également, et sont excités de la même manière; mais dans les herbivores sauvages, dans les dormeurs, comme les marmottes, le hérisson, leurs testicules acquièrent un volume extraordinaire au printems. Dans les oiseaux, le testicule devient très-gros dans le tems des amours; il en est de même des poissons et des reptiles. Dans les oiseaux, le testicule est mou, il n'a qu'une seule tunique albuginée, il ne quitte point sa position; il a une espèce d'épididime, mais très-court, et aboutit dans le cloaque. Dans les reptiles, il en est à-peu-près de même, seulement dans les grenouilles, dans les crapauds, dans les salamandres, les testicules sont garnis de crêtes graisseuses d'un côté, et dans lesquelles est un fluide. Dans les poissons, il y a un épididime. Dans les mollusques, les testicules ont la même structure, mais ils ne sont pas dou-

bles le plus souvent. Dans la sèche, le testicule ressemble à celui des hommes; les petits vaisseaux qui contiennent la liqueur, ont beaucoup de rapport avec le *pollenc* des fleurs; ces petits vaisseaux ont la forme d'un ver ; au milieu est un petit corps spongieux qui se gonfle dans l'eau, mais non dans l'esprit de vin ; au-dessus est un ressort en tire-bourre, et par-dessus un piston ; en jettant ce petit corps vermiculaire dans l'eau, le corps spongieux se dilate, l'enveloppe extérieure se déchire, le ressort se tend, le piston part et lâche la semence; c'est par ce mécanisme que la sèche féconde ses œufs.

Les vésicules séminales sont des organes qui contiennent la semence jusqu'au moment de son émission ; elles n'existent que chez les mammifères ; dans le chien, le renard, le loup, qui restent long-tems accouplés, il n'y en a pas. Les singes ont les vésicules beaucoup plus compliquées que l'homme; dans le hérisson, elles sont d'une grandeur énorme ; elles sont sept ou huit fois plus grandes que les testicules. Dans l'ordre des rongeurs, on les trouve aussi très-compliquées. Dans le limaçon, toutes les parties de la génération aboutissent à une seule ouverture; l'ovaire forme un ovale qui est placé au haut de la coquille, au milieu du foie. Tous les insectes

ont quatre organes préparateurs de la semence; deux peuvent être comparés aux testicules, et deux aux vésicules séminales. Dans les sauterelles, on trouve ces deux paires d'organes, mais les vésicules séminales y sont extrêmement multipliées. Les zoophytes n'ont plus rien de semblable; la liqueur prolifique paroît se séparer de toute l'habitude du corps dans le tems de la copulation.

Les ovaires ou les testicules sont placés dans la femme et dans les autres animaux au-dedans. Galien a prétendu que la femme et l'homme avoient les mêmes parties, quoique placées différemment; mais c'est là une erreur; la matrice n'a pas la même structure que le scrotum, et l'ovaire est bien organisé différemment que le testicule. D'ailleurs, dans les autres animaux que les vivipares, il n'y a plus d'ambiguité pour les ovaires; car si dans ceux-ci le mélange des semences avoit lieu, cela ne pourroit néanmoins se supposer dans les oiseaux et les reptiles. La préexistence des germes est ici reconnue vraie: ainsi une poule fait des œufs sans avoir vu le mâle; et si la nature emploie le même mode d'organisation dans tous les animaux, soit pour la circulation, soit pour la sensibilité, soit pour la motilité; pourquoi croire que la génération ne

se fera pas de la même manière dans les vivipares comme dans les ovipares.

Les organes copulateurs sont de deux sortes : ceux du mâle qui dardent la semence, et ceux de la femelle qui la reçoivent. L'organe des premiers est la verge ou les verges, car il y a des animaux qui en ont deux ; les mammifères, les oiseaux, les insectes n'en ont qu'une ; mais les serpens et les lézards en ont deux. La verge est composée de tégumens, de muscles et de glandes ; le sang, en sortant des artères, s'accumule dans les cellules du corps caverneux, et c'est ce qui forme l'érection ; cet état peut se considérer comme une inflammation locale ; le sang agit sur les nerfs, les nerfs réagissent sur les artères, ce qui augmente et l'inflammation et la sensibilité. L'imagination peut aussi produire des inflammations locales. La lecture des romans et l'idée d'une belle femme produisent des effets très-connus, sur-tout dans l'âge des passions. Un homme frappé de terreur, sent une sensation particulière dans les plexus nerveux abdominaux, et est subitement pris de la diarrhée.....

La verge contient encore l'urètre qui est un canal qui descend de la vessie ; il est membraneux en sortant de la vessie, il traverse la glande prostrate, et là, elle est revêtue d'un tissu cellulaire

semblable à celui du corps caverneux. Il est difficile de dire quel est l'usage de la liqueur de la prostrate ; on peut soupçonner qu'elle irrite les nerfs des corps caverneux, et détermine par là l'érection qui est souvent indépendante de la volonté et de l'abondance de la semence. C'est aux muscles bulbo-caverneux ou accélérateurs que la semence ou l'urine doit son jet. Les mammifères, autres que l'homme, ont à-peu-près la même verge, à part quelques variétés. Dans l'homme, le singe et le chauve-souris, la verge n'est point attachée à une peau du ventre ; mais tous les autres animaux ont un fourreau : les chameaux, les chats urinent en arrière dans l'état de repos, mais l'érection porte toujours la verge en avant. D'autres différences tiennent à la nature du gland : celui de l'homme a une figure ellipsoïde, le frein n'existe que dans l'homme ; le frottement augmente dans le coït à raison des inégalités du gland. Dans le singe et le rhinocéros, il y a beaucoup de ces inégalités ; le chat, le lion ont des espèces d'épines osseuses qui piquent le vagin ; de-là les cris que poussent leurs femelles durant l'accouplement. Les chevaux, les ânes ont une verge terminée en entonnoir. Dans les oiseaux, il y a quelquefois une verge, d'autrefois, il n'y en a pas. Dans les gallinacés, on

n'en trouve point ; la verge de l'autruche est grande comme une langue de bœuf. Dans les palmipèdes, les cygnes, il y a une verge, une érection et une intromission. Le limaçon a sa verge sous la corne droite. Etant hermaphrodite, le mâle et la femelle se fécondent mutuellement; après avoir resté deux ou trois jours en prélude, l'un commence par lancer un dard sur l'autre, celui qui est piqué fuit, et quand la douleur est passée, il revient à son tour piquer son androgyne ; même fuite, même retour, alors les ébats finissent, et l'intromission réciproque de la verge commence; mais, n'étant pas percée, elle ne peut conduire la semence; peut-être qu'elle ne fait que titiller les parties, et faire évacuer dans l'animal la semence qui féconde les œufs; ils sont disposés en grappe, et ont un oviductus qui perce la glande blanche, glande destinée chez ces animaux à remplir les fonctions de testicule.

L'organe extérieur de la femelle est composé de deux grandes lèvres qui en contiennent deux plus petites; celles-ci s'appellent nymphes, et sont susceptibles de s'allonger d'une manière prodigieuse dans le midi, où on les coupe quelquefois par l'opération qu'on appelle la circoncision des femelles; de-là, le tablier des Hottentotes, et de certaines femmes du Caire qui, au rapport des

voyageurs, emploient souvent en pareil cas l'excision. Au-dessus des nymphes, est le clitoris; il est, comme le corps caverneux, susceptible d'érection; l'urètre s'ouvre à sa racine; la membrane, qu'on appelle l'hymen, est un repli de la peau plus enfoncé que les nymphes; les lambeaux, qui résultent de sa déchirure, forment les caroncules myrtiformes. L'hymen n'existe point dans les animaux. Le vagin conduit à l'entrée de la matrice; il est revêtu d'une peau lisse; les parois de ce canal sont forts plissées dans les vierges, mais elles deviennent unies chez les femmes. Le clitoris existe dans tous les quadrupèdes; dans quelques femelles de singes, il est aussi saillant que la verge des mâles; celui de l'éléphante est aussi très-volumineux. Dans les mammifères, la vulve est distincte de l'anus; dans les oiseaux, la vulve et l'anus sont confondus. Le cloaque se retourne au moment de l'accouplement, et l'oviductus s'avance. Les passereaux n'ont point de verge. Dans les insectes, l'organe féminin n'a qu'une seule ouverture où sont deux crochets qui retiennent le mâle attaché à la femelle pendant plusieurs jours. Dans le hérisson, l'accouplement ne peut avoir lieu sans que la femelle ne se couche sur le dos; dans les cétacés, il se fait ventre à ventre; on avoit cru que l'éléphant suivoit la même manière; mais la

femelle ne fait que se mettre à genoux sur les pieds de devant, et le mâle la saillit par derrière. La vulve qui, hors le tems des amours, est posée directement sous le ventre, se rapproche du derrière, lors de l'accouplement. La femelle du chameau s'accroupit, et le mâle, après le coït, tombe sans mouvement; le lapin éprouve à-peu-près la même défaillance; l'acte fini, et il est presqu'instantané comme chez le moineau, il saute en arrière, et se renverse sur le dos.

Le vagin de la chienne a une saillie comme la verge du chien; c'est ce qui les retient attachés plus ou moins long-tems. Je crois que c'est un véritable corps caverneux qui se distend par l'érection, et qui forme comme un nœud dans le vagin. Les chats, les loups, les renards ont aussi la même saillie à la verge, et s'agglutinent dans le coït; les bergers, les chasseurs en ont souvent trouvé dans les bois, dans cette situation pénible, et alors si funeste pour eux, puisqu'ils sont détruits au moment où ils viennent de se reproduire. L'autruche se couche sur son dos, lorsque le mâle opère. Dans les reptiles, l'accouplement est toujours long. Dans les crocodiles, la femelle se couche sur le dos, de même que les raies. Tous les insectes mâles ont les parties de devant fort renflées pour retenir la femelle dans le coït, et c'est

ce qui les fait reconnoître. Les pattes de la grenouille se renflent subitement dans le tems des amours. La trompe est double dans les mammifères et les reptiles ; mais elle est simple dans les oiseaux. Une trompe bien conformée est toujours ouverte aux deux bouts ; l'extrémité, qui est du côté de l'ovaire, s'appelle le pavillon, et s'applique sur l'ovaire dans le tems du coït pour conduire l'œuf fécondé dans la matrice. Si l'œuf tomboit dans le bas-ventre, il se développeroit, et ce seroit une conception extra-utérine. L'œuf, dans l'oiseau, ne contient que le jaune ou le germe dans l'ovaire ; il acquiert les trois blancs et la coquille en descendant dans l'oviductus ; c'est à son bas que se forme l'enveloppe calcaire. Lorsque le blanc sort enveloppé de la coquille sans jaune ; c'est ce qu'on appelle des œufs de coq ; mais ils ont été pondus par des poules. Le crocodile et la tortue font des œufs à coquille dure, les serpens à coquille un peu molle : dans les insectes il n'y a point d'oviductus.

Tous les mammifères ont une matrice, de même que certains poissons vivipares. Les vipères, et quelques autres reptiles, laissent éclore leurs œufs dans l'oviductus. La nature des parois de la matrice est spongieuse, et quoiqu'on n'y trouve aucune fibre musculaire bien distincte,

elle a une irritabilité extraordinaire ; elle diffère peu par sa substance, mais diffère beaucoup par sa forme dans les animaux. On les divise en ceux qui ont une matrice simple et ceux qui l'ont partagée ou double. La femme, les singes, les didelphes sont les seuls qui l'aient simple. Les carnivores, les herbivores en ont une double ; aussi la superfétation, si rare dans les premiers, est très-commune dans ceux-ci, comme l'exemple des chiens et des lapins nous le confirme.

Dans la matrice des didelphes, il y a deux canaux qui portent extérieurement la semence dans les trompes, la matrice est alors imperforée ; les petits tombent ensuite dans la matrice d'où ils sortent pour venir se développer dans la bourse qui est sous le ventre de la mère, et qui est formée par le muscle pyramidal. Il paroît que la poche, par une violente contraction des muscles, se rapproche de la vulve, et reçoit les petits immédiatement, qui s'attachent alors au mammelon, et s'y développent de la même manière que le fœtus dans la matrice. Il seroit curieux de savoir, a dit *Cuvier*, comment la circulation se fait chez eux.

Dans l'étude anatomique, on doit distinguer le fœtus des vivipares d'avec celui des ovipares. Ils ont tous deux des choses communes, mais

ils en ont de particulières. Le premier est semblable en tout à ses parties. La tête dans le fœtus des quadrupèdes est d'autant plus grosse qu'on est plus près de la conception. Les os les plus durs reçoivent leur solidité les premiers ; ceux de l'oreille, le rocher sont perfectionnés dans le fœtus qui vient au monde. Le placenta et ses tuniques diffèrent dans les fœtus des mammifères. Le placenta est un tissu vasculaire, composé d'artères et d'une veine. Chez lui, le sang passe directement de l'artère pulmonaire dans l'aorte par le canal artériel, ce qui fait croire que c'est par le placenta que le fœtus qui ne respire pas, reçoit l'oxigène dont il a besoin. Le placenta qui touche à la matrice, et communique de-là aux artères de la mère, reçoit l'oxigène par ce moyen. Dans les vivipares, la nourriture du fœtus vient des artères de la mère ; il y a donc communication de la mère à l'enfant. Dans l'espèce humaine, le placenta est ordinairement simple ; dans les carnassiers et les rongeurs, chaque fœtus a son placenta simple ; dans les ruminans, le placenta est multiple, et c'est ce qu'on appelle les cotylédons. Le cordon ombilical contient, outre les deux artères et la veine, un canal connu sous le nom d'ouraque dans les herbivores. L'ouraque communique avec l'atlan-

toïde ; c'est là que se ramasse l'urine qui surchargeroit trop la vessie. Dans l'homme, l'atlantoïde existe aussi, dit - on ; il est difficile de la trouver. *Albinus* néanmoins étoit parvenu à la démontrer. Le chorion et l'amnios sont les deux membranes qui revêtent le fœtus. Les vaisseaux ombilicaux du poulet pénètrent le jaune, et font l'office de vaisseaux absorbans tout le tems que dure l'incubation. C'est là encore une preuve de la préexistence des germes ; les partisans de l'épigénèse ne sauroient le nier. Par l'incubation, ces vaisseaux qui étoient jaunes, deviennent rouges, et le système vasculaire est complètement développé. La semence n'a donc fait que mettre en jeu des organes déja développés, et qui n'attendoient que le contact d'un agent vivificateur. Dans tout œuf d'oiseau, il y a deux blancs ; ils sont destinés à rendre le jaune plus fluide, et à lui faciliter son passage dans les vaisseaux ; l'air extérieur est nécessaire à l'incubation. Le jaune est suspendu par deux cordons ; et de quelque manière qu'on tourne l'œuf, le jaune occupe toujours la partie supérieure au moyen de ces deux ligamens supenseurs,

Le poussin a reçu sur la pointe du bec un tubercule de nature pierreuse, avec lequel il fend la coquille ; puis, avec son bec, il fait l'office

d'un coin pour se frayer une issue ; ce tubercule disparoît peu-à-peu après que le poussin est venu à la lumière. Plus les animaux sont imparfaits, plus la nature a multiplié les organes chez eux ; ainsi la chenille a plusieurs jambes, tandis que l'aigle n'a que deux aîles. Le têtard a une circulation toute différente de la grenouille. Le même changement a lieu dans les organes digestifs. Dans les insectes, l'animal qui sort de l'œuf est tout différent de celui qui a pondu l'œuf. La chrysalide est contenue dans le corps de la chenille, comme on peut le voir si l'on enlève la peau de celle-ci. C'est à la graisse qui est contenue en grande quantité dans l'épiploon qu'est due la métamorphose des insectes ; cet état répond à celui de la puberté des mammifères. La chrysalide n'est point un corps propre, c'est un papillon contracté. La métamorphose des insectes, le développement du fœtus dans l'œuf n'est donc qu'une nutrition à une époque donnée.

De tout ce que nous venons de dire, il est facile de conclure que le fœtus préexiste dans tous les œufs des vivipares et des ovipares avant la fécondation du mâle. L'analyse que nous avons faite des organes, du mode et des produits de la génération dans les différentes classes d'animaux que nous avons cités, nous prouve d'une manière

mère irréfragable qu'ils se reproduisent non par épigenése ou cristallisation, mais par une simple vivification opérée par le mâle (1).

(1) Si nous revendiquons ici avec tant de soin l'influence des femmes sur le produit de la génération, c'est parce qu'on a toujours paru ignorer cette grande vérité physiologique. Avant l'étude des rapports du physique au moral, un mari pouvoit être excusable de se montrer indifférent sur le choix de son épouse ; mais quand on sait, comme aujourd'hui, que nos facultés intellectuelles dépendent de nos facultés organiques, et qu'il y a une si étroite union entre l'âme et le corps, un homme d'esprit qui se mésallie, se rend coupable envers la société d'un crime de lèse-mégalantropogénésie. Pour tout être pensant, il existera toujours une ligne de démarcation entre le génie et l'idiotisme, et celui-ci sera toujours regardé comme une véritable roture que toutes nos idées libérales ne pourront jamais ennoblir. C'est sur-tout par la voie des femmes que cette lèpre de l'esprit humain se perpétue. Aussi chez les Indiens, qui sont les peuples les plus sages de la terre, c'est la femme qui ennoblit le mari. Dans certains cantons, il n'y a que les princesses qui héritent de la couronne, quoiqu'elles aient des brachmanes pour époux, tant on est persuadé que la mère se reproduit et revit toute entière dans la jeune princesse qu'elle a mise au jour.

CHAPITRE VII.

Identité des loix physiologiques dans l'homme et chez les animaux.

Si ce n'est pas dans l'individu qu'est la plus grande merveille, mais dans la succession et la durée des espèces, nous devons être peu surpris que les lois de l'animalité soient les mêmes dans tous les êtres. La nature, comme le dit *Cuvier*, semble n'avoir travaillé que d'après un seul patron général, et la masse des ressemblances de l'homme aux animaux est plus grande que celle des différences (1). En effet, quand on considère d'un point de vue un peu général la charpente de l'homme et des quadrupèdes, on reconnoît bientôt que c'est chez tous le même fonds de structure, modifié différemment en différentes espèces. Il ne faut, pour s'en convaincre, que jeter les yeux sur les planches anatomiques où sont représentés les squelettes des divers animaux qui ont été disséqués. Depuis l'homme, le singe, le cheval, jusqu'à l'écureuil, la belette, la souris, on verra par-tout le même dessein, la même ordonnance, les mêmes rap-

(1) Cours de Zoologie, au collège de France. — An X.

ports essentiels, à quelques variétés près. L'épine formée d'une suite de pièces articulées les unes aux autres, comme par autant de charnières, porte à son extrémité supérieure une sorte de boîte osseuse, plus ou moins allongée ou arrondie qu'on nomme tête ; des arcs osseux, qui d'un côté s'articulent avec l'épine, et de l'autre avec une pièce qui lui est opposée, formant une autre boîte plus spacieuse. Les extrémités supérieures et inférieures tiennent encore à l'épine par différens liens interposés, et maintiennent le corps dans les diverses attitudes que ses besoins exigent. Cette économie est si généralement observée, qu'on a même remarqué que les vertèbres du cou sont au nombre de sept dans toutes les espèces de quadrupèdes. Le chameau et le dromadaire n'ont pas plus de vertèbres que l'éléphant et le orang-outang. Cela s'étend à tous les poissons qui respirent ; mais cela n'a plus lieu chez les oiseaux (1). Nous ne sommes à ne considérer que la partie matérielle de notre être, a dit *Buffon*, au-dessus des animaux, que par quelques rapports de plus, tels que ceux que nous donnent la langue et la main. Si l'extérieur diffère quant à la forme des parties, aux poils,

(1) Voyez le discours préliminaire sur les insectes, dans l'Encycl. méth.

à la peau qui les recouvre, l'anatomie nous apprend que leur structure intérieure est exactement la même. Tous les grands animaux ont, comme l'homme, un cœur, des poumons, un estomac, un foie, une rate, des intestins, une vessie. La circulation se fait dans tous au moyen de grands canaux membraneux, connus sous le nom d'artères et de veines; les sécrétions ont lieu dans l'un et dans les autres par le secours d'organes parfaitement identiques. Quoique les alimens varient quant à la qualité et à la quantité, dans tous cependant la digestion se fait d'après les mêmes principes. La nutrition, l'accroissement et la reproduction s'exécutent d'après les mêmes lois. Tous les quadrupèdes ont, comme l'homme, un tems de jeunesse, d'adolescence, de vieillesse et de caducité; et quand le fluide de la vie s'est écoulé pour l'un et pour les autres, l'heure de la mort sonne également pour tous.

Le système nerveux et sensitif présente dans l'homme et dans les animaux vertébrés la même structure anatomique, et ils ont tous les cinq sens de nature. Je ne doute nullement qu'au lieu de l'instinct machinal qu'on leur accorde si libéralement, ils ne jouissent à leur manière d'une raison plus ou moins éclairée, suivant l'état de perfection de leur organe cérébral. L'être qui est

sensible à la douleur et au plaisir, n'est pas une pure machine. L'être qui a de la mémoire, qui conçoit de l'amitié et de la haine, n'est point, à coup sûr, un vil automate. Allez, philosophes cartésiens, écouter dans les bois les gémissemens de la plaintive tourterelle qui a perdu sa compagne, ou les accens douloureux de la tendre mère à qui le perfide oiseleur vient d'enlever ses petits; si vous n'êtes point émus de leurs cris et de leurs plaintes, renoncez à votre qualité d'homme, puisque vous êtes insensibles à la douleur d'autrui; rentrez dans les forêts, et regardez-vous vous-mêmes alors comme des machines uniquement mues par le besoin et l'automatisme; j'y consens: vous formerez dans la nature la classe jusqu'ici inconnue, mais monstrueuse, des êtres vivans insensibles.

Buffon, il est vrai, adoptant le sentiment de *Descartes*, a regardé les animaux comme des machines. Devoit-on s'attendre que le noble historien des animaux ne rapporteroit qu'une si abjecte théorie de leur commerce? Aussi, *Condillac* indigné l'a-t-il traité comme un prêtre qui tomberoit dans l'athéisme. Qu'étoit l'homme avant l'invention des mots et la connoissance des langues? Un animal de son espèce, qui, avec beaucoup moins d'instinct que les autres, n'étoit

distingué que par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Les mots, les langues, les loix, les beaux-arts, sont venus. On a dressé un homme comme un animal, on est devenu auteur comme porte-faix. Un géomètre a appris à faire les démonstrations et les calculs les plus difficiles, comme un singe à ôter ou mettre son petit chapeau; tout s'est fait par des signes.

Le législateur des Juifs, en comprenant les animaux dans les peines portées par la loi contre les malfaiteurs, fait voir qu'ils étoient quelque chose de moins vil à leurs yeux qu'ils ne le sont aux nôtres, et que l'intervalle qui subsiste entr'eux et l'homme étoit alors moins sensible qu'il ne l'est aujourd'hui (1). Dieu, en ordonnant le repos le septième jour, dit qu'il le fait pour donner quelque relâche aux esclaves et aux bêtes de service (2). Il défend de couper les animaux et de lier la bouche du bœuf qui foule le grain (3). Il veut que si l'on trouve un nid avec la mère sur ses petits ou sur ses œufs,

(1) *Si bos cornu percusserit virum aut mulierem et mortui fuerint, lapidibus obruetur. Exod.* ch. XXI, v. 28.

(2) *Exod.* ch. 23, v. 12.

(3) *Levit.* ch. 22, v. 24.

on laisse aller cette mère (1). Les anciennes loix défendoient de tuer aucun des animaux qui servoient au labourage (2). Dans les préceptes de *Ram*, si respectés aux Grandes-Indes, il est expressément défendu de tuer les bœufs (3); au Maduré, c'est un crime digne de mort (4). Dans la Syrie, on n'en mange jamais (5). Une loi très-remarquable d'un empereur du Japon ordonnoit de traiter avec douceur les animaux (6). Les Egyptiens eurent tant de reconnoissance du profit et des services qu'ils tiroient de certains animaux, qu'ils leur rendirent les honneurs divins (7). Les Athéniens avoient défendu, sous peine de la vie, de faire mourir aucun des animaux qui servoient au labourage. Pline marque, comme une

---

(1) *Deut.* ch. 22. v. 6 et 7.

(2) *Cœlian.* Hist. Animal. Lib. 12, ch. 34. — *Varro de Re Rusticâ.* Lib. 2, ch. 5. — *Porphir de Abstin.* Lib. 2, pag. 138. — Voyez aussi *Aratus*, *Virgile*, *Columelle* *Pline.*

(3) *Voyage de la Boulaye*, pag. 157.

(4) *Lettres Edifiantes.* Tome 12, pag. 93.

(5) *Hieron.*, *in Jovinian.* Lib. 2, ch. 6. — *Mercure de France*, février, 1727, pag. 221.

(6) *Apud Kempfer*, histoire du *Japon*, tome I. pag. 264.

(7) *Diod. de Sicile.* Liv. II.

chose fort extraordinaire, le nom du premier qui tua un de ces animaux dans la Grèce (1). Le même auteur dit qu'à Rome on condamna à l'exil un laboureur pour avoir tué son bœuf, compagnon de ses travaux (2). Strabon remarque que les Massagètes ont des brebis, mais qu'ils ne les tuent jamais, pour profiter de leur lait et de leur laine (3). Porphyre pense que les bêtes ont à leur mode l'usage de la raison et de la parole. Fabrice d'Aquapendente pense de même, dans le beau traité qu'il a fait du langage des animaux. Le premier, au 3e. livre *De non edendâ carne*, rapporte qu'Apollonius de Thyane, Melampède, Thirésie et Thalès ont entendu le langage des bêtes; mais Aulugelle se moque de la méthode qu'on dit en avoir été donnée par Pline le jeune.

L'histoire de l'intelligence, de l'industrie et de l'attachement de certains animaux pour l'homme et pour quelques individus de leur espèce, seroit bien

---

(1) *Animal occidit primus hyperbius Martis filius Prometheus bovem.* Lib. VII, ch. 56.

(2) *Socium enim laboris agrique culturæ habemus hoc animal, tantæ apud priores curæ, ut sit inter exempla damnatus à populo romano die dictâ qui occiderat bovem, actusque in exilium tanquam columno suo interempto.* Lib. VIII, ch. 45.

(3) Lib. XI, pag. 358.

propre, je pense, à nous faire révoquer en doute leur pur automatisme. On trouve dans les auteurs mille faits intéressans et curieux à cet égard ; mais nous n'en citerons aucun, parce que nous n'écrivons pas une encyclopédie psycho-zoonomique, et que d'ailleurs on peut consulter avec fruit l'ouvrage que vient de publier le cit. Leroy, ancien lieutenant des chasses du parc de Versailles. Il nous suffit d'appliquer indistinctement à tous les animaux ce que *Quinault* disoit de son temps des oiseaux :

En amour ils sont tous
Moins bêtes que nous.

Nous ajouterons de plus, avec *Condillac*, que la ressemblance qu'il y a entre les bêtes et nous, prouve qu'elles ont une âme, et la différence qui s'y rencontre, prouve qu'elle est inférieure à la nôtre (1). Quoique nous veuillions relever un peu la condition si abjecte des animaux, tour-à-tour nos compagnons et nos amis, nos esclaves et nos victimes, nous sommes loin d'en vouloir tirer des conséquences contraires aux principes de la morale et aux dogmes sacrés de la religion. Nous savons que *Saint Augustin* a dit que les brutes ont un esprit vital, qui est doué de sentiment et de mémoire, mais

(1) *Origine des Connoissances Humaines*. Tom. I, page 75.

qui manque d'intelligence, et qui s'évanouit à la mort (1). Nous reconnoissons, avec un auteur célèbre (2), qu'après avoir gradué la douleur sur l'échelle de la sensibilité, et conduit la vie et le sentiment par des passages insensibles, depuis la plante jusqu'à l'animal le plus parfait, la nature, en arrivant à l'homme, a tout-à-coup rompu la gradation, et laissé une lacune immense entre nous et les animaux, de peur que l'homme, ayant la sensibilité par excellence, ne répugnât trop à dévorer des créatures qui sentiroient et penseroient avec lui et comme lui. Nous sommes trop heureux, s'écrie un ancien, que Dieu nous ait interdit tout commerce d'esprit et de cœur avec les animaux, en leur refusant la parole; quel barbare voudroit plonger ses mains dans le sang d'un agneau qui lui diroit *que vous ai-je fait?*

L'animal ne pense que pour vivre, et l'homme subordonne sa vie à sa pensée. La plante a la vie, la nutrition, la fécondité et peu de sentiment; la brute a la vie, la nutrition, la fécondité et beaucoup de sentiment; l'homme a la vie, la nu-

(1) *Lib. de Scientiâ veræ vitæ, cap.* 4. *Et de spiritu et animo, cap.* 23.

(2) Rivarol. *Discours sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme.*

trition, la fécondité, le sentiment et la pensée; de sorte qu'on admire davantage la vie dans la plante, le sentiment dans l'animal, et la pensée dans l'homme. La plante ayant fixé ses racines dans la terre, et déployant ses branches dans l'air, reçoit de ce double magasin une subsistance toujours assurée; la nature même est sa pourvoyeuse : l'animal étant obligé de chercher sa pâture, le sentiment est pour lui précurseur et sentinelle; mais l'homme, appelé à de plus hautes destinées, a la pensée pour directrice du sentiment. La nature veille donc sur la plante par elle-même; sur l'animal, par le sentiment, et sur l'homme par la pensée. Ces trois grandes familles ont en commun le besoin, la nutrition, la fécondité; les degrés du sentiment et la pensée sont leurs différences. L'homme demande à la terre des maisons et des villes; des habits, aux troupeaux; des navires, aux forêts; à l'aimant, la clef des mers. C'est lui qui dispute le sable aux vents pour le fixer en cristal, découvrir dans la planète d'*Herschell* de nouveaux cieux, et dans un ciron un nouveau monde.... L'amour, si impétueux dans les animaux, mais s'allumant et s'éteignant tour-à-tour avec les saisons, ou brûlant sans choix pour l'objet qui l'excite, peut-il entrer en comparaison avec ce sentiment tendre et fidèle, qui

ne voit qu'un homme entre tous les hommes; qu'une femme entre toutes les femmes : c'est cette préférence, ce côté moral et profond, qui épure, conserve et divinise l'amour. L'industrie publique, dans les animaux, naît et meurt toute entière à chaque génération. Une prompte et fatale perfection les saisit au début de la vie, et leur interdit la perfectibilité. L'homme part plus tard pour arriver plus haut ; mais cette immense carrière, c'est la société qui la lui ouvre; c'est là que l'homme se greffe sur l'homme, les nations sur les nations, les siècles sur les siècles, d'où résulte cette incontestable vérité que le genre humain est toujours supérieur à quelque grand homme que ce soit, et que chez les animaux l'individu est toujours égal à l'espèce. On peut dire encore des animaux, que s'ils n'augmentent pas leur industrie par l'association, ils ne la perdent pas dans la solitude. Le castor, lorsqu'il n'est pas gêné par la présence de l'homme, retrouve ses talens en revoyant ses déserts, ses bois, ses rivières. Il n'en est pas ainsi de l'homme; il ne peut gagner beaucoup à l'association, sans beaucoup perdre à l'isolement : comme les diamans et les métaux, l'homme naît encroûté, et comme eux il ne doit son éclat qu'au frottement.

De tout cela il faut conclure que les loix physiologiques sont les mêmes dans l'homme et chez les animaux, et que si la génération de ceux-ci suit des règles constantes et uniformes, la reproduction dans celui-là doit être calquée sur le même moule, et les individus qui en naissent doivent conserver de père en fils tous les traits physiognomiques de leur famille.

CHAPITRE VIII.

Les enfans héritent des qualités physiques et morales de leurs parens.

CETTE vérité retentit à l'oreille de tous les peuples depuis le commencement des siècles, et chaque jour l'expérience nous la confirme; il faudroit être bien prévenu ou bien aveugle pour en oser contester l'évidence. Si un fils n'apportoit pas en naissant le caractère physique et moral de son père, le croisement des races seroit une chimère, leur dégénérescence une erreur, et l'histoire des maladies héréditaires un roman. Ignore-t-on que les Romains prévenoient les naissances monstrueuses, en condamnant à la mort les enfans mal-conformés. Quelque barbare que fût cette coutume aux yeux de l'humanité, elle avoit néanmoins son origine dans le perfectionnement de la beauté physique du peuple-roi de l'univers. Frédéric-Guillaume de Prusse, en suivant les mêmes principes, mais d'une manière bien plus philosophique, et sur-tout plus favorable à la

population, est parvenu à embellir en quelques années sa nation. On sait que ce grand roi avoit un goût excessif pour les hommes de haute taille et de belle figure ; il les attiroit de toutes parts dans son royaume ; la fortune chez lui rendoit heureux ceux que la nature avoit formés grands. Aussi cette nation se distingue aujourd'hui par les tailles les plus avantageuses et par les figures les plus régulières.

N'est-il pas vrai qu'ordinairement les enfans ressemblent à leurs parens, et que les variétés avec lesquels ils naissent, ne sont souvent que les effets de cette ressemblance ? Tous les jours on a la preuve, en suivant ces variétés, qu'elles tirent leur origine de quelque ancêtre inconnu ; elles se perpétuent par des générations répétées d'individus qui les ont, et s'effacent par des générations d'individus qui ne les ont pas ; mais ce qui est peut-être encore plus étonnant, c'est de les voir reproduire après une longue interruption. Il n'est pas rare que des enfans, qui ne ressemblent ni à leur père, ni à leur mère, naissent avec les traits de leurs aïeux. La nature contient le fonds de ces variétés, a dit *Maupertuis*, mais le hasard ou l'art les mettent en œuvre. Nous voyons paroître des races de chiens, de pigeons, de serins, qui n'étoient point auparavant dans la na-

ture ; ce ne sont d'abord que des individus fortuits; l'art et les générations répétées en ont fait des espèces (1). Le fameux Lyonnet créoit tous les ans quelque espèce nouvelle, et détruisoit celle qui n'étoit plus à la mode ; il changeoit à son gré les formes, et varioit les couleurs. Ne voit-on pas chaque jour des races de louches, de boiteux, de rachytiques, de goutteux et de phtysiques? Heureusement que la nature, par le dégoût qu'elle a inspiré pour ces défauts, n'a pas voulu qu'ils se perpétuassent ; ces races s'éteignent sans progéniture, à moins que le sordide intérêt et la vaine ambition ne recherchent ces alliances monstrueuses.

La singularité des doigts surnuméraires s'étend à des races entières ; rien de plus curieux à ce sujet que les deux faits cités par *Maupertuis* et *Bonnet*, sur l'hérédité du sexdigitisme.

Jacob Ruhen, chirurgien à Berlin, est d'une de ces races ; né avec six doigts à chaque main et à chaque pied, il tient cette singularité de sa mère Elisabeth Ruhen qui la tenoit elle-même d'Elisabeth Hortsmann de Rostock. Elisabeth Ruhen la transmit à quatre enfans, de huit qu'elle eut de Jean-Christian Ruhen, qui n'avoit rien

(1) Dans le langage technique des naturalistes, ce ne sont que des variétés ; la nature seule crée les espèces.

d'extraordinaire

d'extraordinaire aux pieds ni aux mains. Jacob Ruhen, l'un de ces enfans sexdigitaires, épousa à Dantzick, en 1733, Sophie-Louise de Thungen; il en eut six enfans; deux garçons ont été sexdigitaires. L'un d'eux, Jacob Ernest, a six doigts au pied gauche et cinq au droit. Il avoit à la main droite un sixième doigt qu'on lui a coupé; à la gauche, il n'a à la place du sixième doigt qu'une verrue. On voit par cette analogie que le sexdigitisme se transmet également par le père et par la mère; on voit qu'il s'altère par l'alliance des quindigitaires, et qu'il doit finir par s'éteindre par ces alliances répétées, tandis qu'elle se perpétueroit par des alliances où il seroit commun aux deux sexes. Je ne crois pas que personne regarde la continuation du sexdigitisme comme un effet du hasard. Je veux bien croire que ces doigts surnuméraires, dans leur première origine, ne sont que des variétés accidentelles; mais les variétés, confirmées par un nombre suffisant de générations, où les deux sexes les ont eues, fondent des espèces (1).

Gratio-Kalleia, né d'un père qui avoit sept enfans, est venu au monde avec six doigts aux mains et aux pieds. Les six doigts des mains sont

(1) *Maupertuis, Venus physique, et Lettres Philosophiques.* 14. Pag. 276.

parfaitement bien formés, il les remue tous avec une égale facilité; celui qui est de surplus, tient de l'index et du medius; ceux des pieds sont difformes, et rendent le pied désagréable par l'espèce de couronne qu'ils forment à sa pointe.

Ce Gratio-Kalleïa, s'étant marié à l'âge de 22 ans, a eu quatre enfans, *Salvator*, *George*, *André* et *Marie*. *Salvator*, l'aîné de tous, est né avec six doigts aux mains et aux pieds. Les mains ne sont pas aussi bien formées que celles du père, mais les doigts du pied sont bien arrangés; le sixième est plus court que les autres, mais cela n'empêche pas que le pied ne soit d'une belle forme. Ce *Salvator* s'est marié à l'âge de dix-neuf ans, et a eu jusqu'à présent deux garçons et une fille avec six doigts aux mains et aux pieds, et un autre garçon qui n'en a que cinq.

George, second fils de Gratio, est né avec cinq doigts aux mains et aux pieds. On remarque cependant une difformité dans les mains; ses deux pouces sont plus longs et plus gros qu'ils ne devroient l'être; et en les maniant, on sent dans le milieu une espèce de séparation, comme s'il y avoit deux doigts renfermés sous une même peau. Les cinq doigts des pieds sont à l'ordinaire, excepté les deux premiers du pied gauche qui sont collés ensemble. Ce George, s'étant marié, a eu

trois filles et un garçon ; les deux filles aînées ont chacune six doigts aux mains et aux pieds, et la troisième, qui a six doigts à chaque main et au pied droit, n'en a que cinq au pied gauche qui est très-bien formé. Le garçon, qui est encore à la mamelle, n'a que cinq doigts aux mains et aux pieds.

André, troisième fils de Gratio, est né avec cinq doigts bien formés à chaque membre, et a fait plusieurs enfans qui n'ont aucune difformité.

Marie, fille de Gratio, est née avec cinq doigts aux mains et aux pieds ; mais elle a dans les deux pouces la même difformité que *George*. Les cinq doigts des pieds sont à l'ordinaire ; elle s'est mariée à l'âge de 18 ans, et a eu deux garçons et deux filles ; un des garçons a six doigts à un pied, et les trois autres sont formés à l'ordinaire (1).

M. *Renou* a consigné le fait suivant dans le journal de physique (2) : il se trouve dans plusieurs paroisses du Bas-Anjou, et de tems immémorial, des familles sexdigitaires, et cette difformité s'y perpétue, quoiqu'alliées avec des personnes qui en sont exemptes. C'est toujours à côté

(1) Observation communiquée à Réaumur par Godelen de Riville, insérée dans l'*Art de faire éclore les poulets*, tom. II. pag. 377.

(2) Novembre 1774.

des pouces que croissent les doigts surnuméraires, et leur première phalange qui est située à l'os trapèze du carpe, et qui répond aux os du métacarpe, est contiguë dans toute son étendue avec celle du pouce que la même peau couvre; quelquefois les deux autres phalanges suivent aussi la même direction et la même contiguité dans toute leur longueur, et forment par ce moyen un pouce double qui est un peu fourchu à son extrémité, où il y a deux ongles. Que ce soit le père ou la mère qui soient atteints, et qui propagent cette difformité, les enfans des deux sexes en sont indifféremment affectés; ils n'ont pas toujours les pouces doubles, mais souvent contrefaits. Un homme ou une femme sexdigitaire ont quelquefois une partie, et même tous leurs enfans exempts de cette difformité, tandis que ces derniers au contraire produisent des rejettons chez qui elle paroît dans le plus grand degré. On a aussi été surpris que, dans quelques familles qu'on ne soupçonnoit point de ce vice, il naissoit un enfant avec six doigts à une main, et quelquefois autant à chacune. Que dis-je ? on en a même vu en avoir six à l'une et sept à l'autre; mais après avoir examiné la famille et remonté à la source, il s'est toujours trouvé que quelques-uns des ancêtres avoient un pareil vice de conformation.

Les quatre races primitives ou variétés de l'espèce humaine, que les naturalistes ont observées sur les différens points du globe, se conservent pures et sans mélange, tant qu'un sang étranger n'altère point leur organisation primitive. Ainsi on n'a jamais vu le Tartare-Calmouk emprunter la beauté du Tartare-Circasse son voisin. L'homme le moins exercé distingue au premier coup-d'œil les têtes européennes des Mongoles, et les Africaines des Lapones ; et il sait très-bien que le mélange respectif des divers peuples de la terre, donne des types nouveaux, ne fussent-ils même que des abâtardissemens. On doit peu s'étonner, d'après cela, que les nations les plus commerçantes n'aient presque pas de physique national. Elles sont formées par tant d'aggrégats divers, qu'il n'y a plus d'homogénéité dans les produits du même moule. Sans doute que *César* et *Tacite*, qui nous ont si bien décrit les mœurs et les traits physionomiques des anciens Gaulois et des Germains, ne reconnoîtroient plus aujourd'hui leurs descendans, s'il falloit en juger à leur taille svelte, à leur maintien cadencé, à leur figure *romanisée* (1), parce que ces premiers

(1) Les Gaulois, si jaloux de leur blonde chevelure, la portoient flottante sur leurs épaules, semblables au lion qui ne paroît jamais plus beau que lorsqu'il a une superbe

peuples, n'ayant point de commerce au-dehors, vivoient, pour ainsi dire, en famille, et ne recevoient jamais des étrangers dans leurs alliances. C'est par une raison contraire que j'ai observé que dans les villes maritimes, on ne reconnoît presqu'aucune filiation dans la figure des individus indigènes.

On nomme au Cap, *basters* (1) les enfans qui naissent du mélange des blancs avec les Hottentotes. Le caractère de ces individus tient plus de l'Européen que du Hottentot; ils ont plus de courage, plus d'énergie que ce dernier; le travail ne les rebute point; en revanche, plus bouillans, plus entreprenans, ils ont plus de méchanceté. Le *baster* blanc est bien fait, robuste; sa peau d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron desséché; la vue en est désagréable; ses cheveux sont noirs, plus longs et moins crépus. La com-

crinière. Ils auroient cru d'ailleurs perdre leurs forces, à l'exemple de Samson, par la coupe de leurs cheveux. Eh bien! nos petits maîtres d'aujourd'hui, à jambes de fuseau, et à taille de peuplier, s'honorent d'avoir la tête à la *Titus*; aussi leurs forces sont à peine capables de rompre une toile d'araignée.

(1) Voyage de *Vaillant* en Afrique, pages 265 et 266.

munication des femmes de cette race produit, comme il est naturel de le croire, une espèce encore plus blanche, dont la chevelure est aussi d'autant moins frisée ; et quoiqu'en allant toujours graduellement, il y ait plus à la fin de différence sensible avec les cheveux et la blancheur de la peau des Européens, la proéminence de sa pommette se fait toujours remarquer ; c'est un caractère indélébile qu'on reconnoît jusqu'à la quatrième génération.

La copulation des femmes hottentotes avec les nègres, donne naissance à des individus bien supérieurs à ceux dont je viens de parler ; ils sont d'une stature plus belle et plus distinguée ; ils ont une figure plus agréable et plus prévenante ; leur couleur qui tient le milieu entre le noir du père et le fond olivâtre de la mère, est bien moins choquante pour les yeux ; leurs qualités physiques et morales sont aussi très-différentes. On les recherche aussi pour le travail ; mais ce qui les rend sur-tout estimables et très-précieux, c'est qu'ils joignent à beaucoup d'activité, sans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne se dément jamais, et qui n'est guères le partage d'aucun *baster* blanc.... Chaque jour, la race hottentote soumise aux colonies, s'éloigne de son caractère et de son origine ; elle

s'abâtardit et se confond par son mélange avec les nègres et les blancs ; sa dégénération s'accélère, elle disparoîtra tout-à-fait. Le tempérament phlegmatique et froid du Hottentot arrête déjà assez les progrès de sa postérité, tandis que la même cause, chez la femme, produit un effet tout contraire et la rend très-féconde. Les Hottentotes obtiennent de leurs maris trois ou quatre enfans tout au plus ; avec les nègres, elles triplent ce nombre, et plus encore avec les blancs.

Si le *baster* est d'un naturel méchant, s'il est hardi, vindicatif, entreprenant, perfide, seroit-ce, hélas ! parce qu'il est le produit d'un blanc et d'une Hottentote, et que les enfans tiennent plus du père que de la mère. Cette présomption, toute affligeante qu'elle soit pour notre espèce, ne sera pas contredite ; s'il arrive, ce qui est bien rare, qu'une femme blanche ait des privautés avec un Hottentot, le fruit qui en provient, a toujours la bonhomie, les inclinations douces et bienfaisantes de son père ; mais les bâtards des blancs et des Hottentots portent au contraire le germe de tous les vices et de tous les désordres.

Mille exemples journaliers démontrent que, sous tous les climats, les fils héritent de la constitution physique de leurs pères, soit que cette

constitution soit embellie par la nature, ou viciée par la société (1). Ainsi sur les bords de la mer Caspienne, le sang georgien est le plus beau sang du monde, et il sert à embellir toutes les nations qui le recherchent dans leurs mariages. Le sang de Perse, dit *Chardin*, est naturellement grossier; cela se voit aux Guèbres qui sont les descendans des anciens Persans; mais aujourd'hui il est devenu fort beau par le mélange du sang georgien et circassien; aussi n'y a-t-il aucun homme de qualité qui ne soit né en Perse, d'une mère georgienne ou circassienne; le roi lui-même est georgien ou circassien du côté maternel. Les Turcs qui achètent un grand nombre d'esclaves, sont un peuple composé de plusieurs peuples, et aujourd'hui ils sont une

(1) A la naissance de Vénus, dit *Platon*, les dieux célébrèrent une fête, à laquelle se trouva, comme les autres, Porus, dieu de l'Abondance. Quand ils furent hors de table, la Pauvreté en peine, crut que sa fortune étoit faite, si elle pouvoit avoir un enfant de Porus : c'est pourquoi elle alla adroitement se coucher à ses côtés; et quelque tems après, elle mit au monde l'Amour. De là vient, dit notre philosophe, que l'Amour s'est attaché au service de Vénus, ayant été conçu le jour de sa fête. Comme il a pour père l'Abondance, et la Pauvreté pour mère, il tient de l'un et de l'autre . . . . . .

race perfectionnée; ils sont robustes et bien faits; et seroient très-spirituels sans les préceptes de leur religion qui les condamnent à l'ignorance.

Nous ne devons point douter qu'indépendamment de l'influence des climats, les différences si nombreuses qu'on remarque dans les divers peuples, ne viennent, en plus grande partie, de la transmission héréditaire, puisque les mêmes peuples transportés sous d'autres climats, y conservent toujours un air de famille. Voyez les Juifs, sur quelque point du globe qu'ils habitent, ils paroissent tous frères, parce qu'ils se marient toujours entr'eux, et ne souffrent aucune alliance étrangère.

Il est naturel de croire avec *Buffon* que les différences d'homme à homme, de peuple à peuple, d'abord introduites par les climats, se sont ensuite perpétuées de génération en génération (1). Ne voit-on pas des peuples blancs dans les mêmes zones qu'habitent des peuples noirs, suivant les voyageurs *Adanson* et *Bruce?* M. *Dumas*, qui a vécu long-tems dans les Indes orientales, a aussi vu, parmi les noirs, des blancs dont la blancheur se transmettoit de père en fils. Soit que ce soit là une maladie de la peau, ou

(1) Hist. Nat. tom. III.

telle autre qu'on voudra, ajoute *Maupertuis*, ce ne sera jamais qu'une variété héréditaire qui se confirme ou s'efface par une suite de générations. Depuis deux cents ans, les Hollandais du cap de Bonne-Espérance sont loin de ressembler aux Hottentots; et ne savons-nous pas que les Guèbres ou Parsis, qui ne se mêlent jamais à des races étrangères, sont restés blancs au milieu des Indiens olivâtres? Les nègres qui ont les jambes cambrées, transmettent, sous tous les climats, le même défaut à leurs enfans; il en est de même des *Omaguas* qui ont la tête plate, et des noirs de Calicut qui ont des jambes éléphantiaques. L'homme porc-épic, dont il est parlé dans les transactions philosophiques, transmit cette affection à ses enfans (1). *Huarte* nous apprend qu'un homme qui fut pris d'une pâleur extrême par une terreur subite, transmit à ses descendans cette affection pendant cent quinze ans (2). Les Cretins dans les vallées des Alpes, engendrent toujours des Cretins; et la bosse même du chameau, qui est un vice contracté par l'état de servitude, ainsi que les callosités de la poitrine et des genoux, se perpétuent de race en race. L'histoire nous apprend qu'il y avoit autrefois à Rome

(1) Trans. philosoph. 1731, tom. 49, pag. 21.

(2) Examen des esprits.

des familles qu'on ne distinguoit que par le défaut de leurs ancêtres ; de-là les *strabones*, les *nasones*, les *frontones*, les *silones*, les *labeones*, etc. Les Sylles et les Cotes étoient deux familles qui n'avoient qu'un testicule. Il mourut à la Rochelle une boulangère qui ne put se délivrer d'un enfant qui avoit, comme son père, les épaules fort larges. Sur ce principe, la mère de Forestus, savant médecin, refusa en mariage, pour sa fille, un homme fort riche, parce qu'il étoit large d'épaules, dans la crainte que sa fille ne mourût en couche, suivant l'expérience qu'elle en avoit. Il y a à Surgères un muet, fils d'un homme qui parle, mais petit-fils d'un muet. Un enfant de 5 ans a été attaqué de la pierre, quoique le père qui l'avoit engendré à 18 ans, n'en ait ressenti les atteintes qu'à 50. Les Gammonites faisoient nourrir leurs enfans en commun jusqu'à l'âge de 5 ans, et alors ils donnoient à chacun les enfans qui leur ressembloient le plus, jugeant par-là qu'il étoit leur père. La ressemblance est une puissante conjecture de filiation. Pour moi, j'aurois mauvaise opinion, dit *Venette*, d'une femme qui auroit un enfant ressemblant à l'un de ses domestiques. La ressemblance des enfans à leur père, étoit ce que jadis les femmes enceintes demandoient le plus instam-

ment aux Dieux. Les anciens regardoient en effet cette ressemblance comme la preuve la plus certaine de la chasteté de leurs femmes, *tant ils craignoient*, dit Quintilien, *que le défaut de ressemblance dans leurs enfans, ne les fit regarder comme le fruit d'un commerce adultérin.* Aussi étoit-ce là souvent une des plus fortes causes qui déterminoient les pères à ne pas reconnoître les enfans nouveaux nés et à les faire exposer. *Virgile* et *Horace* nous ont laissé par écrit des preuves de la ressemblance qu'exigeoient les pères de leurs enfans : le premier fait ainsi parler *Didon*, Eneid. l. IV :

Si quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas qui te tantùm ore referret.

Si encore il me restoit un petit Énée, qui te ressemblât un peu par la bouche.

Le second dit, dans le 4e. livre de ses Odes :

Laudantur simili prole puerperæ.

On loue les femmes accouchées dont la progéniture est ressemblante.

Enfin, chez certains peuples, les difformités qui ont été produites par des moyens mécaniques, deviennent naturelles par la génération ; c'est ce qu'on remarque aujourd'hui chez les Caraïbes qui applatissent la tête de leurs enfans, et qui fut jadis observé par Hippocrate, chez les Macrocé-

phales qui comprimèrent d'abord la tête des nouveaux nés, et chez qui les enfans naquirent dans la suite avec la tête plate (1).

La famille des Shandy étoit renommée sous Henri VIII par ses beaux nez ; mais le bisaïeul de Tristram l'ayant applati, tous ses descendans eurent des nez camus.

Si nous déroulons le chapitre des maladies héréditaires, l'affreux tableau des misères humaines nous apparoîtra dans tout son jour, et nous verrons bien des fois la paternité donner la vie à l'espèce, et distribuer en même tems la mort à l'individu.

On ne peut se refuser d'admettre, comme maladies héréditaires, l'épilepsie, l'hémoptisie, la pthisie, la mélancolie, les affections hépatiques et hypocondriaques, la goutte, l'asthme et l'apoplexie (2). Ceux qui fréquentent la Clinique

(1) *Ex sanis quidem sanus, et ex morbosis morbosus ; igitur ex calvis calvi gignuntur, ex cæsis cœsi, et ex distortis ut plurimùm distorti ; eadem in cœteris forma valet ratio. Quid prohibet igitur cur non ex macrocephalo macrocephalus gignatur ?* Lib. de Aer. aq. et loc. c. 8.

(2) *Pthisim, epilepsiam, podagram ex parentibus in prolem transire, funestis totius constitit exemplis ; idem et de aliis pluribus morbis fortè verum est.* Van-Swieten, c. 488. — Nous lisons dans l'histoire que *Phéron* devint aveugle comme *Sésostris* son père.

du professeur *Corvisart*, ont lieu de se convaincre chaque jour de la vérité de cette assertion. Cet habile praticien découvre, avec sa sagacité ordinaire, l'hérédité des affections les plus communes, là où jamais aucun médecin avant lui n'auroit pu soupçonner une pareille cause; aussi quand l'incurabilité est prononcée, il ne poursuit dans les maladies que les symptômes; très-sagement convaincu que l'art ne peut rien contre les affections désorganiques.

Sthaal, dans sa belle dissertation *de hereditariâ dispositione ad varios affectus*, donne une infinité d'exemples de cette hérédité. *Boerrhaave* rapporte qu'il connoissoit une famille, où au même âge tous devenoient ictériques; les remèdes étoient inutiles, et les malades périssoient hydropiques; à l'ouverture des cadavres, on trouvoit le foie squirreux. Il est très-ordinaire de voir les filles éprouver à l'époque de leurs menstrues, ou dans leurs grossesses et leurs accouchemens, les mêmes symptômes qu'éprouvoient leurs mères. En Angleterre, dit *Pinel*, où le rhumatisme est très-fréquent, on reconnoît une sorte de disposition héréditaire, caractérisée par un excès d'irritation dan le système musculaire, qui rend certaines personnes très-susceptibles d'être vivement affectées par des change-

mens brusques dans la température de l'atmosphère (1). En Irlande, les habitans de la campagne, ne faisant point usage de liqueurs spiritueuses, sont très-forts et très-robustes, et ont des enfans qui sont très-remarquables par leur excellente constitution. Une femme sujette à voler durant sa grossese, eut des enfans qui hériterent de ce vice. Une fille de voleur antropophage, le devint à 12 ans, quoiqu'ayant perdu père et mère à sa douzième année, et qu'elle eût été élevée par d'honnêtes gens. *Sterkius* nous rapporte que deux jumeaux avoient une horreur pour le fromage, parce que leur père n'en pouvoit souffrir l'odeur. Mon ami *Roubaud* de Marseille m'a dit plusieurs fois que sa sœur avoit une répugnance extrême pour le même mets, répugnance dont elle a hérité de sa mère; tandis qu'il ne choisiroit pour lui-même, s'il étoit maître, d'autre séjour que Gruyère ou Roquefort. Il est à observer que feu son père étoit un grand amateur de fromage.

L'hérédité des tempéramens et par suite du caractère et des inclinations morales, remplit à-peu-près toutes les pages de l'histoire des sociétés

(1) Nosographie philosophique, tom. I, pag. 218.

humaines

humaines (1). Si nous remontons aux siècles les plus reculés et aux monumens les plus anciens de la tradition historique, nous lisons dans la Genèse, que du mariage des enfans de Dieu

(1) Si l'on considère, dit Cabanis, que les dispositions physiques se propagent par la génération ; que toutes les analogies, et plusieurs faits importans recueillis par d'excellens observateurs, semblent prouver, comme le remarque très-bien Condorcet, qu'il en est de même, à plusieurs égards, des dispositions de l'esprit et des penchans de l'âme, il sera facile de sentir combien les progrès de la science de l'homme physique peuvent contribuer au perfectionnement général de l'espèce humaine.

Recherches physiologiques sur les sensations, etc.

Parmi les exemples de la même façon de penser dans les descendans d'une même famille, il n'y en a pas de plus curieux que le suivant : « Jean-Pierre Camus, né à Paris d'une famille noble, ami intime de Saint-François de Sales, et évêque de Belley, a laissé plusieurs ouvrages, dans lesquels il s'est déclaré l'ennemi des religieux mendians. Il est mort en 1652. Eh bien ! un de ses descendans, l'avocat Camus, membre distingué de l'assemblée constituante, a fait supprimer, en 1790, tous les couvens. La haine anti-monacale avoit donc circulé pendant un siècle et demi dans le sang de la même famille, quelque variés qu'aient été les individus durant cinq générations successives et pour ainsi dire étrangères.

avec les filles des hommes, naquirent les géants, par qui s'introduisit la corruption générale (1). Les géants furent donc les productions monstrueuses de ces mariages impies des enfans de Dieu avec les filles des hommes, c'est-à-dire, les descendans de Seth, qui étoit la race choisie, et les filles de Caïn et de ses descendans, lesquels étant corrompus comme leur père, engagèrent dans le crime ceux de la race de Seth, qui, charmés de leur beauté, voulurent les avoir pour femmes. Les successeurs de Nynias, 3.e roi des Assyriens, et qui fut uniquement occupé de ses plaisirs, suivirent pendant trente générations son exemple, et enchérirent encore sur sa nonchalance. C'est de cette famille que sortit le fameux Sardanapale, si renommé par son luxe, sa mollesse et sa lâcheté. C'est ce roi qui avoit pris les habits de femme et s'occupoit à filer, et à qui, après sa mort, on éleva une statue où il étoit représenté dans l'attitude d'un homme qui danse, avec cette inscription : *Mange*, *bois*, *divertis-toi*, *tout le reste n'est rien*. C'est du féroce Sennachérib, qui fut tué par ses deux fils dans le temple et sous les yeux de son dieu *Nesroc*, que descendoit le fameux Nabucho-

(1) Genes. Ch. VI. v. 4.

donosor qui mit le siège devant Jérusalem ; s'en rendit maître, et traîna les Juifs en captivité à Babylone. Le fameux Balthazard, en digne fils de Nabuchodonosor, eut la sacrilège impiété de boire avec ses concubines dans les vases d'or et d'argent que son père avoit enlevés du temple de Jérusalem.

Joachim, roi de Judà, si célèbre par son impiété, fut le père de Jéchonias, qui hérita de ses sentimens. Sédécias, son oncle, qui lui succéda, fut également irréligieux. Athalie, comme on sait, étoit fille de Jézabel, du sang d'Israël, ce sang qui fut toujours renommé par ses vices ; elle fit massacrer tous ses enfans pour régner seule, et c'est-là une preuve qu'elle n'étoit pas dégénérée. Son fils Joas, élevé par le grand-prêtre Joïada, fut pieux jusqu'à la mort de ce pontife ; mais après, il se livra à toutes sortes d'excès, et, digne enfant d'une mère cruelle, il fit périr Zacharie, le fils de son bienfaiteur. Ochosias et Joram son frère furent toujours impies, comme Achab leur père, et sur-tout comme Jézabel leur mère, malgré les prédications et les miracles même du prophète Elie, pour les détourner de Belzébuth, dieu d'Accaron.

L'histoire grecque nous apprend que Lycurgue étoit de la fameuse race des Héraclides ; il étoit

le 11e. descendant d'Hercule. Le divin Platon descendoit d'un frère de Solon; Thésée, du côté de son père, étoit de la famille de l'ancien Erecthrée et des premiers habitans de l'Attique; du côté de sa mère, il étoit issu de Pélops, qui fut le plus puissant de tous les rois du Péloponèse. Le royaume de Mycènes fut rempli de crimes et d'horreurs, dès quil eut passé dans la famille de Pélops, et c'est d'elle qu'étoient issus les deux frères *Atrée* et *Thyeste*, si connus par leur haine meurtrière, ainsi que le fameux Oreste. Tout le monde connoît les funestes malheurs de Laïus, successeur de Cadmus, de Jocaste sa femme, d'Œdipe leur fils, d'Ethéocle et de Polynice, nés du mariage incestueux de Jocaste et d'Œdipe. Hérodote remarque que les deux frères Eurysthènes et Proclès, fils d'Aristodème, qui régnèrent ensemble à Lacédémone après la rentrée des Héraclides dans le Péloponèse, furent toujours en discorde pendant leur vie, et que presque tous leurs descendans héritèrent d'eux de cette disposition d'antipathie et de haine (1). Xerxès hérita de l'humeur guerrière de son père, et de sa haine contre les Grecs; il avoit eu pour mère *Atosse*, fille de Cyrus-le-Grand. C'est elle qui,

(1) Hist. anc., liv. 6.

s'entretenant un jour avec Darius, lui représenta qu'étant à la fleur de l'âge d'une complexion forte et capable de soutenir les fatigues de la guerre, et ayant à sa disposition des armées nombreuses, il étoit de son honneur de former quelque grand projet, et de montrer aux Perses qu'ils avoient pour roi un homme de courage. J'entends, ajoutoit-elle, fort parler des femmes de Lacédémone, d'Argos, d'Athènes, de Corinthe; je souhaiterois bien en avoir pour me servir. Amestris, femme de Xerxès, d'une cruauté barbare, fut mère d'Artaxerxe Longue-Main. Etant jalouse contre sa belle-sœur, dont Xerxès aimoit la fille nommée Artaïnte, elle lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles, les lèvres, les fit jetter aux chiens en sa présence, et la renvoya ensuite, ainsi mutilée, à la maison de son mari. Sogdien, fils d'Artaxerxe Longue-Main, fit assassiner son frère Xerxès II, et lapider Bagoraze, le plus fidèle des eunuques de son père. *Ochus*, son frère puîné, le fit à son tour jetter dans la cendre (1). Par la mort de Sogdien, *Ochus* prit le nom de Darius, et les historiens

(1) Sorte de supplice particulier à la Perse, dans la punition des grands criminels. On remplissoit de cendres une tour des plus hautes, et l'on y précipitoit le patient la tête première.

lui ont ajouté celui de *Nothus.* A la sollicitation de Parysatis, sœur et femme de Darius, Arsite, autre frère du roi, périt aussi du supplice de la cendre. Darius, en mourant, laissa la couronne à son fils Arsace, qui prit le nom d'Artaxerxe-Mnémon; Cyrus entreprend de l'assassiner d'après le conseil de sa mère Parysatis. Artaxerxe épousa Statira, femme aussi cruelle que Parysatis. Darius, fils de ce prince, entreprend de le faire périr pour monter sur le trône; il est lui-même mis à mort. *Ochus*, autre fils du roi, fait mourir ses deux frères *Ariaspe* et *Arsame*, qui lui font ombrage; monté sur le trône, il prend le nom d'Artaxerxe. C'est le plus cruel de tous les rois de Perse; il fit mourir tous les princes et princesses du sang, fit enterrer vive sa propre sœur *Ochà*, dont il avoit épousé la fille, et ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils et de ses petits-fils, il les fit tous tuer à coups de flèche. Cet oncle étoit le père de Sisygambis, mère de Darius-Codoman. Ochus fut à son tour empoisonné par Bagoas son favori. L'histoire de cette famille est, comme on voit, une complication monstrueuse d'adultères, d'incestes, de meurtres et d'empoisonnement. Il faut lire dans l'histoire des Perses la longue série de ces horreurs.

La vie des premiers empereurs de Rome nous présente un long tableau de tous les vices presque sans vertus, et c'est sur-tout dans leur famille que l'hérédité en est marquante. On sait qu'Octavius, père d'Auguste, gagna une grande bataille contre les Besses et les Thraces. Son épouse étoit Atia, fille de Julie, sœur de César. Il n'est donc pas étonnant qu'avec une telle parenté, Auguste soit devenu un grand conquérant, et que le petit-fils ait marché sur les traces du grand oncle (1). Si nous en croyons l'histoire, toute la famille d'Auguste est une complication d'incestes ; aussi Julie sa fille devint célèbre par ses débauches ; Agrippa son petit-fils par sa bassesse et la férocité de son caractère : quant à Tibère son beau-fils, transportez-vous à Caprée. ...... L'amour des femmes, si excessif dans César, se reproduit dans Auguste, si passionné pour les femmes, sur-tout les vierges, et à qui Livie elle-même contribuoit à lui en chercher. Tibère, successeur d'Auguste, se livra dans sa retraite aux plus infâmes débauches ; il se faisoit servir à table par des filles nues, et ranimoit ses désirs éteints par le spectacle monstrueux de garçons et de jeunes

(1) Antoine, si renommé par ses débauches et son courage, étoit aussi, du côté de sa mère, de la famille des Césars.

filles entrelacés par une triple chaîne, se prostituant ainsi dans des chambres meublées des plus lascives peintures, et des livres de l'Eléphantis ou l'Aloïsia de l'antiquité ; il fit mettre à mort Mallovia, qui s'étoit refusée à ses désirs, et casser les jambes de deux flatteurs qu'il avoit violés. Agrippine, nièce d'Auguste, fut mère de Caligula, qui eut un commerce criminel avec toutes ses sœurs ; il ravit la virginité à Drusille, lorsqu'il avoit encore la robe Prétexte ; il enleva à Caïus son épouse Oristella ; il montra Césonie nue à ses amis : c'étoit une femme de la plus impudente lubricité ; il en eut une fille qu'il nomma Julie Drusille. Rien ne lui prouvoit plus que cette fille étoit à lui, que la férocité qu'elle faisoit paroître, et qui étoit telle, qu'elle portoit ses ongles aux yeux des enfans qui jouoient avec elle. Il ne respecta aucune des femmes les plus distinguées ; il aima enfin d'un amour infâme Mnester le pantomime. Que dirai-je de l'imbécille Claude, qui signa le mariage de l'impératrice sa femme avec son amant, et l'arrêt de mort de trente-cinq sénateurs et de plus de trois cents chevaliers, le jour de ses noces avec Agrippine sa nièce. Disons un mot du père et de l'aïeul de Néron, et nous verrons encore combien les vices sont héréditaires : son grand-père Domitius, qui

fut l'exécuteur testamentaire d'Auguste ; étoit fier, prodigue et cruel ; étant édile, il força Lucius Plancus qui étoit censeur, à se ranger sur son passage. Dans son consulat et dans sa préture, il fit paroître sur la scène des chevaliers et des dames romaines, pour jouer des pantomimes, et donna dans le cirque et dans tous les quartiers de la ville, des combats de bêtes et de gladiateurs, mais avec tant d'inhumanité, qu'Auguste, qui lui en avoit fait en particulier des reproches inutiles, fut obligé de le réprimer par un édit. Il eut d'Antonie l'aînée un fils, qui fut père de Néron, et dont la vie fut abominable ; ce fils, attaché en Orient au jeune Caïus-César, tua un affranchi pour n'avoir pas voulu boire autant qu'il l'ordonnoit ; renvoyé pour ce meurtre de la cour du prince, il ne se conduisit pas avec plus de modération ; il écrasa exprès un enfant dans la voie appienne, en faisant prendre le galop à ses chevaux ; il arracha un œil à un chevalier romain qui disputoit contre lui dans la place publique ; il fut enfin accusé, vers la fin du règne de Tibère, pour crime de lèze-majesté, d'adultère et d'inceste avec sa sœur Lépida. C'est d'un tel père que naquit Néron ; celui-là sembloit pressentir les destinées de son fils, lorsqu'il répondit aux félicitations de ses amis : D'Agrippine et de moi,

il ne peut naître qu'un monstre, un fléau de l'humanité (1). Néron étoit le neveu de Claude. Une vie aussi abominable commença par une jeunesse déréglée ; il viola une vestale nommée Rubria ; fit eunuque un jeune garçon appelé *Sporus*, et l'épousa avec l'appareil le plus solemnel, ayant prétendu l'avoir métamorphosé en femme. Quelqu'un dit à ce sujet que le genre humain eût été fort heureux, si Domitien le père avoit eu une pareille femme (2). Il ouvrit le théâtre de ses atrocités par l'empoisonnement de Claude et celui de son frère Britannicus, par le meurtre de sa mère, par celui d'Octavie sa femme qu'il tua d'un coup de pied ; il viola le jeune Ancus Plantius, avant de le faire conduire au supplice, et obligea Sénèque son précepteur à se donner la mort. Par un raffinement de scélératesse inconcevable, il fit mettre le feu à Rome pour contempler cet horrible spectacle du haut de la tour de Mécène, et chanta, en habit de comédien, l'embrâsement de Troie ; enfin, pour comble de forfaits, il urina sur la

(1) *Inter gratulationes amicorum negantis quidquam ex se et Agrippinâ nisi detestabile et malo publico nasci potuisse. Sueton. in vitâ Neronis.*

(2) *Bene agi potuisse cum rebus humanis, si Domitius pater talem habuisset uxorem.*

statue d'Isis, la seule divinité qu'il eût respectée ; et c'est de ce monstre dont Racine a dit avec tant de vérité :

Et ton nom paroîtra dans la race future,
Aux plus cruels tyrans, une cruelle injure.

BRUTUS, acte V.

Mais détournons les yeux d'un aussi triste tableau, et, pour l'honneur même de l'humanité, citons quelques exemples de vertus héréditaires.

Philippe, père d'Alexandre, descendoit d'Hercule par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine, 794 ans avant J. C. *Pisistrate*, qui ouvrit le premier une bibliothèque publique à Athènes, qui, le premier, fit connoître, d'après Cicéron. les poëmes d'Homère, en disposa les livres dans l'ordre que nous les avons, qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appeloit *panathénées*, eut deux fils, Hippias et Hipparque, qui, en héritant de sa souveraineté, héritèrent aussi de son goût pour les lettres et pour les savans. Le dernier, au rapport de Platon, fit venir à Athènes les deux fameux poëtes *Anacréon* et *Simonide*, et les combla de présens. Cléobuline, si célèbre par la délicatesse de son esprit, par la solidité de son jugement, par la douceur de son caractère, et par un courage héroïque, étoit fille de Cléobule, l'un des sept sages

de la Grèce ; si distingué par sa bravoure et ses talens. Léontium eut une fille très-déréglée, nommée Daphné, qui devint concubine de Sophron, gouverneur d'Ephèse.

A Rome, la famille des Appius fut constamment opposée aux intérêts du peuple et vendue au sénat; celle des Valerius, au contraire, fut surnommée *Publicola*, par sa grande popularité et sa haine contre les Patriciens. On compte trois *Apicius* célèbres par leur gourmandise; le 2me. qui vivoit sous Auguste et Tibère, tenoit école publique de gourmandise, et il est appelé par Pline, *nepotum omnium altissimus gurges*. La fillede la fameuse Julie, dont Auguste étoit père, mourut en exil, comme sa mère, à cause de ses débauches.

Si, du côté des talens et du génie, nous consultons l'histoire pour connoître leur hérédité, combien de familles ne voyons-nous pas devenir illustres de père en fils, malgré que l'on n'eût point encore connu la mégalantropogénésie ! La république romaine, qui semble avoir été la manufacture en permanence des grands hommes, nous présente dans un cadre suivi la généalogie la plus éclatante des plus illustres familles, telles que celle des Fabiens, d'où sortit ce fameux *Cunctator*, qui rétablit les affaires de Rome, et

vainquit Annibal sans combattre. Celle des Marciens, parmi lesquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui régna après Tullus Hostilius. et dont Pomponia étoit mère; Publius Marcius et Quintus Marcius qui ont conduit à Rome la plus abondante et la plus belle de toutes les eaux. Depuis Lucius Emilius, qui, étant consul, l'an de Rome 270, vainquit les Volsques jusqu'à Lucius Paulus, père de Paul Emile, et qui périt à la bataille de Cannes, l'an de Rome 537, il y a eu plusieurs de ces Emiliens, grands personnages qui ont gagné de grandes batailles, et obtenu les honneurs du triomphe. Nous ne citerons que Scipion Emilien, fils de Paul Emile, et destructeur de Carthage et de Numance (1). Sa belle-mère, Cornelie, étoit fille du grand Scipion, et c'est elle qui avoit conçu et allaité les Gracques. Coriolan étoit fils de Véturie; et pour voir combien il avoit hérité du caractère de sa mère, il suffit de lire quelques fragmens du discours sublime qu'elle prononça à la tête des dames romaines, venues dans son camp en qualité

(1) César avoit constamment dans son camp un homme de la famille de Scipion, qui avoit toujours été victorieuse en Afrique, lorsqu'il y fut pour combattre Jubal, roi de Mauritanie.

de suppliantes, pour l'engager à sauver Rome. On y reconnoît un courage et une fermeté héroïques (1). On n'a point oublié qu'Helvia, mère de Cicéron, étoit de la famille des Cinnas, et que Marcus Tullius son père descendoit de Tullus Actius, qui régna avec beaucoup d'éclat sur les Volsques, et fit la guerre aux Romains. Si Cicéron ne fut pas comme ses ancêtres bien fort par son courage, il ne faut l'attribuer qu'à l'état maladif de son premier âge. La célèbre Hortensia,

(1) « As-tu bien eu le courage de venir piller cette » terre qui t'a vu naître et qui t'a nourri si long» tems? De si loin que tu as pu appercevoir Rome, » ne t'est-il point venu dans l'esprit que tes dieux, ta » maison, ta mère, ta femme et tes enfans étoient » renfermés dans ses murailles? Crois-tu que, cou» verte de la honte d'un refus injurieux, j'attende pai» siblement que tes armes aient décidé de notre des» tinée? Une femme romaine sait mourir quand il le » faut; et si je ne te puis fléchir, apprends que j'ai » résolu de me donner la mort en ta présence. Tu » n'iras à Rome qu'en passant sur le corps de celle qui » t'a donné la vie; et si un spectacle aussi funeste » n'est pas capable d'arrêter ta fureur, songe au moins » qu'en voulant mettre Rome aux fers, ta femme et » tes enfans ne peuvent éviter la mort ou une prompte » servitude. »

(*Révolutions romaines, par* Vertot.)

fille de l'orateur de ce nom, plaida avec tant d'éloquence, qu'elle fit révoquer l'édit des triumvirs qui vouloient rétablir un impôt sur les femmes. La courageuse Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, n'ayant pu survivre après la bataille de Philippe ni à la liberté, ni à son mari, mourut avec l'intrépidité féroce de son père. Son exemple fut suivi par cette Aria, qui, voyant son époux chancelant, et qui hésitoit à mourir, pour l'encourager, se perça le sein, et lui remit le poignard; par sa fille, épouse de Thraséas, et la fille de Thraséas, épouse d'Helvidius Priscus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands hommes; par Pauline, femme de Sénèque, qui se fit ouvrir les veines avec lui, et forcée de vivre, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestoit qu'une partie de son sang avoit coulé avec le sang de son époux.

Sextus, fils du grand Pompée et digne fils de ce grand homme, avoit pour mère Julie, sœur de César; il fut le seul de tous les Romains qui ne plia point sous le joug des tyrans. Maître de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse et de toutes les côtes voisines, il résista dix ans contre les trois tyrans qui avoient en leurs mains toutes les forces de l'empire; il les força de traiter avec lui d'égal à égal. Il fut le réfuge de tous les proscrits

qui purent arriver en Sicile. Il fit afficher dans Rome, qu'il donneroit à tous ceux qui sauveroient un proscrit le double de la récompense promise aux meurtriers. C'étoit jouer seul le rôle d'un Romain, quand tout le reste étoit tyran ou esclave. Ne reconnoît-on pas encore là un fils ressemblant trait pour trait à son père, et idolâtre comme lui du bonheur de Rome et de sa liberté (1) ?

Amilcar, père d'Annibal, avoit, au rapport des historiens, toutes les qualités d'un grand général, un courage invincible et une prudence consommée. Il soumit en peu de tems tous les peuples d'Espagne, et mourut glorieusement dans une bataille. Dès qu'Annibal arriva à l'armée, il attira sur lui les regards de toutes les troupes, et elles crurent voir revivre en lui, Amilcar son père. C'étoit le même feu dans les yeux, la même vigueur martiale dans l'air du visage, les mêmes traits et les mêmes manières. Asdrubal, frère d'Annibal, après avoir défait

(1) Tout le monde connoît la réponse de Sextus à Ménas, affranchi de Pompée, lorsque, donnant à manger sur son vaisseau à Antoine et à Auguste, il vint lui dire s'il vouloit qu'il les jettât tous deux dans la mer; il lui répondit : *Il falloit le faire sans me le dire. Actuellement je le défends.*

les

les deux Scipions en Espagne, traversa les Alpes pour aller joindre son frère. Il mourut au bord du fleuve Métaure, après avoit fait des prodiges de valeur dans le combat qu'il livra aux consuls Claudius Néron et Marcus Livius. Annibal, en apprenant sa mort, s'écria : « C'en est fait, je n'enverrai plus de superbes coursiers à Carthage; en perdant Asdrubal, je perds toute mon espérance et mon bonheur (1). »

Il y a eu donc encore ici deux frères qui ont hérité des vertus guerrières de leur père, et si tous trois ne sont pas également célèbres, il ne faut qu'en accuser les circonstances; car ce sont elles qui développent les talens concentrés des grands hommes et les étalent accidentellement, pour ainsi dire, sur le brillant théâtre de leur gloire.

L'histoire des tems modernes nous présente aussi des preuves de mégalantropogénésie; combien de familles chez qui les vertus et les talens ont été héréditaires. Une des plus célèbres femmes du dix-huitième siècle, Jeanne d'Arragon, fut mère de Marc-Antoine Colonna, qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs (2).

---

(1) Hist. anc., Tom. I, pag. 247.

(2) C'est elle en l'honneur de qui on publia à Venise, en 1555, cet ouvrage, ayant pour titre : *Temple*

La marquise de Guast, sa sœur, étoit aussi célèbre qu'elle. En Angleterre, on remarque les trois sœurs Seymour, toutes les trois connues par de très-beaux vers latins qui furent traduits dans toutes les langues. La fille aînée du fameux chancelier Thomas Morus, si célèbre par ses grandes connoissances et ses éminentes vertus, et qui, accusée de garder comme une relique la tête de son père, qu'elle avoit rachetée à prix d'or, des mains du bourreau, se défendit avec cette éloquence que donne la vertu malheureuse et si digne des beaux jours de Périclès. Christine la Philosophe étoit fille du grand Gustave. Elisabeth, reine d'Angleterre, qui persécuta si fort les Catholiques, et fit trancher la tête à Marie Stuart, reine d'Ecosse, et veuve de François II, eut pour père Henri VIII, qui se sépara de l'Eglise Romaine, et fit décapiter Anne de *Boulen* et Catherine *Howard*, ses deux épouses, sous de frivoles prétextes.

à la divine signora Jeanne d'Arragon, construit en son honneur par tous les beaux esprits, et dans toutes les langues principales du monde.

Essai sur les femmes, *par* Thomas.

« Mon oncle Tobie, dit Tristram Shandy, étoit certainement d'une humeur qui fait honneur à notre atmosphère. Je ne me ferois pas même de scrupule de

Henri II aima*, comme son père, François I, les belles-lettres et la guerre ; il fut valeureux comme lui ; et s'il fit la paix *maudite et malheureuse* de Cateau-Cambresis, le 3 avril 1559, ce ne fut qu'à l'inspiration de Diane de Poitiers, sa favorite ; et plusieurs de ses successeurs au trône de France nous ont malheureusement prouvé qu'il n'y avoit point de loi salique pour les maîtresses. Henri IV, l'un des meilleurs et des plus

---

le ranger parmi ses plus illustres productions, sans une petite circonstance qui m'en empêche. — C'est qu'il y avoit en lui une grande ressemblance de famille, et cela annonçoit que la singularité de son caractère venoit plutôt du sang qui couloit dans ses veines, que de l'air ou de l'eau, ou d'aucune modification ou combinaison de ses élémens. Je me suis souvent étonné de ce que mon père, pour rendre raison de certains indices d'excentricité dans ma jeunesse, n'avoit pas saisi cette idée. — Ah ! oui ! toute la famille des Shandy étoit d'un caractère original. — Les mâles seulement, car les femelles ! . . . . elles n'en avoient point du tout. Je n'en connois qu'une qu'il faut excepter ; et c'étoit ma grand'tante Dina, qui, mariée il y a soixante ans, prit du goût pour son cocher, et son cocher pour elle, et mit dans la famille un étranger que le mari n'attendoit pas. Cette aventure faisoit dire à mon père, dans l'opinion qu'il avoit sur l'influence des noms de baptême, que ma grand'tante avoit de quoi remercier son parrain et sa marraine. »

grands rois, étoit fils de Jeanne d'Albret, qui *n'avoit de femme*, au rapport de Daubigné, *que le sexe, entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux grandes adversités* (1). Qui pourroit ne pas reconnoître dans le jeune empereur de Russie, déjà surnommé le Salomon du Nord, un digne descendant de Catherine-la-Grande, son aïeule, et de tant d'autres illustres souverains, qui, depuis Pierre Ier, ont gouverné avec tant de gloire la

(1) Devons-nous être étonnés que certaines qualités soient héréditaires dans les membres d'une même famille? Nous voyons les mêmes passions, le même caractère se perpétuer dans une longue suite d'années parmi les individus d'une même nation. On sait que les Romains, pour désigner une mauvaise foi, l'appeloient une foi punique. Les Normands, qui ont été si long-tems si terribles par leurs armes à leurs voisins, et par leur établissement dans la Neustrie, passent encore aujourd'hui pour des gens d'une fidélité suspecte. N'accuse-t-on pas en général les Espagnols d'orgueil, les Italiens de ruse, les Allemands de phlegme, les Anglais de férocité? Qui ne sait les troubles qu'ont excités pendant si long-tems en Italie les factions des Guelfes et des Gibelins, et en Angleterre les Roses-Blanches et les Roses-Rouges pour lesquelles il s'est livré trente batailles, et où trois rois et divers princes ont été tués? . . . . .

Russie? Mais il seroit trop long de compulser tous les registres des tems modernes, chaque état pourroit nous montrer avec orgueil ses tables généalogiques ; il suffit de nous reporter en France, pour donner encore quelques exemples d'anciennes familles, dont le nom seul est synonyme de valeur, de talens, de vertu. Le Champ-de-Mars retentit encore du nom des Biron, des Ségur, des Boufflers, des Rochambeau, des Montmorency. Uranie compte ses *Bernouilli*, ses *Cassini*, ses *Lalande*. Themis ses *d'Aguesseau*. Flore, ses *Jussieu*. Et la France victorieuse, une famille entière que l'Europe peut-être lui jalouse, mais que l'Univers pacifié contemple avec admiration.

CHAPITRE IX.

Exemples tirés de l'économie rurale et végétale, qui prouvent en faveur du chapitre précédent.

PUISQUE nous avons établi l'identité des loix physiologiques chez l'homme et dans les animaux, nous pouvons citer avec avantage à l'appui de notre système, les exemples que nous fournissent le croisement et le mélange des races dans les haras et dans les troupeaux. Quant aux chiens de chasse, et à la greffe des arbres, ils en sont une démonstration. Dans tous les pays de l'Europe, les chevaux dégénèrent, si l'on ne croise pas les races, l'Arabie seule en est exceptée, ce qui pourroit nous faire croire qu'elle est la terre natale de ces animaux. Qu'on amène, a dit Buffon, des chevaux d'Espagne ou de Barbarie en France, il ne sera pas possible d'y perpétuer leur race, ils dégénèrent dès la première génération, et à la quatrième, ils deviennent chevaux français; de sorte qu'il faut pour perpétuer les beaux chevaux

croiser les races, et faire venir de nouveaux étalons (1).

Quelque multipliés que soient les systèmes sur la génération, a dit le cit. *Huzard* (2); quelque curieuses que soient les hypothèses sur cet objet, il suffit que l'expérience démontre que les deux sexes coopèrent également à l'œuvre, et que, pour la formation des caractères, c'est tantôt le mâle et tantôt la femelle qui y contribue le plus. On voit tous les jours, parmi les hommes, comme parmi les animaux, que les descendans ont plus de ressemblance tantôt avec le père, tantôt avec la mère, et que souvent ils ont aussi tout à-la-fois des caractères distinctifs de l'un et de l'autre. Les chiens nés de l'accouplement de deux espèces différentes, en offrent la preuve la plus frappante. Je rapporterai l'exemple d'une grande chienne terrier qui, ayant été couverte par un lévrier, mit bas deux lévriers et deux terriers (bassets). Souvent nous trouvons dans le fils le caractère corporel, le tempérament et les autres qualités de

(1) Hist. natur. Tom. III.

(2) *Article Haras, dans l'Encycl. méth.* — Comme chaque artiste célèbre est législateur dans son art, nous avons cru qu'il n'y avoit pas de meilleure autorité pour le public et pour nous que l'opinion de ce savant vétérinaire sur l'objet du chapitre précédent.

la mère, et ceux du père dans la fille; et il y a presqu'autant de jeunes chevaux qui héritent de la figure, de l'air, de la taille et du tempérament de leurs mères, que de ceux en qui l'on retrouve distinctement l'empreinte de leurs pères. On reconnoît très-souvent dans la progéniture, et non-seulement dans quelque descendant de la jument, mais dans toute sa postérité, la crue et le caractère particulier de la mère, quand même il n'en a pas la robe, et quoiqu'ils aient eu différens pères. On voit sur-tout bien clairement par la robe des chevaux, que les poulains ressemblent tantôt à la jument et tantôt à l'étalon. Les poulains provenus de l'accouplement de deux chevaux de différens poils, ont presqu'aussi souvent le poil de la mère que celui du père, et il n'est pas rare qu'ils héritent du père une partie de leur robe, et l'autre partie de la mère. Mais ce qui montre encore plus particulièrement et de la manière la plus merveilleuse que les qualités des deux sexes servant à la génération sont héréditaires, c'est lorsque le jeune animal ne ressemble à aucune des deux parties; alors il faut chercher la ressemblance dans les ascendans paternels ou maternels; il est vrai que des pères et mères de même poil, le reproduisent communément dans le poulain. Mais quand il arrive, et les exemples

en sont très-fréquens, que celui-ci est d'un autre poil ; par exemple, que, de deux moreaux, il naît un alezan, de deux chevaux bais, un cheval gris, et ainsi de suite : cela prouve, pour l'ordinaire, que dans une des générations antérieures il s'étoit fait un mélange de différens poils, et que le père ou la mère descend d'une race qui avoit le poil du poulain. Ces rétrogradations ont leurs cours, tantôt dans le mâle, et tantôt dans la femelle, communément dans la seconde des générations antécédentes, quelquefois seulement dans la troisième, et rarement dans une autre plus reculée ; et comme il arrive souvent que d'un étalon moreau, il ne provienne guère que des poulains de même poil que le grand-père ou la grand'-mère qui en avoient un tout autre, il n'est pas moins fréquent de voir des chevaux aussi revendiquer d'autres qualités de leurs races ; de voir sortir, par exemple, d'un étalon de bonne race, mais petit et de peu de mine, des poulains, dans lesquels reparoissent les beautés et les caractères décisifs qui sembloient éteints dans le père, et qui avoient distingué le grand-père ou la grand'mère.

L'expérience journalière prouve que celui des père et mère qui est né sous un climat plus chaud, ou qui surpasse notablement l'autre en feu et en

vivacité, a le plus d'influence sur la forme et le tempérament des descendans; que, par exemple, les poulains d'un étalon barbe ou espagnol et d'une jument allemande, tiennent plus du père que de la mère, non-seulement à la formation et à la structure, mais aussi au tempérament et aux autres qualités de la progéniture. Et ce qui y ajoute encore un nouveau degré d'évidence, c'est que de l'accouplement de deux animaux de races disproportionnées, il en naît une race mitoyenne qui ne ressemble ni au père, ni à la mère; ce qui ne pourroit se faire, si c'étoit seulement l'un des deux sexes qui donnât à l'animal procréé le fond de sa conformation. Ainsi l'étalon et la jument, que l'on veut faire servir à la propagation de l'espèce, doivent être de la meilleure qualité qu'on puisse les avoir; ils doivent non-seulement être sans défaut, à l'égard de la santé, de la beauté et de l'aptitude au service, mais aussi avoir toutes les qualités et les perfections d'un bon cheval, être bien fait dans leur taille, vifs, courageux, doux, et descendre eux-mêmes de famille où toutes ces bonnes qualités soient notoirement héréditaires; en un mot, ils doivent être de bonne race. Lorsqu'on remarque que les poulains de telle ou telle jument se distinguent ou par une belle tête, ou par un beau

poitrail, ou par un dos bien formé, ou par d'autres beautés particulières, et d'autres traits de famille de la mère, l'usage qu'un observateur attentif fera de cette remarque, sera de choisir à cette jument un étalon qui ne manque d'autre perfection que de celle qu'elle a coutume de communiquer à ses poulains comme une empreinte caractéristique de sa race. De même, il s'appliquera en général, par des mélanges et des accouplemens bien réfléchis, à corriger certaines parties imparfaites de la conformation extérieure d'un sexe par celles de l'autre qui s'y trouveront plus parfaites, et qu'il saura y être des qualités héréditaires. Ceux qui se sont mêlés de gouverner des chevaux, savent tous qu'il y en a qui sont sages et dociles, et d'autres qui sont vicieux, rétifs et indomptables. On a déja vu plus haut que les bonnes qualités, comme les mauvaises, peuvent s'hériter; et nombre d'exemples que l'on a parmi les animaux domestiques, ne prouvent pas moins évidemment que les inclinations et les habitudes y deviennent quelquefois héréditaires, selon la direction et le pli que l'art leur a fait prendre pour l'utilité et le plaisir des hommes, et que telle et telle capacité particulière qui vient originairement de l'éducation, ou du moins une disposition et une aptitude distinguée à l'acquérir, se trans-

met aussi souvent aux descendans : c'est ainsi, par exemple, que, pour perpétuer l'allure des fameux chevaux et mulets d'Amérique, qui vont l'amble, et qui viennent la plupart du Chili, mais qui descendent originairement de chevaux espagnols, on n'emploie d'autre moyen que d'empêcher soigneusement dans les haras de ces contrées qu'ils ne se mêlent avec d'autres qui ne vont que le trot. Qui ne sait qu'il y a des chevaux qu'on peut appeler d'*arquebuse-nés*, uniquement parce qu'ils descendent de parens qui y avoient été dressés, et dans lesquels les impressions de l'art et de l'éducation s'étoient convertis en une seconde nature, et étoient devenues héréditaires par la longueur du tems et de l'habitude? Il est donc utile que les étalons soient dressés au manège, ou tenus de quelqu'autre sorte en haleine, ne fût-ce que pour empêcher que les haras ne soient gâtés par des étalons obstinés et vicieux. La grandeur des poulains dépend plus de celle de la jument que de celle de l'étalon; l'exemple des mulets le prouve. Dans un des haras de Wirtemberg, il mourut en 1782, à l'âge de trente ans, une cavale nommée *Crispine*, qui, dans sa vingt-sixième année, a pouliné pour la dix-septième fois. Elle sert à prouver que, dans la génération, les mères ont, de fois à autre, plus d'influence que le père sur la constitution des

descendans, puisque tous ses poulains se distinguoient non-seulement par la figure caractéristique, mais aussi par la robe de la mère, ou du moins par des poils qui en approchent le plus, quoiqu'elle ait été couverte par divers étalons qui avoient en partie une toute autre conformation, et qui étoient de tout autre poil.

Dans tous les haras bien réglés, on tient un registre de la généalogie complète des chevaux, et on y spécifie avec soin la constitution, les mœurs, tant des étalons que des jumens; la ressemblance des poulains, soit avec leurs pères ou avec leurs mères, et en général leur conformation, leur taille, leur humeur et toutes les autres qualités.

Parmi les chevaux anglais, il y en a qui sont issus d'arabes, de barbes et de croisés des Turcs. Les premiers tiennent de leurs pères, les joues et la tête; les seconds en tiennent la tête busquée ou moutonnée, et les derniers, la force des membres. C'est avec des étalons barbes, turcs, napolitains, qu'ils ont produit les *guildings*, dont la vitesse est si renommée.

La tournure, la force et la taille d'un étalon doivent être en raison de l'espèce de chevaux que l'on veut faire; c'est-à-dire qu'il faut qu'il soit fin, s'il est destiné à faire des chevaux de selle, et qu'il soit fort, si ce sont des chevaux de

trait. Un étalon, dans l'un et l'autre cas, doit être un modèle en beauté et en perfection, afin que ses productions soient les plus parfaites possibles. Si on le destine à faire des chevaux de monture, il faut qu'il soit libre dans les épaules, sur-tout dans les jambes, souple dans les hanches, leste, nerveux et sain par tout le corps; qu'il ait le front un peu convexe, les yeux vifs, à fleur de tête, les oreilles déliées et bien placées, les salières remplies, les nasaux bien ouverts, la bouche médiocre, l'encolure peu chargée, la tête haute, petite et sèche, les épaules sèches et plates, le poitrail large, le garot bien élevé, le rein court, le dos uni et égal, les flancs pleins et courts, la croupe ronde et fournie, les genoux ronds sur le devant, la jambe large et sèche, le tendon bien détaché, le boulet menu, le fanon peu-garni, le paturon gros, la couronne peu élevée, la corne noire, unie, luisante; la sole épaisse, concave; la fourchette petite, les crins longs et fins, la queue touffue, peu de poils aux jambes, les testicules gros et retroussés, et le membre gros; qu'il ait en outre de la sensibilité dans la bouche, de la docilité, du courage et de l'ardeur; qu'enfin il soit sans défaut, s'il est possible, mais sur-tout sans défauts héréditaires : ces défauts sont les yeux foibles, les fluxions habi-

tuelles, l'haleine courte, qui finit par la pousse; les maux de jarret, cambue, courbes, éparvins, jardons, suros; la méchanceté est aussi un défaut héréditaire.

L'étalon destiné à faire des chevaux de trait aura toutes les qualités du précédent, avec les différences suivantes : il faut qu'il ait la tête grosse d'ossemens, l'encolure forte et charnue, le poitrail bien large, les épaules grosses, le ventre grand, sans être ovale, les reins élevés, la jambe nerveuse et forte, les jarrets larges, le sabot fort et bien fait : on le choisit de même sans défauts héréditaires.

La jument poulinière doit être choisie aussi avec beaucoup de soin et sans défauts héréditaires. Il faut qu'elle soit de belle taille, qu'elle ait de la vigueur, la côte bien ronde, le ventre grand, qu'elle soit bonne nourrice, ni trop grasse, ni trop jeune, ni trop vieille. Il paroît qu'en général dans les haras, le poulain tient plus du père que de la mère, sur-tout pour la figure; mais la jument contribue plus à son tempérament et à sa taille. Mais cela ne vient peut-être que parce que les étalons sont très-vigoureux et mieux nourris que les jumens. Il faudroit, au reste, que celle-ci eût de la mollesse dans l'encolure et dans la tête,

qu'elle fût de race, et eût des qualités : il seroit toujours plus beau et meilleur qu'elle, et sa pouliche, servie de même, la surpasseroit.

Enfin, il est d'observation qu'un cheval et une jument d'Espagne ne produisent pas en France de si beaux chevaux qu'un cheval d'Espagne et une jument française : la perfection seroit donc de donner à nos chevaux entiers des jumens étrangères.

Tout ce que nous venons de rapporter sur les haras, prouve combien la médecine vétérinaire et l'économie rurale ont su améliorer la race des chevaux, et de conviction où chacun est que les fils héritent toujours des qualités de leur père.

Il ne faut point remonter aux bergers de Phrygie ou de la Chaldée, pour savoir que l'amélioration des troupeaux dépend de la beauté des béliers, de celle des brebis et de leur bonne constitution. Lorsque le mâle et la femelle sont d'une taille avantageuse, ont les yeux gros, clairs et vifs, le cou droit, le dos large, les jambes menues et courtes, la queue épaisse, ils engendrent toujours des agneaux qui leur ressemblent. L'ancien président de la Tour-d'Aigues avoit eu des métis de mouton à large queue, qui avoient imprimé leur caractère distinctif à tous les troupeaux

des

des environs. Virgile n'avoit-il pas déja observé que la plus petite tache du père se communique aux enfans, et c'est ce qui lui a fait dire dans les Georgiques :

Si tibi lacinium curæ . . . . . .
Illum autem (quamvis aries sit candidus ipse)
Nigra subest udo tantum cui lingua paluto ;
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentûm. Liv. III. (1)

Il n'est point d'agriculteur qui ignore que si l'on ne croise pas les races par de beaux métis, les individus s'abâtardissent, et l'espèce pure dégénère bientôt en variété entièrement rabougrie. Les paysans ont là-dessus une philosophie pratique que leur dicte leur propre intérêt, et qui est supérieur à toutes les connoissances théoriques de certains hommes de cabinet qui n'ont jamais vu la nature que sur des tableaux.

Quel est l'homme, même le plus étranger à l'art

---

(1) » Nourris-tu des brebis pour dépouiller leurs laines ?
» Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante,
» Et même, eût-il l'éclat de la neige brillante,
» Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur,
» A l'époux du troupeau choisis un successeur.
» Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère,
» L'enfant hériteroit des taches de son père. »

DELILLE.

de la vénerie, qui ne sait pas que le chasseur crée, pour ainsi dire à volonté, toutes sortes de chiens pour toutes sortes de gibiers. Chaque individu participe des qualités de sa race. A la Nouvelle-Zélande, et suivant la relation des premiers voyageurs sur les îles tropiques de la mer du Sud, les chiens sont les animaux les plus stupides et les plus tristes du monde ; ils ne paroissent pas avoir plus de sagacité que nos moutons, qui passent pour si hébêtés. A la Nouvelle-Zélande on les nourrit de poissons, et de végétaux dans les îles de la mer du Sud ; et ces alimens peuvent avoir contribué à changer leur caractère. La manière de vivre a aussi dénaturé leur instinct. A la Nouvelle-Zélande, ils partagent les restes du repas de leurs maîtres ; ils mangent les os des autres chiens, et ils deviennent de véritables cannibales dès leur naissance. Nous avions à bord un de ces petits chiens, qui, avant qu'on nous le vendît, n'avoit jamais rien pris que le lait de sa mère, et cependant il dévora avec avidité une partie de la chair et des os du chien que nous venions de manger à dîner ; tandis que plusieurs autres de race européenne, que nous avions embarqués au Cap, s'éloignèrent, et ne voulurent pas en goûter. Ce même chien se jeta sur un des

petits d'une jeune chienne de l'espèce des bassets, que nous avions, qui avoit été couverte par un épagneul, dévora avec avidité ce petit chien qui étoit mort. Il étoit monté si jeune sur notre bord, qu'il n'avoit pu acquérir l'habitude de manger de la chair des animaux de son espèce, encore moins de la chair humaine; et cependant un de nos matelots, qui s'étoit coupé le doigt, l'offrit au chien, qui le saisit avidement, le lécha, et le mordit tout de suite (1). L'hérédité des qualités morales est ici trop évidente pour qu'on puisse en douter, et certes, c'est bien alors l'éducation et l'art qui, réformant la nature, ont enchéri sur ses produits. En accouplant des chiens de *différens pieds* (2), on n'a plus que des bâtards, qui ne participent ni à la bonté du père, ni à la bonté de la mère; ils ne sont plus d'aucune utilité au chasseur.

Voilà donc dans l'économie rurale trois classes d'animaux que l'homme est parvenu à perfectionner pour ses besoins et pour ses plaisirs, d'après l'expérience qu'il a eue que, par des générations

(1) Voyage du capitaine Cook, pag. 275.

(2) Terme de vénerie, qui veut dire des chiens qui ne chassent pas le même gibier; tels sont les braques et les chiens d'arrêt ou couchans.

bien choisies il feroit revivre le père dans le fils. Pourquoi donc l'homme n'a-t-il pas cherché à se perpétuer de la même manière? C'est sans doute parce que lui, qui connoît tous les êtres de la nature est encore l'être le moins connu, quoiqu'un ancien philosophe de la Grèce lui crie depuis près de trois mille ans : *nosce te ipsum*...

Le jardinier obtient tous les jours des fleurs nouvelles par des fécondations artificielles et variées. La nature elle-même produit, par le secours des vents, un grand nombre de bâtards dans l'empire de Flore. Qui ne sait que les plantes de melons, entourées de fleurs de courges, ne donnent que des fruits d'un mauvais goût, et qui portent même sur leur physionomie leur état adultérin.

Si l'on prend une tulipe rouge, qu'on en arrache les anthères avant la dispersion du pollenc, et qu'on sème sur ses stigmates celui d'une tulipe blanche, des graines qui en proviendront on obtiendra des tulipes de trois sortes ; les unes rouges, les autres blanches, et les troisièmes mi-partites de blanc et de rouge, comme il arrive dans l'accouplement des animaux de deux couleurs différentes.

Tous les jours les jardiniers mélangent la graine des œillets et des hyacinthes, afin d'obtenir des variétés qu'ils ne peuvent avoir que

de cette manière, et ils connoissent très-bien l'art de se procurer des renoncules coloriées.

Nul n'ignore les miracles que produit la greffe pour embellir les fruits, et jusqu'à quel point ceux-ci conservent une hérédité filiale : le citronnier enté sur le prunier sauvage donne des fruits d'un suc odoriférant. Les figues qui viennent sur les platanes se conservent très-grosses sous une écorce plus épaisse. Le germe du mûrier teint en rouge les hêtres élevés, ainsi que les fruits hérissés du châtaignier. Un bouton d'amandier caché entre l'écorce d'un prunier fendu, donne bientôt des fleurs odoriférantes; il change les fruits du pêcher en y ajoutant une enveloppe dure qui lui sert de défense. Lorsque ses branches sont mariées avec celles du châtaignier, les fruits qui naissent de ce mélange sont lisses, beaucoup plus gros et mieux nourris. Le noyer s'unit avec l'arboisier, et rapporte des fruits qui sont en sûreté sous leur double écorce.

M. Cabanis croit que les graines sont modifiées par la greffe ; il a remarqué que les pepins, noyaux ou bois provenant d'arbres greffés, ont donné plus de variétés dans leurs productions que les semences cueillies sur le franc. Aussi les jardiniers redoutent pour leurs

semis les noyaux de pêches provenant de pêchers qui ont été greffés.

Par la greffe, les poiriers pierreux perdent leurs pierres, et les fruits des arbres greffés sur eux-mêmes sont meilleurs et plus abondans.

Si les différens exemples que nous venons de rapporter nous attestent d'une manière indubitable une hérédité morale et physique dans les individus d'une même famille, tous les peuples ont dû la reconnoître; aussi tous les faits historiques nous présentent la Mégalantropogénésie comme le consentement unanime des nations.

CHAPITRE X.

Tous les peuples ont reconnu plus ou moins ouvertement la Mégalantropogénésie.

SANS l'idée de la Mégalantropogénésie, il n'y auroit jamais eu des couronnes héréditaires, ni des fils ennoblis par leurs aïeux. Les Assyriens ont obéi à Ninus comme à *Nemrod*, le premier roi dont l'histoire fasse mention, et qui parvint au trône après avoir purgé le pays de Sennaar des monstres qui le désoloient (1). Comme il étoit chasseur habile et très-renommé, c'est sans doute à ce talent qu'il fut redevable de son élection, parce que la terre, après le déluge, étoit couverte de forêts remplies de bêtes féroces, et que leur destruction dut paroître alors éminemment utile. Chez tous les peuples anciens, tels que les Babyloniens, les Assyriens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, les Arabes, les Atlantes; chez les Grecs et les Gaulois, les fils montèrent toujours sur le trône de leurs pères; et où trouver la raison de cette raison universelle, si ce n'est dans la Mégalantropogénésie? Dans l'empire

(1) Genès. c. 10 v. 8.

assyrien les professions étoient héréditaires, c'est-à-dire, qu'il n'étoit pas permis aux enfans de quitter le métier de leurs pères pour en embrasser un autre (1). On ignore le tems et l'auteur de cette institution qui, dès la plus haute antiquité, a eu lieu chez presque toutes les nations de l'Asie, et même chez plusieurs autres peuples (2); mais on en reconnoît facilement les motifs.

En vain diroit-on que l'audace et la force ont fait les rois et ont rendu les couronnes héréditaires : le peuple n'est point un vil esclave que les ambitieux puissent enchaîner impunément; nouveau Samson, quoique dans les fers, il peut écraser ses ennemis, et un seul acte de sa puissance et de sa volonté peut anéantir les tyrans quand il est fatigué de la tyrannie.

L'hérédité du pouvoir et de la souveraine puissance dans certaines familles, a donc été, chez toutes les nations policées, un contrat stipulé par le genre humain en faveur de la Mégalantropogénésie; son existence est consignée dans toutes les pages de l'histoire, et les faits historiques sont des monumens qui, en conservant le dépôt sacré des mœurs et usages des nations, deviennent, pour ainsi dire, la langue vivante

(1) *Diod.* 4. 2. pag. 142.

(2) Goguet, *Origine des Loix*, etc. l. 1. pag. 41.

des peuples morts : interrogeons les siècles passés pour pouvoir instruire les siècles présens et à venir.

Homère est sans doute l'apôtre le plus ancien et le plus éloquent de la Mégalantropogénésie ; à chaque page de ses immortels poëmes, il nous fait la généalogie de ses héros, et a soin de nous faire connoître ainsi le sang qui coule dans leurs veines.

Ici Pallas dit à Diomède, blessé par Pandarus :

. . . .
« J'ai versé dans ton sein la valeur de ton père. »

Là, Jupiter répond à Mars blessé, qui lui fait ses plaintes :

« De l'altière Junon, de ta superbe mère,
» Tu n'as que trop sucé le bouillant caractère. »

Hector dit à Pâris, pour l'exciter au combat :

« Qui peut vous mépriser ne sait pas vous connoître :
» . . . . Le sang dont le ciel vous fit naître,
» D'une ardeur généreuse enflamma votre cœur. »

Le même Hector, en embrassant son fils entre les mains d'Andromaque :

« Dieux, dit-il, écoutez les vœux de ma tendresse :
» Faites que cet enfant, comme moi, soit un jour
» Des plus braves Troyens et l'exemple, et l'amour.
» Souverain d'Ilion, qu'il y règne avec gloire.

» . . . .
» Qu'il puisse entendre dire à nos peuples surpris :
» Le père est, en ce jour, éclipsé par le fils. »

Glaucus raconte à Diomède qu'il est petit-fils du grand Bellérophon, qui perdit Isandre et la jeune Laodamie, et ajoute :

« Mon père, dernier fruit d'un légitime amour,
» Survécut à leur perte, et me donna le jour.
» Dès mes plus jeunes ans, il me transmit la flamme
» De cette noble ardeur qui brûloit dans son ame.
» Hyppoloque m'apprit à ne pas démentir
» La fierté de ce sang dont il m'a fait sortir,
» A soutenir sa gloire, à marcher sur sa trace. »

Diomède, fils de Tydée, de ce héros à qui Thèbes éleva un monument, s'écrie, au milieu des généraux qui vont tenter de fléchir la colère d'Achille :

» C'est moi qui parlerai . . . .
» Le sang de mes ayeux, dont j'ose me vanter,
» Est un titre assez beau pour me faire écouter. »

Enée répond à Achille : . . . .

» Du sang de mes ayeux je pourrois me vanter,
» Vous savez ma naissance, et je connois la vôtre :
» Du plus beau sang des dieux nous sortons l'un et l'autre;
» Je suis fils de Vénus, vous l'êtes de Thétis » (1).

(1) Il ajoute : Si vous voulez connoître de quel sang je suis descendu, bien d'autres que moi peuvent vous l'apprendre. Dardanus, fils de Jupiter, est le chef de ma

Achille dit à Lycaon :

» Tu vois ce que je suis : un héros est mon père ;
» La déesse des mers en son sein m'a porté. »

Astérops répond à Achille :

« . . . . . . Tu vois un illustre adversaire ;
» Je descends d'Axius, Pélégon est mon père.

Nestor s'écrie, devant Télémaque qui lui demande des nouvelles de son père :

« Ulysse votre père ! . . . . Oui, vous êtes son fils :
» Tout en vous le retrace à mes regards surpris ;
» Je le vois, je l'admire, et crois encor l'entendre. »

---

maison ; ce fut lui qui bâtit Dardanie : Ilion n'existoit pas encore, et le pied du mont Ida étoit seul habité. Dardanus eut pour fils Erichtonius, dont les richesses furent vantées parmi les hommes. Trois mille jumens peuploient ses haras. Tandis qu'elles paissoient dans ses gras pâturages, Borée en devint amoureux, et sous la forme d'un coursier superbe, il satisfit ses amours. Douze jumens fameuses naquirent de cet accouplement; rien n'égaloit leur vîtesse. Couroient-elles dans les guérets ? elles voloient sur les épis, sans les plier. S'élançoient-elles sur la mer, elles effleuroient à peine les vagues . . . . . Enée, comme on voit, nous donne ici en peu de mots, des preuves d'une double Mégalantropogénésie.

Enfin Ménélas dit à Pisistrate, en le reconnoissant pour fils de Nestor :

« La race des mortels favorisés des dieux
» A des signes certains qui frappent tous les yeux. » (1)

A chaque feuillet de l'histoire ancienne, on voit dérouler le grand tableau Mégalantropogénésique. Lorsqu'Agamemnon offroit sa fille à Achille, avec sept villes en dot, croyez-vous qu'il n'eut pas en vue de conserver la race du fils de Pelée et de Thétis, en la croisant avec celle d'Atrée? Lorsque Solon, allant à Milet, dit à Thalès qu'il s'étonne qu'un philosophe comme lui ne se soit pas marié pour laisser de sa postérité, le législateur d'Athènes connoissoit donc déja la Mégalantropogénésie? Lorsque dans les Indes Talestris va au-devant d'Alexandre, et qu'elle lui témoigne le désir d'en avoir des enfans, la reine des Amazones croyoit donc à la possibilité de pouvoir perpétuer la race des héros. Lorsque les éphores condamnèrent à l'amende

(1) C'étoit anciennement une marque de distinction d'appeler quelqu'un par cette locution, *fils d'un tel*, fils de Pélée, fils d'Atrée, pour dire Achille, Agamemnon, et c'étoit faire l'éloge du père et du fils. Ainsi, Agamemnon dit à Ménélas : Eveillez nos guerriers, nommez-les par leur nom, par celui de leur race.

Iliad., liv. 10.



leur roi Archidamus, pour avoir épousé une femme aussi petite de taille que d'esprit, disant qu'elle ne leur enfanteroit pas des rois, mais des roitelets, ils n'ignoroient donc point l'influence du père et de la mère sur les produits de la génération. Lorsqu'Alcibiade, banni d'Athênes, vint de Sicile se retirer à Lacédémone, et qu'ayant eu un commerce de galanterie avec la femme du roi Agis, nommée Timéa, il disoit assez hautement qu'il n'avoit pas recherché les faveurs de la reine par un esprit de débauche, mais par une honnête ambition de donner aux Spartiates des rois de son sang; pouvoit-il penser à autre chose qu'à la Mégalantropogénésie ? Périclès, en se séparant de sa première femme pour épouser Aspasie, n'avoit-il pas en vue, par un mariage aussi-bien assorti, de laisser aux Athéniens des enfans dignes de lui? Lycurgue, en permettant à un vieillard qui avoit une jeune femme de la mener coucher avec un jeune homme bien fait et bien né, ne songeoit-il pas au perfectionnement moral et physique de l'espèce humaine? Les peuples sauvages qui offrent leurs femmes aux étrangers qui abordent dans leurs îles, peuvent-ils avoir d'autre pensée que le désir de conserver la race de ces hommes courageux et extraordinaires qui se confient à une frêle

barque pour parcourir les mers les plus étendues, et affrontent avec audace le plus terrible des élémens, pour disséminer sur tout le globe la civilisation et les arts les plus utiles (1)! Si la cour d'Espagne, jalouse de maintenir la dépendance

(1) Les pirogues, dit Bougainville, en abordant à Taïti, étoient remplies de femmes qui ne le cédoient pas pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des européennes, et qui, pour la beauté du corps, pouvoient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étoient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnoient, leur avoient oté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent : elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries. Je le demande, comment retenir au travail quatre cents français jeunes, marins, et qui, depuis six mois, n'avoient point vu de femmes? Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés; le moins difficile n'avoit pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul français, mon cuisinier qui, malgré les défenses, avoit trouvé le moyen de s'échapper, à peine eut-il mis pied à terre, qu'il se vit entouré, avec la belle qu'il avoit choisie, par une foule d'indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits et firent approcher la fille, en la pressant de contenter les désirs qui l'avoient amené à terre. Dans ces circonstances, la terre se jonche de feuillages et de fleurs, et des musiciens chantent, aux

des colonies, ne confie les emplois de quelque importance qu'à des personnes envoyées d'Europe, et pour s'assurer davantage de leur fidélité, exige de tous ceux qu'elle emploie la preuve qu'ils descendent d'une famille de *vieux chrétiens*, sans aucun mélange de race juive ou mahométane, elle croit donc qu'il existe pour les individus d'une nation une hérédité morale, et que la diversité des pères altère la fidélité des enfans, même en fait d'administration publique. Enfin, si chez quelques peuplades américaines (1) il n'étoit permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la chasse, et lorsqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils étoient capables de subvenir à tous les besoins d'une famille et d'avoir des enfans dignes d'eux, il ne doit pas paroître extraordinaire que chez les peuples policés on ait adopté une influence paternelle, soit au moral comme au physique dans les produits de la génération. Lorsque Jules-César, prononçant l'oraison funèbre de sa

---

accords de la flûte, un hymne de réjouissance, et le jour où la jeune victime est offerte à Vénus, est un jour de fête pour la nation.

Voyage de Bougainville, pag. 198.

(1) *Histoire d'Amérique*, par Richardson.

tante Julie et de Cornélie sa femme, vante beaucoup leur origine commune, qu'il faisoit descendre d'un côté de l'un des premiers rois de Rome, Ancus Martius et de l'autre de la déesse Vénus, dit qu'on trouve dans sa famille la *majesté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la sainteté des dieux, qui sont les maîtres des rois*, il croyoit donc à l'hérédité des talens et des vertus (1). Lorsque Helvius Cinna, tribun du peuple, avoue qu'il y avoit eu une loi toute prête, qu'il devoit publier en l'absence de César, et par son ordre, qui lui permettoit d'épouser à son choix autant de femmes qu'il voudroit, afin d'en avoir des héritiers, le vainqueur des Gaules avoit donc été aussi Mégalantropogénésimane ?

---

(1) On remarque toujours dans le Basque le même désir de perpétuer la pureté du sang cantabre ; il ne contracte point ou presque point d'alliance avec les peuples voisins : s'il s'en fait quelqu'une, elle est méprisée et exposée à des qualifications humiliantes, dont l'orgueil cantabre aime à s'égayer. Lorsque, sous l'empire du retrait lignager, un étranger acquéroit des immeubles dans le pays, on voyoit toutes les bourses ouvertes pour laver, par l'exercice du retrait, l'opprobre du nom basque.

Statistique des Basses-Pyrénées, par le général Serviez, préfet du département, pag 118.

La

La mythologie, quelque fabuleuse qu'elle soit, prouve toujours en faveur de notre système, comme consentement unanime des nations. Tous les héros de l'antiquité ont eu une origine divine, et certainement les peuples qui ont mis le ciel et la terre en contact pour travailler à la procréation des grands hommes, reconnoissoient la puissante influence des parens sur la constitution organique et intellectuelle de leurs enfans (1).

(1) Platon, dans son dialogue intitulé *Cratile*, croit que les héros sont descendus des dieux épris de l'amour des femmes, ou des déesses éprises de l'amour des hommes; et que c'est du mot grec *érôs*, qui signifie l'Amour, que le nom de héros est dérivé. Homère fait dire à Jupiter, lorsque Junon lui apparoît sur le mont Ida, revêtue de la ceinture de Vénus et suivie du Sommeil; jamais je n'aimai si ardemment l'épouse d'Ixion, qui fut mère du brave Pirithoüs; ni Danaé, fille d'Acrise, qui mit au jour Persée, fameux entre tous les héros; ni la fille du vaillant Agenor, qui donna naissance à Minos et au sage Radamanthe; ni Alcmène, dans Thèbes, qui porta dans son sein l'infatigable Hercule; ni Semelé, mère de Bacchus, le plaisir et la joie des mortels; ni la blonde Cérès, ni l'orgueilleuse Latone, mère de Diane et d'Apollon. Il paroît par cette esquisse que Jupiter, comme souverain des dieux, fut, dans les siècles mythologiques, le grand étalon des déesses, et le père des plus fameux héros. Il avoit donc connu aussi

L'abâtardissement des races est un nouvel argument en faveur de la Mégalantropogénésie. Qui auroit jamais osé se plaindre qu'un tel homme a dégénéré des qualités physiques et morales de ses parens, si l'on n'avoit été convaincu qu'il est dans l'ordre de la nature qu'on en hérite le plus souvent ? Après avoir rapporté la lettre que les Bretons écrivirent à Aétius, lorsque les Pictes et les Calédoniens vinrent les attaquer, et qui est ainsi conçue : *Nous ne savons plus de quel côté nous tourner; les barbares nous chassent vers la mer, et la mer nous repousse vers les barbares ; il ne nous reste que ces deux genres de mort, ou d'être engloutis dans les flots ou d'être égorgés par le fer*, le judicieux historien de Charles V, Richardson ajoute : On a de la peine à croire que cette lâche nation descendit de ces peuples belliqueux qui repoussèrent César, et qui défendirent si long-tems leur liberté contre les armes romaines.

Ceux qui ont vécu dans les campagnes, savent très-bien que le peuple connoît toute l'influence des affections héréditaires, et que plus rappro-

---

la Mégalantropogénésie. Rhéa Silvia, mère des deux fondateurs de Rome, ne feignit-elle pas d'être enceinte du dieu Mars ?

ché de la nature ; et par conséquent plus philosophe sur ce point que bien des gens de la ville (1), il est persuadé, par expérience, qu'un honnête et vigoureux paysan fera toujours des enfans qui lui ressembleront, à-peu-près comme un bel et bon étalon produit des poulains qui l'égalent en bonté morale et en beauté physique. Rien de plus commun que d'entendre dire : Un tel est de *bonne race, il tire de ses pères ; un tel est coquin comme tous ceux de sa famille*. C'est sur-tout devant les tribunaux de paix que ces vérités ont coutume de retentir, lorsque les paysans, plaidant eux-mêmes leurs propres causes, vantent leur origine, la probité de leurs parens, et vont puiser dans le sein de leur famille, comme dans les archives de la vertu, leurs plus grands moyens de défense. Je rapporterai à ce sujet un bon mot d'un paysan de Ste.-Tulle, nommé Pierre Fereoux : « Nous autres gens du peuple, » me disoit-il, nous savons distinguer les enfans » qui nous appartiennent d'avec ceux qui ne » nous appartiennent pas ; les premiers sont ac-

(1) *Lalande* me disoit un jour : « Je respecte les préjugés du peuple, toutes les fois qu'ils ont rapport à des objets qui ne sont pas au-dessus de sa portée, parce que ces préjugés sont alors pour moi la vérité . . . . . »

» tifs, laborieux, mangent de tout et boivent » très-bien au flacon; les autres sont paresseux, » délicats, craignent le soleil et cherchent toujours l'ombre, parce que leurs pères sont des » bourgeois qui, en notre absence, ont frayé » avec nos femmes ». Il est à remarquer que ce brave homme n'avoit jamais entendu parler de mon système de la Mégalantropogénésie, et que d'ailleurs il peut se flatter d'avoir la femme la plus laide de tout le canton; ce qui fut toujours le *palladium* de la vertu aux yeux de tout homme de bon goût.

Il est inutile d'insister sur un plus grand nombre de préceptes et d'exemples, pour prouver en faveur d'une opinion universellement répandue, mais entièrement négligée, parce que l'intérêt et l'ambition sont aujourd'hui les seuls régulateurs de l'hyménée, et que les hommes préfèrent toujours la race de Plutus à celle d'Homère ou de Virgile; mais c'est aux gouvernemens à pressentir toute l'influence que mon système peut avoir sur la civilisation et sur la perfectibilité individuelle de l'espèce humaine.

CHAPITRE XI.

Influence de la Mégalantropogénésie sur la civilisation des peuples et l'éducation du genre humain.

Si nous examinons l'homme dans l'état sauvage, nous ne voyons en lui que des facultés individuelles, inférieures même à celles des animaux. Réduit à combattre pour vivre, il n'attaque que les foibles, et tout ce qu'il a de ruse ou d'industrie, appartient plutôt chez lui à l'individu qu'à l'espèce. Dans cet état, il recherche la solitude, ne s'unit à sa compagne que pour la jouissance du moment; rien chez lui n'est raisonné, et les besoins qu'il satisfait, sont plutôt des fureurs passagères que des sentimens ou des passions. L'histoire des jeunes sauvages qu'on a découverts dans les bois, et dont l'éducation est si longue et si difficile, nous confirme cette vérité : nous pouvons hardiment annoncer, sans crainte d'être démentis, que, dans l'isolement et hors l'état social, l'homme ressemble moins à

l'homme qu'à un animal plus ou moins stupide. Tous les jours, nous avons lieu de remarquer, comme le dit Fontenelle (1), que l'esprit d'un homme privé du commerce des autres, est si peu exercé et si peu cultivé, qu'il ne pense qu'autant qu'il y est indispensablement forcé par les objets extérieurs. Le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque. Qui pourroit donc nier l'influence de la Mégalantropogénésie sur la perfection de l'espèce humaine? En disséminant de proche en proche la race des gens d'esprit, ne fera-t-on pas comme ce jardinier qui, par une sage culture, vient à bout de détruire toutes les plantes parasytes, et d'étouffer leurs grains par de bons semis? La raison humaine est une espèce de fluide qui, comme tous les autres, tend à se répandre uniformément et à se mettre en équilibre; d'où il suit qu'un sot ou un ignorant gagne autant à la conversation d'un homme d'esprit, qu'un homme d'esprit perd en échange à la conversation d'un ignorant ou d'un sot. Le génie seroit peut-être moins rare, si l'assimilation sociale, comme le dit *Virey*, n'empêchoit son développement. Le moral de l'espèce humaine tend à un équilibre

---

(1) Mém. de l'acad. des scienc. 1703.

perpétuel ; et si jusqu'ici nul n'est devenu grand homme qu'en s'isolant de la foule, de quelle utilité ne sera donc pas la Mégalantropogénésie pour rétablir l'égalité rompue de l'intelligence sociale, et donner même, par une suite de générations bien combinées, de l'esprit aux sots ; c'est là le seul moyen de reculer les limites de la pensée, pour parvenir un jour à achever l'éducation du genre humain dans le temple même de sa perfectibilité ; ceux qui nient cette perfectibilité, sont bien ignorans ou bien coupables, ils dégradent l'homme loin de l'ennoblir ; ils le dépouillent de l'espèce de magistrature qu'il exerce sur tous les êtres, et le précipitent dans la classe des vils animaux, comme pour en faire rougir la nature.

Mais, dira-t-on, le plus grand nombre des hommes n'a pas besoin d'avoir de l'esprit ; les travaux et les professions qu'ils exercent, semblent le repousser, et ils appellent moins une tête intelligente que des bras vigoureux. Apôtres fanatiques de l'ignorance, *les hommes n'ont pas besoin d'avoir de l'esprit !* pouvez-vous prononcer un pareil blasphême, et croyez-vous que l'erreur soit un bien et la vérité un coupable mensonge ? Quoi ! verroit-on la société bouleversée ou dissoute, parce que l'agriculture auroit des agro-

nomes plus intelligens et moins routiniers ; les arts, des ouvriers plus industrieux et moins automates ; les sciences, des génies plus transcendans et moins rares ; la morale enfin, des philosophes plus nombreux et moins persécutés? Par la Mégalantropogénésie, l'intelligence humaine grandira de proche en proche dans tous états ; le paysan bas-breton ou des Landes, parviendra au même point de civilisation que le citadin d'aujourd'hui, et les grands hommes des siècles à venir, laisseront bien en arrière les grands hommes des siècles passés. L'espèce humaine étant perfectible, il n'est pas absurde de croire que le Newton qui pourra naître dans la suite par le secours de la Mégalantropogénésie, ne surpasse autant le Newton d'Angleterre que l'inventeur du calcul infinitésimal n'a surpassé de son vivant l'imbécille Ostiaque qui compte à peine jusqu'à trois (1).

Si l'ignorance et le despotisme tendent toujours à museler la pensée, et à emmailloter les

---

(1) Mr. de la Condamine dit que les Yameos ne peuvent compter que jusqu'à trois, et se servent du mot de *poettarrarorincouroac*. Si un tel peuple s'étoit avisé de faire de longs calculs, il lui auroit fallu des rames de papier d'une furieuse étendue, sur-tout à la colonne des milliards.

Relation de la rivière des Amazones, page 67.

hommes pour les faire redevenir des enfans, il est digne du siècle de la philosophie d'allumer aux quatre coins du globe le flambeau de la civilisation. Il est impossible d'assigner des bornes à l'être le plus perfectible de la nature; l'homme peut devenir un jour, par la Mégalantropogénésie, un nouveau Promethée. Au point de dégénérescence auquel est parvenue aujourd'hui l'espèce humaine par ses mauvaises institutions ; la naissance des grands hommes a été jusqu'ici plutôt un effet du hasard, un écart même de la nature, qu'un travail combiné de notre organisation.

Les sciences et les arts, quoi qu'en ait dit un grand philosophe, en polissant les hommes, ont contribué à leur bonheur. L'ignorance est le piedestal de la tyrannie et le tronçon sanguinaire de la barbarie et de la cruauté; voyez ces contrées malheureuses, où règnent des anthropophages, l'humanité y chercheroit en vain un asile; les champs du carnage et de la mort n'y offrent que les ossemens d'un vaste cimetière. Le plus beau jour de la nature sera celui où le soleil de la Mégalantropogénésie luira sur tout l'univers; alors commencera le vrai siècle de la philosophie, et les trois quarts de l'espèce humaine, qui ne sont encore que des enfans de

ténèbres, deviendront des anges de lumières. Je te salue, ô divine Mégalantropogénésie, viens éclairer le monde social : s'il est des ingrats qui, méprisant tes bienfaits, ne veuillent pas te reconnoître, laisse-les croupir dans la fange bourbeuse de l'oubli ; et, pour leur éternelle honte, qu'ils reproduisent éternellement leur pâte grossière dans un moule informe : la matière est leur élément, et comme elle, ils ne doivent compter qu'en masse et en pesanteur.

CHAPITRE XII.

Pourquoi les enfans des grands hommes sont-ils souvent si petits ?

Il est rare, dit d'Alembert, que les hommes célèbres aient des enfans qui leur ressemblent ; je ne nierai point ce fait de physiologie-pratique, quoiqu'il souffre de nombreuses exceptions ; mais je vais faire connoître à quoi tient cette dégénérescence et les moyens propres à la prévenir. Si nous consultons les annales biographiques, nous voyons dans toutes que les grands hommes, absorbés par la continuité de leurs méditations, ont peu de goût pour le mariage (1), ou sont indifférens sur le choix de leurs épouses. Ne recherchant que par besoin ou par distraction le physique de l'amour, ils ne donnent jamais rien au moral et aux apprêts qui doivent précéder l'acte ; au contraire, le moment qui

(1) Les parties génitales de Newton restèrent toujours imparfaites, sans doute parce que la vie de ce grand homme fut toujours concentrée dans le cerveau.

les voit jouir est toujours celui où leur esprit, fortement tendu vers un objet étranger, cherche à résoudre quelqu'intéressant problême, ou à lire, dans le ciel ou sur la terre, l'histoire de quelque nouvel habitant. On ne peut méconnoître néanmoins l'influence de la disposition morale des parens, au moment même de la génération.

Loin que la couche nuptiale des grands hommes s'apprête sous les lambris dorés de Plutus, l'hymen n'allume le plus souvent pour eux ses flambeaux qu'au foyer des chaumières ; plus d'une servante s'enorgueillit de presser dans ses bras des héros, des législateurs, des philosophes (1) ; le génie même semble les associer à ses immortels travaux. Ainsi Molière ne donnoit jamais une pièce au théâtre, sans avoir consulté auparavant sa servante ; et Rousseau faisoit retentir aux oreilles de *Thérèse* ses étonnans paradoxes, avant de calomnier, par leur publication, le genre humain. Eh bien ! ce qu'ont fait ces deux grands

(1) Caton le Censeur épousa, à l'âge de 88 ans, Salonia, fille d'un de ses domestiques. Abraham avoit eu son fils Ismaël d'Agar sa servante. Il ne faut donc pas s'étonner si les modernes ont du goût pour ces sortes d'épouses, puisque les premiers-nés du genre humain leur en ont donné l'exemple.

hommes, est à-peu-près l'histoire de tous leurs pareils. Oui, dans tous les pays et sous tous les climats, les savans s'associent des compagnes indignes de leur renommée; et faut-il s'étonner qu'il ne naisse, d'aussi étranges mariages, que des fruits abâtardis? La fable au contraire nous représente Apollon dansant au milieu des neuf Muses.

Quand on fait violènce à la nature, on ne doit rien attendre de ses produits; et la dégénérescence des espèces tient toujours aux vices des individus.

D'autres fois, les grands hommes, sans avoir un goût décidé pour les servantes, s'allient à des femmes d'un esprit médiocre; ainsi le grand Racine partagea sa couche avec Catherine Romanet; Cicéron avec Térentia; Socrate avec Xantipe. Faut-il s'étonner que leur race soit dégénérée; et n'est-ce pas dans le sein de leur mère, que se sont formés ces enfans rabougris qui ont été écrasés par le seul poids du nom de leurs pères? Buffon nous a dit que la dégénérescence des races se fait toujours au physique comme au moral par les femelles, et cet habile naturaliste nous a expliqué, d'un seul mot, pourquoi les enfans des grands hommes sont souvent si petits; heureux s'il avoit pu lui-même profiter de ses préceptes,

la nature auroit eu moins à pleurer sur son tombeau.

D'après nos connoissances actuelles sur la génération par emboîtement et préexistence des germes, il n'y a qu'un homme totalement étranger aux loix de l'économie humaine, qui puisse ignorer la grande influence de la femme sur les qualités physiques et morales du fœtus. Veut-on que l'être qui existe tout formé dans le sein de sa mère, avant la fécondation, qui se nourrit de son sang, qui s'alimente de sa vie, ne soit qu'un corps parasite, et ne participe en rien aux vices de son organisation primitive? De pareils principes seroient le comble de l'ignorance, s'ils n'étoient déjà celui de la déraison. Voyez ce qui se passe chez les animaux, et remontez par analogie à ce qui doit avoir lieu dans l'homme; nous avons établi dans tous l'identité des loix physiologiques; eh bien! la génération qui n'est que le complément de ces loix, doit présenter dans tous les mêmes phénomènes; dans certaines circonstances, les mêmes produits atténués, et dans d'autres les mêmes améliorations. Il n'y a pas de paysan qui ne sache que d'une mauvaise ânesse, il ne peut naître qu'un mauvais ânon; et les jardiniers savent tous que la rose n'est jamais produite par la fleur du grate-cul.

Dans l'ordennance commune de la nature, a dit Daubenton (1), ce ne sont pas les mâles, mais les femelles qui constituent l'unité des espèces; l'exemple de la brebis qui peut servir à deux mâles différens, et produire également du bouc et du bélier, prouve que la femelle influe beaucoup plus que le mâle sur le spécifique du produit, puisque de ces deux mâles différens, il ne naît que des agneaux, c'est-à-dire, des individus spécifiquement ressemblans à la mère; aussi le mulet ressemble plus à la jument qu'à l'âne, et le bardeau plus à l'ânesse qu'au cheval.

Niera-t-on après cela que le choix d'une femme soit indifférent pour l'homme qui veut avoir des enfans d'esprit? Et ne doit-on pas conclure que nécessairement et toujours le moral du fœtus doit se ressentir du moral de la mère (2)? C'est là une vérité démontrée par l'expérience, quand même elle n'auroit pas pour appui tous les rapports analogiques qui rattachent à l'homme la classe nombreuse des animaux.

(1) Dict. encycl.

(2) Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, étoit une princesse ambitieuse. Phœstis, mère d'Aristote, descendoit d'Esculape; et Demosthène étoit Scythe du côté maternel. Il ne faut plus demander où l'orateur athénien avoit puisé l'inflexibilité de son caractère.

Jusqu'ici, on semble avoir cru que le peu d'intelligence des enfans des grands hommes venoit de la débilité paternelle, et qu'un corps frêle et délicat ne pouvoit pas être le porte-feuille du génie. C'est là une erreur introduite par des profanes dans les champs de la physiologie. Nos forces musculaires, il est vrai, sont les agens de nos mouvemens extérieurs, mais notre vie morale et intellectuelle ne réside que dans nos organes nerveux. Or, il est de fait, qu'un être pensant est d'autant plus sensible qu'il est moins robuste et plus délicat, la susceptibilité étant toujours en raison directe de la foiblesse du corps. Ainsi *Pascal*, *Voltaire* touchoient à peine la terre, tandis que je vois chaque jour à Paris mille *physcons* au physique, n'être que des pigmées au moral. Il est dono bien plus naturel de rapporter la dégénérescence des fils à la mauvaise organisation de la mère, cela du moins est conforme aux notions de la saine physique, et ne répugne nullement à la raison. Le soleil le plus fort n'adoucit jamais les fruits de nature acerbe, et l'homme chercheroit en vain à corriger par la greffe ceux du cormier. De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de conclure que les produits de la génération seront toujours altérés, dès que le père et la mère, mais principalement celle-ci, seront invalides.

valides. En vain Alexandre et César cohabitent avec Roxane et Cléopâtre ; loin de se voir revivre dans leurs enfans, ils n'engendrent qu'un Alexandrion et un Césarion, parce que leurs épouses, nouvelles Vénus de la Perse et d'Egypte, eussent mieux été en rapport avec Adonis qu'avec les rivaux du dieu Mars (1).

Voilà à-peu-près toutes les causes qui, jusqu'ici, ont fait dégénérer la race des grands hommes; quelqu'évidentes qu'elles soient, elles ne sont pas encore néanmoins assez généralement senties, et bien des gens demeureront long-tems réfractaires à cette grande vérité physiologique. Armés du flambeau de la médecine, nous voulons faire surgir au milieu de la génération présente les sources du génie ; et notre système, une fois adopté par tous les gouvernemens, deviendra dans le corps social le phare qui guidera sur l'océan de la vie les races futures, vers le temple de l'immortalité. Faisons connoître comment pourra s'opérer cette heureuse révolution psychologique, et sur quelles bases porteront les colonnes du brillant édifice que nous proposons de construire en l'honneur du génie toujours renaissant.

(1) A Rome, les mariages entre les patriciens et le plébéïens avoient été défendus par une loi des décemvirs.

CHAPITRE XIII.

Loix organiques de la Mégalantropogénésie.

S'IL est reconnu que les grands hommes vivent moins pour leur gloire que pour l'humanité, leur génie devient une propriété nationale, et l'état doit une éducation gratuite à leurs enfans. D'après ce que nous avons dit sur le mécanisme de la génération, on voit qu'il est possible de perpétuer la race des gens d'esprit; car si la nature les crée, l'art peut à son tour les conserver. En mariant un homme d'esprit avec une femme d'esprit, on aura sans doute bien plus de probabilité que les enfans qui en proviendront, seront les héritiers de leurs talens; que si l'on unit l'ignorance à l'imbécillité, ou même l'esprit à l'idiotisme; quiconque a un peu étudié la psychologie est pleinement convaincu que nos facultés intellectuelles dépendent de nos facultés organiques, et qu'un homme, toutes choses égales d'ailleurs, pense d'autant mieux, qu'il est plus régulièrement organisé. L'organisation, comme l'a dit le

célèbre *Lamétrie* est le premier mérite de l'homme. C'est en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités estimables celles qu'on tient de la nature, mais seulement tous les talens qui s'acquièrent à force de réflexions et d'industrie; car d'où vient l'habileté, la science et la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles, savans et vertueux ? Et d'où nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la nature ou de nos parens ?

L'âme n'a jamais de sensation nouvelle, dit *Bonnet* (1), que par l'entremise des sens. C'est à l'ébranlement de certaines fibres que cette sensation a été originairement attachée; sa reproduction ou son rappel, par l'imagination, tiendra donc encore à l'ébranlement de ces mêmes fibres. L'âme humaine, placée dans le cerveau de la brute y acquerroit-elle jamais des notions de morale et de métaphysique ? Sa nature seroit pourtant la même, mais elle ne pourroit y déployer son activité, comme elle la déploie dans son propre cerveau. Elle seroit donc entièrement dégradée par la seule diversité de l'organisation; je suppose qu'il n'y a pas de différence entre les cerveaux

(1) *Essai analytique sur l'âme*, ch. XXV. §. 771.

humains ; mais tous les hommes ne tirent pas le même parti de leurs sens, quoique le nombre et l'espèce soient les mêmes. Si le cerveau se modèle en quelque sorte sur les objets ; s'il est des fibres appropriées à chaque espèce de perception, si telle est la loi de l'union de l'âme avec le corps, qui à certaines fibres, et à un certain état de ces fibres, répondent constamment dans l'âme certains sentimens, certaines perceptions ; il faudra convenir que l'âme d'un Huron, logée dans le cerveau d'un Montesquieu, y éprouveroit les mêmes sentimens, les mêmes perceptions que l'âme de l'auteur sublime de l'*Esprit des loix*.

Des accidens qui ne peuvent qu'affecter le corps, affoiblissent et détruisent même l'imagination et la mémoire ; elles ont donc un siège dans le corps, et ce siège seroit-il autre chose que l'organe qui transmet à l'âme toutes les impressions du dehors? Il suit de là qu'une intelligence, qui connoîtroit à fond la mécanique du cerveau, qui verroit dans le plus grand détail ce qui s'y passe, y liroit comme dans un livre. Ce nombre prodigieux d'organes infiniment petits, appropriés au sentiment et à la pensée, seroit pour cette intelligence, ce que sont pour nous les caractères d'imprimerie. Nous feuilletons les livres, nous les étudions ; cette

intelligence se borneroit à contempler les cerveaux.

Que falloit-il à *Caius Julius*, à *Sénèque* à *Pétrone*, pour changer leur intrépidité en pusillanimité, ou en poltronerie ? Une obstruction dans le foie, dans la rate, un embarras dans la veine-porte, dans le mésentère. Pourquoi ? parce que l'imagination se bouche avec les viscères, et de là naissent tous les singuliers phénomènes de l'affection hystérique et hypocondriaque (1).

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, pourquoi les animaux qui mangent de la viande crue sont-ils féroces ? Pourquoi la nation anglaise qui mange la viande rouge et sanglante, participe-t-elle de cette férocité plus ou moins

(1) Lamétrie, *Homme machine.* Dans un cercle ou à table, il falloit à Pascal un rempart de chaises, ou quelqu'un dans son voisinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir des abîmes épouvantables dans lesquels il craignoit de tomber. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une singulière circulation dans un lobe du cerveau ! Grand homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie et la sagesse avoient chacun leur département. On dit que la cause de ce délire provint de la crainte qu'eut Pascal d'être entraîné dans la Seine par les chevaux de sa voiture qui avoient pris le mors aux dents, et qui restèrent suspendus au parapet du pont de *Saint-Cloud*, qu'ils avoient déjà franchi.....

grande qui vient en partie de ses alimens ? Cette férocité produit dans l'âme l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations ; l'indocilité et les autres sentimens qui dépravent le caractère comme des alimens grossiers, font un esprit lourd, épais, dont la paresse et l'indolence sont les attributs favoris. Dans le *Lexicon* d'Apollonius, il y est dit que les Abiens, qui vivent de lait, sont les plus justes des hommes. Homère cite encore l'exemple des Mysiens et des Thraces.

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, pourquoi cette influence de l'âge sur la raison? Pourquoi l'âme suivroit-elle les progrès du corps, comme ceux de l'éducation? Pourquoi dans le beau sexe, suivroit-elle la délicatesse du tempérament, et ne montreroit-elle que cette tendresse, cette affection, ces sentimens vifs, plutôt fondés sur la passion que sur la raison, ces préjugés, ces superstitions dont la forte empreinte peut à peine s'effacer; tandis que chez l'homme, le cerveau et les nerfs, participant de la fermeté de tous les solides, l'esprit ainsi que les traits du visage sont plus nerveux.

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, pourquoi l'affluence du sang dans le cerveau feroit-elle naître des idées plus vives, plus lumineuses, des vues plus ingénieuses, une élo-

quence plus rapide ? Pourquoi la position horisontale ou couchée, le vin, le thé, le café stimuleroient-ils l'intelligence, feroient-ils bouillonner le cerveau d'énergie, et entrer dans une véritable érection pour créer un si grand nombre de pensées ? C'est pour cela sans doute que les improvisateurs ne naissent que dans les pays chauds. Les grands hommes sont plus voisins de la folie que les esprits vulgaires. Démocrite d'Abdere disoit que sans accès nerveux, on ne pouvoit être grand poëte ; notre Virgile français, l'immortel *Delille*, est saisi dans le feu de la composition d'une véritable fièvre ardente avec délire.... Si l'on voit des personnes plus favorisées que d'autres en intelligence, c'est que chez elles le sang est refoulé davantage dans le cerveau. Tels sont les individus dont les extrémités, les bras et les jambes sont petites, l'habitude du corps ferme, le cou court et la tête assez grosse ; toutes les personnes, dont la complexion est lâche, molle, flasque, dont les mains et les pieds sont gros, lourds et massifs, et le cou alongé comme chez les animaux stupides, l'autruche, la grue, le chameau, dont la tête est petite, conique, éloignée du cœur, sont plus ou moins voisines de l'imbécillité, parce que le sang, trouvant de grands membres à parcourir, y circule

de préférence à la tête. Le génie est donc une vraie maladie ; mais aujourd'hui elle est très-peu fréquente dans nos climats, elle est toujours sporadique, et n'a jamais pu régner épidémiquement.

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, pourquoi cette puissance de l'air, du climat, des saisons sur notre caractère et nos humeurs ? Quelqu'un peut-il ignorer combien l'état chaud, froid, sec, humide, ou électrique de l'atmosphère, influe sur notre corps, et partant sur nos passions ? Le fameux duc de Guise étoit si fort convaincu que Henri III, qui l'avoit eu tant de fois en son pouvoir, ne l'assassineroit pas, qu'il partit pour Blois. Le chancelier Chiverny, apprenant son départ, s'écria : « Voilà un homme perdu ! » Lorsque sa fatale prédiction fut justifiée par l'événement, on lui en demanda la raison. « Il y a vingt ans, dit-il, que je connois le roi ; il est naturellement bon, et homme foible ; mais j'ai observé qu'un rien l'emporte, et le met en fureur, lorsqu'il fait froid. »

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, pourquoi verrions-nous l'entendement être toujours en raison directe de la pulpe cérébrale ? De manière, qu'en passant de l'homme à la classe des animaux, nous voyons l'intelligence se dé-

grader en proportion que leur cerveau est moins bien organisé ; et l'immense distance qu'il y a entre la tête d'un éléphant et la tête d'une carpe, nous rend physiquement raison de l'énorme différence de leur moral. L'anatomie démontre que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau, et que ce viscère semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité. Dans les imbécilles et les fous, les vices du cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches ; mais où aller chercher la cause de la variété de tous les esprits ? Un rien, une petite fibre dérangée, une ossification grosse comme un grain de millet, eût fait deux sots d'*Erasme* et de *Fontenelle*.

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, auroit-on pu pronostiquer la science de Zoroastre, ce roi des Bactriens, chez qui les artères du cerveau battoient avec tant de violence, qu'elles repoussoient la main qu'on appliquoit sur sa tête ? Antipater, roi de Sidon, qui avoit régulièrement la fièvre le jour de sa naissance, qui fut aussi celui de sa mort, auroit-il fait sur-le-champ des vers sur toutes sortes de sujets ? La même chose seroit-elle arrivée à Pétrarque, en voyant pour la première fois la belle Laure le lundi 26 avril 1327 ? Brébeuf auroit-il composé ses ouvrages dans la chaleur d'une fièvre opiniâtre qui dura vingt ans,

et qui étoit le produit d'un enthousiasme poétique ? Tant de filles hystériques d'une intelligence ordinaire, auroient-elles eu un esprit si lumineux durant leur paroxisme ? L'histoire de Sainte-Thérèse n'est point un roman pour le médecin.

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, auroit-on vu cette fièvre chaude qui, du tems de Lysimachus, régna quelque tems à Abdère, et pendant les paroxismes de laquelle, les malades couroient dans les rues, récitant des morceaux de tragédie, et sur-tout de l'*Andromède* d'Euripide, comme s'ils eussent été sur le théâtre ? Ce jeune homme, presqu'imbécille, qu'on avoit renfermé dans un cloître, et qui n'avoit d'autre emploi que de sonner les cloches, seroit-il devenu tout-à-coup intelligent, et l'un des plus grands hommes de lettres de son siècle pour avoir fait une chute violente qui ébranla tout son cerveau ? Cette femme folle, chez qui tous les remèdes avoient été inutiles, auroit-elle été guérie après s'être jettée par la fenêtre (1) ? Une blessure à la tête auroit-elle causé au pape Clément VI, une mémoire si prodigieuse qu'il ne pouvoit rien oublier de ce qu'il lisoit ? César auroit-il

(1) Ce n'étoit sans doute qu'en changeant le physique des amans malheureux, que le saut du rocher de *Leucade* pouvoit guérir du mal d'amour, ceux qui avoient le bonheur de survivre à cette redoutable épreuve.

redouté avec tant de raison *Brutus* et *Cassius*; qui étoient secs et bruns, tandis qu'il ne se défioit nullement d'*Antoine* et de *Dolabella* qui étoient si puissamment chargés d'embonpoint? *Thomas Campanella*, qui étoit si bien exercé à reconnoître le caractère moral des individus par leurs gestes et leurs usages, auroit-il senti naître en lui, en les imitant de son mieux, les idées, les affections, les penchans de ces mêmes personnes?

Si notre moral ne dépendoit pas de notre physique, pourquoi un jeune homme qui avoit reçu un coup violent à la tête, ne se ressouvint-il plus d'aucune des choses qu'il avoit apprises, et fut-il obligé d'apprendre une seconde fois les élémens des sciences (1)? Pourquoi Messala Corvinus oublia-t-il par la même cause jusqu'à son nom (2)? Pourquoi un franciscain perdit-il tellement la mémoire par une fièvre aiguë, qu'il ne connut plus ses lettres (3)? Pourquoi la peste, décrite par Thucydide, ôtoit-elle la mémoire (4)? Pourquoi une fièvre pestilentielle, observée par Galien,

---

(1) *Guillelmi Rondeleti opera medica, append.* c. 21. p. 314.

(2) *Plin. Hist. nat.* lib. 7. c. 24.

(3) Christophe de Vega, *De arte medendi*, lib. 5., c. 30.

(4) Lib. 2, *Bell. Pelopones.*

produisoit-elle le même effet (1) ? Pourquoi ce même phénomène eut-il lieu dans la peste qui régna à Athènes (2) ? Pourquoi un procureur de la cour, nommé *Enaut*, après avoir été guéri d'une paralysie complette, ne put-il écrire d'autre nom que le sien, et former d'autres lettres que celles qui composent *Enaut,* qu'il écrivoit en longs caractères, comme on a coutume de signer (3)? Pourquoi un enfant de huit ans, qui avoit fait des progrès assez considérables dans la langue latine, fut-il tellement saisi par la chaleur de l'été, en 1775, qu'il en perdit toute mémoire; et pourquoi le tems froid la lui rendoit-il, et le chaud la lui faisoit-il perdre de nouveau ? Si toutes ces altérations produites dans les fonctions intellectuelles par des causes morbifiques, ne prouvent pas l'asservissement de l'âme aux dispositions organiques du corps, il est impossible de chercher ailleurs une explication raisonnable des modifications qu'éprouve notre économie par l'influence des objets extérieurs (4).

(1) *Lib. quod animi mores corporis temp. sequantur.* c. 5.

(2) *Lucr. de rerum natur.* lib. 6 sub. fin.

(3) *Journ. de Médec.* avril 1686, art. 4, pag. 22.

(4) O homme dont le génie étonne l'univers, et devant qui se prosterne la foule des admirateurs, qu'un

Chaque grand homme a une structure anatomique particulière, et diffère autant d'un imbécille, dans son état physique que dans son état moral. Pourquoi donc les fils, héritant de la constitution organique de leurs parens, l'auteur sublime de la *Henriade*, uni à la docte Emilie, n'auroit-il pas vivifié un être tout étincelant du feu de son génie ? Croit-on que la nature eût bétifié dans le fils ce qu'elle avoit si bien spiritualisé dans le père ?

Les moyens physiques, pour acquérir de l'esprit, ne dépendent que de la disposition des organes, de la qualité et du mouvement du sang. On peut acquérir ces excellentes qualités, et l'on parvient, en modifiant l'être matériel, à affecter l'âme de telle ou telle manière ; c'est pourquoi Cicéron dit « qu'il est fort important à l'âme d'être » logée dans certains corps, puisque de cette ma- » chine terrestre s'élèvent ou des fumées qui l'obs-

---

sang trop épais s'arrête dans ton cerveau, que des humeurs âcres irritent ses fibres, que des corps extérieurs le compriment, la chaîne de tes idées se rompt à l'instant ; tu lies ensemble des sensations qui n'ont aucun rapport ; tu n'as plus rien de toi-même, et tu deviens la risée de ce peuple qui, la veille, encensoit ta statue.

Dumas, *Physiologie*, tom. 3, pag. 498.

» curcissent, ou des principes de lumière qui la
» rendent plus éclatante (1). »

Tout le monde sait que dans un concert, la musique est discordante lorsque tous les instrumens ne sont pas à l'unisson, et que le plus habile artiste reste toujours au-dessous de son talent. Eh bien ! dans la génération, si l'un des deux individus, qui y concourent, n'assortit pas l'autre, et ne se trouve pas en rapport harmonique de talent, les produits en sont toujours dégradés, et c'est là l'origine de l'abâtardissement des races. Les exemples nombreux et journaliers que nous puisons dans l'économie rurale et végétale, sont entièrement applicables aux loix de l'économie humaine. L'agriculture s'est revivifiée depuis l'établissement des haras et des pépinières, et sa prospérité est attachée à leur conservation. La Mégalantropogénésie auroit-elle une moins grande influence sur le corps social ? Nul ne peut assigner des bornes à l'intelligence humaine, et si la science comme la nature, comptent depuis Aristote jusqu'à Cuvier, plus de deux mille ans, peut-être que dans la suite, la science, en anachronisme avec

(1) *Et ipsi animi magni refert quali in corpore locati sint. Multa enim à corpore existant quæ acuent mentem, multa quæ obtundant.*

Tuscul. Quæst. lib. I.

la nature, comptera plusieurs centaines d'années du siècle présent au siècle à venir. Quelle distance n'y a-t-il pas aujourd'hui même entre le paysan qui plante automatiquement des laitues ou arrache des choux, et Desfontaines et Jussieu qui font pâlir tous deux le flambeau que l'Europe reconnoissante alluma sur la tombe de Linné? entre Newton qui pèse dans son cabinet le soleil, et le commis aux octrois qui confisque une poule, ou a recours à son barême pour tarifer une corbeille d'œufs? La distance est sans doute incommensurable, et il est vrai de dire avec *Vicq-d'Azir*, que l'échelle morale de l'homme présente des gradations à l'infini. Que sont en effet le Lapon, l'Eskimau, dont les sens resserrés par le froid, transmettent peu d'idées; le Crétin, dont les organes sont malades; le sauvage qui ne songe qu'à ses besoins les plus grossiers? que sont de pareils hommes auprès des grands poètes, des grands orateurs, auprès des grands philosophes qui ont si bien peint la nature (1.)?

Si tous les gouvernemens policés se confédèrent, comme on n'en peut douter, pour l'établissement de la Mégalantropogénésie, on verra bientôt l'espèce humaine marcher vers une perfection in-

(1) *Système anatomique des animaux*, tom. I.

connue, et impossible même à concevoir. En conservant la race des grands hommes, on aura la pépinière toujours vivante des bienfaiteurs de l'humanité; on découvre à la pensée l'horison d'un nouveau monde; et de proche en proche le foyer des lumières éclairera toutes les nations de l'univers. Si ma Mégalantropogénésie est un rêve, c'est au moins le rêve d'un homme de bien, fortement passionné pour la gloire et l'immortalité physique des amis de l'humanité...... Si je proposois d'ouvrir aux mers d'autres abîmes, ou d'arrêter les vents dans leur course vagabonde, on auroit droit de crier à la folie; mais je propose l'établissement de deux collèges nationaux pour faire instruire, suivant un nouveau plan d'éducation que je ferai bientôt connoître, les enfans issus d'un père et d'une mère qui auront du génie; mais je propose, en honorant les talens, d'inviter les grands hommes à choisir des épouses dignes d'eux; mais je propose de promettre une éducation gratuite à leurs enfans, lorsqu'ils seront pauvres; vais-je par là tarir les finances de la république, mettre au jour un projet d'une exécution impossible? Suis-je fou, parce que je crois qu'on peut perfectionner la race des hommes comme on perfectionne celle des animaux? Si tous les faiseurs de système se bornoient à des projets aussi économiques, nous

nous ne verrions pas les hommes, à imagination ardente, à vastes entreprises, vider si souvent le trésor public. Tandis qu'on n'épargne rien en Europe pour relever la beauté des coursiers, améliorer les bêtes à laine, et perpétuer la race des bons limiers, n'est-il pas honteux que l'homme soit abandonné par l'homme ? Seroit-ce parce que la race humaine, par un privilège particulier, n'auroit pas à craindre, comme les autres races, l'abatardissement par le mélange continuel des individus de la même famille ? La nature auroit-elle dérogé aux loix préexistantes de son harmonie, et fait une exception en sa faveur ? Non, sous tous les climats, l'homme dégénère, et s'abatardit lorsqu'il se mésallie, mais il n'a rien à attendre pour sa perfection, parce qu'il vit parmi des hommes. Peut-être qu'un jour il cessera d'être le plus négligé des animaux, et que la philosophie effacera par respect pour son origine, les stigmates de sa dégradation.

Si le gouvernement français honore les mariages mégalantropogénésiques, et promet une éducation gratuite aux enfans des grands hommes convenablement mariés, il n'est besoin que de l'établissement de deux Athénées, pour que la Mégalantropogénésie soit en vigueur Bien souvent les hommes d'un rare mérite ne se ma-

rient pas, ou craignent d'avoir des enfans, parce qu'étant pauvres, ils se voient dans l'impuissance de fournir à leur éducation; car il n'est que trop vrai de dire que *Minerve* tient rarement en main la corne d'abondance, et que *Plutus* habite loin de l'Hélicon. Assurés désormais de leur existence et de celle de leurs enfans, le moment où ils sacrifieront à la nature ne sera plus celui des angoisses ou des distractions; chacun pensera à se reproduire d'une manière digne de sa renommée, et sera jaloux de fournir quelques rameaux au grand arbre mégalantropogénésique. Que de races éteintes dans le sein de la pauvreté, et qu'un bienfait du gouvernement pourroit retirer de l'oubli, et perpétuer pour la gloire des siècles et le bonheur des nations.

L'époque de la célébration des mariages mégalantropogénésiques doit se rattacher à l'époque fondatrice du gouvernement républicain, parce que si la révolution est une conquête de la philosophie sur l'ignorance et les préjugés, c'est en ce jour de fête solennelle qu'on doit unir en mariage les enfans des savans et des héros qui ont préparé la République par leurs écrits ou l'ont défendue par leurs armes: c'est là l'unique moyen d'entourer le berceau de la patrie de sentinelles vigilantes et intéressées à sa prospérité et à son bonheur.

Bientôt la fête du premier vendémiaire deviendroit aussi célèbre que celle des jeux olympiques de l'ancienne Grèce. Le monde savant accourroit à cette auguste cérémonie, et contempleroit avec admiration les couples fortunés destinés à devenir le foyer des lumières, qui doivent un jour éclairer l'Univers. Honorons les grands hommes, a dit un philosophe, et les grands hommes naîtront en foule. L'esprit est une semence qui ne fructifie que dans les champs de l'honneur, et sans la trompette de la renommée, plus d'un héros et d'un savant eussent cessé de vivre, avant qu'on eût su s'ils avoient vécu (1).

(1) L'histoire nous apprend que tous les princes qui ont protégé les lettres, les sciences et les beaux arts, ont vu naître presqu'instantanément une foule de grands hommes. Les siècles d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, sont assez connus par les chefs-d'œuvres immortels qu'ils produisirent. Malheureusement la race des grands hommes ne s'est jamais perpétuée, parce que jusqu'ici on a ignoré l'art de conserver toujours vivant le flambeau du génie; mais aujourd'hui, que les lumières acquises dans l'étude des sciences naturelles, nous ont mis pour ainsi dire à même de dérober plus d'un secret à la nature, peut-on douter qu'avec des soins bien entendus, la race humaine ne s'améliore et ne se perfectionne de plus en plus? Je suis profondément persuadé, et j'en ai la conviction intime, que si l'on veut cultiver

CHAPITRE XIV.

La véritable heure pour procréer des enfans d'esprit.

JUSQU'ICI on a fait peu de progrès dans l'histoire naturelle de l'homme, parce qu'en étudiant son physique, on a entièrement négligé son moral; cependant il est vrai de dire que l'examen de la vie extérieure apporte bien peu de connoissances au naturaliste, s'il est isolé de celui de la vie intérieure. Quoique les loix qui produisent l'union et le concours de ces deux vies, et régissent l'ensemble de nos fonctions nous soient absolument inconnues, l'étude néanmoins de leur influence réciproque mérite la plus grande considération: tant d'agens extérieurs modifient notre économie, changent nos caractères et nos tempéramens, d'où résultent nos passions, que nous devons être peu étonnés que la disposition morale où se trouvent deux époux au moment de la conception, ait le pouvoir de modifier la constitution physique du fœtus, et de déterminer

en France l'arbre mégalantropogénésique, il s'y naturalisera bientôt, et que dans moins d'un siècle il couvrira, de ses vastes rameaux, une grande partie de l'Europe civilisée....

le caractère et la trempe de son esprit. Comme il y a entre la mère et le fœtus une correspondance intime et constante, nous dit Roussel (1), il se peut aussi que les mouvemens de l'âme, en refluant sur les humeurs, y amènent des altérations momentanées, en augmentant ou en diminuant la vitalité. Cela doit avoir sur-tout lieu pour la semence, dans un moment où toutes les facultés de l'âme semblent se réunir pour la vivifier, et toute la sensibilité se concentrer dans l'organe qui la fournit. Il est du moins vrai qu'il n'est point impossible que l'imagination de la mère et du père n'aient une grande influence sur la conception. La plupart des gens, et les idées du vulgaire ne sont pas toujours à dédaigner, pensent que la manière dont l'âme de la femme est affectée dans l'acte de la génération, n'est point une chose indifférente pour l'enfant. Une tradition populaire et l'expérience semble le confirmer, veut que les enfans aient plus d'esprit et de sagacité que les autres. *Le Camus* ajoutoit foi à cette tradition, puisqu'il tâche d'expliquer le fait qui en est le sujet. Il fait entendre que les enfans illégitimes sont ordinairement le fruit d'un amour indus-

(1) Système moral et physique de l'homme et de la femme.

trieux, que l'esprit de leurs parens, continuellement aiguisé par les ruses nécessaires à une tendresse traversée par des obstacles continuels, exercé par les ruses propres à tromper la jalousie d'un mari ou la vigilance d'une mère, éclairé par le besoin de se dérober à l'opinion publique des plaisirs qu'elle condamne, doit nécessairement transmettre aux enfans qui en proviennent une grande partie des talens auxquels ils doivent le jour; au lieu que les enfans nés dans l'indolente sécurité d'un amour permis, doivent se ressentir de l'espèce d'abandon, de cette inertie d'âme avec laquelle on leur a donné l'être; mais écoutons *Le Camus* lui-même (1).

Les bâtards ont ordinairement plus de brillant dans l'esprit, parce que leurs parens ont apporté plus de ferveur dans la copulation. Dans ces circonstances, la jouissance est comme un rapt, et les enfans qui en sont produits sont comme un larcin fait aux loix et à la vertu. Or, de même qu'un voleur a les esprits émus par la crainte de surprise, de même ceux qui jouissent des faveurs d'un amour furtif, conduisent leurs entreprises avec tant d'adresse, ont tant d'obstacles à sur-

---

(1) *Médecine de l'esprit.* — Saint-Augustin dit que la grandeur de l'esprit d'*Adeodat*, son fils naturel, l'épouvantoit. *Horrori mihi erat. Conf.* liv. 9 et 6.

monter, tant d'argumens à proposer pour séduire, tant de détours à prendre pour parvenir, prennent tant de plaisir aux approches, apportent tant de ferveur à une jouissance qui leur a coûté tant de sollicitudes et de travaux, éprouvent tant d'émotions, soit avant, soit après la victoire, que les enfans qui sont engendrés dans le feu d'une telle action, doivent avoir, à ce qu'il nous semble, quelque vivacité d'esprit extraordinaire, et en devoir être plus ingénieux, comme s'il retomboit sur eux quelque portion de l'industrie de leurs parens. Tels ont été autrefois Remus et Romulus, Hercule, Enée, Homère, et plusieurs philosophes; un grand roi de Lacédémone, et l'on peut citer toute cette république de héros. Chez les modernes, on compte Ramir Ier., roi d'Arragon; Guillaume, duc de Normandie, surnommé le Conquérant; Pierre Lombard, le maître des sentences; Auger Busbec, illustre par ses ambassades, ses connoissances en histoire et en physique, au rapport du président de Thou; Celio Calcagnini, Erasme, Dunois, dom Juan d'Autriche, vainqueur à Lépante, fils de Charles V; d'Alembert, le maréchal de Saxe, Lowendal, divers héros du Nord. Galilée, Giberti, évêque de Véronne, qui s'acquit l'estime de Léon X, et

donna, en 1529, la belle édition grecque des Homélies de Saint-Jean-Chrysostôme sur les épîtres de Saint-Paul; Mainfroy, fameux tyran de Sicile; le célèbre duc de Montmorth, Cardan, Chapelle, si connu par son voyage avec Bachaumont; César Borgia, fils du pape Alexandre VI; le fameux duc de Berwick, fils de Jacques II, roi d'Angleterre et d'Artabelle Churchill, sœur du duc de Malboroug (1); Christophe de Longueil, Melin de St.-Gervais, qu'on a surnommé l'Ovide français au 16e. siècle, et fils d'Octavien de S. Gelais, évêque d'Angoulême; Jean-Antoine de Baïf, qui fut le premier orateur de son tems, et que le roi d'Espagne, Philippe, choisit à 18 ans pour remplir l'une des premières places de son conseil, et pour le faire ministre d'état; enfin un fils naturel de l'*Ami des Hommes*, très-connu à Paris, et qui a hérité des talens de l'immortelle famille de *Mirabeau* : si l'on vouloit rapporter un plus grand nombre d'exemples, il

(1) Il fut pair et maréchal de France, gagna la célèbre bataille d'Almansa, en Espagne, le 25 avril 1707; prit Barcelone d'assaut, le 12 septembre 1714, et fut tué d'un coup de canon, au siège de Philipsbourg, le 12 juin 1734. Le neveu, comme on voit, avoit bien hérité des qualités guerrières de son oncle.....

n'y a qu'à consulter les auteurs qui ont traité cette matière (1).

Si les bâtards étoient bien soignés dans leur jeune âge, et à l'abri des préjugés qui les éloignent du centre de la société, on verroit souvent parmi eux des hommes extraordinaires par leur courage et leurs talens. Les femmes devenues grosses de cette façon ont un soin extrême de cacher le fruit dérobé de leurs amours clandestines ; elles sont intriguées par mille alarmes, elles sont agitées par mille remords; elles passent les nuits

(1) La fable nous fournit plusieurs dieux et demi-dieux. — Alexandre affectoit de se faire passer pour fils de Jupiter; ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'il n'étoit point fils de Philippe, mais de *Nectenabo*, mage égyptien, amant d'Olympias. Voyez Galien.

Consultez Levinus Leminus, *Natur. mirac.* liv. 2. chap. 16. Pontus Heuterus a donné une longue liste des bâtards illustres dans son livre *de liberâ hominis nativitate, seu de liberis naturalibus.*

Le traité historique des enfans célèbres, par *Baillet*, donne aussi plusieurs exemples. Enfin, Périclès eut un fils naturel qui combattit avec valeur contre Callicratides, général des Lacédémoniens, 405 avant J. C., et fut condamné à perdre la tête, pour n'avoir pas eu soin de faire enterrer ceux qui avoient été tués à la bataille qu'il venoit de gagner.

sans dormir, leur sang s'allume, elles maigrissent, et les embryons sont nourris d'un suc mélancolique, qui peut porter dans leurs entrailles cette étincelle du génie qui doit un jour les distinguer. D'où il suit que le germe contenu dans la liqueur prolifique du père doit participer à ses bonnes ou mauvaises qualités; que ce germe peut acquérir une nouvelle perfection ou subir de nouvelles altérations dans le développement qui se passe chez la mère; que ces premières qualités sont presqu'inaltérables; que dans la génération, la puissance d'altérer les corps s'étend aussi sur les esprits; qu'en effet les deux puissances générales de notre âme se trouvent différemment modifiées dans la génération; qu'ainsi la raison se trouve conforme à l'expérience, et démontre que le pouvoir de la génération sur les esprits est certain. La génération sera donc un moyen physique pour perfectionner les esprits; moyen, il est vrai, que nous ne pouvons pas nous appliquer à nous-mêmes, mais que les pères, jaloux d'avoir des successeurs spirituels et de bonnes mœurs mettront en œuvre. Ils réussiront à leur gré, s'ils observent scrupuleusement certains préceptes que la raison, la prudence et l'usage ont dictés, et qu'ils trouveront écrits dans les ouvrages des na-

turalistes (1). Développons néanmoins quelques idées sur les moyens physiques, propres à mettre les époux dans l'heureuse aptitude à procréer des enfans d'esprit.

Ces moyens sont de deux sortes : les uns sont des agens mécaniques qui portent leurs influences sur nos fonctions vitales et naturelles; les autres sont des stimulans moraux qui réagissent de l'âme sur le corps. Il est certain qu'au moment où l'esprit est fortement tendu, et la tête occupée de vastes projets, toutes les parties du corps entrent dans un éréthisme violent. La circulation est accélérée, toutes les secrétions se suppriment, la vie entière semble être retirée sur un point, sur l'organe pensant. Or, dans cet état d'effervescence générale, la semence qui jaillit au dehors, plus animée, imprime, pour ainsi dire, à l'embryon un principe d'une plus grande *intellectualisation*. Chaque père, jaloux de voir son fils digne héritier de son talent, ne doit approcher son épouse qu'après avoir allumé son imagination au flambeau de son génie. Ainsi le guerrier, le poète,

(1) Hypocrates, *de genitura; de morbo sacro; de victûs ratione*, lib. 1. J. B. Helmont, cap. *Quod astra necessitant*, etc. Jean Huarte, *Examen des esprits*, chap. 18, art. 4. Jourdain Guibelet, *Examen de l'Examen des esprits*, chap. 49, p. 785.



l'orateur, le peintre, le musicien auront des enfans qui deviendront leurs émules, leurs rivaux; si après une bataille, une tragédie, un panégyrique, un tableau, une symphonie, ils ne laissent point refroidir leurs sens avant de payer un tribut à l'amour (1).

De tout tems, on a reconnu l'influence morale des époux au moment de la copulation. Plutarque dit : « qu'Hésiode conseille de ne point en-
» gendrer d'enfans quand on a été aux obsèques
» et funérailles des trépassés; mais bien après
» avoir été en magnifiques banquets et comédies
» joyeuses; car combien que la semence et la gé-
» niture, reçoive non-seulement la bonté ou la
» malice de sa matière, mais aussi elle transfère
» la joie, la tristesse, et semblables affections en la
» procréation des enfans, les faisant gras, joyeux
» et gaillards ou mélancoliques, selon la dispo-
» sition de la semence et de la vertu imagina-
» tive (2). »

(1) Je suis persuadé que si *Vestris* s'acquittoit des devoirs conjugaux après le ballet de *Télémaque* ou de *Psyché*, il ne pourroit manquer d'engendrer un fils digne de lui, sur-tout ayant épousé une nouvelle *Terpsichore*.

(2) Galien observe que les femmes laides engendrent le plus souvent des enfans stupides. Ne pourroit-on pas attribuer cet effet à la distraction du mari, et à la contrainte

« Je l'ai toujours dit (c'est Tristram Shandi qui parle) il auroit été à souhaiter que mon père ou ma mère, et pourquoi pas même tous deux, eussent apporté quelque attention à ce qu'ils faisoient quand il leur plut de me donner l'existence, ils y étoient également obligés. Hé ! pouvoient-ils réfléchir trop mûrement sur les conséquences qui devoient résulter de l'important ouvrage dont ils s'occupoient en ce moment? Il ne s'agissoit rien moins que de la production d'un être raisonnable. Les heureuses proportions de son corps, son tempérament, son génie, la tournure de son esprit, et peut-être même la fortune de toute leur maison, étoient autant de points capitaux qui dépendoient de la disposition des humeurs dont ils étoient dominés dans cet instant décisif. Je vous donne ma parole que de dix parties du bon

---

où il est de payer, par bienséance, son emprunt forcé à 'amour? Il n'est donc pas indifférent de choisir pour compagne une jeune beauté; elle aura une postérité plus saine et plus spirituelle; l'exemple des Lacédémoniens le prouve, quand même, ce choix ne seroit pas de l'essence d'un bon goût. Je voudrois que nos institutions défendissent aux jeunes gens d'épouser des femmes laides et mal fagotées; elles ne devroient être destinées qu'aux vieillards, et jamais aux élèves de la Mégalantropogénésie.

sens ou de la bêtise d'un homme, il y en a neuf qui dépendent du mouvement, de l'activité et de directions différentes que vous leur faites prendre au moment où je parle. « Mon ami, dit ma » mère, n'avez-vous point par hasard oublié de » monter la pendule ? — Bon Dieu ! s'écria mon » père, est-il jamais arrivé depuis la création du » monde qu'une femme ait interrompu un homme » par une question aussi sotte? » Tristram Shandy qui nous rapporte cette anecdote, ne doute nullement que ce ne soit à cette distraction de sa mère qu'il doit de n'avoir jamais pensé et agi comme les autres enfans.

Qui ne sait que Faustine, épouse de l'empereur Marc-Aurèle, et si célèbre par ses débauches, conçut son fils *Commode* la nuit même qu'elle s'étoit lavée dans le sang d'un gladiateur qu'elle avoit aimé, mais qu'elle avoit fait périr d'après le conseil des Chaldéens, pour se guérir de sa passion ? C'est sans doute de là, ajoute Jules Capitolin, qui nous rapporte ce fait, que sont venues les inclinations vicieuses de *Commode*, qui se délecta au meurtre, comme le meurtre avoit été la cause de sa vie (1).

---

(1) On croit, dit Huzard, qu'il est utile, par rapport à la conformation du poulain, de bien exposer l'étalon

Je suis intimément persuadé qu'outre les causes ci-dessus énoncées de la dégénérescence prolifique chez les grands hommes, les circonstances intempestives, dans lesquelles ils paient leur tribut à l'amour, amènent le plus directement cette dégradation. Tous leurs enfans sont engendrés dans l'état adynamique qui accompagne les travaux de l'esprit, et certes, dans ce moment, la nature est trop foible pour pouvoir repétrir avec fruit une pâte trop diffluente, trop débile, et sans levain, d'où il ne peut résulter que des productions azymes. Nous devons donc reconnoître, avec Cuvier, que le mouvement propre aux corps vivans a son origine dans celui de leurs parens; c'est d'eux qu'ils ont reçu l'impulsion vitale; et il est évident, d'après cela, que dans l'état actuel des choses, la vie ne naît que de la vie, et qu'il n'en existe d'autre que celle qui a été transmise de corps vivans en corps vivans par une succession non-interrompue (1).

Ici se présente la grande question qui a si longtems agité les écoles, je veux dire celle de la gé-

---

à la vue de la jument, et de le lui laisser flairer avant et après la monte, pour qu'elle s'en imprime vivement la figure. Encycl. méthod. art. *Haras*.

(1) *Leçons d'anatomie comparée*, tome I.

nération des mâles et des femelles. Hypocrate, dans son quarante-huitième aphorisme, section V, nous dit : « Les fœtus mâles sont du côté droit, » et les femelles du côté gauche. » Les commentateurs ont ajouté : si la couleur de la femme est vermeille et enjouée, l'œil vif, le teint net, clair, l'appétit bon, le ventre pointu, toutes les parties droites plus habiles au mouvement ; si le premier pas qu'elle fait, étant debout est du pied droit ; si, étant assise, elle appuie plutôt la main droite sur le genou droit, si l'œil du même côté est plus mobile, et le tetin droit grossit plutôt, on peut conclure, d'après tous ses signes, que la femme porte un mâle. D'où il suit encore que s'il y a un moyen de féconder le côté droit de la matrice, la génération des mâles est assurée. Tel est le système que l'accoucheur, *Millot*, vient de publier *sur l'Art de procréer les sexes à volonté*. Il rapporte en sa faveur trente ans de pratique, et de nombreuses expériences d'époux vivans qui, d'après ses conseils, ont procréé des garçons ou des filles (1).

---

(1) Le moyen qu'il propose, pour y parvenir, est simple et facile, et chaque époux peut opérer, à son gré, à l'insu de l'autre. Pour avoir un garçon, le mari doit coucher à la droite de sa femme ; le lit faisant un plan incliné, ce sera l'ovaire droit qui sera fécondé dans

Il

Il semble que Millot n'ait écrit que pour le vulgaire, et nullement pour les gens de l'art; il n'a donné aucune raison anatomique qui puisse étayer son systême, depuis trente ans qu'il peuple Paris de mâles ou de femelles, au gré des époux, il auroit bien dû faire quelques expériences sur une chienne ou sur une brebis. Si l'expérience avoit confirmé sa doctrine, il auroit fermé par-là la bouche à tous ses ennemis; et son nom auroit passé à l'immortalité, appuyé sur les ailes mâles ou femelles de la reconnoissance publique.

Si jamais ce systême de génération se confir-

---

cette position; en couchant à la gauche, l'esprit prolifique pénétrera l'ovaire du même côté, et il s'engendrera alors une fille. Voilà en quoi consiste tout le mystère de l'*Androgénésie* de Millot; mais pour faire taire tous ses adververaires depuis trente ans que ce médecin pratique, il auroit dû se donner à lui-même une longue suite d'héritiers mâles ou femelles, ayant toutefois eu soin de consigner dans un écrit olographe, remis entre les mains d'un notaire, pour plus grande authenticité, le sexe et l'époque précise de la naissance de ses enfans; car il ne doit point ignorer que si le roi d'Ilion résista pendant dix ans aux armées de la Grèce, ce ne fut que par le secours de sa nombreuse famille, et qu'il n'avoit pas lui-même de moyen plus facile de convaincre les incrédules, qu'en leur présentant un petit groupe de *Millotins* engendrés à sa façon.

moit par des faits authentiques, voici comment je l'expliquerois d'après les connoissances anatomiques : Il est reconnu par tous les anatomistes modernes que l'homme est un composé de deux parties rapportées l'une contre l'autre, physiologiquement les mêmes, mais qui diffèrent par le volume de leurs tissus organiques. Le côté droit est toujours plus fort que le gauche ; ainsi le lobe droit du cerveau et son ventricule sont plus volumineux que ceux du côté gauche ; le poumon droit a trois lobes, le gauche n'en a que deux ; le rein droit est plus gros que le gauche ; il en est de même des ovaires ; enfin le sympathique du côté droit est plus fort que celui du côté gauche. Or, dans tous les grands animaux, le mâle est toujours plus gros que la femelle ; donc il est facile de concevoir comment la nature a donné la mission spéciale à l'ovaire droit d'élaborer le germe propre aux mâles ; donc que rien ne répugne à ce que les époux puissent produire des sexes à volonté, en suivant les préceptes de *Millot*. Nous n'avons pas voulu faire entrer en ligne de compte les différences très-remarquables qui se trouvent pour le volume entre les extrémités thorachiques et pelviennes droites et gauches, parce qu'on auroit pu attribuer la cause de cette disproportion à l'exercice plus fréquent que nous

prenons avec un membre plutôt qu'avec un autre. Dans le fœtus, ces différences sont les mêmes au rapport de *Sœmering* et de *Chaussier*. Un chien, un agneau, un cheval qui viennent de naître, dit Sabatier, partent toujours du pied droit.

Indépendamment du moyen mécanique que propose Millot pour procréer des sexes à volonté, et quelques systêmes de génération qu'on adopte, nous regarderons toujours comme causes prédisposantes et nécessaires pour avoir des mâles spirituels, l'observance des six choses suivantes : manger des viandes chaudes et sèches, faire de bonnes digestions ; prendre un exercice modéré ; ne remplir le devoir conjugal que la semence ne soit bien élaborée ; voir sa femme quatre ou cinq jours avant qu'elle soit réglée ; enfin faire en sorte que la semence tombe au côté droit de la matrice (1).

Suivant Galien, les humeurs se ressentent toujours des qualités des alimens ; car si l'on mange des laitues, le sang sera froid et humide ; mais si l'on mange du miel, le sang sera chaud et sec, et la semence participera de ces deux qualités. Puisqu'il est vrai que pour engendrer des mâles, la semence doit être sèche et chaude,

(1) Voyez *Huarte, dans son examen des esprits* ; nous n'adoptons pas en tout sa théorie, mais nous croyons utile et curieux d'en donner un extrait.

il faut que la mère use d'alimens chauds et secs ; (mais alors on a aussi à craindre, si la semence est trop chaude, qu'il n'en sorte un homme malin, rusé, trompeur et enclin à toutes sortes de vices). Ces viandes sont les poules, les perdrix, les tourterelles, les francolins, les pigeons, les grives, les merles, les chevreaux, lesquels il faut manger rôtis, au dire d'Hypocrate, pour échauffer et dessécher la semence. Le pain qu'on mangera doit être blanc, fait de fleur de farine, pétri avec du sel et de l'anis, parce que le pain bis étant froid et humide, est fort préjudiciable à l'esprit ; le vin blanc mêlé d'eau est la boisson qui lui sert de correctif. Les alimens tirés des viandes chaudes et sèches, doivent être pris en médiocre quantité ; car ils deviennent froids et humides, lorsqu'ils sont mal digérés, et les pères qui en useroient ainsi, auroient beau manger du miel et boire du vin blanc, ils ne laisseroient pas de faire une semence froide, avec laquelle il s'engendrera une fille et non un garçon. C'est pour cela que la plus grande partie des nobles et des riches avoient plus de filles que les paysans, faisant pour l'ordinaire de plus mauvaises digestions ; mais de tous les alimens, il n'y en a pas de plus cru que le vin ; cette liqueur étant très-vaporeuse et subtile, excite à faux les organes de

la génération, avant que la semence soit élaborée; voilà pourquoi Platon loue la loi en vigueur à Carthage, qui défendoit à un époux de boire du vin le jour qu'il avoit dessein de s'approcher de sa femme. Cependant, si l'on boit avec modération, il ne nuit pas; le vin blanc est reconnu depuis long-tems pour donner de l'esprit et de l'habileté..... Aristophane dit que le vin est le lait de Vénus. L'exercice plus que modéré est nécessaire pour dissiper l'humidité de la semence, ce qui rend très-propre à la génération; l'inaction refroidit et humecte la semence, d'où vient que les riches et ceux qui sont dans les délices, sont chargés de plus de filles, que les pauvres gens qui travaillent. A ce propos, Hypocrate raconte que les principaux et les plus apparens de Scythie, étoient fort mous et efféminés, enclins même aux actions du ménage, comme de balayer, de pétrir, et avec cela, impuissans pour engendrer. Si par hasard, il leur naissoit quelqu'enfant qui ne fût pas fille, c'étoit ou un eunuque ou un hermaphrodite; honteux et confus d'une pareille impuissance, ils résolurent de faire des sacrifices et des offrandes à Dieu, avec prière de ne les plus traiter de la sorte. Hypocrate se moquant d'eux, leur dit : Sachez que le remède qu'il y a ici, n'est

pas de faire des sacrifices à Dieu ; et puis d'en rester là ; il faut de plus aller à pied, manger peu, boire encore moins, et prendre de l'exercice. Pour n'en point douter, voyez les pauvres gens de ce pays et vos propres esclaves, lesquels non-seulement ne font pas des sacrifices ni des présens à Dieu, mais ils blasphèment contre son saint nom, et lui disent mille injures, d'avoir été condamnés à une si basse condition ; néanmoins, avec toutes leurs méchancetés et leurs blasphêmes, ils ne laissent pas d'être très-puissans pour la génération, et la plupart de leurs enfans sont des mâles très-robustes, non-efféminés ni hermaphrodites comme les vôtres. On ne peut attribuer la cause de cette différence qu'à leur nourriture sobre, à leur fréquent exercice à pied et jamais à cheval ; au moyen de quoi ils produisent une semence chaude et sèche, d'où s'engendrent les garçons.

Pharaon et tout son conseil ne connurent pas cette philosophie, puisqu'il parla de cette sorte : *Venez, opprimons-le sagement, de peur qu'il ne multiplie, et que s'il s'élève contre nous, ce ne soient de nouvelles forces pour nos ennemis;* et le remède qu'il imagina pour empêcher le peuple d'Israël de multiplier, fut de l'accabler de mille travaux, de ne lui donner que des por-

reaux, des aulx et des ciboules, avec quoi il réussit si mal, que le texte sacré dit : que plus ils étoient *opprimés, plus ils croissoient et multiplioient*. Mais si quelqu'un de son conseil eût su la philosophie naturelle, et leur eût donné à manger du pain d'orge, des laitues, des melons, des citrouilles, des concombres, et les eût laissé croupir dans l'oisiveté, bien vêtus, bien nourris, nul doute qu'ils n'eussent fait une semence froide et humide, d'où seroient sortis plus de filles que des garçons, et eût même abrégé leur vie.

Je pense que pour que la semence soit propre à faire des garçons, il faut qu'elle soit bien élaborée, à l'exemple des jardiniers qui ne récoltent que les graines bien mûres. C'est par une raison contraire que les fillespubliques ne font pas d'enfans; l'homme doit voir sa femme cinq ou six jours avant ses purgations, parce qu'un garçon a besoin de beaucoup d'alimens pour se nourrir; il faut de plus, d'après Hypocrate, que la semence tombe au côté droit de la matrice, parce que c'est là que se forment les mâles. Galien tâche de l'expliquer en disant : que le côté droit de la matrice est fort chaud à cause du voisinage du foie,, du rein; il conseille à la femme de se coucher sur le côté droit, si-tôt après l'acte vé-

P 4

nérien (1), tenant la tête basse et les pieds hauts; de garder le lit un jour ou deux, parce que la matrice n'embrasse pas la semence tout de suite. Aristote veut, qu'avant de copuler, la femme fasse de l'eau, se vide des autres excrémens, de peur d'être obligée à se lever de suite.

Galien, le premier des médecins, après Hypocrate, étoit si persuadé que les alimens influent sur les qualités de la semence, qu'il dit: que les pères qui veulent engendrer des fils sages, ce qui est synonyme d'éclairés, doivent lire les trois livres qu'il a écrits sur *la vertu et les propriétés des alimens ;* ils doivent de plus boire des eaux délicates et de bon tempérament, sans quoi ils ne réussiront pas comme ils souhaitent.

Aristote nous dit de nous garder du vent du midi au tems de la génération, parce qu'il est grossier, qu'il affoiblit le corps, rend la semence humide, et fait engendrer des filles au lieu de garçons. Quant à celui du couchant, il ne sauroit jamais assez le louer à son gré, ni lui donner des noms et des épithètes assez honorables ; il l'appelle le tempéré, le fécond, le génie qui engrosse la terre, et dit qu'il vient des Champs-Elysées.

---

(1) Albert ayant conseillé à une femme qui n'avoit jamais eu que des filles, de se coucher du côté droit, lui fit concevoir plusieurs garçons.

Quoiqu'il importe beaucoup de respirer un air fort délicat et de bon tempérament, de boire des eaux excellentes, néanmoins il est encore plus nécessaire, pour notre dessein, d'user de viandes délicates et de la température que demande l'esprit, parce que de ces viandes-là s'engendre le sang, et du sang la semence, et de la semence la créature; et si les alimens sont délicats et de bon tempérament, tel est aussi le sang, et de tel sang, telle semence, et de telle semence, tel cerveau; que si cette partie-là est composée d'une substance délicate et subtile, Galien dit que l'esprit sera aussi de même, d'autant que notre âme suit toujours les dispositions du cerveau. Les viandes donc que les pères doivent manger, pour engendrer des garçons pourvus d'une bonne intelligence, sont, 1°. du pain de froment, fait de fleur de farine et pétri avec du sel; ce pain-là est froid et sec; on peut en faire un autre avec une nouvelle espèce de froment, lequel à la vérité soutient beaucoup, et fait les hommes membrus et munis de grandes forces du corps; mais étant humide, et composé de parties fort grossières, il mine, au rapport de Galien, l'entendement (1). On doit avoir soin de pétrir le pain

(1) Je crois que Galien veut parler du pain bis ordinaire, dont usent les paysans.

avec du sel, parce que de tous les alimens dont l'homme se sert, il n'y en a point qui fasse l'entendement si bon que ce minéral ; il est froid et sec, et si nous nous ressouvenons du mot d'Héraclite : *la splendeur sèche fait l'âme très-sage*, nous verrons qu'il a voulu dire que la sécheresse du corps rend l'esprit très-prudent ; et si l'Ecriture qualifie le sel du nom de prudence et de sagesse, de quelle importance son usage ne doit-il pas être dans notre économie ?

Les perdrix et les francolins ont une même substance et tempérament que le pain de froment, de même que le chevreau et le vin muscat ; si les pères usent de ces alimens de la manière que nous l'avons exposée ci-dessus, ils peuvent être sûrs qu'ils engendreront des enfans d'un grand entendement ; s'ils désirent avoir quelque fils doué d'une prodigieuse mémoire, qu'ils mangent huit à neuf jours, avant que de s'approcher de leurs femmes, des truites, des saumons, des lamproies, des barbeaux et des anguilles, parce que ces viandes produisent une semence humide et fort visqueuse, ce qui rend la mémoire fort facile à recevoir et conserver les figures qu'elle reçoit. La semence qui se produit chez l'homme qui mange des pigeons, des chevreaux, des aulx, des ciboules, des porreaux,

des raves, du poivre, du vinaigre, du vin blanc, du miel et toutes sortes d'épiceries, est chaude et sèche, ce qui donne beaucoup d'imagination, mais peu d'entendement à cause de l'excessive chaleur, et point du tout de mémoire à raison de la grande sécheresse ; de tels gens sont très-préjudiciables dans les tems de révolution. Les poules, les chapons, la chair de veau, le mouton d'Espagne sont d'une substance modérée ; les fils qui s'engendreront de ces alimens, jouiront d'un entendement passable, et d'une mémoire et imagination passables aussi ; de façon qu'ils ne pénétreront pas bien avant dans les sciences et n'inventeront jamais rien de nouveau. Le fils qui s'engendre d'une semence résultante de la nourriture de vache, de bouc châtré, de lard, d'une certaine bouillie de pain et autres ingrédiens que les paysans font en Espagne, du pain bis, du fromage, des olives, d'un vin couvert et d'une eau salée, aura autant de forces qu'un taureau, mais il sera furieux et d'un esprit brutal ; de-là vient que parmi les villageois, il s'en rencontre si peu d'un entendement aigu et propre aux lettres ; ils naissent lourds et grossiers, parce qu'ils ont été faits d'alimens de grosse et mauvaise substance ; ce qui n'arrive pas dans les villes, où les enfans sont beaucoup plus spiri-

tuels et plus habiles ; mais ceux qui auront véritablement envie d'avoir des enfans sages, vertueux et éclairés, doivent faire usage du lait de chèvre sept à huit jours avant l'acte vénérien ; c'est l'aliment le plus délicat et le meilleur dont on puisse user ; mais Galien conseille d'y mêler du miel pour empêcher qu'il ne se corrompe et ne devienne dangereux. On peut être assuré qu'en suivant ce régime, on aura des enfans très-intelligens et pourvus de mémoire et d'imagination.

Pour n'avoir pas suivi cette doctrine, Aristote n'a pu résoudre le problème qu'il propose, lorsqu'il demande d'où vient que les petits des bêtes brutes tirent, la plupart du tems, toutes les propriétés et qualités des animaux qui les engendrent, et non pas les enfans des hommes. Il a répondu que l'homme se laisse aller à diverses imaginations durant l'acte reproducteur, et que de-là vient que les enfans dégénèrent ; ainsi les enfans de l'homme adultère ressemblent au mari de la femme quoiqu'ils ne soient pas de lui, parce qu'au milieu des embrassemens, les adultères songent au mari, dans l'appréhension qu'il n'arrive et ne les surprenne ; les enfans de l'époux légitime ressemblent au contraire à l'homme adultère, parce que la femme, en les concevant, pense à son ami. Hypocrate a dit que les Scythes

avoient tous les mêmes mœurs et la même forme de visage, parce qu'ils mangeoient tous les mêmes viandes, buvoient les mêmes eaux, portoient les mêmes habits et avoient la même façon de vivre. Les petits des animaux ressemblent à leurs parens, parce que ceux-ci vivent toujours de la même manière, et font toujours une semence égale, uniforme. On ne sauroit nier que de la grande diversité des viandes dont l'homme use, il ne fasse une semence différente et particulière, de sorte qu'il est certain que le jour, où l'homme mangera de la vache ou du boudin, il fera une semence grossière, au moyen de quoi l'enfant qui s'en engendrera sera laid, noir, lourdaut et d'une humeur rude; et s'il mange du blanc de chapon ou de poule, du lapin, etc., il fera une semence blanche, délicate, d'où proviendra un enfant sage, d'une humeur affable, et dont le teint sera blanc (1); d'où je conclus qu'il ne vient au monde aucun enfant, qu'il ne tire les

(1) Ce qui prouve que la couleur des viandes qu'un homme mange influe sur les produits de la génération, c'est que mon père, qui aimoit la chasse par passion, mangeant presque toujours des viandes noires, a eu trois garçons d'un teint rembruni; les enfans au contraire de son voisin, qui ne vivoit que de viandes blanches, ont tous eu une peau d'albâtre.

qualités et le tempérament des viandes dont ses père et mère ont mangé un jour avant de l'engendrer. Si l'on désire savoir de quelle viande on a été formé, on n'a qu'à examiner l'aliment qui est le plus familier à notre estomac.

On a demandé d'où vient que les enfans des hommes sages sont d'ordinaire lourdauts et dépourvus d'esprit ? Quelques philosophes ont répondu, sans faire attention aux mésalliances conjugales, que les hommes sages sont pleins de pudeur et de honte, ce qui fait que dans l'action de Vénus, ils s'abstiennent de quelques diligences qui sont nécessaires pour que l'enfant vienne au monde avec toute la perfection qu'il doit avoir ; ce qu'ils confirment par l'exemple de quelques pères grossiers et ignorans qui ont parfois des enfans spirituels, parce qu'ils se sont employés de toutes leurs forces à l'acte de la génération.

Les médecins, voyant le grand pouvoir qu'a le tempérament du cerveau, pour faire qu'un homme soit prudent, sage et éclairé, ont inventé un certain médicament composé de telle sorte, qu'étant pris avec la quantité et mesure qu'il faut, il donne de l'esprit et un bon raisonnement; ils l'appellent la confection des sages ou bien la confection d'*Anacardus*, dans laquelle entre du

beurre frais de vache et du miel ; deux alimens qui, au dire des Grecs, aiguisent fort l'entendement.

La diète végétale donne plus de sagesse selon ce qui est rapporté dans l'Ecriture : *J'ai résolu dans mon cœur de sevrer ma chair du vin, afin que mon esprit se porte avec plus de disposition à la sagesse.* Aristote, dans ses livres de physionomie, dit que les altérations que le corps reçoit des alimens et des climats se communiquent jusqu'à l'âme ; c'est pourquoi ceux qui demeurent en un pays extrêmement chaud, sont plus sages que ceux qui habitent en des régions fort froides ; et *Végèce* affirme que ceux qui vivent sous le 5e. climat, Espagne, Italie, Provence, sont hommes de grand esprit et de grand courage. Hypocrate a dit que *la faculté de l'aliment parvient au cerveau*, et introduit dans l'homme l'habileté que porte le tempérament qu'il produit. Platon assure que l'une des choses les plus capables de nous faire perdre l'esprit et les bonnes habitudes, c'est la mauvaise éducation du boire et du manger ; aussi les Grecs qui ont été de tous les peuples les plus sages et les plus civilisés, ont cherché pour leurs enfans une nourriture propre à les rendre ingénieux et prudens ; car si la subtilité et la délicatesse de l'esprit consistent à avoir le cer-

veau composé de parties subtiles et bien tempé-rées, l'aliment qui sera pourvu de ces deux qualités, sera celui dont il faudra user. Galien dit que suivant l'opinion de tous les médecins de la Grèce, le lait de chèvre cuit avec du miel est le meilleur aliment que l'homme puisse prendre; le beurre néamoins vaut mieux, les Grecs le donnoient à leurs enfans, mêlé avec du miel à dessein de les rendre spirituels et prudens; c'est ce que nous dit très-clairement Homère : les enfans mangeront outre cela des soupes de pain blanc, cuites dans de l'eau fort légère avec du miel et un peu de sel, au lieu d'huile qui est nuisible à l'entendement; on mettra du beurre fait avec du lait de chèvre; on ajoutera de tems en tems quelques viandes chaudes et noires.

La nourriture de l'enfant Jésus étoit principalement la même que celle des enfans de la Grèce, c'est ce qu'Isaïe marque en disant : *Il mangera du beurre et du miel*, *afin qu'il sache réprimer le mal et choisir le bien.*

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Conduite des femmes durant leur grossesse.

C'EST en vain qu'on révoqueroit en doute l'influence morale et physique de la femme grosse sur son fœtus. Comment imaginer qu'un être qui est formé du même sang que sa mère, qui vit, croît et se développe dans son sein pendant neuf mois, ne participe en rien à ses affections ; et quand même le raisonnement ne nous en feroit pas un dogme, l'expérience de chaque jour ne nous en fournit-elle pas une leçon : on sait qu'une femme malingre, rachitique, en proie à des tourmens physiques et moraux, donne naissance à des enfans mal nourris, d'un caractère hargneux, et en tout ressemblans à leur mère. « J'ai » reçu, dit l'accoucheur Millot, des enfans de » femmes qui avoient passé leur grossesse dans » des chagrins et des contrariétés presque con- » tinuelles ; aussi tous ces enfans ont-ils été » sujets, dès les premiers jours de leur nais- » sance, à des tressaillemens et trémoussemens

» nerveux pendant leur sommeil même (1) ».
Combien donc étoit louable la conduite de ces anciens peuples qui, comme à Lacédémone, avoient soin que les femmes grosses passassent leur vie dans les bruyans plaisirs de la gymnastique et dans les passions vives et joyeuses de l'âme. Durant ce tems, les yeux d'une Spartiate n'étoient frappés que des images qui rappeloient la beauté réunie à la force ; ainsi l'on avoit soin que tout concourût à préparer une race de héros; et même avant que de naître, le Spartiate n'étoit point un homme ordinaire (2); il avoit, pour

---

(1) *L'Art d'améliorer et perfectionner les hommes*, etc. Tome I, p. 72.

(2) Hallé, *art.* hygien., *Encycl. méth.* Lycurgue avoit eu l'attention de préparer des germes vigoureux, et de chercher dans l'éducation des femmes les élémens de cette force de corps qui, réunie à l'énergie de l'âme, devoit constituer les héros qu'il vouloit donner à sa patrie. C'est pour cela que, jusqu'à l'époque du mariage, les femmes puisoient, dans une éducation mâle et sévère, la force qu'elles devoient transmettre à leurs enfans..... L'accouchement de la plus simple femme parut donc au législateur de Lacédémone une affaire d'état ; car ce n'étoit point, dit Plutarque, pour leur apprendre le métier de la guerre, que l'on exerçoit à Sparte les femmes à des jeux militaires, mais seulement pour qu'elles missent au monde des enfans qui y eussent du

ainsi dire, sucé dans le ventre de sa mère son caractère et ses vertus. Voyez la conduite des dames romaines durant leur grossesse, elles assistent aux spectacles, aux triomphes ; croyez-vous que leurs fœtus ne tressaillissent pas, pour ainsi dire, de joie, ne bondissent pas d'enthousiasme lorsque leurs mères couronnoient les vainqueurs et applaudissoient à la pompe triomphale ? Pour moi, je ne doute nullement que la véritable grandeur du peuple romain n'ait puisé sa source dans la conduite morale des femmes durant la grossesse ; un secret instinct me porte à le croire, et l'instinct est, comme on sait, la raison innée de tout être sensible.

C'est dans le sein de nos mères que nous puisons notre tempérament, d'où résultent nos passions, nos mœurs et notre génie. Il n'est donc pas indifférent qu'une femme enceinte habite tels ou tels climats, prenne telle ou telle nourriture,

---

penchant, et qui en supportassent facilement les fatigues. Le sentiment de la douleur en travail étoit étouffé chez les Lacédémoniennes, par l'espérance de l'immortalité, car la femme qui perdoit la vie, en donnant à sa patrie un citoyen, partageoit, avec les guerriers morts les armes à la main, l'honneur de l'épitaphe.

éprouve telle ou telle passion, ait les yeux frappés de telles ou telles images.

Qu'on nie tant qu'on voudra l'influence de l'imagination de la mère sur l'enfant. Si j'étois marié, je ne voudrois jamais présenter à ma femme des images hideuses, ou des objets tristes et languissans ; je la promenerois dans les vastes champs de mille illusions variées, et je déroulerois sans cesse à ses yeux les tableaux les plus enchantés ; j'aurois soin d'écarter de la maison tous les objets désagréables ; les portraits d'un jeune Adonis, des filles de Niobé ou d'un grand homme, seroient continuellement offerts à ses regards.

Après avoir épuisé tout le jargon anatomique pour prouver l'impossibilité d'une transmission des affections de la mère à l'enfant, Haller est forcé d'avouer que des enfans ont été sujets pendant leur vie à des convulsions, parce que leurs mères avoient été, pendant leur grossesse, frappées d'une sorte de terreur, ou de quelqu'autre passion vive. On ne doit point être étonné que le fœtus participe aux affections de la mère après la conception, il est devenu une partie de son individu ; elle l'a associé à son être, elle lui fournit la matière propre à le nourrir et à le faire croître ; il est animé par sa chaleur, il vit autant

de la vie qu'elle lui communique que de la sienne propre. La communication établie entre la mère et le fœtus le prouve ; l'enfant tient intimément à la matrice par le placenta et le cordon ombilical (1).

Moyse nous apprend que Jacob trompa son beau-père Laban et s'enrichit de son bétail, en plaçant des verges pelées de différentes couleurs aux abreuvoirs que fréquentoient ses brebis, pour que la laine des petits qu'elles engendreroient fût marquetée. Héliodore rapporte que Persina, reine d'Ethiopie, conçut du roi Hydaspe, quoiqu'il fût noir, une fille blanche, et ce, parce qu'elle avoit devant les yeux la peinture de la belle Andromèda lorsqu'elle devint grosse. Damascène atteste avoir vu une fille velue comme un ours, parce que sa mère avoit regardé la figure d'un Saint-Jean vêtu d'une peau à long poil, et qui étoit attachée au pied de son lit pendant qu'elle concevoit. Par la même raison, Hypocrate sauva une princesse accusée d'adultère, et qui avoit enfanté un noir pour avoir trop considéré une tête de maure. Jacques Ier, roi d'Angleterre, ne pouvoit voir sans frayeur une épée hors de son

(1) Consultez Haller sur les effets de l'imagination ; *Elémens de Physiologie*, tome VIII, liv. 29, p. 430.

fourreau. Le chevalier *Digbi* en accuse l'imagination de la mère qui, dans le tems qu'elle étoit enceinte, vit assassiner à côté d'elle un de ses amis.

Qui n'a pas entendu parler de l'exemple terrible rapporté par Mallebranche, de cette mère qui, assistant sur la place Dauphine à l'exécution d'un criminel sur la roue, mit au monde un enfant qui avoit tous les membres brisés et rompus? On lit dans Ambroise Paré l'histoire suivante : « L'an 1517, en la paroisse de Bois-» le-Roy, dans la forêt de Biève, sur le che-» min de Fontainebleau, naquit un enfant ayant » la figure d'une grenouille, qui a été vu et visité » par maître Jean Bellanger, chirurgien à la suite » de l'artillerie du roi, ès présence de messieurs » de la justice de Harmois. A savoir honorable » homme Jacques Bribon, procureur du roi du-» dit lieu, et Etienne Lardot, bourgeois de » Melun, et Jean de Vircy, notaire à Melun, et » autres : le père s'appelle Elme Petit, et la » mère, Magdelaine Sarboucat. Ledit Bellanger, » homme de bon esprit, désirant savoir la cause » de ce monstre, s'enquit au père d'où cela » pouvoit procéder, lequel lui dit qu'il estimoit » que sa femme ayant la fièvre, une de ses voi-» sines lui conseilla pour guérir sa fièvre, qu'elle

» print une grenouille vive en sa main, et qu'elle » la taint jusqu'à ce que ladite grenouille fût » morte; la nuit, elle s'en alla coucher avec son » mari, ayant toujours ladite grenouille en sa » main, son mari et elle s'embrassèrent, et con- » çeut; et par la vertu imaginative, elle accou- » cha d'un enfant qui avoit la tête d'une gre- » nouille. »

Dans une feuille périodique allemande, intitulée *Wistembergische - Wochemblatt*, on lit les deux faits suivans: « Au commencement de juin 1770, un mendiant aveugle, dont les deux yeux étoient fort enflés, alloit de porte en porte, demandant l'aumône; comme à la place où devoient être les yeux, on n'appercevoit que de la chair crue, un pareil spectacle étoit effrayant. Il demanda l'aumône à une femme enceinte; elle fut saisie à cet aspect, se hâta de lui donner l'aumône, et fit aussi-tôt la réflexion que son enfant pourroit se ressentir de cette vision; elle a même affirmé que, depuis ce moment, elle n'avoit pu venir à bout de s'ôter cette idée de l'esprit. Elle mit au monde une fille qui, au lieu d'yeux, avoit des morceaux de chair crue sur les paupières; les deux yeux étoient sains et entiers sous les excroissances. »

« La femme enceinte d'un manœuvre, vit une

danse d'ours, portant sur les épaules de petites guenons qui sautilloient, et faisoient toutes sortes de tours de passe-passe. Depuis ce tems cette femme se plaignoit souvent qu'elle sentoit dans son ventre des mouvemens fort vifs, et des espèces de sautillemens de la part de son enfant. Le 21 janvier 1771, elle accoucha de deux jumeaux. Le premier qui étoit du sexe féminin, mourut le même jour; il avoit la tête faite comme celle d'une guenon, et les traits du visage grimaçans; sa face étoit fort courte, avec une large bouche ouverte jusqu'aux oreilles, son nez étoit camus et écrasé, et ses yeux fort voisins l'un de l'autre placés plutôt au-dessus du nez qu'à côté. Au-dessus de ses yeux, on voyoit une petite touffe de poil, et deux autres ornoient les deux côtés des joues. Les oreilles étoient pendantes et garnies aussi de quelque poil. Le reste du corps n'avoit rien de défiguré. L'autre enfant étoit naturel.

Dans les *Transactions philosophiques*, de 174, n°. 461, on trouve la description faite par Grégory, chirurgien anglais, d'un pareil monstre entièrement semblable à un singe, et on l'attribuoit à la vue d'une danse telle que celle dont il s'agit ici. »

Dans le *Journal des trois Règnes*, il y est dit :

deux demoiselles à grande coîffure, caressoient une chate qui étoit pleine; deux des petits chats, qu'elle a mis bas, sont nés avec une touffe de poils sur la tête, rangés en boucles et à la grecque.

L'explication de pareils phénomènes est impossible par les loix de la physiologie, mais s'en suit-il de ce que notre esprit est borné, que tant de faits si bien avérés, ne soient que des chimères.

Ceux qui, dans la campagne, élèvent des garennes, savent que les lapins, enfermés dans des lieux blanchis, produisent des petits tous blancs. Etant à la chasse, j'ai observé que les lapins qu'on tue sur le coteau de *Cotebelle*, à Sainte-Tulle, ont un poil roussâtre, uniquement, parce que le terrein est coloré par une ocre de cette couleur. Mon père a observé, il y a quelques années, qu'il eut des lapins d'un poil rude et hérissonné, pour avoir fait travailler dans sa garenne, un vieux maçon, nommé *Bardonnanche*, dont les cheveux étoient crépus et tous rabougris. On se procure à volonté des lapins noirs, en suspendant des étoffes de cette couleur dans le tems que les mâles couvrent les femelles; c'est-là une expérience des petits enfans, et moi-même je l'ai pratiquée avant de croire que cela pût un jour servir à ma Mégalantropogénésie.

Il me seroit facile de rapporter un plus grand

nombre de preuves concernant les effets de l'imagination; *Bonnet* a beau dire, les envies sont comme les nues, on y voit tout ce qu'on veut; pour moi, j'aime mieux avouer mon ignorance sur la manière, dont elles se produisent, que de résister au *conspectus* général qui, chaque jour, m'en démontre l'existence.

Suivant l'état auquel un père destine son enfant, il doit appliquer à la mère les élémens d'une éducation particulière ; car je pense qu'on peut donner aux femmes grosses une véritable éducation ; éducation jusqu'ici inconnue, mais dont je vais tracer une esquisse légère.

Je suppose d'abord que chaque homme, qui désire avoir des enfans ingénieux, a eu soin de se mettre en harmonie avec les qualités morales de la femme qu'il a choisie, et qu'un poëte, par exemple, n'a pas épousé la fille d'un mathématicien ; cela posé, je dis que ; suivant la profession à laquelle un père destine son enfant, il doit donner une éducation toute particulière à sa femme. Veut-il faire parcourir au fils la carrière des armes ? Qu'il alimente sans cesse l'imagi nation de la mère des récits belliqueux des plus grands conquérans ; qu'il étale à ses yeux les pompes triomphales destinées aux vainqueurs, et les trophées que le souvenir de la gloire ou la recon-

noissance élève aux héros. Veut-il qu'il chante la valeur, le courage, la beauté, la vertu, le bonheur ? Qu'il fasse lire à sa femme Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire, Fénélon. Veut-il en faire un astronome ? Ah ! c'est alors qu'il doit remettre entre ses mains la lunette d'Herschell, et lui apprendre à compter les cinquante mille étoiles de Lalande. Il en est de même pour toutes les autres sciences, pour tous les autres arts, il faut que les plus grands modèles soient étudiés, que leurs chefs-d'œuvres soient lus, vus et médités. Certainement c'est là un genre d'éducation inconnu à bien du monde, et qui paroîtra peut-être fou et ridicule ; mais savons-nous bien par quelles voies insensibles la nature nous conduit à des résultats étonnans ? Quel est celui qui peut assigner des bornes à l'influence des affections humaines ? Quiconque a un peu étudié notre économie, n'ignore point qu'à chaque heure du jour, nous sommes modifiés par notre caractère, nos passions et nos idées. Or, nos idées ne sont que des sensations, et nos sensations ne viennent que de l'impression des objets extérieurs sur nos organes. Ces objets extérieurs ont donc une influence connue ; et pourquoi la mère n'auroit-elle pas le pouvoir de la transmettre à son fœtus..... ?

Mais s'il est important au Mégalantropogéné-

siste qu'une femme enceinte garde une règle de conduite morale, le régime physique n'a pas une moindre influence. Il y a plus de deux mille ans qu'Hypocrate a écrit que notre esprit se nourrit comme notre corps des alimens que nous prenons; ce qui doit nous faire conclure que ceux qui sont lourds, pesans, grossiers et indigestes pour l'estomac, ne sauroient nullement convenir à la pensée (1). Ces principes ne paroîtront neufs ou exagérés qu'à ceux qui, étrangers aux loix de la physiologie, ne connoissent pas la mécanique de nos mouvemens, ni la théorie de nos fonctions, etignorent, par exemple, que nous pensons d'autant mieux que la circulation est plusprompte, plus accélérée dans le cerveau, que la position horisontale est la plus favorable à la méditation, et que le café, le vin, les liqueurs ne donnent de l'esprit, n'enflamment l'imagination, que parce qu'ils portent une plus grande quantité de sang au cerveau (2). D'ailleurs, le fluide, qui circule

(1) Cabanis regarde le cerveau comme l'organe secrétoire de la pensée.

(2) Les hommes ainsi que les animaux qui ont le cou fort long comme la grue, le chameau, sont stupides, parce que la circulation est retardée dans les artères carotides. Les hommes au contraire, qui ont la tête rapprochée des épaules, ont l'imagination très-vive et l'esprit brillant.

dans nos nerfs, principe de notre sensibilité, et par conséquent de notre intelligence, doit participer de la plus ou moins grande pureté de notre sang; or, d'où vient notre sang, si ce n'est des alimens que nous prenons? Leur bonne ou mauvaise qualité n'est donc pas indifférente sous le rapport de l'entendement.

Eloignez donc de la femme enceinte tous ces mets flatuleux qui ne peuvent donner que des digestions laborieuses, et partant, un chyle mal élaboré. Donnez-lui des viandes délicates, sapides; elles réjouiront l'estomac, et par les loix de l'association vitale, elles serviront ensuite à secréter des pensées d'un goût fin et recherché, de quelque manière que l'âme coopère à nos fonctions. Le rôti et les ragoûts conviennent beaucoup mieux à la femme grosse que le fade bouilli et les végétaux. Le gibier doit être préféré à tout, il réveille notre économie par son *stimulus*, mais le poisson n'engendre que les tempéramens lymphatiques, qui paroissent les ennemis nés du génie et des grands talens. A l'égard de la boisson, elle n'est pas non plus indifférente; mais on doit consulter le goût et l'habitude, et choisir celle qui stimule légèrement. Je juge le café indispensable pour une femme enceinte, parce que j'ai observé que les femmes qui, à Barcelonnette, en

font un grand usage, et presqu'un abus, ont toutes des enfans d'esprit. Le café sans doute n'en est pas la seule cause, mais il doit y concourir efficacement. Qui sait même si ce n'est pas au fréquent usage qui s'en est répandu en Europe depuis deux ou trois cents ans, que nous devons aujourd'hui le renouvellement et les progrès des belles-lettres, des sciences et des arts? Les plus grands événemens tiennent aux ressorts les plus simples et les moins compliqués; la *Cuisinière bourgeoise* et les liquoristes ont peut-être fait jusqu'ici autant d'hommes d'esprit que la Mégalantropogénésie pourra en produire par la suite (1).

Je pense enfin avec *Buffon* que la peau fine et la physionomie heureuse et distinguée des anciens

(1) L'aïeul de Plutarque s'appeloit Lamprias; il étoit très-éloquent, avoit une imagination très-fertile, et se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis, car alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, et son imagination, toujours heureuse, devenoit plus vive et plus féconde. Plutarque nous a conservé le bon mot qu'il disoit de lui-même : *La chaleur du vin fait sur mon esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il y a de plus fin et de plus exquis.*

Homère, Horace, Santeuil n'avoient jamais plus d'esprit qu'après avoir bu du bon vin. Les hommes de lettres, les grands orateurs, font presque tous abus de

nobles et de la plupart des gens riches, venoient autant du bon choix de leurs alimens que de leur éducation ; j'ajoute de plus que la délicatesse de leur esprit ne reconnoissoit pas d'autre cause, à moins qu'on n'en vît chez eux l'hérédité bien marquée.

---

café. On connoît aux armées toute la puissance de l'eau-de-vie pour exciter les soldats.

Il est à remarquer que les pays de vignobles sont ceux qui abondent le plus en gens d'esprit. La Bourgogne et la Provence s'énorgueillissent du grand nombre d'hommes illustres qu'elles ont produit. Je ne doute point que ce ne soit au bon vin autant qu'au soleil du midi, que les troubadours, qui ont préludé à la renaissance des lettres, ont dû leur enthousiasme et leur génie. Si les peuples d'orient, qui ont des idées si gigantesques, mais par fois si sublimes, ne boivent point de vin, ils ont eu l'instinct d'y suppléer par l'opium, qu'on peut regarder comme un suc enivrant, puisqu'il exalte chez eux, d'une manière si extraordinaire, le courage et l'imagination.

J'ai observé à Sainte-Tulle, ma patrie, que durant les trois premiers mois de l'hiver, tems où l'on met en perce le vin blanc et le vin cuit, les paysans qui en boivent beaucoup, ont un caractère et un esprit tout particuliers : ils sont alors querelleurs et processifs ; leur imagination devient vive et brillante ; il n'est pas même rare d'entendre de jeunes amans sous les fenêtres de leurs maîtresses, improviser, à la mode du pays, des chansons, dont plus d'un poete en titre pourroit être jaloux. L'époque

CHAPITRE XVI.

Considérations physiques et morales qui doivent obliger les mères à allaiter leurs enfans.

Dans tous les tems, et chez tous les peuples, on a toujours reconnu les avantages de l'allaitement maternel. L'enfant puise à la mammelle de sa nourrice son tempérament, son caractère, ses passions; et si l'homme moral est tout par l'homme physique, qui peut calculer la funeste influence du nourrissage mercenaire sur le premier développement de ses facultés organiques?

Personne n'ignore qu'une nourrice mal saine infecte toujours plus ou moins son nourrisson. Bien des maladies, qu'on a souvent regardées comme héréditaires, ne sont que contagieuses. De là, l'inoculation d'une infinité de virus qui deviennent d'autant plus rebelles, que, sucés avec le lait, ils ont pris des racines plus profondes, et sont devenus, pour ainsi dire, vivaces dès l'enfance. Les humeurs froides, vénériennes, les affections scorbutiques, rachitiques, etc., ne re-

des vins blancs passée, la nature reprend ses droits, chacun revient ce qu'il doit être; aussi dit-on en proverbe: « Qu'il n'est plus, pour les jeunes filles, de poètes après le vin claret..... »

connoissent

connoissent souvent pas d'autre origine. On en trouve des exemples chez tous les auteurs et dans tous les recueils d'observations ; dans les grandes villes même, il est bien rare que chaque famille ne forme pas tableau. Nous lisons dans *Lampridins* que l'empereur Tite fut durant toute sa vie maladif, parce qu'il avoit eu une nourrice masaine ; et Pline rapporte que celles qui mangent fréquemment du persil ont des enfans épileptiques.

Bien des médecins ont aujourd'hui coutume de médicamenter les nourrices pour guérir les enfans ; cette méthode est suivie du plus grand succès ; ce qui prouve jusqu'à l'évidence que si le lait sert de véhicule aux remèdes, il a antérieurement servi de véhicule aux virus.

L'enfant reçoit de sa nourrice une seconde vie, puisque c'est elle qui lui fournit les sucs propres à sa nutrition et à son accroissement. Un enfant, nourri par une étrangère, n'appartient donc plus, selon les loix de la physiologie, à la mère qui l'a conçu ; la nature peut bien réclamer pour elle le germe de l'embryon ; mais nullement l'individu comme enfant ou comme homme. Il ne circule plus dans ses veines aucune goutte du sang maternel ; c'est un être formé par l'agrégat de nouveaux principes ; et si la matrice peut être regar-

dée comme le creuset où la nature humaine est jetée en fonte, la mamelle est le moule où l'artiste travaille et modifie ses produits (1)

Cette pensée terrible, non encore développée avant moi par aucun physiologiste, doit faire trembler toute mère qui embrasse un enfant qu'elle a livré à des mercenaires. Oui, cet enfant, je le répète, n'est plus à elle; il a perdu tout ce qu'elle lui avoit physiquement donné; aussi, si son cœur palpite ce sera pour le sein qui l'a nourri; si sa bouche vermeille sourit, ce sera en voyant celle qui tant de fois l'a pressé dans ses bras; s'il pleure, enfin, au moment qu'on le caressera, ce ne sera qu'entre les mains de la mère dénaturée qui semble ne lui avoir donné la vie que pour se décharger d'un fardeau incommode, et ne l'a confié dès les premiers instans à des mercenaires que

(1) On lit dans Justin, que la reine Thessalonice, femme de Cassandre, roi de Macédoine, sur le point d'être sacrifiée par Antipater, son fils, tâche de le détourner d'un tel parricide, en lui présentant ses mamelles. — Sur les bords de la mer Caspienne, lorsque le prince des chaitakis noirs, appellé *umsci*, a un fils, on l'envoie dans tous les villages du pays pour téter toutes les femmes qui allaitent, ce qui dure jusqu'à ce qu'il soit sevré. Par-là les habitans se croyent obligés de le défendre jusqu'à la dernière goute de leur sang, puisqu'ils ont eu le même sein que leur prince.

pour ne pas entendre ses premiers cris, tandis qu'ils ne sont, hélas ! dans les nouveaux nés que le langage précoce de la reconnoissance envers les auteurs de leurs jours, loin d'être un signe de douleur ou d'une âme chagrine, comme quelques philosophes l'ont avancé.

On sait depuis long-tems que la femme communique ses vices comme ses vertus à l'enfant qu'elle nourrit. L'histoire nous apprend que Néron, Tibère, Louis XI, ne durent leur cruauté et leur ivrognerie qu'à leurs nourrices; et que Caligula, si avide de meurtres et de carnage, refusa de prendre la mamelle tant qu'elle ne fut pas humectée de sang. Les enfans conservent même les habitudes et les mœurs des animaux qui les ont nourris. Unzer rapporte « qu'un homme, » d'ailleurs très-honnête, et doué d'un caractère » solide, qui avoit été nourri du lait d'une chè- » vre, sautoit et bondissoit quand il étoit seul (1). » *Didon* ne reprochoit-elle pas à *Enée* son

(1) *Journal hebdomadaire de médecine*, tome I. *Scot* rapporte qu'un enfant qui avoit été nourri du lait d'une truie, se vautroit, et avoit coutume de manger ses alimens comme les pourceaux. Romulus et Remus qui furent, dit-on, allaités par une louve, n'eurent-ils pas l'instinct féroce de cet animal ? et tous les Romains qui en descendirent, ne furent-ils pas ravisseurs comme

ingratitude et son peu d'amour, en lui disant que ce n'est point une déesse ni Dardanus qui lui ont donné le jour, mais qu'il a été engendré sur les rochers du Caucase et nourri par une tigresse :

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor :
Perfide : sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus ; hyrcanæque admôrunt ubera tigres.
Æneid. lib. IV.

Les chiens nourris par des lionnes deviennent furieux ; mais les loups nourris par des chèvres ou des brebis s'apprivoisent et s'humanisent. Les chasseurs ont grand soin de ne jamais faire nourrir les chiens qu'ils destinent au poil ou à la plume par des mères d'une espèce différente ; car un mauvais allaitement abatardit les races. J'en ai eu en l'an 6, un exemple frappant : j'élevai quatre petits chiens provenant du fameux *Tomeler*, dont je voulois perpétuer la race ; deux furent nourris par la mère, appelée *Clérinète*, un par une chèvre et le quatrième par une chienne

les loups ? Le grand Cyrus qui fut, pour ainsi dire, le *lévrier* de la victoire, avoit été nourri par une chienne. Platon, voulant expliquer pourquoi Alcibiade étoit si hardi, quoqu'il fût Athénien, loin d'être doux et craintif, dit que c'est à cause qu'il avoit été nourri par Amycla, femme de Sparte, nation forte et courageuse.

bâtarde. Eh bien! les deux premiers soutiennent aujourd'hui avec éclat la réputation de leur père; Diane n'en eut jamais de meilleurs; mais les deux derniers ne sont que des chiens de rebut, sans odorat et sans bonnes qualités; qu'on nie après cela l'influence des nourrices?

Nous lisons dans l'histoire, que *Caton* faisoit allaiter à sa femme qui nourrissoit son fils, les enfans des esclaves qu'il vouloit lui donner pour le servir, afin qu'ils fussent plus sensibles à leur petit-maître, et qu'ayant sucé le même lait, ils eussent le même tempérament et le même naturel.

Je ne doute point que l'esprit et la stupidité des nourrices ne se communiquent aussi aux nourrissons; et voilà sans doute encore une cause de la dégénérescence de la plupart des enfans des grands hommes. Ajoutez à tous les vices d'un mauvais allaitement, l'influence désastreuse du lieu où on les élève, des objets qui les entourent, et vous connoîtrez combien il doit être difficile d'arracher dans la suite les ronces stupédifiantes de leur première éducation. L'enfant, élevé chez un paysan rustique, ne peut qu'avoir des mœurs grossières, l'exercice de ses sens est presqu'automatiquement dirigé, et comme il est singe par instinct, il devient sot, niais et bête par habitude et

pour ainsi dire par contagion. Comment voulez-vous qu'un enfant apprenne à penser, lorsqu'il vit parmi des êtres non-pensans? Comment concevez-vous que cette jeune fille dont on veut faire une nouvelle Cypris, puisse emprunter le sourire des grâces, lorsque sa nourrice, en lui parlant, ouvre une bouche fendue jusqu'aux oreilles, montre une double rangée de dents tortueuses au milieu de deux grandes lèvres pendantes, et donne à toute sa physionomie l'expression d'une véritable Méduse? J'ai vu plusieurs exemples de ce que j'avance, dans les campagnes, et je suis même parvenu à désenlaidir sous le toit paternel des enfans qui étoient devenus presque hideux chez leurs nourrices. Ce sont là des idées neuves sans doute, mais qui n'en sont pas moins vraies, quoique personne n'ait encore songé à les développer. Mères de famille! je vous dis la vérité; vos enfans dégénèrent toujours chez les nourrices; remplissez vous-mêmes un devoir que vous commande la nature, et vous ne serez plus les victimes de tant de maux qui vous affligent, et vous ne verrez plus tant d'enfans si dissemblables à leurs parens, tant d'hommes enfin défigurés au physique et dépravés au moral.

Si les anciens peuples furent pendant une longue suite de siècles si semblables à eux-mêmes;

si leurs mœurs, leurs talens, leurs vertus paroissoient n'appartenir qu'aux individus d'une même famille, croyez-vous qu'on puisse en assigner une cause autre que l'allaitement maternel (1)? Les Romains étoient si convaincus de cette vérité, que quand leurs femmes ne pouvoient pas élever elles-mêmes leurs enfans, ce qui étoit très-rare, ils alloient chercher des nourrices Lacédémoniennes; et certes, l'on peut croire que les nourrices formées à l'école de Lycurgue, étoient bien capables de former de beaux et courageux enfans. Les Germains, au rapport de Tacite; les Gaulois, au rap-

(1) C'étoit, dit Tacite, une coutume établie chez les Romains, dès les premiers tems, que chaque mère allaitoit son enfant; et loin de se décharger à prix d'argent de ce soin sur une autre; c'est-à-dire, sur quelque pauvre femme, elle ne s'en rapportoit qu'à elle seule pour cette importante fonction, et ne donnoit à son fils que son propre lait. — *Jam pridem suus cuique filius castâ parente natus, non in sellâ emptæ nutricis, sed gremio ac sinu matris educabatur, cujus præcipua laus erat tueri domum et inservire liberis.*

— Chez les anciens Ecossais, si l'on en croit Boetius, c'étoit un déshonneur pour une mère de ne pas allaiter son enfant; déshonneur qui alloit jusqu'à la faire soupçonner d'infidélité, lors sur-tout que faute de lait elle ne pouvoit nourrir. *Historia scotorum*, Paris 1575, *in-folio*.

port de César, étoient tous grands et robustes; parce que leurs femmes allaitoient leurs enfans, et suivoient même avec leurs berceaux leurs maris à la guerre. Faut-il donc s'étonner que ces deux peuples fussent des héros, puisque les premiers objets que leurs enfans appercevoient, étoient des boucliers ou le fer des lances; et les premiers cris qu'ils entendoient, les chants du combat ou les hymnes de la victoire?

Rome n'a dégénéré de son ancien lustre que depuis la conquête de l'Asie, lorsque le luxe eut amolli tellement les esprits, que les femmes qui se promenoient sur le Tibre, du tems de l'empereur Julien, tomboient en convulsion, lorsqu'elles étoient touchées par le plus petit rayon du soleil. De telles mères ne pouvoient nourrir; l'usage des nourrices mercenaires devint donc à la mode, et de là, l'abatardissement et la dégénérescence physique et morale des Romains (1).

(1) Nous lisons dans Suétone que les enfans à la mamelle étoient confiés ou à des servantes barbares et de rien, ou à des courtisannes, des prostituées qui les élevoient dans des celliers. *Barbaris ancillis et pro se nihil vel meretricibus inquilinis natos in cellæ educantibus.* On voyoit encore, du tems de Suétone, dans un faubourg à Rome, et près les Velitres, un endroit très-petit, et fait en forme de garde-manger, où fut

Si l'on veut avoir un caractère national; si l'on veut remonter l'espèce humaine, qui chaque jour se dégrade et s'avilit, il faut tarir le mal dans sa source. Quand le torrent a débordé, les digues les plus puissantes ne sont d'aucun secours, et ses ravages sont plus faciles à prévenir qu'à réparer. Sans vouloir faire des Français une famille chimérique de héros, et donner à nos Parisiennes l'éducation martiale des femmes de Lacédémone, l'on peut réformer leur constitution morale et physique, et porter des règlemens qui, ne leur laissant plus la faculté d'être mères à demi, puissent flatter leur orgueil, et satisfaire leur ambition. Pourquoi la loi ne commanderoit-elle pas impérieusement un devoir qu'exige la nature? Pourquoi n'y auroit-il pas des *Caton* pour les nourrices, comme il y en eu jadis pour les mœurs? Chez les peuples sauvages, les mères allaitent leurs enfans; chez les peuples policés, les mères les abandonnent; chez les animaux, le père et la mère élèvent en commun leurs petits; et chez l'homme, le père et la mère se coalisent pour être dispensés de les servir.

---

nourri *Octave*. Faut-il s'étonner, qu'avec de pareilles nourrices, et de pareils berceaux, le beau sang romain ait dégénéré sous les Empereurs?

Ecoutons là-dessus un homme éloquent, le fameux chancelier de l'Hopital : « Nos beautés, » dit-il, élevées dans les délices d'une vie voluptueuse, uniquement occupées de leurs charmes, » ne sont déjà que trop fâchées d'être assujéties à » la grossesse; accouchées une fois, toutes refu- » sent la nourriture à leurs enfans: comme d'in- » justes marâtres, elles dissipent le plus beau » don des immortels, et détournent la source de » cette liqueur pure. La conservation de leurs » grâces et de leurs attraits les intéresse bien au- » trement que la vie et la santé de ces infortunés; » ils sont nés à peine qu'on les bannit sans pu- » deur de la maison paternelle, et qu'un usage » dénaturé les prive de la vue de ceux qui les ont » fait naître. Que de maux résultent de-là! Jeunes » encore, nous buvons avec le lait le germe de » la corruption qui se développe chez nous; cette » nourriture est un adultère qui dénature le vieux » sang de nos organes; rarement aussi le fils » ressemble à son père, et quand la couche nup- » tiale seroit sans tache, ce lait mercenaire n'en » déprave pas moins la nature et le cœur. Une » vierge sortie de parens généreux, prend les » mœurs d'une confidente, voluptueuse comme » elle, sans pudeur, elle aime la licence des re- » pas, la danse, les liaisons qui pervertissent; un

» fils sera bas, sans gloire, cruel, libertin, avare,
» semblable enfin à celle dont il aura sucé le lait;
» et nous sommes étonnés que les races s'abatar-
» dissent, tandis que les mères n'ont plus de lait
» pour nous, et que l'aride sein d'une femme
» servile, est le seul aliment qu'on nous donne. »

Linné, dans son ouvrage intitulé : *Nutrix noverca*; conclut que si les enfans des *nobles* dégénèrent, si ceux des plus ingénieux s'abatardissent, si ceux des plus vigoureux sont foibles et délicats, ce sont les nourrices qui occasionnent ces malheurs.

Il est inutile, je pense, d'entrer dans de plus grands détails pour peindre tous les maux auxquels s'exposent les femmes imprudentes ou coupables qui refusent de nourrir. Les médecins ont fait des ouvrages volumineux sur les laits répandus; les philosophes, et notamment Rousseau, ont écrit avec force, et ont vengé la nature d'un outrage fait à la morale et à la société. Il me suffit d'avoir fait connoître l'influence d'une nourrice sur le moral de son enfant et les suites funestes d'une mauvaise éducation sur le premier rhythme de notre intelligence. Oui, c'est au berceau que nous formons nos premières idées; c'est au berceau que nous cessons d'être enfans pour devenir des hommes ; c'est au berceau que la nature ayant

assuré notre existence, développé nos organes; régularisé nos sens, nous abandonne à de nouveaux maîtres, et malheur à nous, si les mains qui nous reçoivent sont insouciantes ou inhabiles !

Saint Louis, à qui on ne refusera pas la grandeur d'âme, la valeur, la justice, la piété, fut nourri par la reine Blanche sa mère, qui réunissoit, dit son historien, dans sa personne toutes les grandes qualités des reines les plus célèbres, beaucoup de pénétration dans l'esprit, d'activité dans la conduite et de fermeté dans le danger. Le trait suivant que personne n'ignore, suffit pour caractériser son amour maternel. Etant un jour absente, et son enfant criant beaucoup, une de ses dames, nourrice comme elle, crut pouvoir donner à téter à l'enfant pour l'appaiser; mais la reine n'en fut pas plutôt instruite, que prenant le jeune roi dans ses bras, elle lui mit les doigts dans la bouche, assez avant pour lui faire rejeter entièrement le lait qu'il avoit pris de cette dame. Une mère qui agissoit ainsi, n'étoit sans doute pas partisante du nourrissage mercenaire.

En vain aurois-je proposé les mariages mégalantropogénésiques, si les mères n'allaitoient pas leurs enfans; car je regarde les nourrices, telles qu'on les choisit aujourd'hui, comme seules capables de rouiller notre intelligence et d'encroûter l'en-

fant de la gourme de la stupidité. J'ai toujours cru que l'esprit et la bêtise se communiquent par contact, comme deux fluides qui cherchent à se mettre en équilibre, et que la mamelle de la nourrice leur servoit de conducteur; mille faits constatent chaque jour cette idée, et dès-lors mon opinion n'est plus une rêverie Le tems sans doute, n'est pas éloigné où les leçons de l'expérience recueillies avec soin seront mises à profit; et les mères devenant toutes dignes de ce nom, obéiront à la nature en consolant l'humanité. L'amour conjugal et la tendresse filiale, attendent de leur part ce sacrifice, si l'on peut toutefois regarder comme tel le plus saint des devoirs. *Quæ lactat mater magis quam que genuit.*

CHAPITRE XVII.

Nouveau système d'éducation Mégalantropogénésique.

L'ÉDUCATION, a dit Charles Bonnet, ne crée rien, elle met en œuvre ce qui est créé, elle reçoit des mains de la nature une machine admirable dans sa composition, et qui, selon qu'elle est maniée produit une toile grossière ou un chef-d'œuvre des Gobelins. Il importe donc de donner à cette partie didactique de l'ordre social, toute l'attention qu'elle mérite. Si des loix sévères peuvent contenir les peuples barbares et à demi civilisés, il n'y a qu'une bonne éducation qui puisse former des hommes sages, vertueux et philosophes.

Tous les plans qu'on a présentés jusqu'ici ont été plus ou moins défectueux, parce que les architectes qui en ont projetté l'édifice, n'ont point connu le sol sur lequel ils avoient à bâtir. Quel artiste quelque habile qu'il soit pourra régler une machine, s'il n'en connoît le jeu, les ressorts ou le

mouvement ? Quel philosophe même pourra donner avec fruit des préceptes nouveaux sur l'éducation de l'homme, s'il ignore l'organisation première de l'être intelligent qu'il veut former ? L'étude de la physiologie doit précéder l'étude de l'entendement humain, parce qu'elle appartient exclusivement à la médecine, et que sans les lumières de cette science, tous les traités d'éducation ne sont que des romans (1). Tels sont les écrits des philosophes modernes qu'on a tant vantés pour la théorie, mais qu'aucun père de famille n'a encore essayé de mettre à exécution ; s'il falloit toujours juger du mérite des maîtres par le nombre des disciples, la France n'auroit jamais eu besoin de Panthéon.

Un enfant qui vient de naître, n'apporte avec

(1) Aucun des auteurs, qui ont écrit sur l'éducation, n'a connu la médecine ; cependant elle est si nécessaire, que lorsque Descartes voulut faire son traité de l'homme, il commença par étudier l'anatomie et la physiologie pendant plusieurs années de suite. Il est encore à remarquer que ce sont toujours des célibataires qui ont été chargés du soin d'élever la jeunesse ; et que ceux qui ont écrit sur cet art, qui demandoient, pour ainsi dire, des plumes paternelles, n'ont point eu d'enfans. Ainsi, Helvétius, Locke, Condillac, n'ont jamais senti le bonheur d'être pères ; quant à Rousseau, il le fut selon la nature, mais non selon l'humanité.

lui qu'une vie végétative ; il vit non pour vivre; mais pour ne pas mourir. L'exercice de ses sens est encore suspendu , et son éducation ne commence qu'avec leur développement. Quel homme peut donc se flatter de donner des préceptes utiles sur l'art d'élever les enfans , s'il n'a pas fait une étude approfondie du cerveau et de ses opérations , qu'on doit regarder comme le siège de l'intelligence et le ministre de ses volontés.

La nature a égalé l'homme à elle, et il ne peut la connoître qu'autant qu'elle s'égale à lui. Il a reçu d'elle cinq sens qui l'aident, comme autant de nouveaux fils d'Ariadne, à parcourir le labyrinthe de la pensée , et à jouir de ses inappréciables bienfaits.

Je considérerai l'éducation sous le rapport de deux grandes vues physiologiques , dépendantes l'une de l'autre , et toutes deux nécessaires à l'harmonie organique qui constitue notre perfectibilité. L'on ne doit point oublier que comme c'est une race choisie que j'ai à élever, les élémens de l'éducation que je propose, doivent n'avoir rien de commun avec ceux que l'on a publiés jusqu'ici. Ce n'est pas avec des pierres brutes que l'on peut bâtir de beaux édifices, et l'art de polir précède toujours l'art de construire.

Développons quelques idées générales sur l'homme

l'homme social, sur l'état de ses organes, et les modifications qu'il éprouve de la part des objets qui l'environnent; ces préliminaires sont indispensables à connoître pour quiconque travaille sur l'éducation. Il importe sans doute de considérer comme homme, l'être qu'on veut élever comme enfant, puisque mille influences étrangères modifient journellement l'individu dans son intelligence, son caractère et ses passions.

L'étude des tempéramens est une des parties les moins enseignées de la physiologie; cependant je la regarde comme une espèce de physique expérimentale du corps social; c'est elle qui nous éclaire sur les principaux phénomènes de la vie, et qui dépendent de notre organisation. Un auteur célèbre, aussi connu dans le monde politique que dans le monde médical, Cabanis a fait sur les sensations des recherches physiologiques qui ont débarrassé la métaphysique du jargon inintelligible de l'ancienne école, et des ombres sacrées et mystérieuses de l'ignorance toujours enveloppée du manteau de l'obscurité; nul médecin n'a mieux connu l'organisme du corps vivant, et par le secours de l'analyse, il est parvenu à démontrer, pour ainsi dire, la mécanique de nos sensations; le fluide de la pensée, il est vrai, a échappé à sa perspicacité; mais quel mortel

pourra jamais se flatter de découvrir l'amalgame de deux principes hétérogènes dont la réunion fait la vie, et dont la séparation fait la mort, suivant les lois immuables et éternellement cachées de l'auteur puissant de la naturé. . . . .

Les anciens avoient remarqué, dit Cabanis (1), qu'à telles apparences extérieures, c'est-à-dire, à telle physionomie, taille, proportion des membres, couleur de la peau, habitude du corps, état des vaisseaux sanguins, correspondent assez constamment telles dispositions de l'esprit, ou telles passions particulières. A l'état physique du corps, est toujours joint le caractère des idées, des affections et des penchans :

1°. Les hommes d'une taille et d'un embonpoint médiocre, qui ont des muscles bien proportionnés, un visage riant et fleuri, des yeux vifs, des cheveux châtains, une peau souple et molle, un pouls ondoyant et facile, des mouvemens libres, lestes, déterminés, ont des affections aimables et riantes, sont des hommes de plaisir et d'un commerce agréable, mais montrent peu de suite et de constance dans leurs déterminations physiques ; par la même raison, les maladies ont les mêmes caractères d'instabilité,

---

(1) *Recherches physiologiques sur les sensations*, etc.

se montrent et se calment tout-à-coup; les morales n'ont pas des racines plus profondes ; les passions sont vives et impétueuses, mais de courte durée ; ils sont propres aux travaux de l'imagination, mais ils rejettent tout ce qui exige une méditation forte et long-tems soutenue. (Caractère sanguin.)

2°. Les hommes d'une figure plus hardie et plus prononcée, qui ont des yeux étincelans, un visage sec et souvent jaune, des cheveux d'un noir de jayet, quelquefois crépus ; une charpente forte, mais sans embonpoint ; des muscles vigoureux, mais d'une apparence grèle; en tout, un corps maigre et des os saillans, un pouls fort, brusque, dur; ces hommes montrent une grande capacité de conception, combinent beaucoup d'idées, sont entraînés par leur imagination ou leurs passions. Talens rares, grands hommes, grandes erreurs, grandes fautes, quelquefois grands crimes. Ils veulent tout emporter par la violence, l'impétuosité ; mais ils ont peu de patience et d'opiniâtreté ; ils sont mobiles comme les précédens ; ils reprennent le jour l'objet qu'ils auront délaissé la veille. Ils sont grands mangeurs et portés à tous les excès; leurs maladies sont véhémentes et presque toujours aiguës, brusques dans leur changement ;

mort prompte ou crises précipitées. (Caractère bilieux).

3°. Les hommes dont la complexion est lâche et molle, la physionomie tranquille et presque insignifiante, dont les cheveux sont plats et sans couleurs, les yeux ternes, les muscles foibles, quoique volumineux, le corps chargé d'embonpoint, les mouvemens tardifs et mesurés, le pouls lent, petit, incertain, disparoissant sous le doigt, annoncent des dispositions physiques entièrement opposées à celles que nous venons de décrire. Leurs sensations sont peu vives et profondes; leurs idées peu nombreuses et peu rapides, mais assez nettes; leurs affections paisibles et douces, mais sans énergie. Ils mangent peu, la digestion est lente, le sommeil long, ils désirent le repos. Leurs maladies sont catarrales et muqueuses; point de crises. Les travaux qui demandent de la hardiesse, de la promptitude, de grands efforts les rebutent; ils recherchent de préférence ceux qui peuvent se faire à loisir, où la patience tient lieu de tout. On trouve en eux, un esprit sage, un caractère bon, une conduite modérée, des opinions et des goûts qui se plient facilement à ceux d'autrui; des idées, des sentimens, des vertus, des vices médiocres; mais ils sont très-propres, par leur indolence, aux affaires de

la vie ; et sont de très-bons guides et conseils. (Caractère lymphatique).

4°. Les hommes qui ont la physionomie triste, un visage pâle, des yeux enfoncés et pleins d'un feu sombre, des cheveux noirs et plats, une taille haute, mais grêle, un corps maigre et presque décharné, des extrémités longues, un pouls petit, tardif, dur, ont des maladies opiniâtres, des crises difficiles ; leurs mouvemens sont lents et circonspects ; ils marchent courbés et à petits pas ; leur regard est inquiet et timide ; ils fixent les hommes ; ils cherchent la solitude ; ils ont une force de corps remarquable, quoique leur aspect soit celui de la foiblesse. Ils supportent les travaux les plus longs et les plus fatigans ; éprouvent des impressions profondes et tenaces, mais non multipliées et rapides ; ont une mémoire prodigieuse. Leurs idées sont l'ouvrage de la méditation ; quelquefois grands visionnaires, leur langage est plein de force et d'imagination, c'est celui d'hommes persuadés ; leurs expressions sont neuves et originales ; ils se défient d'eux-mêmes ; leurs passions sont très-longues et comme éternelles, et par-là, très-intéressantes et redoutables. Amis constans, implacables ennemis, soupçonneux par timidité, jaloux par défiance ; ils sont enfin des êtres, souvent dangereux par leur opi-

niâtreté, leur persévérance à user les résistances que les forces tenteroient en vain de rompre. (Caractère mélancolique).

Telle est la division la plus généralement adoptée des tempéramens simples, mais chacun peut se compliquer, et de là résultent des différences très-grandes dans les qualités morales et les facultés intellectuelles. Les climats même exercent sur eux une influence très-marquée, ainsi que les alimens, les mœurs, les lois, la religion et les gouvernemens (1).

Les peuples qui habitent des climats divers, sont aussi différens par le génie et le caractère, que dans leurs mœurs, leurs coutumes et leurs lois. « Si l'on compare les peuples de l'Asie avec » les Européens, dit Hypocrate, il est certain » que les Asiatiques sont plus timides, plus ef- » féminés et plus foibles que les peuples de l'Eu- » rope, qui sont doux dans leurs mœurs, parce » que les saisons de l'année ne sont ni extrême- » ment chaudes, ni extrêmement froides. Leur » perpétuelle égalité entretient l'âme dans la

(1) Le climat est un espace du globe terrestre compris entre deux cercles parallèles à l'équateur, ainsi divisé par les géopraphes, par rapport à la grandeur des jours artificiels qui dépend de l'obliquité de l'écliptique et de l'inclinaison de l'horizon vers l'équateur.

» même assiète ; les changemens qui arrivent
» dans l'air, en affectant les corps, réveillent
» l'esprit et l'empêchent de rester en repos. Le
» caractère correspond avec les singularités du
» pays qu'on habite : lorsque les saisons sont
» tout-à-fait différentes entr'elles, et que leurs
» variations sont fréquentes, les habitans de ces
» pays sont sauvages, grossiers, et ont des
» usages de toute espèce » (1).

Caractère des Peuples du Nord.

Le froid, en resserrant les fibres, rend les pores de la peau moins perméables à l'insensible transpiration ; ce qui accumule les sucs nourriciers, et donne lieu à l'embonpoint de tous les peuples des contrées boréales. Les fibres des organes sont chez eux fort tendus et très-peu mobiles, c'est pourquoi la circulation est lente, l'imagination peu vive et l'entendement rude ; mais il en résulte des sentimens de force et de hardiesse inconnus aux peuples du midi, dès que des causes accidentelles quelconques peuvent mettre en jeu des ressorts aussi inertes, mais susceptibles de la plus grande élasticité ; de là le courage, la valeur conquérante et guerrière de ces anciens peuples qui inondèrent

(1) *Lib. de aëre, locis et aquis.*

le midi de l'Europe, et se précipitèrent sur elle comme des torrens dévastateurs ; tels furent les Cimbres, les Teutons, les Huns, les Goths, les Scythes qui ont subjugué onze fois l'Asie, et ont rendu belliqueuses, par le mélange de leur sang, les colonies chinoises en Tartarie. Celles-ci se divisent en *Nogais*, en *Circasses*, en *Kalmoucks*. Les premiers sont très-robustes, supportent facilement la faim, la soif, le froid, le chaud, vivent de la chair de chèvres, sont errans dans les déserts à la manière des anciens Scythes dont ils ont retenu l'humeur farouche ; ils sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs ; leur visage est affreux et difforme. C'est des Nogais que le kam tire ses plus nombreuses troupes. Leurs marches ressemblent aux incendies et aux ouragans. La destruction et la mort les précèdent, les accompagnent et les suivent. Les Tartares-Circasses habitent l'*Adda*, qui confine du côté du sud avec la mer Noire ; ils sont les moins belliqueux de la Tartarie, ce qui vient sans doute de leur situation plus méridionale, et de leurs ébats avec les femmes qui sont si belles. Les Kalmoucks, leurs voisins, sont des monstres pour la figure, aussi sont-ils plus guerriers et plus intrépides ; chez eux *Mars* n'est point vaincu par l'*Amour*.

En général, les peuples du Nord étant plus

forts, sont moins vindicatifs, plus sinçères, moins politiques et moins rusés. Ils ont un jugement assez sain, mais ils sont tardifs dans leur conception. Ces peuples étant d'une constitution très-robuste, sont aussi très-aptes à la reproduction, et depuis long-tems on a regardé leur patrie comme la fabrique du genre humain, *officina gentium.*

Caractère des Peuples du Midi.

Les peuples qui habitent les régions chaudes, sont petits, maigres, décharnés, et en conséquence efféminés et sans courage. Tous les Asiatiques semblent nés pour l'esclavage. Les Persans qui s'établissent aux Indes, prennent à la troisième génération la lâcheté et la nonchalance indienne. Les enfans des Européens qui naissent aux Indes, perdent le courage qui est comme naturel dans le climat de leurs pères. Voulez-vous voir un effet tout contraire, jetez les yeux sur les Abyssins; dans leur pays, ils sont timides, lâches, et chez l'étranger, hardis et valeureux; aussi est-il passé en proverbe dans l'Inde, qu'un bon soldat doit être Abyssin, et ils occupent les premiers postes de la milice dans les royaumes de Ballogat, de Cambaie et de Bengale (1)

(1) *Histoire des Voyages*, liv. 1, chap. 18, §. II.

Les Africains sont menteurs, volages et rusés; les nègres sont grands parleurs, menteurs et toujours prêts à tromper, d'un naturel féroce et barbare, et en tout différens des peuples du Nord. Cependant ces deux portions du genre humain, si opposées dans leurs mœurs et leur caractère, sont également impropres aux sciences. Il semble que si dans le Nord le froid glace la pensée, la chaleur du Midi l'évapore; cependant il y a toujours des exceptions. C'est aux Chinois, aux Arabes, aux Egyptiens que nous sommes redevables des premiers élémens de toutes les sciences. Le climat égyptien produit des métamorphoses bien singulières, un Turc sérieux, y devient enjoué après quelque séjour; ses enfans naissent poltrons, lâches; aussi par une loi de l'état, ils n'occupent aucune place et sont toujours soldats. Les animaux étrangers y éprouvent un pareil changement; les chevaux arabes y deviennent plus beaux, mais moins vigoureux; les lions perdent de leur courage, les levriers y sont moins agiles, les aigles et les éperviers moins forts (1).

(1) Description d'Egypte, sur les mémoires de Maillet, consul de France au Caire.

Caractère des Peuples des régions tempérées.

Les peuples contenus dans ces régions sont renfermés entre le 35e. et le 53e. degré de latitude; on trouve dans cet espace les Anglais, les Français, les Italiens, les Espagnols, les Turcs en Europe et les Hongrois.

Le climat d'Angleterre est assez tempéré, mais les exhalaisons de la grande quantité de mines qui se trouvent dans ce pays, et les brouillards continuels qui obscurcissent l'horizon, donnent naissance aux tempéramens mélancoliques si fréquens parmi les Anglais; voilà pourquoi ils réussissent dans les sciences abstraites, et comme ils ont produit la foule de leurs grands hommes. Si vous voulez observer les nuances de couleur que le climat donne à l'esprit, jetez les yeux sur la Normandie et la Bretagne qui sont très-peu distans de l'Angleterre; les Normands, semblables aux Anglais, sont processifs, chicaneurs, aiment les sciences et sont guerriers; les exploits merveilleux du fameux Guichard, de Guillaume-le-Conquérant, du vaillant Richard, de l'intrépide Robert, duc de Normandie, sont des titres incontestables. Si du champ de Mars, vous montez sur le parnasse, vous y trouvez encore Daniël Legendre, Vertot, Brébœuf, les deux Corneilles,

Porée, Fontenelle et plusieurs autres écrivains célèbres qu'Athènes et Rome eussent revendiqués pour leurs citoyens.

Les Français sont vifs, pétulans, enjoués; propres à polir et à inventer. Qui pourroit méconnoître l'influence du beau ciel de la Provence sur ses habitans ; c'est parmi eux qu'on trouve la gaîté, la violence dans le caractère, l'imagination bouillante et les idées les plus originales. Les grands hommes qu'elle a fournis en tout genre à la patrie, remplissent une galerie entière du temple de l'immortalité. C'est du sein de la Provence que sont sortis les trois plus grands orateurs de notre siècle, Mirabeau, Portalis et Maury. J'ai toujours pensé que si la Bourgogne a produit tant d'hommes d'esprit, tant de savans illustres, et d'écrivains célèbres, c'est en grande partie à son bon vin qu'il faut en attribuer la cause; les alimens et les boissons ont la plus grande influence, ainsi que l'ont démontré Galien et Hypocrate, sur l'entendement humain ; et ce n'est pas sans raison que Pythagore avoit défendu à ses disciples l'usage des fèves.

Si le soleil qui éclaire l'Italie a aidé la nature à former les César et les Auguste, les Virgile et les Horace, elle a produit de nos jours les Tasse,

les Arioste, les Sannazar, les Guarini, les Spalanzani et les Volta.

Les siècles de la chevalerie n'ont jamais été plus féconds en grands hommes qu'en Espagne; la chaleur du climat y fait fermenter le génie, l'imagination y bouillonne perpétuellement, et le peuple n'auroit besoin que de quelques grains de philosophie pour y redevenir digne de ses ancêtres.

Depuis long-tems on a observé que les terrains secs sont les plus propres à la culture du génie (1); au contraire, les pays humides et marécageux engouent le cerveau, et donnent une aussi grande fluidité à l'esprit qu'au corps. C'est là une vérité généralement reconnue, quoique certains exemples isolés semblent prouver le contraire (2),

(1) *Ubi terra sicca est, anima sapientissima est et optima.* Heracli. ap. stant.

(2) La Béotie, malgré son air épais, et la grossièreté ordinaire de ses habitans, porta un *Plutarque*, un *Pindare*, un *Épaminondas*. Cicéron parle aussi de la sotise des habitans d'Abdère où les affaires se traitoient sans rime ni raison. Dans un autre endroit, après avoir rapporté une opinion ridicule, il ajoute qu'elle étoit plus digne de la patrie de Démocrite, que de Démocrite lui-même. Juvénal ne pouvant nier que *Démocrite* n'eût beaucoup d'esprit et de sagesse, prétend que c'est une preuve que les grands hommes peuvent naître dans un air grossier et dans

Nous n'en pouvons assigner la cause, parce que la nature s'est ici, comme en bien d'autres choses, réservée la connoissance du grand chapitre des exceptions.

Si les climats, les alimens, les boissons influent tant sur notre caractère et nos passions, nous devons être peu surpris de l'influence des saisons sur l'esprit.

Au printems, l'imagination engourdie par les frimats de l'hiver, prend un essor vigoureux et devient plus vive ; le sang circule avec plus de facilité et d'abondance ; la peau redevient souple, élastique, donne un libre cours à la transpiration ; le caractère a plus de gaîté, et l'homme, ainsi que la nature, semble reprendre une nouvelle vie. Lorsque le soleil entre au signe du bélier, c'est la saison la plus favorable pour les travaux d'esprit ; l'âme éprouve alors mille sensations agréables. Pope avouoit qu'il composoit plus facilement pendant le printems que pendant toute autre saison. L'été, la grande chaleur du jour dilate les vaisseaux, raréfie le sang et subtilise les esprits ; il est dangereux alors de se livrer trop à

---

le pays des sots. En effet, Protagoras, Anaxarque, Hæcatée, Nicœnétus étoient Abdéritains. — *Beotium crasso jurare aëre natum.* Hor. — *Abderitanæ pectora plebis habes.* Liv. X, ép. 25. Juvénal, sect. X, v. 49.

son imagination. Le célèbre Milton étoit fou tous les étés, et ne devenoit raisonnable que depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'équinoxe du printems.

L'inconstance de l'atmosphère à l'automne, donne de l'inconstance à l'imagination. L'esprit devient, sans aucune cause connue, gai ou triste, enjoué ou sérieux, uniquement parce que le ciel sera pur ou couvert de nuages (1).

Pendant l'hiver, le désordre de la nature, les neiges, les glaces resserrent la peau, en tiraillent les papilles nerveuses, le feu de l'imagination s'éteint. Ce qui prouve que le froid est l'antagoniste de l'esprit, c'est qu'en approchant du feu, la langue se délie, la torpeur disparoît, et l'imagination reprend sa vivacité. Le moral est donc essentiellement lié au physique.

(1) S'il étoit permis de parler de soi, je dirois que les jours où le soleil ne brille pas je me sens tout-à-fait inapte au travail, ma tête est pesante, et ma main engourdie; mais si l'horizon est serein, mon imagination s'enflamme, mes idées brûlent; et lorsque j'ai fait un ouvrage de longue haleine, je n'ai pas besoin de tables météréologiques pour connoître quel a été l'état de l'atmosphère; je n'ai qu'à compulser mes pages, elles sont toutes analogues à la température des jours où elles ont été écrites....

Le fameux Desbarreaux se plaisoit à changer de domicile suivant les saisons de l'année ; il alloit, pendant l'hiver à Marseille, chercher le beau soleil de Provence, ou bien en Languedoc, et quelquefois même il alloit voir Balzac sur les bords de la Charente ; enfin, il se fixa à Châlons-sur-Saône, le meilleur air, disoit-il, et le plus pur qu'il soit en France.

L'imagination est plus féconde depuis germinal jusqu'à la fin de vendémiaire ; c'est alors qu'il faudroit composer ; mais, depuis le mois de brumaire jusqu'au mois de floréal, il faudroit polir ses ouvrages, et ne travailler que pendant l'hiver à ceux qui dépendent du jugement (1).

Mais de toutes les influences qui s'exercent sur le corps humain, il n'y en a pas de plus constante ni de plus marquée que celle de l'éducation. On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation, a dit Rousseau ; il est vrai qu'il faut travailler un terrain fertile pour récolter de beaux épis, et que ce seroit en vain

(1) Voyez, pour de plus amples développemens, *la Médecine de l'Esprit*, par *Lecamus*, ouvrage précieux sous le rapport de la psychologie, et dont nous avons extrait en grande partie ce qui concerne l'influence des climats sur les tempéramens.

qu'on

qu'on semeroit sur un sol ingrat. Il y a long-tems qu'Horace a dit :

Tu nihil invitâ facies dicesve minervâ,

Oui, la partie la plus nécessaire de l'éducation c'est la nature ; l'exemple et les préceptes ne peuvent changer des fibres trop grossieres, en des fibrilles plus délicates, ni un sang fougueux en un sang plus modéré. Jettons nos regards sur le fils de Cicéron ; il fut à Athènes, il étudia sous Cratipe ; il avoit en main nuit et jour les écrits de son père, et il paya les soins qu'on prit pour son éducation par beaucoup d'ignorance, uniquement parce que *Terentia* sa mère n'étoit rien moins que spirituelle.

La sensibilité est le premier élément de la vie ; et c'est elle qui modifie les hommes suivant qu'elle-même éprouve plus ou moins de modifications. Son siège réside dans le système nerveux, système qui le premier se développe dans l'enfance, et qu'il faut bien connoître pour travailler avec fruit à son éducation. Le raisonnement sans doute est incompatible avec l'infatigable motilité du premier âge ; l'intelligence n'est pour lui que le mouvement, mais la sensibilité est-elle autre chose, aux yeux du physiologiste, qu'une action

et réaction continuelle de la nature sur le système de la vie.

On a dit avec bien de vérité que, dans l'état actuel de nos connoissances, quiconque n'est pas un sot, a manqué évidemment le but de son éducation. Si c'est là honorer le disciple, ce n'est pas certainement faire l'éloge du maître, encore moins de ses leçons. Le génie et l'esprit sont dans nos organes, il faut donc préparer ceux-ci, aider à leur développement, à leur perfection ; c'est là ce qui constitue l'éducation physique des enfans ; le génie ou l'esprit ont leur siège immédiat dans la sensibilité, et sont réfléchis par elle au dehors ; c'est donc elle qu'il faut exciter dans tous les organes, faire développer dans tous les sens, et tel est le but de l'éducation morale ou intellectuelle. Faisons connoître sur quelle base reposent nos nouveaux principes d'éducation mégalantropogénésique pour les enfans que nous supposons n'être formés rien moins que d'une pâte brute, et qui ont physiquement hérité des organes de leurs parens.

D'abord, comme l'influence des noms est aussi-bien constatée que celle des choses, je propose au gouvernement de fonder deux grands collèges nationaux, uniquement destinés à l'instruction des enfans des grands hommes. Si la

valeur et le courage ont leur prytanée ; pourquoi le génie et les arts n'auroient-ils pas aussi leur lycée? Un superbe édifice qu'on habite, et décoré de la pompe magique de l'architecture, agrandit les idées, féconde l'intelligence et l'imagination. Quel est l'artiste qui pourroit voir du même œil la colonnade du Louvre, le Panthéon, le dôme des Invalides et un chétif presbytère de village: Alexandre, monté sur son superbe coursier, frappe tous les regards, et fait reconnoître en lui le vainqueur de l'Inde et de Darius! Mais représentez-vous le même héros affourché sur un roussin d'Arcadie, l'individu est le même, mais l'illusion change, et le fils de Philippe ne paroît plus aux yeux de la multitude que le mannequin d'un ridicule guerrier. Les anciens n'ajoutoient-ils pas à la majesté des Dieux, en leur consacrant des merveilles? et combien de Romains que la vue seule du Capitole avoit formés! Je l'ai dit et je le répète, l'éducation des sens commence et perfectionne celle des idées, et il suffit qu'ils soient violemment émus pour que l'imagination prenne un essor extraordinaire. Il importe donc de frapper les regards de l'enfance des objets qui peuvent lui inspirer des idées de grandeur, et de lui montrer que l'homme, toujours imitateur, mais souvent rival et émule de

la nature, peut aussi parfois produire des chef-d'œuvres et toucher à l'immortalité.

Je voudrois que le collège destiné à l'éducation des garçons fût appelé *Androcée*, et celui des filles *Gynecée*. On y seroit reçu dès l'âge de six ans par un arrêté du premier consul, sur un rapport motivé du ministre de l'intérieur. Les six premières années seroient consacrées à la gymnastique et aux arts d'imitation qui ne demandent que les travaux des sens, sans fatiguer l'intelligence ; la pensée doit laisser alors reposer le cerveau ; le premier âge ne demande de sa part que de la motilité. Il est inutile de dire que, parmi ces arts, je place le dessin, la musique, la danse, ainsi que les premiers élémens de botanique, d'histoire naturelle, de physique expérimentale et de chimie, qui ne demandent que le secours des yeux, de l'oreille et des pieds. A douze ans, le physique commençant à s'être fortifié, l'étude des langues mortes et vivantes commenceroit ; on pourroit y joindre l'explication des premiers principes théoriques des sciences et des arts ; nul doute qu'en suivant cette méthode, on ne parvînt à développer, dans des cerveaux que nous supposons déjà bien organisés, des fruits précoces d'une intelligence d'autant plus

excellente qu'elle auroit été plus lentement mûrie.

Je pense qu'il est nécessaire que chaque enfant cultive la science ou l'art de son père ; l'histoire des goûts innés n'est pas une rêverie, et il est certaines flexibilités d'organes qui sont héréditaires, et qui nous rendent plus propres à telle ou telle instruction.

La salle destinée aux leçons élémentaires seroit décorée de tous les attributs de la science ou de l'art que l'on y enseigneroit ; les bustes des hommes célèbres qu'ils ont produits, seroient offerts à la vénération des élèves, et les professeurs auroient soin de rappeler à la fin des leçons l'histoire abrégée des héros ou des sages qu'ils proposeroient pour modèles. On ne peut calculer l'influence d'une pareille méthode d'enseignement ; on exciteroit l'enthousiasme, la gloire, l'amour de la sagesse et de la vertu dans de jeunes cœurs qui ne sont encore flétris par aucun vice, et qui absorbent, pour ainsi dire, par les pores, l'atmosphère des objets qui les environnent; de là, l'utilité de présenter à leurs yeux des galeries peuplées de sages ou de héros. L'intelligence des enfans se dégrade et s'avilit suivant les impressions qu'ils reçoivent dès leur jeune âge ; dès que leurs sens

sont mal nourris, ils se débilitent, et fournissent pour ainsi dire, un mauvais chyle au cerveau pour digérer la pensée.

Dans le *Gynecée*, l'éducation des jeunes demoiselles seroit appropriée aux talens et aux vertus de leur sexe. En formant leur cœur, on ne négligeroit point leur esprit, et les personnes chargées de leur éducation, auroient toujours présent à leur pensée, que leurs élèves sont l'espérance de la patrie, et qu'elles sont destinées à perpétuer la race des grands hommes et à entretenir toujours vivant le flambeau sacré du génie devenu immortel par l'adoption de la Mégalantropogénésie.

D'après *Hyppocrate*, *Galien*, et la coutume des anciens Grecs, je crois que la nourriture n'est point indifférente sous le rapport de l'intelligence et des passions ; nous voyons dans la nature que tous les animaux carnivores ont des mœurs beaucoup plus féroces que les herbivores ; les peuples grands mangeurs de viande sont, pour l'ordinaire, cruels et sanguinaires ; *Attila* passoit pour le plus grand carnivore de son siècle, aussi sa férocité est connue, et l'histoire ancienne et moderne nous fournissent bien d'autres applications. Selon la fable, le Centaure *Chiron* nourrissoit *Achille* avec la moëlle des lions et des ours, pour

donner à son élève le caractère, la force et l'intrépidité de ces animaux. Les chevaux furieux de Diomède qui vomissoient le feu par la bouche, avoient, pour pâture journalière, de la chair humaine : tous ces différens exemples réels ou fictifs, suffisent toujours pour montrer l'opinion que les anciens ont eue touchant l'influence des alimens sur le caractère. Pourroit-on croire qu'elle n'eût pas aussi lieu sur l'intelligence ? Il n'y a que des hommes absolument étrangers à l'économie animale qui puissent le nier ; les alimens ne donnent pas sans doute de l'esprit à une tête stupide, mais l'être intelligent n'en pensera que mieux, suivant qu'ils seront plus propres à stimuler l'organe de la pensée. Pour moi, j'ai toujours cru que le *crétinisme* des Alpes ne tenoit pas plus à l'état humide, grossier et stagnant de l'atmosphère, qu'à la mauvaise nourriture des habitans. Les plantes légumineuses, si nécessaires à la santé, nuisent à l'intelligence, et empâtent le cerveau ; leur usage doit être très-modéré, et combiné avec les substances animales, de manière que l'acidité des uns tempère l'alkalescence des autres. Tel est le régime de vivre qu'on doit suivre dans les deux colléges nationaux que je propose d'établir. Il importe aussi que chaque enfant ait par jour une ration de miel et de beurre, c'est

là le véritable aliment de la pensée, et qui, d'après *Galien*, spiritualise le cerveau.

Quant aux autres articles réglementaires de l'*Androcée* et du *Gynecée*, ils appartiennent au gouvernement; il me suffit d'avoir fait connoître les bases sur lesquelles ils doivent être établis, pour pouvoir atteindre le but qu'on se propose.

Je n'ai fait qu'énoncer des principes sur mon éducation mégalantropogénésique, sans aucun développement, quoique j'aie des matériaux pour faire des volumes, parce que j'ai cru pouvoir dire en peu de mots beaucoup de choses. Je parle à une nation la plus éclairée de l'univers; j'écris sous les auspices d'un gouvernement passionné pour la philosophie et les beaux arts, pouvois-je donc m'éloigner de cette maxime: *intelligenti pauca*. L'ignorance ou la médiocrité pourront peut-être s'élever contre une nouvelle théorie qui choque à coup sûr leurs idées routinières; mais qu'avant de blâmer ce qu'ils ne connoissent pas, ils étudient en naturalistes les loix premières de notre organisation; qu'ils ne s'en rapportent point aux oracles trompeurs et vermoulus de l'ancienne métaphysique, et alors ils sauront apprécier les modifications diverses que l'homme éprouve de la part des objets qui l'environnent. S'il est une éducation pour le corps, pourquoi n'y en au-

roit-il pas une pour l'esprit, puisque celui-ci dépend toujours de nos parties organiques; et que l'âme, quelle que soit sa nature et son origine, se modèle toujours sur le corps : *mens sana in corpore sano.* Les imbécilles-nés, les stupides, les fous n'ont-ils pas une tête, un cerveau autrement organisé que les personnes sensées et spirituelles ? Ces vérités ne peuvent qu'être ignorées de la multitude, et ne sont malheureusement connues que des médecins; voilà donc pourquoi la *tourbe* pensante et littéraire ne devroit jamais se hâter de prononcer sur des ouvrages hors de sa portée; il n'appartient point à un aveugle de juger des couleurs, et l'adage, *ne sutor ultrà crepidam*, devroit retenir tout le monde dans les limites de son intelligence; j'ose le dire, cet adage sera toujours ma réponse à quiconque critiquera ou ridiculisera la Mégalantropogénésie, sans être physiologiste, ou sans avoir étudié les premiers élémens de la science d'*Aristote* et de *Cuvier* (1).

La sensibilité qui est infiniment plus grande

---

(1) Montesquieu ne permettoit à une certaine classe d'hommes, qui embouchent périodiquement la trompette de la renommée, ou s'étalent sur le Parnasse en vrais hiboux de la littérature, que d'annoncer le titre des ouvrages.



dans l'homme que chez les animaux, dépend, suivant *Buffon*, d'une plus grande étendue des lobes du cerveau, de la finesse du toucher, du tissu cellulaire, de l'adresse extrême des mains, source de perfection. Helvétius a remarqué qu'il se trouve des rapports constans d'une intelligence plus ou moins supérieure avec les différens dégrés de la délicatesse de la peau, qui est toujours plus fine par l'usage des vêtemens qui en conservent l'irritabilité (1). La vive sensibilité des organes intestinaux qui sont toujours en sympathie avec la peau, entre encore pour beaucoup dans ces

(1) Les races qui vivent nues sont moins sensibles, et l'histoire nous apprend que les peuples qui se frottent toute la surface du corps avec de la fiente d'animaux, sont pour la plupart stupides. Chez nous, les paysans qui, dans leurs rudes travaux, s'exposent nus à l'intempérie de l'atmosphère, ont moins de sensibilité, et par conséquent leur intelligence est diminuée par cette seule cause physique. Il importe donc de tenir les enfans couverts pour conserver la délicatesse de leur peau, qui est toujours un signe certain de sensibilité, et conséquemment d'intelligence. L'homme de la nature est sans doute plus robuste que l'homme social; mais s'il agit plus, il pense moins, et dans l'état actuel des choses, ce seroit même un crime pour la philosophie que d'être embarrassé sur son choix, car n'en déplaise aux mânes de *Rousseau*, je dirai toujours que la civilisation est un bienfait pour les hommes.

considérations physiologiques. Rien, en effet, n'influe davantage, a dit Cabanis, sur les facultés intellectuelles que l'état du système intestinal, soit naturel, soit acquis par l'influence des alimens et des boissons. Il est bien reconnu aujourd'hui que plus l'estomac est irritable et sensible, plus on est capable de grandes productions d'esprit; Virgile, Platon, Socrate, Aristote qui pensèrent si fortement, usèrent d'un régime qui n'émoussa point leur sensibilité, et donnèrent à leur intelligence la prépondérance sur toutes les autres fonctions. Les eunuques ont l'âme languissante, parce que la privation de la faculté générative les rend moins sensibles, et si l'on en excepte *Narsès*, ils ont tous été plus ou moins stupides, et sont devenus femmes par leurs goûts et leurs foiblesses.

Le grand art de perfectionner les hommes est donc un secret de la médecine, et celui qui trouvera le moyen d'exciter le système nerveux sans trop affoiblir le musculaire, aura agrandi l'intelligence humaine, hâté les progrès de sa perfectibilité. Si le physique est, comme nous l'avons déjà démontré, le véritable père du moral, l'éducation peut produire et conserver chez un peuple la beauté individuelle et nationale, et concourir ainsi à sa perfection. Les Grecs des tems hé-

roïques étoient les plus beaux hommes de la terre, mais, selon Homère, Thersite étoit d'une laideur affreuse. Dans les personnes déformées, il y a toujours quelques travers d'esprit. Par-tout, où le peuple est heureux et tranquille, il devient beau; l'esclavage abrutit le corps en même tems qu'il dégrade la pensée, et c'est sans doute là la cause de la laideur des peuples opprimés par le despotisme.

La culture des beaux arts fut encore dans la Grèce une source de perfectibilité, car l'âme de la matière vivante est la beauté (1), et le génie des artistes ne travaille que sur des modèles réels ou chimériques. Les institutions publiques des Grecs et des Romains ne tendoient toutes qu'à stimuler dans la jeunesse la sensibilité. Chez eux, tout parloit aux sens, à la pensée, à l'imagination; les spectacles, les temples, les honneurs de triomphe, les jeux, les fêtes, la danse, la musique réveilloient à-la-fois les sentimens, et pénétroient jusqu'au cœur. Le plaisir entroit, comme élément, dans leur constitution, et dans toutes les cités qu'on élevoit, dit Aristote, le temple des grâces étoit placé au centre.

C'est donc dans le physique de l'homme qu'il

(1) J. J. *Virey*, histoire naturelle du genre humain.

faut chercher les élémens de sa perfectibilité morale. Un bon musicien ne peut tirer que des airs en discordance d'un mauvais instrument, et dans l'âge mûr, les sens conservent les plis des premières impressions. Si jusqu'ici, l'éducation publique a été défectueuse, c'est parce qu'elle tarissoit le jugement sans échauffer l'imagination; le maître et le disciple restoient toujours également froids, parce qu'un enfant est hors d'état d'abstraire, et qu'il ne demande que des tableaux et des objets sensibles; il n'y a pas d'éducation pour lui sans l'exercice des sens. Cette vérité est sans doute neuve en didactique; eh bien! je ne crains point de le dire, elle est la source de la perfectibilité humaine; si on l'adopte, on peut dire qu'au commencement du 19e. siècle, on est enfin venu à bout de maîtriser la nature et de subjuguer le génie. Voilà en quoi consiste tout mon secret pour naturaliser dans tous les climats de la terre, la pépinière des grands hommes, et en conserver le germe toujours vivant (1).

(1) Si *Montesquieu* avoit vécu avant *Pierre-le-Grand*, il auroit sans doute dit, d'après son systême, que l'empire de Russie repoussoit les bienfaits de la civilisation, ainsi que la culture des sciences et des beaux arts; cependant le règne de *Catherine*-la-grande, celui du jeune *Alexandre* qui marche si glorieusement sur les



Quand les élèves respectifs de *l'Androcée* et du *Gynécée* auroient fini leurs études, ils seroient employés par le gouvernement aux différentes branches du service public, et tous les ans à la fête du premier vendémiaire, on célébreroit leurs mariages mégalantropogénésiques ; les filles seroient dotées par le gouvernement, l'inauguration des épousailles se feroit dans la salle de l'institut; tous les membres seroient invités de droit au repas des noces, et le plus jeune poëte chanteroit l'épithalame; rien ne seroit oublié pour donner à cette fête une pompe et un éclat extraordinaires. Qu'on s'imagine de quelle manière les Grecs l'eussent célébrée, s'ils avoient été assez heureux que de connoître la Mégalantropogénésie.

Tous les auteurs qui ont traité de la perfectibilité humaine, ne l'ont considérée que collectivement; ils se sont estimés assez heureux de pouvoir faire rejaillir les lumières des siècles passés sur les individus. Pour moi, je suis dans mon

---

traces immortelles de son aïeule, nous prouvent que la rudesse du climat n'est point un obstacle aux lumières, et que la philosophie est, dans tous les pays du monde, la mère nourricière des sciences et des arts, quand elle peut s'asseoir sur le trône, ou devenir seulement conseillère des souverains. . . . .

système une marche contraire : je veux perfectionner les individus vivans, pour qu'à leur tour ils éclairent les siècles à venir; je prends l'homme avant sa conception; je choisis avec soin les élémens qui doivent le former; je le suis dans l'organe qui le conçoit, sous les aîles pour ainsi dire de la mère qui le couve, et l'époque de sa naissance devient encore pour moi l'objet de la plus vive sollicitude, par rapport au sein qui doit le nourrir. Celui que j'ai tant soigné comme embryon, je ne l'abandonne point comme enfant; et je m'enorgueillis de lui donner des préceptes pour le voir devenir homme; l'éducation que je lui propose, jointe aux circonstances favorables qui ont concouru à sa formation, ne peut qu'en faire un être plus perfectible, et en suivant d'individu en individu ce même mode de perfectionnement, peut-on assigner quel sera dans une longue succession de siècles le terme de sa perfectibilité? J'adopte ici comme on voit la méthode analytique; je remonte du simple au composé; et comme le tout ne se forme que de la réunion des parties, j'ai cru qu'il falloit individuellement perfectionner les individus, avant de perfectionner collectivement la masse.

Je ne sais point si je m'abuse, mais je crois que mon système pourra dans la suite reculer bien

loin les bornes de l'intelligence. Le génie de l'homme ne connoît aucunes limites. Qui sait si l'éducation du genre humain n'est pas encore à son enfance? Je conçois comme dans l'ordre des choses possibles que les grands hommes qui naîtront dans la suite par le secours de la Mégalantropogénésie, puissent différer autant de ceux qui les ont précédés, que les sauvages d'Amérique diffèrent aujourd'hui des Européens civilisés. Il eût été à desirer pour la civilisation entière du globe, que quelqu'un de ces grands philosophes qui ont été les précepteurs du genre humain, eût connu et propagé mon idée; mon systême alors n'auroit point trouvé dès sa naissance tant de ridicules critiques et d'ignorans blasphémateurs.

Ceux qui nient la perfectibilité de l'homme, et l'influence de l'éducation sur le développement de certaines facultés extraordinaires, avilissent leur propre pensée et se ravalent au rang des animaux, dont l'espèce n'étoit pas plus industrieuse il y a deux ou trois mille ans, que de nos jours. Fils stupides ou ingrats de la nature, ils méconnoissent leur dignité, et par un excès de spiritualité mal-entendue, ils tombent dans l'impur matérialisme. O homme! lis dans les cieux tes augustes destinées; tant que tu ne connoîtras point les loix qui meuvent sur ta tête ces globes étincelans

lans qui éclairent le monde; tant que solitaire, tu te promeneras ici bas en scrutateur de l'univers sur cette planete mobile, désirant connoître de nouveaux objets; tant que ton cœur et ta pensée, jamais rassassiés de ce qui les entoure, seront épris de nouveaux désirs, tu seras à mes yeux un être perfectible; le soleil t'invite tous les jours à t'élever dans tes méditations vers le céleste séjour de l'intelligence, qui doit te remplir de son immensité. Oui, ce bel astre ne brille sur l'horizon que pour t'éclairer dans la route que tu dois suivre; ose prendre ton vol, ta tête touche déjà dans les cieux, lorsque tes pieds s'appuient encore sur la terre; tu es digne de contempler le trône de la Divinité. O homme! sache dérouler le grand livre de la nature; la Mégalantropogénésie forme depuis long-tems un nouveau zodiaque dans le ciel; sa découverte étoit réservée au dix-neuvième siècle, et le monde social possède enfin l'instrument mécanique de sa civilisation à l'aide d'une perfectibilité indéfinie, inhérente à chaque individu, et que je veux encore aggrandir en la rendant héréditaire.

CHAPITRE XVIII.

Réfutation de tout ce que l'on a dit ou écrit contre la Mégalantropogénésie.

LORSQUE je publiai il y a dix mois, mon ouvrage, je m'attendois bien à tous les calembourgs que pourroient faire naître son long titre, et la nouveauté du systême que je présentai à la nation la plus rieuse de l'Univers; j'avois résolu d'avance de ne répondre à aucune plaisanterie, mais de profiter dans le cabinet, des objections sérieuses et sensées qu'on me feroit. Comment aurois-je pu croire échapper aux sarcasmes de cette foule d'oisifs, qui, semblables à un essaim de frélons, murmurent toujours, ne fût-ce que pour troubler les travaux de quelques abeilles laborieuses, lorsque l'immortel Montesquieu, malgré son grand nom et son génie, n'avoit pu éviter leur bourdonnement et leur piqûre? « On traita légèrement » l'esprit des loix, dit d'Alembert (1); le titre

(1) Eloge de Montesquieu.

» même fut un sujet de plaisanterie ; les ennemis
» publics et secrets des lettres et de la philoso-
» phie réunirent leurs traits contre l'ouvrage ; de
» là cette foule de brochures qui furent lancées
» de toutes parts, et si les auteurs n'avoient pris
» de bonnes mesures pour être inconnus à la pos-
» térité, elle croiroit que l'*Esprit des loix* a été
» écrit au milieu d'un peuple de barbares. » S'il est permis de comparer les plus petites choses aux grandes, il en sera de même de la Mégalantropogénésie ; ses ennemis seront ignorés, quand elle marchera triomphante vers la civilisation de l'Univers ; ce n'est pas avec de bons mots ou des pointes émoussées, qu'on peut espérer de détruire un systême qui repose sur les loix mêmes de la nature ; qui compte au nombre de ses partisans les plus grands naturalistes, et qui a pour lui le consentement unanime des nations. Les plus célèbres inventeurs des arts, ont rencontré les plus grands obstacles, dès qu'ils ont voulu penser et agir autrement que leur siècle ; on les a abreuvés de dégoûts et d'amertume, et quand ils n'ont pas été assez philosophes pour se montrer impassibles, l'envie a cru un moment avoir triomphé ; mais le tems qui répare les injustices des hommes, et efface l'ingratitude des siècles, relève sur son piédestal la statue des bienfaiteurs de l'humanité et paye

aux morts le tribut glorieux de la reconnoissance publique. En vain l'erreur et l'ignorance se liguent pour étouffer la vérité ; leurs efforts sont impuissans ; ils peuvent bien retarder sa marche, mais une fois qu'elle est lancée il faut qu'elle arrive au port, malgré la tourmente de toutes les opinions. O Mégalantropogénésie ! tu ressembles encore à une aventurière qui vogue sur une mer inconnue ; peu d'insulaires t'offrent un asile, ignorant les bienfaits que tu leur portes ; mais poursuis toujours ta marche glorieuse, tu auras encore à vaincre bien des obstacles avant que tu puisses aborder une terre hospitalière ; mais enfin ta mission sera reconnue, et l'écho de tous les siècles te proclamera la bienfaitrice du genre humain.

Nous allons rappeler ici en peu de mots, les objections les plus fortes dont on s'est servi pour combattre la Mégalantropogénésie : nous croyons répondre à toutes d'une manière victorieuse, parce qu'aucun adversaire ne nous a combattu avec avantage.

On a dit, l'histoire dépose contre la Mégalantropogénésie, puisque tous les grands hommes ont eu des enfans qui ont dégénéré. J'observerai d'abord, qu'il n'est pas vrai que dans les tems anciens et modernes, plus d'un fils n'ait pas marché sur les traces glorieuses de son père ; com-

bien de familles sont devenues illustres dans la carrière des armes, ou sous le portique des sciences, par une longue filiation de talens et de vertus. On n'a point oublié que Xercès étoit fils de Darius; Alexandre, de Philippe (1); Sextus Pompée, de Cneius le grand; Pepin le bref, de Charles-Martel; Charlemagne, de Pepin le bref; Soliman II, le plus grand Empereur des Turcs, de Selim I, qui fit tant de conquêtes; Marguerite de France, de François Ier.; Don Juan d'Autriche, de Charles V; Léon X, de Laurent de Médicis; Henri II d'Angleterre, surnommé *Beau-cler*, à cause de sa science, de Guillaume le conquérant; Jacques II, de Henriette, fille de Henri IV (2); et tant d'autres que nous pour-

(1) Peut-être me dira-t-on que Ninus fut père de Ninias : mais il suffit de lire dans les historiens les débauches de *Sémiramis*, pour croire ici, avec juste raison, à une naissance adulterine.

(2) Olympias, suivant l'histoire, étoit une princesse ambitieuse, adroite et très-spirituelle. Elle fit assassiner Aridée son frère, Euridice sa femme, Nicanor et cent illustres Macédoniens. Cassander, pour venger leur mort, l'assiégea dans Pidne, la fit prisonnière, et ordonna de la faire mourir. Olympias mourut avec un courage digne de la mère d'Alexandre. On voit donc encore ici que le fils qui fut en tant de rencontres barbare et cruel, avoit sucé dans le sein de sa mère

rions citer encore sous le rapport des sciences et des beaux arts, si nous voulions présenter ici un abrégé de la galerie de l'Europe savante. Les *Cassini*, les *Bernoulli*, les *Sevigné*, les *Deshoulières*, n'ont-ils pas eu des héritiers dignes de leur gloire, et peut-on croire de bonne foi que la race des grands hommes de l'antiquité et des tems modernes se fut perdue, si l'on avoit connu la Mégalantropogénésie?

J'ai déjà expliqué la cause de la dégénérescence des enfans des grands hommes dans le chapitre XII; on peut le consulter, on y verra pourquoi tant de fils sont si souvent inférieurs à leurs

---

l'ambition et le goût des meurtres; quant à ses bonnes qualités, il les dut sans doute à son père.....

— Mon fils ne se contentoit pas de faire paroître, dit *Quintilien*, du brillant et de la vivacité comme avoit son frère, et la fécondité de son esprit n'en étoit pas demeurée aux boutons et aux fleurs. A peine étoit-il entré dans la douzième année, qu'on voyoit déjà des fruits tout développés, tout formés, et hors des dangers qu'on auroit pu craindre pour leur maturité. Je jure, dit-il, par les mânes mêmes de mon fils, c'est-à-dire, par les divinités de ma douleur, que je n'ai encore rien vu de comparable à l'excellence de son esprit, qui avoit, pour acquérir les sciences, outre la force et la beauté, une solidité que j'avois mise à l'épreuve. — *Liv.* 6 *de ses instituts.*

pères, et alors tombe la grande objection que mes adversaires avoient cru m'opposer d'après les monumens de l'histoire. *Rousseau* qui connoissoit sans doute, d'après *Buffon*, que la dégénérescence des races se fait toujours par les femelles, repoussa peut-être par cette seule considération les enfans de *Thérèse* du toit paternel; mais le doux nom de père auroit dû être sacré pour lui, et la voix de la nature devoit lui crier plus fort que les préjugés de l'orgueil, ou les conseils d'une folle raison. . . . . .

Il seroit imprudent, a-t-on ajouté, de faire instruire les femmes, parce que la science et l'esprit changent leur caractère, que leur organisation physique et morale s'oppose à leur instruction, et que d'ailleurs, une femme savante fait toujours le tourment de son mari. Il n'y a que des eunuques en tout sens qui ayent pu faire une pareille objection à mon systême; si un philosophe fameux par ses paradoxes et ses contradictions, a dit: *Qu'une fille lettrée restera fille, tant qu'il y aura des hommes sensés sur la terre;* n'a-t-il pas écrit dans la même page: *Malheur à l'homme qui, étant marié, est réduit à penser seul* (1). J'avoue que certaines femmes savantes

(1) Emile, tome I.

sont souvent devenues souverainement ridicules et incommodes à leurs maris; mais n'est-ce pas plutôt au vice routinier de leur éducation, qu'à leur nature même qu'il faut en attribuer la cause: jusqu'ici, il a été si rare de voir des femmes avoir quelques talens supérieurs, que je ne m'étonne point que celles qui les ont possédés, se soient regardées comme des êtres privilégiés au-dessus de leur sexe, et devant qui devoient se prosterner une foule d'admirateurs; mais donnez une éducation soignée aux femmes, apprenez-leur à faire autre chose que filer, coudre, jouer à la bouillote, et faire automatiquement des enfans; alors vous ne verrez plus cette morgue, cette singularité de caractère dont vous vous plaignez dans certaines philosophes. Toutes seront appelées à goûter du fruit de l'arbre de la science, et quand la dose du génie sera divisée, l'ivresse qu'il produit si souvent dans le cœur des femmes sera moins à craindre et deviendra pour ainsi dire insensible. Rousseau, en condamnant l'instruction dans une femme, n'avoit sans doute pas pensé au moyen d'en corriger les abus; il n'avoit critiqué que le mal sans se mettre en peine de rechercher le bien, et alors il n'est pas étonnant que tant de disciples légers d'un maître aussi profond aient fait *chorus* contre les femmes savantes.

La femme, a-t-on dit, a une organisation physique et morale qui la rend impropre aux conceptions grandes, aux pensées fortes, à la solidité des idées, à la rectitude du jugement. Ce seroit là un blasphême physiologique, si ce n'étoit déjà une erreur historique. En remontant aux siècles les plus reculés, ne compte-t-on pas au nombre des grands hommes une Sémiramis, une Talestris, une Zénobie, une Arthémise, une Olympias, une Cornélie, une Lucrèce, une Véturie (1);

(1) Dans le tems que Pyrrhus, roi d'Epire, assiégeoit Lacédémone, on avoit résolu de faire passer les femmes à l'île de Crète; Archidamie, l'épée à la main, entrant dans le sénat, se plaignit, au nom de toutes, contre les hommes, de ce qu'ils les jugeoient capables de survivre à la destruction de leur patrie; l'arrêt du sénat fut révoqué, et leur valeur ne contribua pas peu à la levée du siège. On n'a point oublié le dévouement héroïque des femmes de *Sagonte* qui s'ensevelirent dans les flammes avec leurs enfans et leurs bijoux, plutôt que de tomber au pouvoir des vainqueurs. Durant le siège de Marseille, on vit toutes les femmes couper leurs cheveux pour en faire les cables nécessaires aux vaisseaux de la ville. Les femmes Ambrones et Teutones rallièrent plusieurs fois leurs maris en déroute dans la célèbre bataille que leur livra Marius, et leur montrèrent plusieurs fois le chemin de la victoire. Les anciennes Gauloises ne furent pas moins illustres par leur valeur et par la sagesse de leurs conseils : elles assistoient aux assemblées de la nation,

et à toutes ces héroïnes de l'antiquité ne pouvons-nous pas opposer une *Elisabeth*, une *Christine*, une *Marie-Thérèse,* une *Catherine ?* On vit des femmes dans les croisades, animées du noble enthousiasme de la religion et de la valeur, mourir les armes à la main à côté de leurs amans ou de leurs époux. La célèbre Jeanne de Montfort, disputa son duché de Bretagne en combattant elle-même, et Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, replaça son mari sur le trône, brisa deux fois ses fers, et ne succomba qu'après avoir livré douze batailles rangées ; ce fut pendant l'invasion des Turcs en Hongrie, dans les îles de

---

et décidoient ordinairement de la paix et de la guerre.... enfin, les Sicambres, une des tribus des Francs, commençoient à plier et à fuir dans une bataille ; leurs femmes les arrêtent, et leur disent, en découvrant leur sein : frappez, lâches ! frappez, et tuez-nous plutôt que de nous exposer à la honte de l'esclavage ! ce spectacle et ces reproches animent le courage des Sicambres ; ils se raltient, le combat recommence, ils repoussent et défont entièrement l'ennemi qui se croyoit déjà vainqueur. C'est depuis cette victoire, en mémoire de la part que les femmes y avoient eue, qu'elles commençerent, et qu'elles ont continué depuis à laisser leur gorge découverte. *Essais sur Paris, par Sainte-Foix ; Histoire de Provence, par Papon ; histoire ancienne, par Rollin ; histoire de France, par Mezeray.*

l'Archipel et de la Méditerranée au quinzième et seizième siècle, que le courage guerrier des femmes éclata. Les femmes de Chypre, menées prisonnières à Semlin, préférèrent toutes la mort à l'esclavage et à la honte. Sous Mahomet II, une fille de Lemnos, armée du bouclier de son père, arrêta les Turcs qui étoient déja maîtres d'une porte, et les chassa jusqu'au rivage; enfin, dans les deux sièges célèbres de Rhodes et de Malte, les femmes secondèrent par-tout l'ardeur guerrière des chrétiens.

Toutes les femmes qui ont étudié sont devenues savantes; selon les monumens les plus antiques de l'histoire, elles ont été les premières à civiliser les nations; la vie de *Minerve*, de *Cérès* et d'*Isis* n'est point un roman; on trouve dans la seule école de Pythagore beaucoup de jeunes philosophes qui n'avoient pas encore subi le joug du mari; on en rencontre aussi dans celle de Zénon et des académiciens. Axiotée se déguisa en homme pour aller entendre Platon, dont elle étoit disciple. Plutarque nous dit qu'à Athènes, une dame nommée Eyridice, résolut d'apprendre les lettres et d'instruire ses enfans, quoiqu'elle fût déja âgée. On peut aussi produire de jeunes Epicuriennes (1);

(1) Il est plus que vraisemblable que jamais Athènes ne fut aussi florissante que Paris en philosophes de cette

la Grèce ne nous fournit-elle pas des femmes excellant dans la poésie, l'éloquence, les arts libéraux et les mathématiques ? Les célèbres *Corinne*, *Sapho*, *Myrthis*, *Aspasie* et *Léontina*, se sont immortalisées par leurs talens. A Rome, on compte la fille de Lœlius et d'Hortensius, la mère des Gracques, la femme de Varus, la sœur de Cornificius. L'école chrétienne n'est pas moins féconde, sous Origène et les autres professeurs qui lui ont succédé, il sortoit de l'école d'Alexandrie des femmes savantes; entr'autres, Sainte-Catherine, qui à l'âge de dix-huit ans, mit en déroute cinquante philosophes. L'école de Saint-Jérôme a produit Sainte-Eustochie, fille de Sainte-Paule dame romaine; elle savoit les langues hébraïque, grecque et latine. La jeune Athénaïs, de fille d'un simple philosophe, fut jugée digne de devenir impératrice sous le nom d'Eudocie. La célèbre Hypatia, fille d'un mathématicien d'Alexandrie, passoit pour une merveille d'érudition et de sagesse, sous Théodose le jeune. Je ne parlerai point d'*Amalasunte*, reine des Goths en Italie, qui, dès le vivant de son père Théodoric, se ren-

secte. Le beau sexe semble aujourd'hui ne vivre que pour Epicure, heureux du moins s'il pouvoit définir le plaisir comme son maître : *corps sans douleur*, *âme sans trouble*; ou comme Socrate, *volupté sans peine*.

dit très-habile dans la connoissance des langues, et que Cassiodore ne faisoit pas difficulté de mettre à la place de Salomon, pour persuader aux rois contemporains de cette princesse de faire la figure de reine d'Ethiopie auprès d'elle.

C'est après le règne de la chevalerie, nous dit Thomas (1), qu'on voit paroître en Europe, celui des femmes savantes; on vit alors des femmes prêcher et se mêler de controverse, des femmes soutenir publiquement des thèses, des femmes remplir des chaires de philosophie et de droit, des femmes haranguer en latin devant des papes, des femmes écrire en grec et étudier l'hébreu, des religieuses poëtes, des femmes du grand monde théologiennes et légistes; de ce nombre, on peut citer cette fille d'un gentilhomme boulonnois, qui au treizième siècle, se mit à expliquer publiquement les instituts de Justinien; au quatorzième et au quinzième, le même prodige se renouvela; et aujourd'hui dans cette même ville de Boulogne, il y a encore une chaire de physique, remplie avec distinction par une femme; à Venise, on distingue dans le cours du seizième siècle, deux femmes célèbres; l'une modesta di Pozzo di Zorzi; l'autre Cassandre Fi-

(1) Essai sur les femmes.

dèle, qui écrivoit également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile et du Dante; à Milan, on trouve une demoiselle de l'illustre maison de Trivulce qui se distingue par son éloquence; à Véronne, Isotta Nogarolla, attire tous les souverains, et tous les hommes célèbres, curieux de l'entendre et de la voir; à Florence, une religieuse cultive avec le plus grand succès les belles-lettres, dans l'ennui et *l'oisiveté* du cloître; à Naples, une Sarrochia, mérita dès son vivant d'être comparée au Tasse; à Rome enfin, Victoire Colonne, marquise de Pescaire, se rendit célèbre par ses poésies comme Sapho, et intéressante comme Arthémise par sa douleur; le même siècle produisit aussi des femmes illustres chez toutes les autres nations; en Espagne, on voit Isabelle de Rosères, prêcher dans la grande *église* de Barcelone, aller à Rome convertir des *juifs* par son éloquence, et commenter Jean *Scot* devant des cardinaux et des évêques; une Isabelle de Cordoue qui savoit plusieurs langues, et prit des degrés en théologie; une Aloysia Sigéa de Tolède qui écrivit une lettre en cinq langues au pape Paul III; en France, la duchesse de Retz se rend célèbre sous Charles IX; au moment où les sciences veulent renaître, la savante *Clémence Isaure* institue les jeux floraux à Toulouse, la

belle *Laure* fixe par les grâces de son visage et de son esprit le plus amoureux de tous les poëtes sur les bords enchantés de Vaucluse; Marguerite de Valois, reine de Navarre, imagine des contes dont le sel incorruptible se fera sentir jusqu'à la postérité la plus reculée; dans ces derniers tems n'a-t-on pas vu les comtesses de la Suze et d'Aulnoi, mesdames de Gomèz et de la Sablière, mesdemoiselles Scuderi et Barbier, et la charmante *Villedieu*, de qui on disoit qu'elle s'étoit servie d'une des plumes de l'amour pour écrire la plus grande partie de ses ouvrages, où l'on voit qu'elle connoissoit bien la puissance de ce dieu; les savantes Dacier et Duchâtelet nous ont enfin prouvé que les femmes ne réussissent pas seulement dans toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination ; mais qu'elles excellent dans celles qui sont les plus abstraites, lorsquelles ont eu assez de courage et de philosophie pour vaincre les préjugés de leur sexe, et mépriser les sarcasmes de leurs contemporains (1). Si je voulois parler

---

(1) Plutarque, dans son livre *des actions vertueuses des femmes*, dit qu'on pourroit faire le parallèle d'Anacréon et de Sapho, de Sémiramis et de Sésostris, de Tanaquil et de Servius, de Brutus et de Porcie. Il cite des Phocéennes qui consentent de s'ensevelir dans les flammes si la bataille est perdue; d'autres qui, voyant

des auteurs vivans, j'aurois une galerie illustre à décrire ; l'Angleterre s'enorgueillit dans les lettres de sa Marie Engelwold, comme la France est fière de ses *Cholet* et de ses *Lebrun* dans la peinture. Que dirai-je de cette femme cosmopolite, qui semble n'être d'aucun pays parce qu'elle appartient à tous les siècles, et dont la bouillante imagination n'auroit eu besoin que d'un frein régulateur pour ramener les élémens *sociaux à la* pureté de leurs principes et devenir l'institutrice du genre humain. Peut-être n'est-ce que pour avoir respiré la *moffete* du volcan révolutionnaire, qu'on l'a surnommée la pythonisse des littérateurs. Au reste, le tems qui fait toujours mentir les faux oracles, et ne confirme que ceux de la justice et de la vérité, assignera un jour à la postérité le

fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage, et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort. D'autres qui, dans un siège, défendent leur ville sur les remparts, et repoussent l'ennemi ; plusieurs rendent la liberté à leur patrie ; quelques-unes s'exposent à la mort, et se chargent de chaînes pour sauver leurs époux prisonniers ; *Camma* qui à l'autel s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari, et lui dit, en se tournant vers lui : *je n'ai vécu que pour venger mon époux*, il l'est ; toi maintenant, au lieu *d'un lit nuptial*, *ordonne qu'on te prépare un tombeau......*

rang

rang que la baronne de *Staël* doit occuper dans l'histoire de son siècle.

Nous voyons donc par beaucoup d'exemples ; que les femmes sont succeptibles de faire beaucoup de progrès dans les sciences lorsqu'elles s'y appliquent. En leur donnant une éducation appropriée à leur sexe et aux fonctions qu'elles doivent remplir dans l'état social, on peut espérer d'agrandir leur intelligence, de régulariser leur sensibilité, et de guérir leur physique de bien des maux imaginaires, en préoccupant d'idées utiles leur moral. Apprenez à penser aux femmes, si vous voulez qu'elles ne cherchent plus un objet de distraction dans leurs vapeurs, et un désœuvrement dans leurs vices ; d'ailleurs, ce sera là un moyen sûr de hâter les progrès de la perfectibilité humaine, en introduisant un germe pensant dans notre organisation première ; car il faudroit être dépourvu de toute raison et avoir fait divorce avec le bon sens, pour croire que la femme qui a de l'esprit engendrera un imbécille, et l'idiote un enfant ingénieux. N'est-il pas dans l'ordre de la nature ? n'est-il pas écrit dans la conscience de l'opinion publique, que chacune de ces deux mères aura des enfans qui lui ressembleront ?

Il y a près de six cents ans, qu'un poëte français a dit avec bien de la vérité :

« D'un grain ou de semence,
» Chacun tire sa semblance ;
» D'homme vient homme, de fruit vient fruit,
» Et de bête, bête s'en suit ». (1)

En troisième lieu, on a dit : Les hommes d'un grand génie sont ordinairement foibles et ne peuvent avoir que des enfans cacochymes ; *perpétuer* leur race, ce seroit dégrader l'espèce humaine, et multiplier les idiots et les imbécilles.

Je ne disconviens point que beaucoup de grands hommes n'aient été d'une foible complexion ; mais combien ont joui d'une santé athlétique ! Sans parler de cet *Hercule* qui eut en une seule nuit cinquante enfans des filles de Thespie ; de ce *Thésée*, vainqueur des Amazones et du Minotaure ; de ce *Bacchus* qui soumit toutes les Indes, et de tant d'autres héros qu'on pourroit regarder comme fabuleux ; je puis citer Pyrrhus, Ajax, Agamemnon parmi les anciens guerriers robustes ; Pythagore qui fut d'abord athlète ; Platon ainsi nommé à cause de ses larges épaules ; Thalès,

(1) Jean de Meun, dit Clopinel, dans le roman de la Rose : il vivoit sous Philippe-le-Bel en 1300, et fut le continuateur de Guillaume de Loris.

mort à 90 ans; Hyppocrate, à 104, et Démocrite à 109; Sophocle qui, à 85 ans, mourut de joie, après avoir remporté le prix aux jeux olympiques; il avoit composé cent vingt tragédies; Euripide, enfin, qui poussa sa carrière jusqu'à 79 ans; tous ces hommes illustres et célèbres, si long-tems utiles à l'humanité, aux sciences et aux arts, peuvent être regardés comme des philosophes qui n'ont point été cacochymes. Chez les Romains, presque tous les héros ont eu une forme herculienne, et l'on rencontre peu de valétudinaires parmi les hommes de génie de l'ancienne république. Caton le censeur se maria à 80 ans, et eut à cet âge un enfant de sa femme Salonia. Varron, le plus docte des Romains et le plus érudit peut-être de tous les hommes, puisqu'il avoit composé plus de cinq cents volumes sur la grammaire, l'histoire et la philosophie, ne mourut qu'à 98 ans. Horace qui chanta si bien les plaisirs de la table, n'étoit sans doute pas au régime, lorsqu'il nous vante son vieux Falerne; enfin, le plus amoureux des poëtes, nous apprend lui-même les forces qu'il avoit reçues de la nature pour les combats de l'amour (1). Afin de ne pas trop multiplier les

(1) *Exigere à nobis augustâ nocte, Corinnam, me memini numeros sustinuisse novem.*

Ovid.

exemples et dépasser les bornes que nous nous sommes prescrites, pour l'honneur des héros français et des savans, nous ne citerons que le maréchal de Saxe qui auroit pu être à son choix un *Athlas* ou un *Hercule*, et le fameux *Tiraqueau*, qui durant trente ans de suite donna annuellement à l'état un enfant et un livre; ce qui nous prouve que les héros et les savans ne sont pas toujours des *Philetas* (1).

En supposant que parmi les hommes de génie dont je veux perpétuer la race, il y en eût quelqu'un qui fût d'une santé extrêmement délicate, et qu'on craignît qu'il n'eût que des enfans foibles et valétudinaires, l'éducation gymnastique que je propose, ne suppléera-t-elle pas par les secours de l'art à ce qui manque à la nature? Tous les jours un jardinier habile parvient, par les soins d'une bonne culture, à fortifier des plantes qui d'abord ont paru languissantes, et qui acquièrent ensuite une végétation extraordinaire dès qu'elles ont pu être naturalisées sur un sol bien amendé et sous un climat qui leur est propice. L'histoire nous rapporte que

(2) Poëte élégiaque qui vivoit du tems d'Alexandre, et originaire de l'île de Cos, il étoit si petit et si mince, qu'il étoit obligé de porter du plomb sur lui, de peur d'être emporté par le vent. Athénée, liv. 12, ch. 13, page 552.

Cicéron et *Démosthènes*, *Auguste* et *César*, ont été maladifs dans leur enfance, et la carrière brillante qu'ils ont parcourue nous apprend qu'ils ont joui dans l'âge viril d'une bonne constitution acquise sans doute par les secours de l'hygiène. Il n'est donc pas au-dessus des ressources de l'art de rectifier la nature, et l'on ne dégradera point l'espèce humaine, en cherchant à perpétuer la race des gens d'esprit qui seront valétudinaires; l'éducation, en fortifiant de bonne heure le physique de leurs enfans, remédiera à leur débile constitution, et pourra donner à une tête pensante des bras robustes et vigoureux.

Comme j'avois fondé mon système sur la physiologie comparée, on a cru pouvoir me réfuter avec avantage, en disant : l'art de croiser, d'améliorer les races chez les animaux, n'est pas l'art de perfectionner l'espèce humaine. Ce raisonnement est une hérésie en histoire naturelle, et celui qui a cru en faire une objection, ignore complètement l'identité des loix physiologiques chez l'homme et dans les animaux. Je sais assigner à l'homme la prééminence que son intelligence lui assure sur tous les êtres vivans ; je sais qu'à raison de la pensée, il est le souverain de l'univers ; mais son corps ne se forme-t-il pas comme celui des autres animaux ? ne croît-il pas

de la même manière ? n'est-il pas composé des mêmes élémens? l'analyse chimique n'en obtient-elle pas les mêmes produits ? enfin sa destruction n'obéit-elle pas aux mêmes loix? Si, quelle que soit la nature de l'âme, elle a besoin, pour bien exécuter ses fonctions, d'un corps bien organisé, pourquoi veut-on qu'il n'y ait pas un art de fournir de beaux corps à l'âme, comme un *luthier* connoît l'art de fournir de bons instrumens à un musicien ? Là où il y a identité de principes, il doit y avoir identité de conséquence. Tous les jours on observe que dans les haras, *le moral* des chevaux (1) se communique indistinctement des étalons et des jumens aux poulains. Pourquoi donc chez l'homme, un enfant n'hériteroit - il pas de son père ? Que ce rapprochement ici ne fasse point rire; on ne fait des découvertes dans les sciences que par l'analogie, et il n'y a que des esprits superficiels ou des sectateurs de l'*ignorantisme*, qui puissent tourner en ridicule une comparaison admise, il y a plus de deux mille ans, par trois philosophes à qui, je crois, l'on ne refusera pas quelques grains de sens commun et une dose assez forte d'intelligence. Platon dit à Glaucon dans le 5e livre de sa république : *Vous*

---

(1) Daubenton s'est servi de cette expression.

nourrissez chez vous beaucoup de chiens, de chevaux, mais cherchez-vous à avoir des petits des uns et des autres indifféremment, et n'avez-vous pas grand soin de n'avoir de la race que des meilleurs et des plus excellens, de peur que la race de vos chiens ne s'abatardisse? 544 avant J. C., le célèbre poète Théognis employa la même comparaison, car il dit : *quand nous voulons avoir des chiens, des ânes, des chevaux, nous cherchons les meilleures races; et quand il s'agit de choisir une femme ou un mari, on prend tout ce qu'il y a de plus méchant, pourvu qu'il soit riche.*

« Lycurgue qui prétendoit que les enfans n'ap-
» partiennent pas en particulier aux pères, mais
» à l'état, vouloit que ses citoyens eussent pour pè-
» res les plus gens de bien et non pas les premiers
» venus et des hommes ordinaires. D'ailleurs il
» trouvoit beaucoup de sotise et de vanité dans
» les ordonnances qu'avoient faites sur les ma-
» riages les autres législateurs qui cherchoient
» pour leurs chiennes les meilleurs chiens, et
» pour leurs jumens les meilleurs étalons, et qui
» renfermoient leurs femmes dans leurs maisons
» et les tenoient là captives, afin qu'elles n'eus-
» sent que des enfans d'eux, quoiqu'ils fussent
» souvent insensés, dans un âge caduc ou valé-
» tudinaire; comme si ce n'étoit pas le malheur

» et le dommage des pères et des mères, que
» les enfans vinssent ainsi défectueux et contre-
» faits, pour avoir été engendrés de personnes
» tarées ; et au contraire leur bonheur et leur
» avantage, quand ils naissent bien faits et bien
» robustes » (1).

On a donc cru, depuis plus de deux mille ans, qu'il étoit possible d'améliorer *la race des hommes* à l'instar de celle des animaux. L'esprit humain se sentiroit-il humilié de cette comparaison ? Mais qu'il sache que sous le rapport matériel, l'homme n'est regardé par les naturalistes que comme le premier des animaux, et comme celui qui ne jouit d'une plus grande intelligence qu'à raison d'une plus grande sensibilité et d'une plus grande perfection dans ses organes. C'est à tort que quelques âmes pieuses, persuadées que Dieu nous fait ce que nous sommes, se feroient un scrupule d'adopter mon système qui ne blesse en rien les décrets de la Providence. Quand l'Evangile promet le royaume *aux pauvres d'esprit*, il n'a point prononcé d'anathème contre le génie ; il a seulement voulu dire qu'il valoit mieux avoir la foi du *Centenier*, que l'incrédulité des philosophes. J. C. lui-même, fondateur de la

(1) Plutarque, Vie de Lycurgue, page 226.

religion chrétienne, n'étoit pas un homme ordinaire, et lorsqu'il envoya le S. Esprit à ses apôtres, ne leur communiqua-t-il pas le don des langues? Le pêcheur de *Capharnaum* seroit-il jamais devenu la pierre angulaire de l'église catholique, s'il n'eût été inspiré par le maître même dont il étoit le disciple? Qui a combattu les hérésiarques? qui a réfuté les sophismes des philosophes? n'est-ce pas les *Augustin*, les *Ambroise*, les *Jérôme*, les *Athanase*, les *Basile*, les *Chrysostôme*? Et ces hommes-là étoient-ils des pauvres d'esprit? Ames pieuses, vous voyez donc qu'on peut adopter la Mégalantropogénésie sans cesser d'être catholiques, et que c'est même une idée religieuse que de vouloir perpétuer à la renaissance du culte, la race des *Pascal*, des *Bossuet*, des *Nicole*, des *Arnaud*, pour combattre et conspuer vos ennemis, les philosophes mécréans.

CONCLUSION.

S'il est reconnu que les sciences et les arts soient un bienfait de la civilisation, et que leur culture soit un des premiers moyens d'adoucir les mœurs et de rendre les hommes heureux ; les gouvernemens doivent favoriser tout projet qui tend à agrandir le domaine de *la pensée*, et à en perpétuer la communication. L'homme est un être perfectible ; « il s'est élevé en domi-
» nateur sur tous les êtres par ses propres ef-
» forts (1) ; son intelligence est le sceptre du
» monde qu'il a pris des mains de la nature.
» *Devenu souverain* de la terre, il s'alimente,
» se revêt de ses productions ; il sillonne l'Océan ;
» il arrache les métaux des viscères du globe ;
» tantôt il s'enfonce dans ses retraites profondes ;
» ou bien semblable à l'aigle, il fend avec légè-
» reté le sein des orages ; ses regards mesurent
» la distance et la course des soleils. La foudre
» descend à sa volonté ; son bras élève et ap-
» planit les montagnes ; l'airain mugit à son
» commandement ; le tonnerre que pétrit sa
» main, déchire les entrailles des rochers. Il

(1) J. J. Virey, Histoire naturelle du genre humain.

» oppose ici des digues à l'Océan en fureur ; à
» sa voix, mille palais dorés présentent leurs
» orgueilleux portiques ; là, des cités opulentes
» déploient avec faste les trésors de l'abondance
» et le charme de la volupté ! *La toile et le mar-*
» *bre s'animent* ; les hymnes de l'amour, les ac-
» cens harmonieux de la musique retentissent de
» toutes parts. » Voilà l'ouvrage de la sociabilité, et le fruit du génie que je veux rendre immortel par une longue suite de générations mégalantropogénésiques. D'après le système aujourd'hui adopté par les naturalistes sur la reproduction des êtres, on ne peut plus douter de la grande influence de la mère sur son fœtus, puisqu'il pré-existe à la fécondation, et qu'il n'a besoin que d'être *vivifié* par la semence du mâle pour venir à son entier développement ; il n'est donc pas indifférent de choisir une femme de préférence à telle autre ; il faut qu'il règne entre les époux une harmonie de talens et d'esprit, comme une harmonie de caractère et d'humeurs ; sans quoi les enfans se ressentiront toujours de cette discordance. Les exemples tirés de l'économie rurale et végétale nous le prouvent. L'abatardissement des races n'est point une chimère ; tous les jours on en voit les tristes produits. Pourquoi donc, puisque les loix physiologiques sont les

mêmes chez l'homme et les animaux, l'espèce humaine ne dégénéreroit-elle pas par des mariages mal assortis? *Les aigles n'engendrent jamais des colombes*, a dit Horace, et c'est là une vérité sanctionnée par l'expérience de tous les siècles. Tous les peuples n'ont-ils pas été convaincus que les fils héritent toujours du moral de leurs parens, et n'est-ce pas à cette idée que l'on dut l'hérédité des couronnes chez les nations policées? Si presque dans tous les grands empires, on remarque des familles distinguées par leurs talens, leurs vertus, leurs privilèges même, n'est-ce pas à la Mégalantropogénésie que les gouvernemens ont sacrifié? La noblesse n'est pas tant un abus, une superfétation des monarchies, qu'un culte perpétuel établi pour honorer le génie et la valeur; dans la suite des siècles, cette plante qui ne devoit être que le lys des nations, est devenue le triste gui des campagnes et la ciguë de la liberté; mais dans l'origine, loin de nuire, elle ne devoit servir que d'ornement. Les ordres de la chevalerie répandus en Europe, la légion d'honneur établie nouvellement en France sur d'augustes débris, ne sont-ils pas des institutions mégalantropogénésiques? certainement le peuple ne conserve pour le fils un reste de la vénération qu'il a eue pour le père, que dans l'espérance

qu'il a que les vertus et les talens de celui-ci sont héréditaires.

Qui peut douter de l'influence de la Mégalantropogénésie sur l'entière civilisation du globe? Les lumières se communiquent de proche en proche, et semblables aux fluides, elles tendent à se répandre uniformément. La raison universelle se compose de la raison de chaque individu, et à mesure qu'on éclaire l'une, on embrâse, pour ainsi dire, l'autre avec les faisceaux lumineux dont on l'environne. Grâces à l'heureuse paix qui vient de mettre en contact tous les peuples, le génie ne tardera pas d'embrasser le globe, toutes les nations deviendront tributaires des sciences et des beaux-arts; et ce sera du sein de la Mégalantropogénésie que partira la première étincelle de cette bienfaisante révolution.

Jusqu'ici il ne nous a pas été difficile d'assigner les causes de la dégénérescence des races, en connoissant celle des individus. On se plaint tous les jours que la plupart des grands hommes ne laissent en mourant que d'indignes héritiers de leur nom et de leur gloire. Mais qu'on examine quelles ont été les femmes de la plupart des grands hommes, et alors qu'on prononce s'il est permis d'attendre autre chose d'une mère débile qu'un fils abortif. Une mauvaise graine ne pro-

duit jamais une bonne plante, ni un sauvageon un fruit savoureux : que le jardinier du champ de la nature humaine cultive avec soin ses graines, ou greffe ses arbres, et alors il aura des fruits excellens. La nature suit les mêmes loix dans la reproduction de tous les êtres, et l'art peut l'aider à réparer ses écarts quand elle semble *oublier* ses produits.

Si le corps de l'homme est continuellement modifié par tous les objets qui l'entourent, il ne doit pas paroître étonnant que son esprit ressente la même influence, au moment où la nature travaille chimiquement à de nouveaux corps sous l'empire de pareils agens. Les produits de la génération étant toujours en rapport avec les individus qui ont concouru à les former, seroit-il prudent de ne pas avoir égard pour la perfection de l'ouvrage, à la disposition morale de l'ouvrier ? S'il est des saisons dans l'année, où l'homme est plus propre au travail de la pensée, où le caractère et les humeurs suivent les influences météréologiques et planétaires, à coup sûr, l'heure de la conception n'est point à négliger pour avoir des enfans d'esprit. (1) Jamais

(1) La fable n'étant qu'une morale mise en action, pour présenter au peuple ses devoirs sous des images qui

deux époux ne doivent s'approcher lorsque leur âme est troublée par le chagrin, que leurs idées sont noires ou mélancoliques, et que leur corps est abattu ; beaucoup d'enfans se ressentent de la mauvaise humeur et de l'insouciance de leurs parens au moment où ils ont été conçus. En faisant un homme, il faut songer à créer un être intelligent, la nature abhorre le plaisir qui n'a que l'attrait physique, et elle frappe de stérilité les productions qui en naissent ; le moral est l'âme du monde, et la pensée n'en est qu'un élément.

Les anciens peuples qui prenoient tant de soins de frapper l'esprit des femmes, durant la grossesse, d'objets agréables, n'ignoroient point que la mère pétrit et façonne, pour ainsi dire, son enfant dans la matrice comme dans un moule, et qu'elle lui communique chaque jour son caractère et son esprit comme par infusion. Dans le climat fortuné de l'ancienne Grèce, où la nature étoit si belle, les femmes avoient toujours de beaux enfans, parce qu'elles avoient sans cesse devant les yeux de beaux

---

puissent frapper ses sens, suppose que Jupiter, excité par les fumées du nectar, voulut donner à son épouse des marques d'amour. Quelle fut la suite de cette imprudence ? Junon mit au monde un monstre qui n'étant ni dieu, ni homme, fut chassé de l'Olympe....

modèles. La laideur est une espèce de contagion qui pénètre par tous les pores, et dans les pays, où les corps sont bruts, les femmes grosses doivent craindre l'épidémie (1).

La lactation maternelle fut toujours regardée non-seulement comme un devoir commandé par la nature, mais encore comme un des *grands* moyens de perfectionner l'espèce humaine. L'histoire suffiroit pour nous apprendre *les suites funestes* d'un allaitement mercenaire pour le physique et le moral de l'enfant, quand même la physiologie ne nous feroit pas connoître la source première du plus grand nombre des abatardissemens. « La première éducation, a dit Rousseau, » appartient incontestablement aux femmes ; si » l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait » pour nourrir les enfans .... Nous commençons

(1) Le législateur de Sparte endurcissoit le corps des filles en les exerçant à la course, à la lutte, à jetter le palet et à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la suite, trouvant un corps robuste et vigoureux, prît de plus fortes racines, et qu'elles-mêmes, fortifiées par ces exercices, en eussent plus de facilité, de force et de courage pour résister aux douleurs de l'enfantement.

» à

» à nous instruire en commençant à vivre; notre
» éducation commence avec nous; notre pre-
» mier précepteur est notre nourrice : aussi ce
» mot *éducation* avoit-il chez les anciens un autre
» sens que nous ne lui donnons plus; il signifioit
» nourriture; *educit obstètrix*, dit Varron; *educat*
» *nutrix*, *instituit pedagogus*, *docet magister.* »

Après l'allaitement qui est, comme nous venons de le dire, l'éducation de l'enfance, commence celle de la raison. C'est ici l'époque la plus importante de la vie, et ce n'est pas à tort qu'on l'a appelée une seconde nature. Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande et la plus importante affaire d'un législateur; aussi les règlemens qu'il avoit établis tendoient tous à développer chez eux le courage, l'héroïsme et cette grandeur d'âme qui éclatoit dans leurs pensées et dans leurs paroles (1). Ci-

(1) Une dame étrangère ayant dit un jour à Gorgo, femme de Léonidas, vous autres Lacédémoniennes vous êtes les seules qui commandiez aux hommes; elle lui répondit, *aussi sommes-nous les seules qui mettons au monde des hommes.* Cela doit peu surprendre si l'on fait attention que les femmes Spartiates étoient célèbres par leur courage et leur héroïsme; l'une immole la nature à la patrie; l'autre préfère le nom de citoyenne à celui de mère; celle-ci verse des larmes de joie sur le corps

céron attribue le courage et la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'ils recevoient dans leur jeunesse (1). Le diamant est pierre brute tant qu'il n'a pas été poli par le ciseau du lapidaire, et l'homme seroit le plus stupide de tous les animaux si son intelligence n'étoit point cultivée. Les bases de l'éducation que nous avons proposées, nous paroissent devoir faire *époque* dans l'histoire de l'art didactique, parce qu'elles reposent sur la connoissance de l'homme physiologique et moral, et qu'elles tendent à donner à l'enfant un plus grand nombre d'idées, en augmentant

---

d'un fils expirant; celle-là arme son bras maternel contre un fils coupable de lâcheté; une autre porte l'intrépidité et la fierté républicaine jusques dans la servitude, et répond à celui qui, l'ayant achetée comme esclave, lui demande, *que sais-tu? être libre*..... L'histoire enfin nous apprend qu'après la fameuse bataille de Leuctres, qui fut si funeste aux Lacédémoniens, les pères et mères de ceux qui étoient morts en combattant, se félicitoient les uns les autres, et alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir, au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu à cette défaite, étoient inconsolables.

(1) *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solum naturâ corroborata, verum etiam, disciplinâ putatur.* Oratio pro flacco, n°. 63.

ses sensations, puisqu'il est bien reconnu aujourd'hui que l'intelligence ne réside que dans la sensibilité, et que le génie, la stupidité dépendent de la perfection des organes, ou de leur encroûtement.

Nous avons suivi, comme l'on voit, dans l'exposition de notre systême la méthode analytique ; nous avons pris l'homme avant sa naissance, nous l'avons suivi au berceau, et nous ne l'avons quitté qu'à l'âge mûr. On pourra dans la suite faire de nouvelles objections à la Mégalantropogénésie ; mais elle n'en sera point ébranlée, parce qu'elle repose sur un ensemble de faits physiologiques des mieux avérés. Nous récuserons toujours le jugement de ceux qui, étrangers à la médecine, croiront pouvoir prononcer sans connoissance de cause. Chacun doit être jugé par ses pairs, et sans doute ce n'étoit pas à l'aveugle de *Cheselden* de disputer avec *Newton* sur les couleurs. Dans le corps social, la vertu étant une, il n'est qu'un seul tribunal pour juger et punir le vice; mais dans la république des lettres, il doit y avoir autant de juges que de sciences, et ceux qui veulent sortir de leurs attributions, passeront toujours pour des atrabilaires ignorans ou jaloux.

Après nous être occupés si sérieusement des moyens de rendre plus belles et meilleures les

races des animaux ou des plantes utiles et agréables ; après avoir remarié cent fois celles des chevaux et des chiens ; après avoir transplanté, greffé, travaillé de toutes les manières les fruits et les fleurs, combien n'est-il pas honteux, dit Cabanis, de négliger totalement la race de l'homme ! comme si elle nous touchoit de moins près ! comme s'il étoit plus essentiel d'avoir des bœufs grands et forts, que des hommes vigoureux et sains ; des pêches bien odorantes ou des tulipes bien tachetées, que des citoyens sages et bons. Il est tems de régénérer l'œuvre de la nature ; il faut retremper l'espèce humaine dans le grand creuset de la philosophie, de l'expérience et de l'observation. Peut-on ignorer l'influence d'une longue culture physique et morale sur la perfectibilité humaine ? Voyez ces haras, où l'on élève une race de chevaux choisis ; tous les individus qui en proviennent sont bons et généreux ; tous ont la force, l'agilité, et disons même, l'intelligence de leurs pères. Aujourd'hui que la physiologie est éclairée par toutes les sciences naturelles, nous savons que pour étudier avec fruit l'homme moral, il faut étudier l'homme physique, et que pour apprendre à gouverner les habitudes de l'esprit et de l'âme, il faut connoître les habitudes des organes et des tempéramens.

Gouvernement français! il n'est point de projet plus beau, ni dont l'exécution soit plus digne de ta sollicitude, que l'établissement de la Mégalantropogénésie. Tu es le protecteur né des sciences et des beaux-arts; pourrois-tu négliger un instant la reproduction des grands hommes. En adoptant mon système, tu travailleras à la civilisation de l'univers; n'oublie point, pour la gloire de ton siècle et le bonheur des âges à venir, que rendre les hommes sociables par la philosophie, c'est faire de nouvelles conquêtes à l'humanité; et que toute révolution qui a pour but d'améliorer les hommes, d'en augmenter l'intelligence, d'en perpétuer les lumières, mérite, à plus d'un titre, d'avoir pour théâtre le champ de la philosophie, et pour témoins les précepteurs du genre humain.

NOTES.

(*a*) Selon les historiens sacrés, quelque tems après le déluge, l'industrie humaine avoit fait des *découvertes* très-dignes d'admiration ; elle avoit trouvé le secret de filer l'or, et de le faire entrer dans le tissu des étoffes ; de jetter en fonte des matières d'airain, d'argent, d'or, et d'en faire toutes sortes d'ornemens ; enfin, d'appliquer la peinture aussi bien que la sculpture sur le bois, sur les pierres, sur le marbre. (1) Du tems de Job, la trompette étoit employée à la guerre, et servoit à sonner la charge. (2) *Il* est dit aussi que Moyse fit faire deux trompettes d'argent *battu* au marteau. (3) Eliézer fit présent à Rebecca de *pendans* d'oreilles d'or pour parer son visage, et d'anneaux du même métal pour orner ses mains. (4) L'invention de la tissanderie remonte à la plus haute antiquité. On pourroit dire avec un ancien qu'on est redevable de cet art à l'araignée. (5) Abraham refuse le butin que lui offroit le roi de Sodôme, en disant qu'il ne prendra

(1) Genès. c. 4.

(2) Job. c. 39. v. 24.

(3) Num. c. 10. v. 2. c. 31. v. 6.

(4) Genès. c. 24. v. 47.

(5) Ovid. Métam. Liv. 6. Pline. Liv. 7. sect. 57. pag. 414.

rien depuis le fil de trame jusqu'à la courroie des souliers. (1) Moyse dit qu'Abimelech fit présent d'un voile à Sara. (2) Il remarque que Rebecca se couvre d'un voile en appercevant Isaac. (3) Il nous apprend encore que Pharaon fit revêtir le patriarche Joseph d'une robe de coton très-fin. (4) Enfin on voit qu'il est parlé dans Job de la navette et de la toile. (5)

(*b*) C'est au hasard que l'on doit la découverte de la pourpre. Le chien d'un berger pressé par la faim, ayant brisé, sur le bord de la mer, un coquillage, le sang qui en sortit lui teignit la gueule d'une couleur qui ravit d'admiration ceux qui la virent. On chercha les moyens de l'appliquer sur les étoffes, et on y réussit. On place cette découverte vers le règne de Phœnix, deuxième roi de Tyr, un peu plus de 1500 ans avant J. C. Aristote et Pline ont connu ce coquillage; ils le désignoient sous le nom de *murex*; aujourd'hui nous l'avons classé dans le genre des *Buccins*. On s'en est servi dans la teinture, tant que l'on n'a pas connu la cochenille et la garance.

(*c*) Les Phéniciens étoient déja renommés par leur commerce du tems d'Abraham, et il en est fait mention dans les dernières paroles que Jacob adresse à ses enfans. Les Juifs, voisins des Phéniciens, voulurent, à leur exemple, partager le commerce de la mer Rouge. Sa-

(1) Genès. c. 14. v. 23.
(2) Genès. c. 20. v. 16.
(3) Genès. c. 24. v. 65.
(4) Genès. c. 41. v. 4.
(5) Job. c. 7. v. 6.

lomon équipa des flottes, qui, sous la conduite des pilotes de Phénicie, naviguèrent de la mer Rouge à Tarsis et à Ophir : ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses, qu'elles répandirent par-tout la richesse et la magnificence dans le royaume d'Israël. (1)

(*d*) On dit que les premiers qui inventèrent l'*art* de bâtir des maisons à Athènes, furent Eyrialus et *Hyper*-bius ; qu'auparavant on demeuroit dans des cavernes ; que Cyniras, fils d'Agriope, inventa les tuiles, et trouva les métaux d'airain dans l'île de Chypre ; qu'il trouva aussi l'usage du marteau, de la tenaille, de l'enclume. Hésiode dit que les Dactyles de Crete trouvèrent le fer. (2) Diodore dit de plus qu'ils trouvèrent l'airain, l'usage du fer, et la manière de fondre et de travailler les métaux. Les uns disent qu'*Erichtonius* trouva l'argent ; d'autres attribuent cet honneur à *Eacus*. Cadmus le Phénicien trouva l'or et l'art de le fondre au mont Pangée. Dédalus inventa l'art de travailler le bois et la pierre ; il trouva la scie, la hache, la tarière, la colle, le niveau. Pyrodes trouva la manière de tirer le feu d'un caillou, et Prométhée trouva le secret de le conserver dans une herbe nommée *Fenila*, assez semblable au fenouil. Eumolpus d'Athènes inventa la bonne façon de cultiver la vigne et les arbres. Buzygès inventa la charrue conduite par des bœufs ; selon d'autres ce fut Triptolème. On attribue l'invention de la musique à Amphion ; la flûte à Pan, fils de Mercure. On est partagé sur l'inventeur de la guitarre, *Cythara*, entre

(1) Richardson, histoire de l'Amérique, tom. I.
(2) Hésiod, l. 5.

Amphion, Orphée et Linus. On dit enfin que le roi Erythrée inventa l'usage des radeaux sur la mer Rouge, et qu'on s'en servit long-tems avant qu'on employât les vaisseaux longs.

(*e*) Les Athéniens avoient un mois nommé Ganalion, mois des mariages, et ils se marioient dans le tems des pleines lunes, tems où ils tenoient leurs foires et leurs assemblées. — Les Romains évitoient de célébrer leurs mariages, 1.° au mois de Février, dans le tems des sacrifices funèbres nommés *Feralia*. 2.° Au mois de Mars, pendant les courses des Saliens, et jusqu'à ce qu'on eût renfermé dans le temple les boucliers sacrés. 3.° Au mois de Mai, pendant la fête des dieux Mânes, nommée *Lemuria*; on croyoit même que l'influence de cette fête rendoit tout le mois dangereux. Les mariages faits en ce tems, passoient pour n'être pas de longue durée; et on disoit en proverbe que c'étoit les méchantes femmes qui se marioient au mois de Mai:

Mense malas Maio nubere vulgus ait.

Ovid.

Le tems le plus favorable pour les mariages chez les Romains, étoit la fin du mois de Juin; à compter depuis le lendemain des Ides, après toutefois qu'on avoit jetté dans le Tibre les balayeures du temple de Vesta, ce qu'on faisoit ce jour-là en cérémonie. — Celui qui recherchoit une fille en mariage, la saluoit du nom de *sperata*: dans Plaute, un amant dit à sa maîtresse: *sperata salve*. En Provence, un jeune homme lui donne le nom de *Pretengudo*. — Chez les

Macédoniens, les deux époux en se mariant, mangeoient d'un même pain qu'on partageoit avec une épée; apparemment qu'on regardoit cette circonstance comme un préjugé heureux pour la bravoure des enfans qui devoient naître. — A Lacédémone, avant de mettre au lit la nouvelle mariée, on lui coupoit les cheveux et on l'habilloit en homme. A Rome, l'époux passoit sur la tête de sa femme un fer de lance recourbé, qui avoit été plongé dans le corps d'un gladiateur; cette lance s'appelloit *hasta celibaris*; ce qui désignoit que la femme devoit prendre une âme courageuse en s'unissant à un guerrier, et qu'elle engendreroit des enfans valeureux.

Dans l'épithalame de Catulle, fait pour les noces de Manlius Torquatus et de Junia Arunculeïa, on voit les cérémonies nuptiales: dès que le jour tomboit on chantoit l'épithalame à la porte de l'époux, pour l'inviter à se mettre en marche vers la maison de l'épouse; on choisissoit trois jeunes garçons encore en robe prétexte, dont l'un portoit devant elle un flambeau ou torche d'aubépine; les deux autres la conduisoient en tenant chacun un de ses bras; on avoit soin que ces trois enfans fussent ce qu'on appelloit *patrimi* et *matrimi*, c'est-à-dire, qu'ils eussent encore leur père et leur mère vivans. Les Pronubes (c'étoient des dames qui présidoient à la cérémonie) marchoient derrière la nouvelle épouse, la soutenoient, l'encourageoient; elles étoient couronnées de fleurs ou de rameaux: on choisissoit pour cet emploi des femmes d'une vertu reconnue, qui n'eussent été mariées qu'une fois, qui eussent vécu long-tems dans le mariage sans divorce et sans querelles, et dont les maris fussent encore vi-

vans ; on portoit derrière la mariée une quenouille garnie de laine et un fuseau, autour duquel étoit la laine déjà filée. Il est bon d'observer que toutes les femmes Romaines se faisoient gloire de filer. Elles regardoient comme un devoir de filer elles-mêmes les étoffes nécessaires pour habiller leur mari et leurs enfans.

Auguste ne portoit que des habits filés par sa femme ou par ses filles, quoique maître du monde entier.

Selon Plutarque, on portoit dans les pompes nuptiales cinq flambeaux de cire ; il y avoit des joueurs de flûte et des chanteurs, qui faisoient retentir tous les environs de leurs accords ; l'épouse arrivoit devant la maison, elle en trouvoit la façade ornée de fleurs, de feuillages pendans en festons, et d'étoffes précieuses, selon l'état des personnes ; le mari qui attendoit sa prétendue sur le seuil de la porte, l'invitoit à entrer; il lui demandoit, qui êtes-vous ? elle repondoit, *je suis Caia* ; c'étoit suivant quelques auteurs, promettre toutes les vertus de la reine qui avoit porté ce prénom. La mariée ajoutoit cette formule qu'on peut expliquer à son gré : *ubi tu Caius ego Caia*, là, où vous Caius, moi Caia ; elle attachoit aux deux jambages ou poteaux de la porte, des bandelettes de laine blanche ; en même tems elle frottoit les poteaux avec de la graisse de loup, pour détourner l'effet des enchantemens ; c'est cette onction qui faisoit donner à la femme mariée le nom d'Uxor, tiré de *ungere*, oindre. — Après cette cérémonie, les pronubes soulevoient l'épouse, et avoient soin de lui faire passer la porte sans que ses pieds y touchassent ; lorsqu'elle étoit entrée, elle recevoit les clefs de la maison, symbole de son autorité et de la confiance de son mari ; on la faisoit asseoir sur une

peau de mouton garnie de sa laine, ensuite on lui présentoit un vase plein d'eau et un tison ardent de quelque bois réputé de bon augure; elle touchoit l'un et l'autre, selon quelques-uns on faisoit aspersion sur elle. A toutes ces cérémonies succédoit le repas de noces; il y avoit des joueurs de flûte, soit avant, soit après le repas: la nouvelle épouse faisoit *couper* les cheveux aux jeunes esclaves; le mari jettoit des noix et des noisettes aux enfans: on dressoit le *lit* nuptial, on y invoquoit le génie du mari, on lavoit les pieds de la mariée avec une eau puisée dans une source pure, par un des enfans choisis qui avoit conduit l'épouse, on prenoit pour cela celui dont le nom paroissoit de meilleur augure. (A Athènes, on puisoit cette eau dans la fontaine *Enneacrène* ou des Neufs Jets;) les pronubes déshabilloient la mariée, à l'exception de la tunique et de la ceinture, et la mettoient dans le lit: le mari entroit et déttachoit cette ceinture; on remarque qu'elle étoit nouée d'un nœud particulier à Hercule, et que c'étoit pour présager une heureuse fécondité, Hercule ayant eu 70 enfans, et ayant fécondé dans une nuit 50 filles de Thespie. Quelqu'un des assistans saisissoit le flambeau nuptial des mains de l'enfant qui le portoit, et s'enfuyoit avec sa proie. Les jeunes filles qui avoient assisté aux cérémonies nuptiales, fermoient les portes et se retiroient; les hommes qui restoient dans les appartemens voisins, chantoient alors les vers *fescenniens*, espèce de poésie très-licencieuse. Le lendemain des noces, l'épouse faisoit un sacrifice dans la maison de son mari; c'étoit le premier acte de son administration. Il y avoit ce jour-là un grand festin

appelé *repotia*, du mot *repotare*, boire de nouveau. Il y eut des tems où il fut d'usage de distribuer aux convives des pièces de monnaies ou des médailles. (En Provence la *novi* donne des épingles à toutes les jeunes filles qui viennent danser au bal de ses noces.) Les parens et les alliés faisoient des présens à la nouvelle mariée la veille, le jour et le lendemain des épousailles. Dans la Grèce on offroit encore des présens à la nouvelle mariée au moment où elle ôtoit son voile; c'étoit une grâce qu'elle étoit censée faire, et on la lui payoit : l'époux lui-même devoit acheter cette faveur; et l'on rapporte à ce sujet la plaisanterie suivante : Antipater avoit épousé une femme fort laide; lorsqu'il fallut faire le présent de dévoilement : « Ah ! dit-il, je payerois plus volontiers pour le revoilement..... »

— Le nouveau système cranologique du D. Gall, tient de trop près à la Mégalantropogénésie, pour que nous ne nous empressions pas d'en faire un appendice. En effet, si les passions, les affections de l'âme laissent des traits caractéristiques dans l'organe qui loge la pensée, ce qui ne répugne nullement à la raison, et est confirmé par une longue suite d'expériences anatomiques, pourquoi seroit-il contraire aux loix de la nature que dans la génération, elle transmît toutes les vertus, tout le génie, ou toute la stupidité des pères aux enfans ? La doctrine du D. Gall, confirme donc mon système; elle en est même la démonstration, et sert à nous montrer les traces matérielles de la pensée. (1)

(1) Je suis loin de prêcher ici le matérialisme ; je sais combien ce dogme immoral est contraire aux lumières mêmes de la raison, quand il ne seroit pas une peste publique pour la société. Mais



Oui, je compare la voûte osseuse que l'on nomme crâne, à la maison qui renferme dans son sein *le grand attelier de la pensée*. Or, si un édifice se ressent toujours du maître qui l'habite ; si les ameublemens d'une chaumière ne ressemblent point du tout à ceux d'un palais, pourquoi voudroit-on que la nature, qui sans doute fut toujours le meilleur architecte, n'eût pas différencié le logement du génie d'avec *celui de la stupidité ? La galerie d'un peintre* me présente toujours des chef-d'œuvres des beaux arts ; le cabinet d'un héros, une salle d'armes et des trophées ; et une charrue et des bœufs sont les dieux Pénates du laboureur ; le cerveau d'un grand homme, variant d'individu à individu, doit par conséquent laisser aussi dans le crâne qu'il habite en maître intelligent, des traces analogues à ses goûts et à ses passions. C'est là, je pense, la réfutation la plus complète de tout ce que l'on a écrit contre la Cranologie ; et quand l'expérience vient confirmer par des faits pratiques la théorie de la raison, les incrédules sont alors plutôt des gens de mauvaise foi, que des esprits ignares ou aveuglés, et qu'un miracle même ne pourroit peut-être pas convertir.

Au reste, voici en peu de mots le système du D. Gall. (1).

---

l'œil est un organe qui perfectionne le plus la pensée : quel est le mode d'union de deux principes si hétérogènes ? c'est ce que nous ne savons pas, et qui vraisemblablement sera toujours inconnu.

(*Note de Robert.*)

(1) Voyez la lettre de Charles Villers à George Cuvier, sur le cerveau ; elle se vend à Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

Organe de la force vitale.

Cet organe est posé immédiatement sur le grand trou occipital, il unit le cerveau à la moëlle épinière, par ce qu'on appelle *la moëlle alongée* ; la force vitale a d'autant plus d'énergie, que le grand trou ovale qui lui donne passage est large et ouvert ; les chats et les blaireaux qui sont très-vivaces, ont cette ouverture fort grande ; quelques animaux qui n'ont qu'un souffle de vie, l'ont fort étroit, et à peine perceptible ; les femmes en général sur qui l'on place les rentes viagères, et qui toutes choses égales d'ailleurs vivent plus que les hommes quand elles ont franchi l'époque critique, ont l'ouverture occipitale plus large et plus évasée : toute blessure portée à cette partie est subitement mortelle ; et les bouchers qui ne sont pas de grands physionomistes, connoissent fort bien la manière d'abattre un bœuf.

Organe de la force génératrice.

Le pouvoir de transmettre la vie, réside tout près de l'organe, qui sert à l'entretenir : on voit près le trou ovale, deux éminences de la partie inférieure du cervelet qui forment l'organe de l'amour physique et de l'attrait sexuel. Cet organe est double, et imprime deux tubérosités à la partie inférieure du crâne ; cet organe n'est point encore sensible chez les deux sexes avant l'époque de la puberté. Gall rapporte avoir guéri d'impuissance certains hommes que les médecins regardoient comme incurables, par des frictions spiri-

tueuses et aromatiques à la partie inférieure de l'*occiput*, et les muscles du col.

Les femmes affectées de nymphomanie, et les hommes libertins, ont cet organe très-développé; la tête du mulet en manque, il est très-sensible au contraire dans celle des pigeons, des moineaux, des singes et des lapins.

Il paroît qu'Hypocrate connoissoit cette *correspondance* du cerveau avec les parties de la génération; car il dit formellement que ceux à qui l'on a fait une incision derrière les oreilles deviennent inféconds. (1)

Les maquignons jugent toujours la bonté des étalons à la grosseur du col: « Ne seroit-ce pas de là, dit *plaisamment* Villers, que viendroit parmi les *incroyables* de Londres et de Paris, la mode qui se prolonge si obstinément des énormes cravates; peut-être est-ce un secret instinct qui les pousse à cacher soigneusement l'exiguité de leur grèle occiput, et à se donner, moyennant quelques aunes de mousseline, cette encolure d'Hercule qui plaît tant au beau sexe; ces dames de leur côté affectent au contraire d'écarter cheveux et voile, tout ce qui pourroit empêcher l'œil de mesurer les dimensions de cette partie caractéristique; et la femme à tempérament, dont, grâces au ciel, la bonne ville de Paris n'a point faute, étale avec orgueil le large albâtre de sa nuque. »

---

(1) *Quibus section est facta retrò aures, iis genitura exilis est.* Peri Gones. I. E. *de semine (in apocr.)*

Organe

Organe de la susceptibilité ou irritabilité, et quelques autres.

On remarque chez les sujets très-sensibles, une éminence très-forte, entre les deux organes de la force génératrice; mais plus haut en remontant par derrière vers le sommet de la tête, les femmes, et sur-tout les vaporeuses, ont cet organe très-marqué.

Le D. Gall, espère découvrir de nouvelles facultés vers cette partie, il soupçonne que l'envie, la jalousie, la violence effrénée dans les desirs, l'humeur impérieuse, etc., résident au voisinage. Il place encore dans cette région l'organe de l'amour de la vie, il lui assigne sa place dans le corps calleux, et se fonde en particulier sur ce que le célèbre Hunczowsky, qui a disséqué jusqu'à onze suicides, qui s'étoient ôté la vie par le seul dégoût de vivre, avoient cette partie totalement altérée.

Si l'organe de la jalousie n'étoit pas invisible, que de Cranalogistes seroient employés par les futurs, le tout pour prévenir les mauvais ménages!

Organe de l'amour pur, du dévouement, de l'amitié, et de la fidélité.

Cet organe est placé au-dessus du précédent. Il est très-sensible dans l'espèce de chiens qu'on appelle barbets; aussi approchent-ils des êtres raisonnables par leur amitié fidèle et sensible.

Organe du courage.

Tous les hommes et animaux courageux ont une

éminence très-sensible derrière l'oreille, à un pouce environ et un peu au-dessus du trou auditif, à l'endroit où le pariétal, l'occipital et le temporal se réunissent. Le crâne de Wurmser a une protubérance grosse comme le poing en cet endroit. (1) Les animaux les plus courageux ont les oreilles très-écartées, par le développement qu'ont pris chez eux ces organes; témoins les lions, les sangliers. Les chevaux qui ont le haut de la *tête large* et les oreilles à distance, sont les plus généreux et les plus intrépides. Voyez au contraire les animaux timides comme le lièvre, leurs oreilles se touchent (2).

Organe de la ruse et du penchant à voler.

Le chat et le renard qui sont des animaux très-rusés, ont une éminence très-considérable au-dessus du trou

---

(1) Il seroit curieux de tater derrière les oreilles les grands généraux de la république. Le premier consul, Moreau, Masséna, Lecourbe, Lasne, Augereau, Brune, Chabran, doivent avoir de fameuses bosses à cette partie. Dans les champs illustrés par les armées françaises, il seroit donc encore facile de distinguer les crânes des vainqueurs et des vaincus, comme on distingua jadis les crânes des Perses et des Grecs; et si jamais l'on vouloit faire des squelettes de héros, on ne doit point craindre que des os profanes pussent entrer dans le sanctuaire de la valeur; au moyen de la science de Gall, il n'y auroit que les vrais enfans de la gloire, d'admis aux honneurs.

(2) C'est là sans doute un signe qui a échappé jusqu'ici à ceux qui sont chargés de faire les achats de chevaux pour les remontes. Combien de batailles perdues, parce que le cheval n'a pas secondé le cavalier courageux; et combien seroit-il utile de perpétuer la race des chevaux, car pour eux aussi il existe une véritable Mégalantropogénésie!

auditif, vers le milieu de la suture squammeuse du temporal et du pariétal. On la voit aussi à celle des fripons, des gens fins et madrés. Les bonnes âmes, qui s'en laissent facilement accroire, tous ceux qui appartiennent en ce bas monde, à l'honorable nation des dupes, ont à cet endroit un enfoncement sensible. Ces têtes-là ne valent rien en révolution; aussi les a-t-on coupées par centaines.

Gall croit que cet organe, quand il gagne un peu sur le devant de la tête, et qu'il s'y étend, devient alors l'indice du penchant au larcin. Il l'a remarqué chez plusieurs voleurs. Les pies et les corbeaux ont cette éminence très-prononcée.

Organe de la circonspection, de la maturité du jugement.

Le siege de cet organe est un peu en arrière du plus grand renflement de l'os pariétal. Quand il est fourni, il donne à la tête vue d'en haut, une forme carrée. Un enfoncement en cet endroit annonce l'absence de cet organe, et par conséquent la légèreté, l'étourderie, ce qu'on appelle une *tête à l'évent*. Il est possible que les grosses perruques, jadis en usage parmi les magistrats, et les personnages en dignité, n'aient été inventées que pour dérober, à la vue, ce petit défaut de nature. Chez quelques diplomates européens le haut toupet remplace la perruque. (1)

(1) Cette seule observation de Gall peut faire disparoître tous les Titus, et vaut mieux pour faire tomber cette vomitive coïffure, qu'une conspiration générale de perruquiers, ou l'armée noire et étouffante des rhumes, des catarrhes et des fluxions.

Organe de la mémoire.

Dans une couche médullaire, qui repose sur la couverture osseuse de l'orbite de l'œil, se trouvent cinq nuances de mémoire qui peuvent toutes exister indépendamment les unes des autres.

Mémoire des choses. Immédiatement au-dessus de la racine du nez, à l'endroit où l'os ethmoïde *est attaché* au coronal, une élévation indique la présence de cette faculté, un enfoncement son défaut, parmi les bêtes c'est sur-tout, chez l'éléphant qu'on le remarque.

Mémoire locale. Aux deux côtés du précédent, là où commence la tubérosité sourcilière. Ceux qui sont doués de cette espèce de mémoire, reconnoissent sans peine les lieux où ils ont été une fois, les chemins, les détours les plus difficiles. Les voyageurs, dans les récits desquels se montre de l'exactitude, et qui ont exercé fortement cette faculté, ont cet endroit du front très-proéminent. On remarque la même chose au crâne des oiseaux de passage, par exemple des hirondelles, qui, après des mois, des années d'absence, retrouvent sans peine le lieu où elles ont construit leur nid; la même chose encore au crâne de certains chiens, qui ont une facilité surprenante à retrouver leur chemin à de grandes distances.

Mémoire nominale. Au fond de la cavité de l'œil qu'il presse en avant, quand il est trop volumineux, et qu'il rend de la sorte fort saillant. Les gens chez qui cet organe prédomine, se plaisent d'ordinaire, à cause de la facilité avec laqu'elle ils retiennent des noms, des divisions et des classifications, à faire des collections de toute espèce; ou à des travaux qui ont de l'analogie avec celui-là.

Mémoire verbale et grammaticale. Tout proche du précédent, sur le devant de la couverture osseuse de l'œil. Quand cet organe est très-fort, il presse l'œil vers le bas; et celui en qui l'on remarque cette configuration, a d'ordinaire une grande aptitude pour l'étude des langues.

Mémoire des nombres. Près des deux derniers organes mais un peu vers le côté extérieur de la cavité. Les gens, qui ont cet organe très-éminent, sont grands calculateurs, ont la faculté de faire de tête des comptes très-longs et très-embrouillés, quoiqu'étant d'ailleurs d'un esprit fort borné (1).

Organe musical.

Vers l'angle extérieur de l'œil, à l'endroit où l'os de la pommette se joint au sourcil, les ennemis de la lyre et de l'harmonie ont là un creux très-sensible; et au contraire les vrais musiciens ont cette partie proéminente. Le D. Gall remarque que chez Mozart cet organe étoit extraordinairement prononcé. Il l'a observé aussi au crâne du mélodieux Rossignol, des fauvettes et des serins.

Organe des arts du dessin.

Au-dessus, entre l'organe précédent et celui de la mémoire locale. Une tumeur en cet endroit indique l'heureuse

(1) J'ai connu à *Reillanne* une jeune bergère, qui, sans connoître les premiers élémens du calcul, faisoit de suite les comptes les plus longs, les multiplications les plus complexes. Il est vrai qu'elle étoit bâtarde, et que son père pouvoit avoir été quelque fameux mathématicien. Si je lui survis, je ferai ensorte de confirmer par une nouvelle observation anatomique la doctrine de Gall

faculté d'être affecté vivement par les traits de la nature visible, et de se créer à son image, dans la région du beau, une nouvelle nature idéale. Gall a trouvé cet organe très-proéminent chez le directeur de l'académie de peinture de Vienne, M. Fuger. Je ne doute pas que l'excellent *Houdon* et *David* n'aient là un beau renflement (1).

Organe des arts mécaniques.

Quand l'organe précédent s'étend un peu vers l'organe de la ruse (voyez n°. 6) il devient, dit Gall, organe des arts mécaniques. Les gens doués du talent de construire des machines, et d'imiter d'abord les procédés qu'ils voient employer une fois, ont ici une élévation. Parmi les bêtes, Gall a trouvé cet organe au castor, au mulot, et aux familles d'oiseaux qui, comme les hirondelles, bâtissent artistement leurs nids.

Organe de la métaphysique.

Entre les deux sourcils, il y a une étoile. Là repose l'organe sublime de la méditation calme et profonde, de celle qui nous élève au-dessus de nous mêmes, et nous rend capables de porter une vue assurée sur le monde transcendental (2). Vos confrères de l'institut, messieurs

(1) Si Charles Villers avoit vu *la Phèdre* de Guérin, il auroit sans doute voulu examiner la tête du jeune artiste qui est déjà si étonnant. Si ce nouveau Raphaël accomplit de longues années, je ne doute point que cet organe ne devienne très-sensible, même de son vivant.

(2) On doit se rappeler que c'est un disciple de Kant qui parle. Son langage éthéré doit planer dans les hautes régions de la transcendentalité. *Qui potest capere, capiat.*

les idéologues, ont ici, à coup sûr, une furieuse cavité : je gage entr'autres, qu'on mettroit un œuf de poule (pourquoi ne pas dire un œuf d'autruche, la cavité n'en auroit été que plus frappante) dans celle du cit. Naigeon. Le profil de Kant, dessiné par le célèbre Snorr, présente vraiment à cet endroit une convexité frappante. Il en est à-peu-près de même de celui de Jacobi ; et en général, j'ai remarqué que les crânes allemands, suisses et anglais, sont plus fréquemment munis de cette bosse que les crânes parisiens.

Organe de la bonté et de la douceur.

Vers la racine des cheveux, au haut et dans le milieu du front. Les gens doux et débonnaires ont ici le front proéminent. Le pigeon et la brebis portent le même caractère. Parmi les chiens ceux qui ont cette partie élevée et arrondie, sont rarement hargneux. La tête applatie et creusée par le haut, est un signe de férocité : témoin celle de la vipère, du vautour, du renard, du tigre. Celle du jacobin est peut-être plus aplatie encore. C'est le signe de réprobation imposé au fratricide Caïn Le docteur Gall a dans son cabinet la tête d'un coq, que le maître de cet animal fut obligé de faire tuer, à cause de son extraordinaire méchanceté. Son crâne offre, à l'endroit ci-dessus désigné, un enfoncement qui ne se trouve point aux têtes des coqs ordinaires.

Organe de la sagacité ou de l'esprit.

Cette faculté a son organe double aux deux côtés du précédent, et là où sont les empreintes des muscles frontaux. Quand ces empreintes sont plus proéminentes que

ne les peuvent naturellement rendre le tiraillement des muscles, et qu'elles saillent comme deux petites boules, elles annoncent un esprit plein de saillie et de vivacité. Ces deux pommettes sont très-saillantes au crâne du poète Blumaner, qui fait partie de la collection de M. Gall. Quand l'organe de la bonté, qui se trouve au milieu, est suffisamment élevé, et qu'il forme ainsi avec nos deux pommettes une continuité de proéminence, alors l'esprit est de bénigue qualité, et non enclin à nuire; mais quand entr'elles se trouve une profonde vallée, où la colline de bonté manque, l'esprit incline vers la malice. Vous remarquerez cette dernière disposition aux statues et bustes de Voltaire, où, entre les deux tumeurs en question, se trouve une concavité. Aussi le philosophe de Ferney, à part ses talens, n'étoit-il pas un peu Zoïle ?

Organe de l'observation.

Immédiatement au-dessous de l'organe de la bonté, et au-dessus de celui-de lamétaphysique. Cet organe est extraordinairement fort chez les enfans, parceque l'homme nouveau qui ne connoît encore rien de tout ce qui l'entoure, à un besoin continuel de tout observer, de tout étudier. De là vient que la tête des enfans est si démésurement grosse dans la partie antérieure, et cette observation n'a pas échappé aux peintres et aux sculpteurs qui en ont représenté. (1) A mesure que la provision de connoissances

(1) J'ai un petit neveu à Vallensolle, *Basses-Alpes*, qui promet beaucoup, et qui dans le plus jeune âge veut savoir la raison de tout. Rien n'échappe à son observation, et le trait caractéristique que Gall donne de cette faculté, forme sur son front, une

et d'observations nécessaires à chacun lui devient suffisante, la faculté d'observer est mise moins en exercice, et son organe s'amoindrit en raison de ce que son activité diminue. Aussi le front s'applatit-il en cet endroit avec l'âge, et il ne reste un peu proéminent qu'aux observateurs de profession. Plus d'une fois j'avois retrouvé ce signe au front de plusieurs naturalistes et médecins. (Hyppocrate n'avoit sans doute pas un front applati; quant à celui de l'astronome Lalande qui, à force de veilles et d'observations, a découvert cinquante mille étoiles; il est si proéminent, que vu de loin, on peut le prendre pour une comète.)

Organe de la générosité.

Au-dessus de l'organe musical, aux deux côtés supérieurs du front. Les avares ont cette partie de l'os frontal applatie, ou même concave. Parmi les animaux, le chien, dont on connoît le penchant à l'épargne, a dans cet endroit un enfoncement.

Organe de la pénétration.

Immédiatement au-dessus et tout près de l'organe de l'esprit, avec lequel il a sans doute une liaison prochaine.

Organe de l'imagination.

Au-dessus du précédent, et au milieu de l'os frontal, là, où d'ordinaire prennent naissance les cheveux. Ici réside la verve des poëtes, des gens à imagination, de

---

éminence prodigieuse. J'avois bien remarqué cette singularité; mais je n'avois encore alors aucunes notions cranalogiques.

tous ceux qui ont la faculté de se former en idée des tableaux vifs et fortement colorés. Les grands acteurs, les grands poëtes ont dans cet endroit le front arqué et saillant (1). Il n'est pas dit qu'on doive porter ce signe pour avoir rimé des alexandrins deux à deux; la poésie est encore autre chose. Je ne doute pas que le prosateur Châteaubriant n'ait le coronal bien autrement voûté à cette place, que le versificateur Esménard.

Organe de la religiosité ou de la théosophie.

Au-dessus du précédent, sur la même ligne, au point de la suture qui unit le coronal aux deux pariétaux, et par conséquent au point le plus élevé de la tête, se trouve l'organe de l'âme religieuse. Les hommes d'une piété remarquable ou d'une dévotion exaltée, ont ce sommet de la voûte très-éminent, ce qui donne facilement à leur cheveux, quand ils croissent dans leur état naturel, la propension à se partager et à retomber sur les deux côtés de la tête. Les peintres de l'école italienne conduits par l'observation et par l'instinct, n'ont pas manqué de donner ces cheveux séparés par le milieu et tombant de chaque côté, à leurs têtes de christ, d'apôtres, de saints et de martyrs. Dans quelques-uns des beaux tableaux qui représentent la cène, Jésus et les apôtres ont les cheveux ainsi partagés, tandis que Judas seul les a hérissés sur sa tête aplatie. Les auteurs de ces tableaux avoient remarqué à plusieurs impies, ce caratère de tête, et leur observation, qui ne s'attachoit qu'aux formes et à la superficie, s'accorde avec

(1) Cela est très-sensible dans le célèbre *Delille*, qui nourri, avec quelques gouttes de plus, de l'eau d'Hippocrène, ou du lait de Calliope, eût pu devenir à son gré Virgile, Milton ou le Tasse.



l'observation plus profonde et plus scientifique du docteur Gall, qui a lui même l'organe de la religiosité très-fort. (1)

Organe de l'orgueil, de l'ambition, de la vaine gloire.

En arrière vers le milieu de la suture sagittale, Gall a remarqué ici une proéminence à la tête des gens très-vains; et au contraire un enfoncement à d'autres qui se distinguoient par leur humilité. Il prétend que l'aigle a la même proéminence, ainsi que d'autres animaux, tels que le chamois, dont la nature le porte à gravir et à s'élever.

Organe de la persévérance et de la fermeté.

Gall le place à la partie postérieure du crâne, vers l'extrémité de la suture sagitale. Quand il est démésurement fort, il devient celui de l'opiniâtreté. Les gens dont l'assiduité et la constance sont remarquables; les ouvriers qui exécutent des machines compliquées et difficiles, ont ordinairement cette partie très-élevée. Je ne serois pas surpris que notre premier consul eût là une vigoureuse bosse. (2)

---

(1) Si les impies ont les cheveux hérissés sur le sommet de la tête, nous ne devons plus douter que les grands toupets si fort à la mode avant la révolution, n'aient été des signes précurseurs de l'athéisme qui a fait tant de progrès dans ces derniers tems. Les philosophes se seroient-ils entendus avec les perruquiers à cette époque pour décatholiser la France?

(2) De tous les os qui composent la boëte osseuse du crâne, le coronal est celui qui nous présente le plus d'empreintes de nos facultés. Suivant la ligne, de bas en haut, nous trouvons toutes les nuances de la *mémoire*, la faculté méditatine de la *métaphysique*, celle *d'observation*, la *débonnaireté*, *l'imagination*, la *religiosité*. Epars sur le reste de sa surface, nous trouvons encore

l'organe de *l'harmonie*, ceux de la *peinture*, des *arts*, de *l'esprit*, de la *pénétration*, de la *libéralité*. Quelle réunion de facultés nobles, brillantes, et qui ne peuvent se rencontrer ensemble que chez les plus parfaits des mortels ! C'est le fil de l'expérience qui a conduit le physiologue de Vienne à sa théorie ; et quelle chaîne d'observations fines et justes, quel instinct étonnant avoit donc conduit les artistes de la Grèce à cet idéal de beauté dans la face humaine, lequel consistoit à avancer le front, en lui faisant déborder toutes les parties inférieures du menton. Plus l'homme de la société se dégrade et se rapproche de l'animal, plus sa bouche est avancée et pointue ; mais chez les dieux et les hommes divins, il en est tout autrement ; la bouche se recule, le front muni des organes de l'intelligence et de la bonté, s'avance et proémine. Voilà la pensée des peintres et des sculpteurs anciens expliquée et leur sentiment justifié.....

Fin des notes.

EXTRAIT
DE LA
PHYSIOGNOMONIE
D'ARISTOTE (1).

CHAPITRE PREMIER.

L'IVRESSE et les maladies nous indiquent combien l'état du corps influe sur celui de l'âme; et l'amour, la crainte, la tristesse et le plaisir nous démontrent à leur tour l'influence de l'âme sur le corps. Un animal quelconque a toujours une structure organique, correspondante à ses

(1) En donnant un extrait des principaux auteurs qui ont traité de la physiognomonie, nous ne pouvions oublier Aristote, qui est le premier philosophe de l'antiquité, qui l'ait réduite en principes. Sans doute il y a beaucoup de rêveries dans ce qu'il a écrit, *quandoque bonus dormitat Homerus*; mais aussi combien de vérités! Ceux qui nient qu'il puisse exister une vé-

affections ; son corps et ses habitudes lui sont toujours propres et exclusifs. C'est ce que tout le monde peut remarquer, sur-tout les chasseurs et les cavaliers à l'égard de leurs chiens et de leurs chevaux. Or, si c'est là une vérité (et c'en est toujours une), il existe donc une véritable science physiognomonique.

---

ritable science physiognomonique, ressemblent à ces hommes qui, enfans de la nuit et du crime, ont toujours redouté les réverbères ; car bien des gens du monde, qui, dans ce siècle corrompu, font les délices de la société, et sont traînés sur le char de la fortune par la foule aveugle et toujours croissante de leurs dupes, en deviendroient le rebut et l'horreur, si on leur arrachoit le masque dont ils voilent leurs turpitudes. Regardons, en conséquence, les blasphêmes prodigués avec tant de fiel et d'aigreur à la physiognomonie, comme ces écumes virulentes qui sortent de la bouche d'un animal en fureur contre l'ennemi qui l'irrite ; et consolons-nous de leur rage impuissante, en réfléchissant que si, pour la honte et le malheur de l'humanité, il est des traits indélébiles qui peignent la stupidité et les vices, il en est aussi d'heureusement caractéristiques gravés sur le front du génie et de la vertu. Un manuel physiognomonique est donc le complément de notre système de la Mégalantropogénésie.

CHAPITRE II.

Objet de la physiognomonie, et signes qui la constituent.

LA physiognomonie, comme son nom l'indique, est la connoissance des passions qui affectent naturellement et accidentellement notre âme. Elle se tire de la taille, de la couleur, de l'air du visage, de la voix, de la peau, enfin de toutes les parties organiques du corps.

Les hommes colères ont l'esprit pénétrant, s'enflamment avec facilité. Ceux qui ont une peau blanche et rouge, sur-tout une taille dégagée, ont un bon caractère. Les poils mols annoncent la timidité; les durs, la force; car le cerf, le lièvre et la brebis ont un poil ou une toison très-molle, très-douce; tandis que le lion et le sanglier ont une crinière et des soies très-rudes. On remarque la même chose dans les oiseaux; car ceux qui sont courageux, ont toujours des plumes fortes; et ceux qui sont timides, les ont couvertes de duvet. C'est la même chose dans l'es-

pèce humaine; car tous les habitans du Nord qui ont des cheveux rudes, grossiers, sont remplis de courage, et c'est le contraire pour les habitans du midi (1). Une peau dure et de bon embonpoint, annonce un homme insensible; douce et molle, un homme spirituel, mais inconstant, à moins que cela n'arrive chez les hommes très-puissans et très-membrus. Les mouvemens lents annoncent une intelligence débile; ceux qui sont prompts, une imagination vive. Les hommes qui ont la voix grêle et forte sont courageux; mais ceux qui l'ont aiguë et foible sont timides. Celui qui est colère, parle avec rapidité et d'une manière perçante; mais celui qui est doux parle à voix basse et avec lenteur. Cette même différence existe chez les animaux; car le lion, le taureau, le chien, le coq qui sont tous courageux, ont une voix forte et grave; tandis que le cerf et le lièvre, dont la timidité est reconnue, l'ont foible et aiguë

(1) L'histoire dépose ici contre Aristote; il n'est pas généralement vrai de dire que tous les habitans du Midi sont efféminés; comparez l'agilité et la force du lion d'Afrique, à la lourde pesanteur de l'ours de Sibérie; comparez le bouillant Français au flegmatique Allemand.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Signes caractéristiques de chaque affection de l'âme.

Les signes d'un corps qui a de la force sont : les cheveux rudes, la taille droite, la poitrine et les extrémités grandes et développées ; le ventre ample et renittent ; les côtes larges, distantes et non pas trop ramassées ; un cou fort, non trop charnu, un œil noir-brun clair, ni trop ouvert, ni trop fermé, la peau terne ; un front élevé, droit, peu grand ; des joues ni trop douces, ni trop rugueuses.

Les signes d'un homme timide sont : les cheveux mous, la taille courbée ; la région hypogastrique tirée en haut (1), un teint jaunâtre ;

(1) C'est là un signe perdu pour les physionomistes modernes : la nudité des anciens peuples de la Grèce, avoit sans doute permis à Aristote, de l'observer de son tems ; mais aujourd'hui quel seroit l'imprudent ou le malhonnête qui iroit demander d'examiner le bas-ventre d'un homme pour voir s'il l'a tiré en haut.

des yeux sans expression; de petites cuisses; des extrémités foibles; des mains longues et effilées; enfin un vernis de timidité répandu sur toute la face et le corps, joint à un caractère d'inquiétude et de mobilité dans la figure.

Les signes d'un homme d'esprit sont : une peau humide et douce, ni trop maigre, *ni trop* grasse; les épaules bien dégagées; les côtes et les lombes non trop charnus; un teint blanc mêlé de rouge; un tact fin; les cheveux ni trop rudes, ni trop noirs; un œil noir-brun clair, humide.

Les signes d'un insensé sont : le cou charnu, les extrémités ramassées; la croupe ronde; les muscles de l'épaule très-développés à la partie supérieure; le front large, rond, circulaire, charnu; les lèvres épaisses, grandes; la région lombaire grasse; les cuisses longues; un cou épais; une face charnue assez oblongue; enfin des mouvemens, des mœurs et une figure qui correspondent à l'état apparent de la folie.

Les signes d'un crapuleux sont : l'œil ouvert et brillant; les paupières rouges et épaisses; une

---

Grâces à la mode si indécente pour les mœurs, et si meurtrière dans nos climats, un physionomiste peut aujourd'hui examiner avec bien plus de liberté le sein des femmes, qu'on n'examinoit jadis du tems d'Aristote, le bas-ventre des hommes.

taille voûtée ; les muscles des épaules élevés en haut ; une tête penchée ; des mouvemens prompts ; une couleur rouge ; la face ronde ; la poitrine tirée en haut.

Les signes d'un homme modéré sont : la lenteur de la parole et du mouvement ; une voix lente et grave ; un caractère doux ; un œil joyeux, non brillant, noir, non pas trop ouvert ni trop fermé ; les paupières peu mouvantes ; car celles qui remuent beaucoup, annoncent tantôt des gens timides, tantôt des gens emportés.

Les signes d'un indolent sont : le front bien grand, charnu et doux au tact ; les yeux penchés vers la terre ; la figure somnolente, ayant un regard indécis ; des mouvemens lents, un visage sans expression ; tout annonçant du reste un bon caractère.

Les signes d'un homme animé sont : la face rugeuse, les yeux scintillans, et une promptitude d'esprit égale à celles du corps.

Les signes d'un libertin sont : l'œil abattu ; la tête penchée à droite ; le mouvement de la main en supination, et sans contenance ; une démarche incertaine et abandonnée ; une main pendante ; l'autre soutenant les lombes ; les yeux enfin tour-

nés nonchalamment de tous côtés, tel que fut Denis le sophiste (1).

Les signes d'un avare sont : la tête penchée, une couleur noire, le tour des yeux froncés ; la figure rugeuse, non charnue, même maigre, une chevelure noire et dressée.

Les signes d'un homme colère sont : *la taille* droite, une figure animée, ardente et roussâtre ; les épaules larges et grandes ; les extrémités fortes, mais dégagées en haut et en bas ; une barbe épaisse ; le tour des cheveux crépus et tombant sur la figure.

Les signes d'un caractère doux sont : la face charnue, la chair beaucoup humide, bien nourrie ; la tête penchée, les cheveux tournés en haut.

Les yeux de ceux qui reprennent toujours les autres, sont rugueux ; ils sont couverts de graisse

(1) J'ai souvent eu lieu de m'assurer de la réalité des signes qui désignent ici le débauché. On peut dire que ce tableau est d'après nature, et que beaucoup de modèles en sont encore vivans ; il ne faut qu'avoir un peu fréquenté le monde, pour connoître de prime-abord les voluptueux ; leur marche est traînante, elle semble affaissée sous le poids des plaisirs ; en un mot, c'est le *fluctuatim ire* de Térence, et on pourroit les appeler les pigeons patus de l'amour.

à leur pourtour ; et ces sortes de gens ont une figure somnolente.

Ceux qui sont poltrons ont de petits membres, de petites extrémités, un petit corps, de petits yeux, un petit visage, tel que fut Leucadius de Corinthe.

Les joueurs dorment peu et se réjouissent de la victoire (1).

Les querelleurs ont la lèvre supérieure élevée, la tête penchée, et une figure rubiconde.

Les miséricordieux ont la peau blanche et nette; les yeux comme gras; les narines ouvertes, et pleurent toujours. Ils aiment aussi les femmes, et n'engendrent que des filles; ils ont bonne mémoire, sont spirituels et rusés.

Les voraces ont l'abdomen très-large depuis

---

(1) Il paroît qu'Aristote a peu connu cette classe d'hommes, sans doute parce qu'ils étoient très-rares dans la Grèce, et que les loix d'ailleurs n'auroient point souffert des voleurs brévetés rangés à la file, autour d'un tapis vert. Pour un observateur, les galeries du Palais-Royal sont un champ fertile et curieux. Les salles de jeux sur-tout méritent d'être parcourues par un nouveau Lavater; l'art physiognomonique ne peut qu'y gagner; plusieurs fois j'en ai tenté l'esquisse; mais la crainte d'ouvrir la boîte de Pandore m'a fait quitter le pinceau.

l'ombilic jusqu'à la poitrine et même jusqu'au cou.

Les luxurieux ont la peau blanche, velue; les cheveux droits, crasseux et noirs; les tempes poileuses, les yeux gras et lascifs. (1)

Les dormeurs ont les extrémités supérieures très-grosses; ils sont chargés d'embonpoint; leur forme n'a rien de désagréable, et ils *ont le* ventre velu.

Les parties supérieures très-grasses, charnues sont des signes d'une bonne mémoire.

---

(1) On pourroit ajouter des paupières rouges, enflées et sans cils. Ce caractère est très-remarquable dans mon ami *Pierre Clarency*, de Vallensole, qu'on a surnommé, à si juste titre, le troubadour des Basses-Alpes, et le chevalier du plaisir. Nul poète ne fut plus sensible, plus aimant et plus aimé; et si, comme Ovide, il a chanté l'amour, plus heureux que lui, il n'a jamais rencontré parmi les pères de ses *Julies*, de nouvel Auguste.

CHAPITRE IV.

Du choix des signes dans les hommes.

La connoissance des signes physiognomoniques qu'on remarque dans les hommes, nous apprend que tous ceux qui ont les pieds bien formés, grands, bien articulés et nerveux, sont forts, et d'après même leurs passions, doivent être référés au genre masculin. Ceux qui les ont petits, mal articulés, et qui paroissent au premier coup-d'œil plus agréables, plus foibles que forts, ont un caractère mou, et d'après leurs affections internes, ressemblent aux femmes. Ceux qui ont les doigts du pied courbés, ainsi que les ongles, tiennent du caractère des oiseaux à ongles crochus. Ceux qui ont les doigts du pied unis et sales, peuvent être comparés aux palmipèdes des marais. Ceux qui ont les cuisses bien articulées, nerveuses et robustes, participent du genre masculin. Ceux qui les ont petites, nerveuses, sont libertins et peuvent être assimilés aux oiseaux. Ceux qui ont une poitrine ferme, bien dévelop-

pée sont forts ; mais ceux qui l'ont charnue et chargée de graisse sont mous. Ceux qui ont une chair sèche et comme ridée, ont un méchant caractère et ressemblent aux singes. Ceux qui ont des hanches allongées sont semblables aux chiens et aux lions; car chacun peut se convaincre combien les chiens de chasse sont longs *de hanche*. Ceux qui ont le tour du ventre gras sont forts ; ceux qui ne l'ont pas sont foibles. Ceux qui ont l'épine grande sont également forts ; mais c'est le contraire chez ceux qui l'ont étroite. Ceux qui ont les côtés dodus et comme enflés, sont grands parleurs et ressemblent aux grenouilles.

Ceux qui ont la région épigastrique, c'est-à-dire, depuis l'ombilic jusqu'au bas des côtes, plus grosse, plus étendue que la région thoracique, c'est-à-dire, depuis le creux de l'estomac jusqu'au cou, sont voraces et insensibles ; voraces, parce qu'ils ont un gros ventre qui demande sans cesse des alimens ; insensibles, parce que les sens sont opprimés par la grosseur du ventre, par les alimens qu'il contient, ou par l'indigence. Ceux qui ont le *métaphrenon* (1) courbé, et les muscles resserrés vers la poitrine, ont un méchant caractère ; et ceux qui l'ont éminent, sont glo-

(1) Vient du grec, et désigne la région dorsale.

rieux, ont peu d'intelligence, et peuvent être comparés aux chevaux. Ceux qui ont le cou élevé et les épaules apparentes sont forts ; pour la foiblesse, ce sont des signes tout contraires. Je répète la même chose que j'ai dite au sujet des pieds et des côtes. Tous ceux qui ont les épaules bien dégagées, ont la libéralité en partage; ceux qui les ont resserrées, contournées, ne sont pas généreux. Ceux qui ont le tour de la clavicule et du cou bien dégagé sont sensibles, parce qu'ils reçoivent alors avec facilité le mouvement des sens ; mais ceux qui ont les clavicules et les alentours enfermés, sont insensibles par une raison contraire. Ceux qui ont le cou gros sont forts, et peuvent être rapportés au genre masculin ; ceux qui l'ont grêle sont foibles, et peuvent être rapportés au genre féminin. Ceux qui ont le cou gros et gras sont colères, et peuvent être comparés aux taureaux. Ceux qui l'ont bien grand, non pas gras, sont magnanimes, et ressemblent aux lions ; mais ceux chez lesquels il se trouve long, effilé, sont timides et semblables aux cerfs. Ceux qui l'ont bien fort, sont hargneux et tendent des embûches, comme les loups. Ceux qui ont les lèvres petites et relâchées à l'extrémité, de manière que le haut des lèvres recouvre le bas, sont courageux comme les lions. Chacun

peut remarquer cela dans les gros et vigoureux chiens. Ceux qui ont de grosses lèvres, et la supérieure recouvrant l'inférieure, sont bêtes et sots comme les ânes. Ceux qui ont le haut des lèvres et des gencives proéminent, sont querelleurs comme les chiens. Ceux qui ont un nez très-gros par le bas, sont très-concupiscibles comme *les bœufs.* Ceux qui l'ont renflé à l'extrémité, sont insensibles comme les cochons. Ceux qui l'ont très-aigu, sont irascibles comme les chiens. Ceux qui l'ont rond et obtus, sont courageux comme le lion. Ceux qui ont le nez extrêmement subtil, ressemblent aux oiseaux. Ceux qui l'ont courbé, à partir du front, sont déhontés comme les corbeaux. Ceux qui l'ont aquilin, articulé au front, sont courageux comme l'aigle. Ceux qui ont un nez concave, un front rond, et de nouveau éminent et rond, sont luxurieux comme les coqs. Ceux qui l'ont camus, sont lascifs comme les cerfs. Ceux qui ont les narines ouvertes, sont colères. Ceux qui ont la face charnue, ont des appetits comme les bœufs. Ceux qui l'ont amaigrie, sont pensifs et rêveurs. Ceux qui l'ont très-petite, sont pusillanimes comme le chat et le singe. Ceux qui l'ont grande, sont lents comme l'âne et le bœuf. Ceux qui l'ont ni petite, ni grande, tiennent un juste milieu. Ceux qui l'ont

très-petite, ne sont pas généreux. Ceux qui ont la figure bourgeonnée, sont amateurs du vin. Ceux qui ont les paupières tombantes, sont amateurs du sommeil. Ceux qui ont de petits yeux, sont pusillanimes et ressemblent au singe. Ceux qui les ont grands, ressemblent aux bœufs. Ceux qui les ont enfoncés, sont méchans comme les guenons. Ceux qui les ont proéminens, sont des sots et ressemblent aux ânes. Ceux qui ont les yeux peu concaves, sont magnanimes comme le lion; ceux qui les ont un peu plus, sont doux comme les bœufs. Ceux qui ont un grand front, sont incorrigibles comme les cochons. Ceux qui l'ont très-large, sont lents comme le bœuf; ceux qui l'ont rond, sont des bêtes comme les ânes. Ceux qui l'ont moins plat, ont de la sagacité comme les chiens. Ceux qui l'ont quarré, sont courageux comme le lion. Ceux qui l'ont resserré, sont flatteurs; cela se voit dans les chiens qui, en caressant, ont toujours le front ridé. Ceux qui l'ont nébuleux, sont audacieux comme le lion et le taureau. Ceux qui ont un front triste, sont chagrins. Ceux qui ont une grande tête, sont sensés comme les chiens. Ceux qui l'ont petite, sont insensés comme les ânes. Ceux qui ont la tête huileuse, sont déhontés. Ceux qui ont de petites oreilles, ressemblent aux singes, et ceux qui les

ont longues, aux ânes (1). Les meilleurs chiens ont des oreilles médiocres. Ceux qui sont fort noirs, sont timides comme les Egyptiens et les Ethiopiens. Ceux qui sont très-blancs, sont timides comme les femmes. Ceux qui sont blonds, sont courageux comme le lion. Ceux qui sont rouges, sont fins comme le renard. Ceux qui *sont pâles*, sont *timides*. Ceux qui sont couleur de pain d'épice, sont froids et nonchalans. Une couleur rouge annonce de la sagacité et un esprit pénétrant. La couleur de flambe annonce la manie. Ceux qui ont la poitrine couleur de flamme, sont d'une colère difficile. Ceux qui ont les veines du cou et des tempes gonflées, sont d'une colère incommode. Ceux qui rougissent facilement ont de la pudeur. Les joues rubicondes

(1) Ce trait caractéristique de l'ânerie est connu du vulgaire. Le simple paysan n'attribue pas une grande intelligence à ceux qui sont remarquables par la longueur de leurs oreilles. Quel rapport y a-t-il entre l'organisation du cerveau et la conque évasée du conduit auditif. Cependant les *dictum* du peuple sont toujours fondés sur la pratique et l'observation ; et si, depuis deux ou trois mille ans, on répète que de longues oreilles sont incompatibles avec l'esprit, quel est le nouveau *Midas* qui voudroit les montrer même à son barbier.

annoncent l'amour du vin. Les yeux étincellans annoncent la colère. Ceux qui ont des yeux très-noirs, sont timides ; mais quand ils tirent sur le jaune, c'est l'annonce d'un bon caractère. Les yeux verdâtres ou blancs appartiennent à des gens timides. Quand ils ne sont pas azurés, ni glauques, c'est l'indice d'un bon caractère. Les yeux couleur de vin annoncent un homme niais, étourdi comme les chèvres. Ceux qui ont les yeux couleur de feu, sont déhontés comme les chiens. Ceux qui les ont décolorés et troubles, sont timides. Ceux qui les ont brillans, sont lumineux comme les corbeaux et les coqs. Ceux qui ont les jambes velues, sont libertins comme les boucs. Ceux qui ont la poitrine et le ventre fort poileux, sont inconstans comme les oiseaux. Ceux qui ont la poitrine nue et non poileuse, ne sont pas des plus chastes ni des plus réservés. Ceux qui ont les épaules velues, ne persistent jamais dans le même dessein comme les oiseaux. Ceux qui ont le dos chargé de poil, sont déhontés comme les bêtes. Ceux qui ont le cou velu par derrière, sont généreux comme le lion. Ceux qui ont les sourcils contigus, sont tristes. Ceux qui les ont séparés et étendus jusqu'aux tempes, sont des sots et des insensés comme les cochons. Ceux qui ont des cheveux hérissés sur la tête, ou

beaucoup crépus, sont timides comme les Ethiopiens. Ceux qui ont le front élevé, sont généreux comme le lion. Ceux qui ont des cheveux jusqu'à la racine du nez, ont de la libéralité. Il faut dire la même chose du mouvement des mains, du coude et des bras. Ceux qui ont les épaules droites, tendues, ressemblent aux chevaux qui couvrent leur corps avec la tête. Ceux qui les ont courbées, sont hautains comme le lion. Ceux qui marchent de travers et avec les jambes cambrées, ressemblent aux femmes. Ceux qui tournent tout autour d'eux, et se frottent les mains, sont des flatteurs. Ceux qui sont penchés à droite en marchant, sont des libertins. Ceux qui ont les yeux très-mobiles, sont perçans, rapaces, comme les oiseaux de proie. Ceux qui remuent toujours la paupière sont timides, parce que l'œil est le premier effrayé. Ceux qui, en remuant les yeux fréquemment, laissent appercevoir une tache immobile, blanche dans les yeux, ont une grande intelligence (1). Ceux qui ont une voix très-

(1) Cela est très-remarquable dans le conseiller-d'état Portalis; l'amitié et les bontés dont il m'honore m'ont souvent mis à même de lui rappeler ce passage d'Aristote, et, je dois le dire, l'homme d'état a souri à l'observation du philosophe. Si j'ai publié mon système de la Mégalantropogénésie, c'est à cet excellent

forte et semblent braire, sont impertinens comme les ânes. Ceux qui commencent à parler d'une manière grave et finissent en aiguë, sont colères et pleureurs comme le bœuf. Ceux qui ont une voix aiguë, molle et rauque, sont libertins. Ceux qui appellent d'une manière grave et entrecoupée, ressemblent aux dogues vigoureux. Ceux qui ont la voix douce, sans affectation, ont la douceur des brebis. Ceux qui appellent à voix haute et aiguë, sont colères comme les chèvres.

Tous les signes que nous venons de décrire et d'annoncer (c'est toujours Aristote qui parle), se rapportent au genre masculin ou au genre féminin. Cette division est très-parfaite, puisqu'il est démontré que le mâle est toujours plus universellement meilleur que la femelle. Dans l'examen de ces signes, il y en a qui sont plus expressifs les uns que les autres ; ainsi ceux des yeux, du front, de la face sont les premiers; puis viennent ceux de la poitrine et des épaules; après, on compte ceux des jambes et des pieds; enfin ceux du ventre sont les derniers. Toutes ces différentes parties nous donnent toujours des

---

citoyen, qu'on en est redevable ; c'est lui qui le premier m'encouragea à poursuivre cette idée et à lui donner les plus grands développemens.

signes plus ou moins certains d'un grand fonds de sagesse, ou d'une bien grande méchanceté.

Tel est l'abrégé de la physiognomonie d'Aristote ; quelque imparfait que soit son ouvrage, néanmoins on peut dire qu'il a donné l'éveil aux autres physionomistes ; et que si leur art a fait des progrès sur-tout dans ces derniers *tems*, c'est à la masse des lumières du siècle et au perfectionnement de l'entendement humain, que nous en sommes redevables. Porta et Lavater, en suivant la même route qu'Aristote, nous ont donné des notions beaucoup plus précises et plus étendues ; c'est pourquoi nous croyons également utile et curieux d'analyser ici leurs idées, leurs ouvrages ne se trouvant que dans quelques grandes bibliothèques. Nous y ajouterons aussi des notes, toutes fondées sur nos propres observations ; et quand les jugemens de ces deux grands maîtres nous paroîtront inexacts, nous ne craindrons point de manquer de respect à leur mémoire, en les réformant ; car détruire une erreur, c'est agrandir de plus en plus le domaine de la science, et bâtir en l'honneur de la vérité.

Fin du tome premier.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

veilles produites par la greffe des arbres, fournissent des exemples concluans. — Virgile a clairement reconnu cette vérité. — L'art de la vénerie la démontre.

CHAP. X. — Tous les peuples ont reconnu, plus ou moins ouvertement la mégalantropogénésie, *pag.* 167. — C'est à elle que l'*on doit*, chez les premiers peuples, l'hérédité des couronnes. — Homère est l'apôtre le plus éloquent de la mégalantropogénésie. — Chaque page de ses ouvrages est un argument en sa faveur. — Nombreuses citations à ce sujet. — Les anciens législateurs, les héros d'Athènes et de Lacédémone ont pensé de même. — Les peuples sauvages, au rapport des voyageurs, n'offrent leurs femmes aux étrangers que dans l'intention de conserver de leur race. — Les Basques, pour conserver la pureté du sang cantabre, ne contractent point d'alliance avec les peuples voisins. — Dans les campagnes, le peuple prétend reconnoître les enfans légitimes à certains signes. — Bon mot à ce sujet d'un paysan de Ste.-Tulle, nommé Pierre Féréoux.

CHAP. XI. — Influence de la mégalantropogénésie sur la civilisation des peuples et l'éducation du genre humain, *pag.* 181. — L'espèce humaine peut de plus en plus se perfectionner. — Son intelligence est loin d'être parvenue à son

maximum. — Si un père spirituel engendre un fils qui lui ressemble, qui peut s'opposer à ce que ce fils en sache plus que le père ? et ainsi de suite. — Si les sciences et les arts marchent aujourd'hui à pas de géant, est-il croyable que les savans rétrograderont ? — Un siècle ne s'enrichit-il pas des découvertes d'un autre siècle ? — On peut donc améliorer de plus en plus la race des gens d'esprit. — Certains journalistes nous ont prouvé qu'il en est de même pour la conservation dans toute leur pureté des races idiotes.

lantropogénésie, *pag.* 194. — Choix des épouses appropriées à leurs maris. — Leurs talens doivent être en rapport. — Un poète ne doit pas s'unir à la fille d'un mathématicien. — La nature abhorre les conjonctions disparates; et les sciences et les arts n'y gagnent rien. — Comment célébrer les mariages *mégalantropogénésiques*.

CHAP. XIV. — La véritable heure pour procréer des enfans d'esprit, *pag.* 212. — L'histoire nous prouve que les enfans illégitimes sont plus ingénieux. — Explication qu'en donne *Lecamus*. — Elle est toute physiologique, et aucun naturaliste ne peut la rejeter. — Le moral change les sécrétions. — Ce fait est attesté par mille exemples. — La nourrice qui se met en colère, donne à son enfant un lait qui le rend épileptique, ou lui donne des convulsions. La morsure des reptiles qui ne sont point irrités n'est pas dangereuse. — Pourquoi donc la semence ne recevroit-elle pas une influence toute particulière de l'état où se trouvent deux époux passionément amoureux, ou agités des plus violentes passions ? Tristam Shandy nous apprend qu'elle fut sur son caractère l'influence de la distraction de sa mère au moment où elle le conçut. — Les enfans sont gais, joyeux, tristes ou mélancoliques, selon que leurs parens ont été eux-mêmes dans la joie ou l'affliction. — Hésiode défend

en conséquence aux maris d'approcher de leurs femmes au retour des funérailles des trépassés. — Dispositions morales que j'exige des individus qui voudront avoir des enfans d'esprit. — Choix des lieux, temps et heure propres à cet objet. — Nourritures et boissons que doivent prendre les pères et les mères pour avoir des enfans blonds ou bruns. — Nous nous sommes étayés de l'autorité d'*Huarte*, savant médecin espagnol. — L'usage des viandes blanches et des viandes noires n'est donc point indifférent aux époux. — Les Grecs, au rapport d'Homère, donnoient à leurs enfans du lait de chèvre et du miel pour les rendre spirituels. — Galien vante pour le même objet le vin muscat et le vin blanc. — La nourriture de l'Enfant Jésus fut la même que celle des enfans de la Grèce. — Isaïe l'avoit ainsi prédit.

CHAP. XV. — Conduite des femmes durant leur grossesse, *pag.* 241. — Influence des passions de la mère sur le fœtus. — Les Spartiates l'avoient reconnu. — Leur conduite à cet égard. — Les Romains pensoient et agissoient de même. — A quoi j'attribue l'esprit militaire et guerrier de ce dernier peuple. — L'existence des envies chez les enfans prouve de quelle manière ils peuvent être influencés au physique par leurs mères. Pourquoi ne le seroient-ils pas aussi au moral ?

Nord ou au Midi. — Quels climats sont les plus propres au génie. — Quelles saisons conviennent à ses travaux. — Influence particulière que je reçois moi-même d'un jour nébuleux ou d'un jour serein. — C'est l'éducation des sens qu'il faut cultiver dans l'enfance. — Il lui faut plus de tableaux que de livres. — Les premiers l'enflament, et les seconds l'ennuient. — Influence des objets extérieurs sur les enfans. — Il n'est point indifférent qu'ils étudient dans un grenier ou dans un *Muséum*. — Le génie se respire par les pores. — Les bustes, les statues, les tableaux ont aussi leur influx galvanique. — C'est sur-tout dans le jeune âge que l'économie est absorbante.

Analyse du système du D. Gall, pag. 351.

Organe de la force vitale, *idem*.

Organe de la force génératrice, *ibid.*

Organe de la susceptibilité ou irritabilité, et quelques autres, 353.

Organe de l'amour pur, du dévouement, de l'amitié et de la fidélité, *idem*.

Organe du courage, *ibid.*

Organe de la ruse et du penchant à voler, 354.

Organe de la circonspection, de la maturité du jugement, 355.

Organe de la mémoire, 356.

Organe musical, 357.

Organe des arts du dessin, *idem*.

Organe des arts mécaniques, 358.

Organe de la métaphysique, *idem*.

Organe de la bonté et de la douceur, 359.

Organe de la sagacité ou de l'esprit, *idem*.

Organe de l'observation, 360.

Organe de la générosité, 361.

Organe de la pénétration, *idem*.

Organe de l'imagination, *ibid.*

Organe de la réligiosité ou de la théosophie, 362.

Organe de l'orgueil, de l'ambition, de la vaine gloire, 363.

Organe de la persévérance et de la fermeté, *id.*

Extrait de la Physiognomonie d'Aristote.

ERRATA.

Page 206, au lieu de, *existant quæ ament mentem*, lisez, *existunt quæ acuent mentem.*

Page 286, au lieu de, *beotium crasso jurare aëre natum*, lisez, *beotum crasso jurares in aëre natum.*

Page 361, *au lieu de*, cranalogiques, *lisez*, cranologiques.

Fin du tome premier.

